ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO
EV5

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, & Cenſeur Royal.*

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. *v.* 63. 64.

JUILLET 1757.

TOME VII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbati[illegible] & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE naturelle des animaux, par MM. Arnault de Nobleville & Salerne, Médecins à Orleans, pour ſervir de ſuite à la matiere Médicale de M. Geoffroi. A Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, & chez Cavelier, Leprieur, rue S. Jacques, Tom. IV, V, VI. Le prix du volume relié, 3 liv. 10 ſ.

Traité des écrouelles, par M. Charmeton, Chirurgien gradué & Démonſtrateur d'Anatomie à Lyon, &c. Nouvelle édition. A Lyon, chez Geofroi Regnault, Libraire, rue Merciere. Prix relié, 2 liv.

Mémoire ſur la cauſe des mouvemens du cerveau, qui paroiſſent dans l'homme & dans les animaux trépanés, par M. de la Mure, Profeſſeur-Royal en Médecine de Montpellier. A Lyon, chez le même Libraire.

On trouve chez Vincent, rue S. Severin, à Paris, & chez tous les Libraires qui débitent ce Journal :

L'Abbrégé Chronologique de l'Hiſtoire univerſelle, depuis les premiers Empires du monde, juſqu'à l'année 1725 de l'Ere Chrétienne. Un volume petit in-8°. Prix relié 4 liv.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OBSERVATION

Sur un payſan devenu tout-à-coup hydrophobe, après avoir éprouvé une chaleur exceſſive, & ſans avoir été mordu par aucun animal enragé; Par M. LAURENS, Docteur en Médecine des Facultés de Montpellier & de Douai.

UN payſan de dix-huit à vingt ans, d'une complexion forte, vint à pied de Solem à Cambrai au mois de Juillet 1753. Il arriva par une chaleur exceſſive, à une heure après midi, & ſi fatigué, qu'il tomba ſans connoiſſance à la porte de la Ville. Il n'avoit cependant fait que ſix lieues.

On vint me chercher. J'examinai le malade. Il n'avoit ni ſentiment ni connoiſſance. Son viſage étoit un peu rouge; ſa bouche convulſive ne laiſſoit paſſer que très-peu de ſalive écumeuſe; le pouls étoit intermittent, dur & petit; la chaleur n'étoit pas conſidérable, mais la peau étoit ſeche & la reſpiration gênée.

Je tentai en vain, pour le ranimer, tous les remedes uſités en pareils cas. L'eau de Luce ſeule parut produire quelques effets légérement ſenſibles. Je m'informai à ſa ſœur & à trois autres perſonnes qui étoient ſes voiſines, & qui l'avoient accompagné dans ſon voyage, ſi cet homme n'étoit pas ſujet à quelque maladie, & s'il n'avoit fait aucun excès qui pût cauſer cet accident précipité & funeſte. On m'aſſura que le malade avoit toujours été très-ſain & fort ſobre, qu'il étoit parti le matin à jeun, qu'il avoit bu un peu d'eau de vie en route, qu'il avoit fait une partie de ſon chemin en ſautant, & qu'il s'étoit trouvé dans des ſueurs conſidérables. Ce ne fut qu'à deux lieues de Cambrai qu'il commença à ſe plaindre d'un très-grand mal de tête & de fatigue; pour lors il s'aſſit pour prendre du repos; à ſon réveil il continua ſon chemin ſans faire aucune plainte; mais il marcha comme rêveur & aſſoupi, & à demi yvre. Il fut même obligé de ſe repoſer pluſieurs fois, tant il étoit accablé.

Je fis conduire ce malade à la plus prochaine hôtellerie, où je lui préſentai une ſeconde fois mon flacon d'eau de Luce qui, ſans lui rendre la connoiſſance, le tiroit cependant de ſon aſſoupiſſement; mais il entroit bientôt après dans des mouvemens convulſifs.

Le pouls s'étant élevé, ce que j'attribuois aux mouvemens que j'avois excités, je réſolus de tenter la ſaignée au pied; à peine eut-on porté le pied à la cuvette, que le malade entra en fureur: le Chirurgien l'y plongea cependant; ce qui fut ſuivi de hurlemens horribles, d'un tremblement général, & de mouvemens convulſifs; c'eſt alors ſeulement que je reconnus l'hydrophobie.

Afin de m'en aſſurer ſans épouvanter tout le monde, qui ne regardoit encore ce malade, quoiqu'avec crainte, que comme un poſſédé, je fis tenir le malade par quatre perſonnes fortes, ſous le prétexte de lui faire avaler de la boiſſon: j'avertis pourtant le Garçon Chirurgien de prendre des précautions en la donnant. Mon ſeul deſſein étoit de me confirmer ſur l'hydrophobie, ſans alarmer les aſſiſtans, qui m'auroient laiſſé ſeul s'ils avoient ſoupçonné que ce fût la rage.

A peine le Garçon Chirurgien eut-il porté la taſſe à la bouche du malade, qu'il la rompit avec les dents, mordit le Chirurgien aux trois doigts de la main droite & un des

aſſiſtans au bras. Je prévins les ſuites de cette fureur en le faiſant attacher.

Sûr de la rage, je m'informai en particulier des perſonnes avec leſquelles cet homme étoit venu, & ſur-tout de ſa ſœur, s'il y avoit quelque raiſon de croire que la rage lui eût été communiquée; on m'aſſura que non, qu'on en auroit eu connoiſſance; que ſi ce malheur étoit arrivé, on n'auroit pas manqué de l'envoyer d'abord à S. Hubert, qui eſt le ſeul & immanquable remede (*a*).

Je viſitai le corps du malade, je ne trouvai aucune cicatrice ni apparence de plaie; ce qui me confirma dans l'idée que cette rage étoit ſpontanée; qu'elle étoit un ſymptome de la maladie & l'effet de la grande chaleur. Je

(*a*) Il y a dans la forêt des Ardennes une Abbaye qui eſt ſous l'invocation de S. Hubert. Elle eſt très-célebre par les cures que le peuple croit qu'on y fait de ceux qui ſont attaqués de la rage. Il paroît qu'en Flandres & en Lorraine on eſt fort crédule ſur cet article. Les Religieux ne cherchent pas à déſabuſer ceux qui le croyent. Ils rendent au contraire ce pélerinage plus myſtérieux, en exigeant de ceux qui le font, qu'ils obſervent quelques exercices de piété & pluſieurs régles ſur la diette. Au reſte on y ſoumet les patiens à une épreuve aſſez cruelle. On leur cautériſe le front avec un fer rouge en forme de clef, & on inſere dans la plaie une petite parcelle de l'étole de S. Hubert, qui toujours coupée ne diminue jamais. Quelques jours après un Prêtre ôte de la plaie ce morceau de linge qu'on y avoit introduit; & pour lors on aſſure qu'on eſt guéri, & même préſervé pour toujours de ce mal redoutable. Il eſt bon d'obſerver que ces cérémonies ſe payent, ainſi que les autres exercices de piété, qui ſont extrêmement multipliés; il n'eſt pas étonnant par conſéquent que cette erreur ſe perpétue, puiſque les Religieux ont intérêt à l'accréditer.

regardai l'état de ce malade comme composé de l'état inflammatoire putride & ſpaſmodique, & trop avancé pour être ſuſceptible de guériſon.

Les ſecours que je pouvois lui donner auroient mieux convenu dans le tems qu'il ſe trouva fatigué & aſſoupi ; il étoit d'ailleurs impoſſible de lui rien faire prendre. Cependant pour contenter les aſſiſtans, qui me prioient de donner des remedes, la limonade & toute autre boiſſon ne pouvant avoir lieu, je fis exécuter la ſaignée au pied, & ordonnai d'arroſer ſouvent le malade avec un mêlange d'eau & de vinaigre, je preſcrivis un lavement émollient & un bol de thériaque camphrée avec le mercure doux en cas de vers, avertiſſant que ſi la chaleur & la tenſion avec la force du pouls augmentoient beaucoup, on réitéreroit la ſaignée une heure après.

Je revins ſur les ſix heures du ſoir ; le malade avoit été ſaigné deux fois, il n'avoit pas été poſſible d'exécuter les autres remedes ; je le trouvai en fort mauvais état, le pouls étoit redevenu intermittent, il n'avoit vraiſemblablement ceſſé de l'être qu'à cauſe de l'agitation. Je fis appliquer un véſicatoire aux jambes ; je déclarai la mort très-prochaine ; il mourut vers les huit heures. La pourriture ſe manifeſta bientôt au dehors ; le cadavre fut d'abord couvert de taches livides, vio-

lettes & noires ; il cauſa une ſi grande infection, qu'on fut obligé de l'enterrer dès le lendemain matin. L'ouverture du cadavre n'eſt pas aiſée à obtenir dans ce pays, où on ſe fait un ſcrupule de troubler le repos des morts ; d'ailleurs elle auroit peut-être montré quelques derniers effets de cette cruelle maladie, ſans en indiquer la cauſe.

Je ne dois pas obmettre de parler du Chirurgien mordu, fondé ſur quelques faits qui prouvent que la rage communiquée par la morſure des hommes, eſt plus facile à guérir que celle des animaux (*a*) : réfléchiſſant de plus que cette rage étant ſeulement ſymptomatique, pouvoit avoir moins d'activité, je ne m'alarmai guéres ſur le ſort de ce Chirurgien ; car pour les autres ſur qui le malade avoit pu cracher, ils n'ont fait que s'eſſuyer & il ne leur eſt rien ſurvenu. Quant à celui-ci je le tranquilliſai ſur ſon état, & lui conſeillai ſimplement d'appliquer un véſicatoire ſur les morſures, de les faire ſuppurer & laver avec l'urine : un plus grand appareil de remedes me parut inutile. Il n'a jamais reſſenti le moindre accident, & il ſe porte encore ſi bien, qu'il eſt allé en Ruſſie en qualité d'Aide Chirurgien, dans l'ambaſſade de M. le Marquis de l'Hoſpital dont j'avois l'honneur d'être le Médecin, & au ſervice de qui je l'ai laiſſé, après que le dérangement conſi-

(*a*) Hiſtoire de l'Académie 1699.

dérable de ma ſanté m'eut obligé de demander ma retraite.

Quoique cette obſervation ne ſoit pas nouvelle, je crois cependant qu'elle doit être très-utile, puiſqu'elle ſert à prouver que la rage eſt une maladie qui ſe peut former ſans avoir été communiquée. On lit pluſieurs exemples de rages ſurvenues dans des fievres malignes, ou dans des accès de colere; mais il en eſt très-peu où l'hydrophobie bien caractériſée ſe trouve réunie avec l'envie de mordre. Il y a dans les Curieux de la nature une obſervation d'un jeune homme qui, s'étant mordu dans un tranſport de colere, eut le lendemain tous les ſymptomes de la rage. L'hiſtoire rapportée par M. Trecourt Chirurgien, dans le Journal de Médecine Tom. VI. pag. 139, d'un homme qui, après une chûte avec commotion à la tête, devint hydrophobe; celle d'un voyageur qui alloit de Harlem à Leyde par un tems très-chaud, & qui fut attaqué d'une ſueur violente & d'un accès d'hydrophobie, ſont des exemples qui conſtatent la vérité de ce que j'avance.

En réfléchiſſant ſur l'hiſtoire de cette maladie, il y a tout lieu de ſoupçonner qu'elle eſt véritablement ſpontanée; elle eſt de la même eſpece, mais pouſſée à un plus haut dégré, que celle du voyageur d'Harlem. La grande chaleur, la fatigue, le verre d'eau de vie, les ſauts ont excité une ſueur exceſſive:

de-là le défaut de ſérosité, la tension des ſolides, leur rigidité, l'acrimonie & la putréfaction ſubite, effet d'une inflammation portée à un haut dégré.

Je laiſſe aux Sçavans le ſoin de rendre raiſon de tous ces phénomenes; cette matiere eſt encore trop obſcure pour que j'oſe hazarder mes conjectures.

OBSERVATION

Sur un effet ſingulier de la diſſolution du ſang dans une jeune fille de ſeize ans, par M. MAHON, Docteur en Médecine à Chartres.

Au commencement du mois d'Octobre dernier, je fus appellé vers les huit heures du ſoir pour voir une jeune fille d'environ ſeize ans. Je la trouvai dans ſon lit avec un viſage extrêmement pâle, de la chaleur à la peau, un pouls très-fréquent & aſſez élevé, & dans une oppreſſion conſidérable. Elle crachoit à chaque inſtant, mais ſans toux & ſans aucun mouvement d'expectoration, une matiere mouſſeuſe très-légere qui teignoit le linge d'un rouge très-pâle. On me dit qu'il y avoit environ deux heures qu'elle étoit revenue d'un endroit éloigné de cette Ville d'une demi-lieue, où elle avoit travaillé en

qualité de vendangeuſe juſqu'à trois ou quatre heures ſans éprouver aucun mal ; qu'elle avoit mangé de très-bon appétit, & qu'elle avoit été fort gaie. L'oppreſſion l'avoit priſe en revenant à moitié chemin ; & quoiqu'aidée par deux perſonnes, elle avoit été plus de deux heures à gagner ſa maiſon.

Je la fis ſaigner deux fois en une heure ; les ſaignées ne produiſirent aucun ſoulagement, & le pouls devint ſi foible après la ſeconde, que je ne jugeai pas convenable de paſſer à une troiſieme. Je crus même devoir ſoutenir les forces de la malade par une potion convenable. Je la quittai à onze heures ſans eſpérance. Elle continua à cracher la même matiere juſques vers les trois heures du matin qu'elle mourut tranquillement, ayant conſervé ſa connoiſſance juſqu'au dernier moment, & n'ayant ſenti d'autre mal que celui de l'oppreſſion.

Lorſqu'elle fut morte les perſonnes qui étoient auprès d'elle furent occupées pendant deux ou trois heures à eſſuyer cette même matiere qui ſortoit abondamment de ſa bouche, & s'amaſſoit autour de ſes levres en forme d'écume toujours d'un rouge très-léger.

La mere de cette fille ayant conſenti qu'elle fût ouverte, je me rendis chez elle ſur les cinq heures du ſoir avec MM. Vallet & Fougeres, Chirurgiens de cette Ville, qui l'avoient vue avant ſa mort. Quand on la tranſ-

porta du lit où elle étoit ſur une table, il ſortit encore de ſa bouche de l'écume rougeâtre, & je remarquai que l'endroit où ſa tête étoit appuyée en étoit fort taché.

Comme la poitrine avoit paru le ſeul ſiége du mal, je n'examinai que cette partie. Après que le ſternum eut été enlevé avec précaution, une portion aſſez longue de la trachée artere ayant été ouverte, nous la trouvames remplie de la même matiere mouſſeuſe, ainſi que les deux troncs des bronches, dans chacun deſquels on fit une inciſion. Après avoir rompu les côtes, nous examinames avec ſoin la capacité de la poitrine; nous n'y trouvames aucun épanchement: nous remarquames ſeulement que le lobe droit étoit adhérent à la plévre. En ayant tiré le poumon, il nous parut engorgé & d'un rouge très-foncé à l'extérieur. J'y fis moi-même un grand nombre d'inciſions en différens endroits avec le biſtouri, & partout j'en vis ſortir la même mouſſe légere d'un rouge foible. Elle ſortoit en plus grande quantité quand on comprimoit les bords de l'endroit ouvert. Au reſte nous n'apperçumes ni tubercules, ni obſtruction, ni ſuppuration.

Il y a environ dix ans que le pere de cette jeune fille mourut de phtiſie âgé de ſoixante ans, après avoir paſſé les huit ou dix dernieres années de ſa vie dans toutes les alternatives d'une phtiſie tuberculeuſe. Pendant

environ deux ans, vers le tems où ſes régles s'établirent, elle avoit été ſujette à une toux fréquente accompagnée de crachats épais, mais ſans aucun mêlange de ſang. Depuis ce tems elle s'étoit mieux portée, & elle a toujours été fort bien réglée & même abondamment. Depuis environ un mois avant cet accident, elle ſe plaignoit d'oppreſſion quand elle faiſoit un peu d'exercice, mais depuis ſix elle avoit un appétit vorace. Sa mere m'a dit qu'elle auroit mangé un pain de neuf livres par jour, ſi on l'eût laiſſé faire (peut-être y a-t-il un peu d'exagération.) Elle avoit été réglée abondamment quinze jours avant ſa maladie, & même pluſieurs jours avant le tems où elle devoit l'être.

Il n'eſt peut-être pas auſſi facile de donner une explication ſatisfaiſante de cette maladie, que d'en faire l'hiſtoire avec exactitude. J'y vois bien une diapédeſe de tous les petits vaiſſeaux ſanguins artériels, qui rampent ſur les véſicules ou cellules bronchiques; puiſque ces véſicules étoient remplies d'une roſée extrêmement fine d'un ſang très-fluide, fortement fouetté & intimement mêlé avec l'air de la reſpiration. Il y avoit de plus dans le tiſſu des vaiſſeaux capillaires du poumon de cette fille, née d'un pere pulmonique & dans le tems où ſa maladie étoit peut-être déja confirmée, une très-grande délicateſſe, & des fibres lâches & foibles très-

diſpoſées à donner paſſage à un ſang trop fluide. J'ajoute à cela que cette fille avoit un ſang âcre & trop tenu, propre à s'échapper par les moindres ouvertures ; qu'elle étoit dans la pléthore, effet de cet appétit vorace qui l'a tourmentée pendant ſix mois, & qui n'a été que foiblement diminuée par les régles qui ont paru quinze jours avant la maladie, puiſqu'elles n'ont point remédié à l'oppreſſion qu'elle a éprouvée un mois avant ſa mort. L'exercice trop violent pour ſon état, qu'elle a fait, ſoit en marchant, ſoit en travaillant, le jour qu'elle eſt tombée malade, peut être auſſi une cauſe qui a dû augmenter le mouvement du ſang, le raréfier, en ſurcharger les vaiſſeaux du poumon, de maniere à écarter leurs mailles & à le forcer de s'inſinuer comme une roſée fine à travers ces légeres ouvertures. Enfin je crois qu'il y a dans les mouvemens de la reſpiration, dans les dilatations & contractions alternatives des véſicules bronchiques une cauſe propre à fouetter ce ſang, à le mêler intimement avec l'air qu'elles reçoivent à chaque inſtant, ou du moins avec une partie de cet air ; je penſe même que la chaleur extraordinaire de ces parties ſurchargées de ſang, en raréfiant cet air de plus en plus, a dû contribuer beaucoup à la formation de cette mouſſe ; mais je ne vois point dans tout cela ce qui a pu imprimer à cette mouſſe de ſang un mouve-

ment aſſez conſidérable pour remonter juſqu'à la bouche pendant plus de douze heures ſans aucune toux, ſans aucun mouvement d'expectoration, & pour continuer de s'évacuer pendant plus de trois heures après la mort. Je ſçai bien que la chaleur n'a pas tout d'un coup ceſſé avec la vie, & qu'elle a dû continuer d'opérer tant qu'elle a eu un certain dégré de force, & que le ſang même a pu continuer de ſuinter quelque tems après la mort ; mais quoique tout cela puiſſe ſervir à la ſolution du problême, j'ai peine à croire qu'on le trouve ſuffiſamment réſolu ; je ſerois porté à ſuppoſer une diſpoſition particuliere dans le ſang de cette jeune fille. Quelle eſt-elle ? Je l'ignore.

OBSERVATIONS

Sur les effets funeſtes des noyaux de prunes & de meriſes avallés par imprudence ; par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin de la Ville & de l'Hôpital d'Aumale.

Louis Legendre, d'Aumale, âgé d'environ trente-ſix ans, ſe plaignoit depuis cinq ans de coliques, dont le ſiége étoit à la partie ſupérieure de la région iliaque droite. Ces douleurs laiſſoient des intervalles de cinq à

ſix mois & plus. La durée des accès n'étoit que de quelques jours : des lavemens ſuffiſoient pour les diſſiper. Vers le 15 d'Août ces coliques ſe renouvellerent & devinrent continuelles. Le malade avoit une fiévre irréguliere, ſans friſſon, ſans altération, ſans autre ſymptome que le redoublement des douleurs dont elle ſuivoit exactement la marche. Le ventre étoit plat, mais dans une tenſion ſpaſtique qui interceptoit abſolument le tact, & ne préſentoit que des muſcles roides, ſous leſquels je ne pouvois découvrir l'état des viſceres du bas-ventre, quelqu'attitude que je fiſſe prendre au malade. Tout ce que je pus obſerver fut que l'abdomen commençoit à ſe timpaniſer, & qu'il étoit travaillé de fréquens borborigmes. L'eſtomac & le bas-ventre étoient ſenſibles, ſur-tout du côté droit, depuis l'hypocondre juſqu'au pubis. La ſaignée, les calmans, les eaux de caſſe aſſociées aux carminatifs, ne procurerent que des ſoulagemens momentanés. Dans le cours du traitement le malade ſe plaignit d'un gonflement au bas de l'hypocondre droit, tirant vers la région lombaire. Il y ſentoit, diſoit-il, quelque choſe remuer, & c'étoient auſſi-tôt des élancemens cruels que les borborigmes & les rots ſoulageoient. L'idée des mouvemens & leur poſition, me fit auſſi-tôt ſoupçonner le tænia, ver aſſez commun dans ces contrées. Je conſeillai d'obſerver ſi l'on n'en

remarqueroit

remarqueroit pas quelques portions dans les déjections : on n'en apperçut aucune. Cependant ne pouvant de leur abſence conclure que je n'avois pas à combattre cet inſecte que le gonflement & le mouvement dans l'hypocondre droit ſembloient manifeſter, je mis en uſage des tiſannes vermifuges : ce fut en vain. Les douleurs s'aigrirent, devinrent continues, avec fiévre hectique. Je vis de jour en jour mon malade tomber dans le maraſme. La moindre nourriture lui péſoit. Les rots étoient fréquens ; & quand le ventre demeuroit pareſſeux trois ou quatre jours (ce qui arrivoit de tems en tems) ces rots portoient avec eux un goût & une odeur de matieres fécales. Dans cette circonſtance le gonflement de la région épigaſtrique étoit conſidérable, les douleurs plus aiguës, les nauſées continuelles. Un hocquet ſuivoit les efforts que le malade faiſoit pour vomir. Un flux de ventre diminuoit ces accidens ; ce flux étoit tantôt brun, tantôt verd, & quelquefois griſâtre, & toujours très-infect. Les yeux prirent alors une teinte jaune. Je jettai mes vues ſur la colique hépatique. Je conſeillai l'uſage modéré de l'eau de la Bourbonne dégourdie (*a*), & tous les ſoirs ſix gouttes de teinture anodine de Sydenham. Le peu de fruit, ou pour mieux dire, l'inutilité de ces remedes conti-

(*a*) Fontaine ferrugineuſe, plus minérale que la Cardinale de Forges.

nués pendant un mois, me fit juger, quoiqu'ils paſſaſſent bien, que je m'étois trompé ſur la véritable cauſe. A la fin d'Octobre j'imaginai que ce pourroit bien être quelque ulcération des inteſtins. Je ne voyois aucun ſymptome pathognomonique qui put confirmer ma conjecture. Je ne remarquois aucun veſtige de pus ni de ſanguinolence dans les déjections ; mais qui ne ſçait que dans les cas embarraſſans, l'imagination réaliſe les moindres ſoupçons par l'impoſſibilité de découvrir mieux ? Tirant de-là mon indication, je fis adminiſtrer tous les matins deux grains de ſaffran gatinois en poudre & quatre grains de camphre, liés en bol avec s. q. de baume de Canada ; tous les ſoirs huit gouttes de teinture anodine, avec une cuillerée d'huile d'amandes douces. Je donnai pour boiſſon une infuſion théiforme de fleurs de camomille. Ces remedes firent bien pendant huit jours. Je voulois en ſoutenir l'effet par des bains domeſtiques ; mais des circonſtances particulieres s'oppoſerent à l'exécution. La rigueur des premiers froids vers le 5 Novembre, ne fit qu'empirer l'état du malade. La fiévre devint plus forte : les coliques furent convulſives, le vomiſſement & le hocquet plus fréquens. Le malade ſe trouva hors d'état de prendre d'autres nourritures que du vin, des œufs frais, & de tems en tems quelques alimens que lui ſuggéroient les caprices or-

dinaires à la plûpart des malades. Sur ce contre-tems M. Hecquet, célébre Praticien d'Abbeville, le vit, & décida que cette colique étoit une affection nerveuſe. Je n'inſiſtai plus que ſur l'uſage des lavemens, des huileux & des narcotiques. Ces remedes calmoient & procuroient quelques heures d'un ſommeil interrompu : mais ils étoient toujours ſuivis d'une inefficacité preſque abſolue dans les grands changemens de tems, que le malade annonçoit par des cris plus douloureux qu'à l'ordinaire, & ſouvent par le redoublement des hocquets, des rots & des nauſées. Il a langui long-tems dans ces alternatives. Deux jours avant ſa mort le pouls devint petit, foible & très-intermittent. La nuit qui précéda la mort, fut agitée par les douleurs les plus cruelles qu'il eût éprouvées juſqu'alors. Il avoit, diſoit-il, ſenti une boule ſe détacher, & ſe porter de la partie ſupérieure de la région iliaque vers le baſſin. Cette prétendue métaſtaſe lui cauſoit des élancemens & des tiraillemens inſupportables dans les aînes. Il ne pouvoit touſſer. Le pouls étoit éteint, ſerré, intermittent. Les urines pendant tout le cours de la maladie, ont été le plus ſouvent naturelles, & quelquefois avec enéorême.

Curieux de connoître la cauſe d'une maladie qui depuis cinq mois avoit éludé toutes mes recherches, je fis l'ouverture du cadavre

en préſence de M. Lattier, Vicaire de la Paroiſſe. L'épiploon étoit obſtrué depuis la grande courbure de l'eſtomac juſqu'à ſon milieu, d'un bon travers de doigt. La portion inférieure du double plus épaiſſe, étoit adhérente non ſeulement au colon comme dans l'état naturel, mais encore à la face antérieure du cæcum. Cette adhérence avec le cæcum formoit une tumeur d'environ trois pouces d'épaiſſeur en ſon milieu, noire audehors. Je la ſéparai le plus proprement qu'il me fut poſſible de l'inteſtin. La diviſion fit jour à une ſanie purulente, contenue au milieu de la tumeur, dans un kiſte blanc, d'un quart de ligne d'épaiſſeur, très-mou, qui s'enlevant aiſément & par petits lambeaux, mit à découvert la face antérieure du cæcum également noire & carcinomateuſe. En preſſant les matieres contenues dans le cæcum, j'obſervai deux choſes; 1° des corps durs & comme calculeux; 2° un petit trou de communication de l'inteſtin dans le kiſte, capable de tranſmettre la tête d'une groſſe épingle. Une preſſion foible fit paſſer par ce trou des matieres ſtercorales liquides. Tout le reſte du cæcum, tout le colon & la partie du grand épiploon qui y adhere, étoient gangrénés. La partie inférieure de l'ileon ne l'étoit que de cinq à ſix pouces, & par fuſées ſeulement; encore étoit-elle moins violette que les gros inteſtins. J'enlevai le cæcum: il ſe dé-

chira facilement par la ſeule preſſion, & fit jour par le milieu du carcinome à ſix noyaux de prunes, noirs & entiers, très-anguleux & pointus, & à trois moitiés de la pellicule qui recouvre l'amande. De ces ſix noyaux deux m'ont paru logés à l'entrée du proceſſus vermiforme. J'ouvris l'inteſtin avec le ſcalpel. Il avoit acquis neuf à dix lignes d'épaiſſeur dans toute ſon étendue. Ce gonflement formoit une eſpece d'étranglement à la naiſſance du colon. Je viſitai le reſte des inteſtins grêles : ils étoient ſains, ainſi que le ventricule, le petit épiploon, la ratte & le foie. Je ne trouvai aucun veſtige de vers dans l'eſtomac & les inteſtins. Encore frappé de l'idée du tænia, j'ouvris le duodenum, & n'y remarquai rien d'extraordinaire ; la véſicule étoit ſeulement très-pleine & très-pâle. Je l'ouvris : le canal ciſtique étoit libre ; mais la bile de la véſicule me parut éloignée de ſon état naturel : elle étoit d'un blanc verdâtre & comme glaireuſe. Les poumons étoient ſains.

Les premiers coups de ſcalpel au péritoine ont laiſſé écouler environ une pinte d'une ſéroſité trouble, d'un blanc rougeâtre, épanchée dans la cavité du bas-ventre. Les Sœurs de l'Hopital ont auſſi obſervé que le flux, les deux derniers jours, étoit une ſéroſité purulente ſemblable à des lavures de chair, & d'une fétidité inſupportable.

Je tiens de M. Guedé, Chirurgien d'Andainville, une Obſervation de même genre. Une fille d'Aumâtre en Picardie avoit au mois de Juillet 1755 avallé des meriſes avec leurs noyaux. Un mois après elle ſe ſentit des péſanteurs d'eſtomac. Elle s'en prit au retard de ſes régles. Tirant de-là l'indication, on lui adminiſtra des emmenagogues après quelques ſaignées & purgations préliminaires. Ce fut en vain : il ſurvint bientôt après une eſpece de fiévre erratique. Un vomiſſement habituel ſe joignit aux premiers accidens. La malade ne pouvoit garder même une cuillerée de vin. Le maraſme fut une ſuite très-prochaine de ces indiſpoſitions. Les urines étoient crues, aqueuſes ; la fiévre devint habituelle, avec des redoublemens irréguliers qu'accompagnoit une chaleur âcre & une ſoif inextinguible. L'eau étoit la ſeule boiſſon qui paſſât plus facilement. Au mois de Juin 1756, la malade vomit à pluſieurs repriſes & à différens jours, une trentaine de noyaux. Au mois d'Août ſuivant M. Guedé me l'adreſſa. Elle étoit entiérement émaciée. Elle ne rendoit plus de noyaux ; mais le vomiſſement habituel ſubſiſtoit toujours. La peau étoit aride, âpre, écailleuſe. Je lui propoſai des demi-bains, enſuite des eaux ferrugineuſes qu'on auroit par la ſuite tenté de couper avec le lait. Les promeſſes que lui firent quelques Charlatans de Paris, de la guérir ſûre-

ment, lui firent préférer les remedes qu'ils lui envoyerent. Le Chirurgien m'a aſſuré que c'étoient des amers & des fébrifuges. Cependant les accidens ſubſiſtent, & la malade eſt dans un état à ne laiſſer aucune reſſource.

Il eſt aſſez étrange que des noyaux aient réſiſté à un vomiſſement qui a duré au moins dix mois avant qu'il en parût un ſeul. Il eſt également ſurprenant que ce vomiſſement ſubſiſte long-tems après la ſortie de ces noyaux. N'eſt-ce point une preuve de l'exceſſive irritabilité de l'eſtomac, par la préſence de ces corps étrangers ? Il eſt à ſouhaiter que ces deux exemples inſtruiſent ceux qui, par imprudence ou par voracité, avalent des ſubſtances ſi nuiſibles à l'eſtomac.

EXPÉRIENCES

Qui concernent la régénération de l'alun de ſa propre terre, après l'avoir ſéparé par l'acide vitriolique ; avec quelques compoſitions artificielles de l'alun par le moyen d'autres terres, & dudit acide, par M. MARGGRAF, Docteur en Médecine, Profeſſeur de Chymie, de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, &c.

I. Que l'alun ſi connu ſoit un ſel moyen terreſtre, compoſé de l'acide du vitriol &

d'une terre, c'eſt ce qu'aucune perſonne tant ſoit peu verſée dans la Chymie ne s'aviſera jamais de nier ; puiſque la précipitation de l'alun par un alcali fixe, en fournit la preuve inconteſtable. Mais une choſe ſur laquelle on n'a pas encore pu être bien d'accord, c'eſt de déterminer de quelle eſpece étoit cette terre d'alun, & d'où l'acide de vitriol la tiroit pour l'employer à la génération de ce ſel.

II. Le célébre *Stahl* regardoit (*a*) la terre d'alun comme une eſpece de craie ; & il prétendoit (*b*) que la craie mêlée avec l'acide vitriolique produiſoit une ſorte d'alun. Selon lui (*c*) on trouve dans l'alun une terre fort tendre, & autant qu'on peut en juger, de la nature de la craie. Il allegue même (*d*) une expérience curieuſe, concernant un tuyau d'argille, qui, après avoir été employé pour la diſtillation de l'eſprit de vitriol, s'étoit détruit par l'air, & produiſit en le leſſivant un véritable alun. Il revient encore à la craie (*e*), & aſſure qu'il naît un vrai alun de la craie & de l'eſprit de vitriol. M. *Neumann*, Chymiſte qui n'a pas moins de réputation, a ſuivi la même opinion dans ſes Ecrits (*f*).

(*a*) Voyez *Specim. Becher.* Part. II. *Experim.* 107. *pag.* 269.

(*b*) Dans ſon *Traité des Sels*, p. 121.

(c) *Ibid.* p. 51. Conf. p. 120.

(d) *Ibid.* p. 121.

(e) *Traité des Sels*, p. 305.

(*f*) Voyez Tom. I. 30 Part. p. 146. Conf. *Chym. Junckeri*, Part. II. p. 273. de l'Edition Latine.

III. M. *Pott*, dans ſa *Lithogéognoſie* (*a*), dit qu'on a cru juſqu'à préſent, que la terre d'alun étoit une terre calcaire, de craie ou d'ardoiſe, diſſoute dans l'acide du vitriol; mais qu'on n'a pu encore venir à bout de produire aucun alun par le moyen de ces terres & de cet acide : en quoi il a parfaitement raiſon, puiſque toutes les terres de chaux ou de craie, jointes à l'acide du vitriol, ne donnent point d'alun, mais qu'il en réſulte un ſelenite. Le même Chymiſte rapporte (*b*) une expérience importante, dans laquelle ayant fait une ſouſtraction de l'huile de vitriol par l'argille, enſuite filtré dans l'eau & cryſtalliſé le réſidu, il avoit obtenu des cryſtaux qui étoient un alun formel, & qui avoient donné un précipité blanc avec une leſſive alcaline.

IV. Ces diverſes opinions des Auteurs ont excité en moi le déſir de faire auſſi quelques expériences ſur le même ſujet, pour arriver à une entiere certitude à cet égard, en remarquant attentivement toutes les circonſtances dont mes opérations ſeroient accompagnées. Il me vint dans l'eſprit d'opérer d'abord la régénération de l'alun de ſa propre terre, qui en auroit été auparavant ſéparée. Pour y réuſſir je pris quelques livres

(*a*) Pag. 32. Voyez auſſi pag. 9 de la premiere Continuation du même Traité.

(b) *Ibid*. pag. 31.

d'alun, que je fis diſſoudre dans une quantité convenable d'eau nette diſtillée bouillante; je filtrai la liqueur, & je précipitai cette ſolution d'alun claire, avec une leſſive alcaline; enſuite j'édulcorai le précipité le mieux qu'il fut poſſible par le moyen de l'eau chaude, & le fis ſécher. Mais comme ce n'eſt pas-là l'unique moyen de ſéparer la terre d'alun, j'en fis auſſi fortement calciner une partie, j'édulcorai bien cette calcination avec de l'eau, & la fis pareillement ſécher.

V. Je pris de la terre ſuſdite d'alun, fort légere & friable, que j'avois obtenue par la précipitation; j'en fis diſſoudre une once dans quatre onces d'acide de vitriol délayé, (qui avoit été préparé d'une partie d'acide de vitriol concentré, autrement dit huile de vitriol, & de trois parties d'eau qu'on y avoit mêlées, mêlange auquel dans le reſte de ce Mémoire je donnerai le nom d'eſprit de vitriol;) je jettai à diverſes repriſes de ma terre d'alun dans cet eſprit. Au commencement il n'y avoit qu'une légere efferveſcence de la terre d'alun avec l'acide, & à peine étoit-elle ſenſible; mais plus l'acide approcha de la ſaturation, & plus l'efferveſcence devint forte avec une chaleur conſidérable. Cependant l'acide n'étoit pas encore entiérement ſaoulé, & je pus y jetter encore près d'une dragme & demie de terre d'alun avant qu'il le fût. Là-deſſus j'y verſai encore un

peu d'eau diſtillée, pour le délayer; après quoi je filtrai ce mêlange; je le fis évaporer, & je cherchai à en procurer la cryſtalliſation, qui réuſſit. Mais elle ne me donna point des cryſtaux durs, fermes & reſſemblans à l'alun ordinaire; ils étoient au contraire petits, mous, d'une apparence toute autre que l'alun, & je ne pus point les deſſécher exactement. Cela me fit réſoudre à laiſſer ce mêlange, pour paſſer à une autre tentative.

VI. Je pris une quantité de cette terre d'alun, je la fis calciner dans un creuſet couvert, juſqu'au point de devenir d'une couleur ardente obſcure. J'en peſai enſuite une once, & je la mêlai auſſi-tôt avec une quantité ſuſdite d'eſprit de vitriol. Il faut remarquer ici que cette terre calcinée n'entroit plus en effervescence avec l'acide vitriolique. Je mis enſuite mon mêlange dans du ſable chaud, & le fis digérer juſqu'à la coction; mais il s'en fallut bien que je trouvaſſe ma terre entiérement diſſoute. Je jettai encore un peu d'eau deſſus, je filtrai le mêlange, je fis évaporer la filtration, & je tâchai de la faire cryſtalliſer. Mais l'événement fut le même que celui de l'opération précédente, j'eus préciſément des cryſtaux pareils, mous, & qui n'avoient pas la moindre reſſemblance avec l'alun. Je repris alors le travail avec l'acide vitriolique concentré, autrement dit huile de vitriol, en procédant comme auparavant,

hormis qu'au lieu de quatre onces d'huile de vitriol, je n'en pris qu'une, pour la mêler avec une once de terre d'alun. Mais la production des cryſtaux n'eut pas un meilleur ſuccès cette fois-ci que les précédentes. Il en fut de même avec la terre que j'avois tirée de l'alun calciné, & ſur laquelle je procédai de la même maniere; il ne s'en forma que de petits cryſtaux mous. Je ne ſçaurois pourtant paſſer ici ſous ſilence, qu'après une forte calcination de cette terre d'alun, qui avoit été précipitée de l'alun par une leſſive alcaline, j'en tirai enſuite, en la traitant avec l'eſprit de vitriol ſans addition, quelque choſe qui avoit du rapport avec de véritable alun. Je mis alors toutes les cryſtalliſations de côté pour quelque tems, & je m'attachai à la terre argilleuſe.

VII. Entre les différentes ſortes de terres argilleuſes, que je conſerve pour diverſes autres opérations, & qui ſont le plus ſoigneuſement épurées, je choiſis celles qui me parurent les plus convenables pour le travail que j'entreprenois; ſçavoir, premiérement une belle argille de *Buntzlau* en Siléſie; enſuite une argille blanche de *Ziegeſar*; & quelques-unes de celles qu'on trouve dans le territoire d'*Halberſtadt*, à *Hottenſleben*, *Hornhauſen* & *Sommerſdorf*; enfin une couple d'autres, dont l'une étoit de *Spietkowitz* en Pologne, & l'autre de *Goltze* dans le

Brandebourg. Toutes ces terres ſe trouverent propres pour mon deſſein. Je réduiſis d'abord en poudre deux onces de chaque ſorte à part dans une retorte de verre proportionnée, & je verſai deſſus trois onces de bonne huile de vitriol. Ayant appliqué le récipient, je mis le vaiſſeau dans une coupelle de ſable, & fis diſtiller par dégrés toute l'humidité juſqu'à l'exſiccation, en ſorte que vers la fin le vaiſſeau étoit preſque ardent. Après que les vaiſſeaux furent réfroidis, je réduiſis en poudre très-fine ce qui étoit reſté dans la retorte, je verſai deſſus de l'eau chaude diſtillée, j'en procurai la digeſtion, & en fis une filtration claire. Je verſai de nouveau ſur ce qui reſtoit de l'eau fraiche, & répétai les opérations précédentes. A la fin je fis évaporer la ſolution claire qui avoit paſſé par le filtre, & je cherchai à en effectuer la cryſtalliſation. Mais il arriva encore ici la même choſe qu'auparavant avec la terre d'alun, c'eſt-à-dire, que j'eus des cryſtaux, mais qui n'avoient ni la figure, ni la conſiſtence, ni la ſécheresſe néceſſaire pour reſſembler à de l'alun. Je les gardai auſſi pour être employés à un travail ultérieur; & comme j'attribuai la cauſe du défaut de ſuccès des expériences précédentes à quelque graiſſe, qui demeuroit encore attachée à l'argille, je mis en œuvre celle qui avoit été calcinée.

VIII. Je pulvériſai d'une des ſortes d'ar-

gilles épurées dont j'ai fait mention, dans un mortier de verre bien net, & j'en pris de crue, parce que celle qui eſt cuite ſe brûle trop au feu, & devient ſi dure, qu'il eſt enſuite difficile de la pulvériſer ; je remplis de cette argille pulvériſée un creuſet de Heſſe, que je couvris légérement d'un autre, pour empêcher qu'il n'y tombât des charbons, je le mis devant le ſoufflet entre des charbons ardens, & je donnai un feu véhément pendant l'eſpace d'un quart d'heure. Après le réfroidiſſement des vaiſſeaux, je pulvériſai mon argille ainſi calcinée encore plus fine ; j'en mêlai enſuite une once avec une once & demie d'huile de vitriol dans une retorte, & je vis réſulter de ce mêlange préciſément les mêmes effets qui ont été indiqués précédemment. Je ne parvins point encore par cette voie à des cryſtaux ſolides; ceux que ce travail me procura par le moyen de l'acide de vitriol délayé, reſſemblerent à tous égards aux cryſtaux des autres opérations. Cependant je dois remarquer ici que, lorſque l'argille a été calcinée avec beaucoup de force, & plus long-tems que cy-deſſus, elle donne avec l'acide de vitriol des eſpeces de cryſtaux, qui ne reſſemblent pas mal à l'alun ; mais ils ne ſont pourtant pas auſſi beaux qu'ils le deviennent par l'addition d'une leſſive alcaline, ſuivant le procédé dont je vais rendre compte.

IX. J'avois fort bien remarqué qu'il manquoit encore quelque choſe pour l'entiere perfection d'un alun ordinaire. Je recourus donc aux moyens accoutumés, & d'un uſage indiſpenſable, dans les préparations ordinaires d'alun ; c'eſt d'employer des additions, qui conſiſtoient auparavant dans de l'urine en putréfaction, à laquelle on a ſubſtitué aujourd'hui une leſſive d'alcali fixe, qu'on pourroit auſſi changer, comme l'expérience m'en a inſtruit, en une ſolution de quelque alcali volatil, ou dans ce qu'on appelle un eſprit urineux. Je fis donc fondre mes cryſtaux imparfaits d'alun, dont j'ai parlé dans les §. VI, VII & VIII, & cela chaque ſorte ſéparément, & dans des verres à part, avec une quantité convenable d'eau nette bien chaude ; & enſuite je verſai auſſi à part ſur chaque ſolution, d'une leſſive alcali fixe, peu à peu, & auſſi long-tems juſqu'à ce que je remarquai qu'il ſe précipitoit au fonds quelques corps cryſtallins d'une certaine peſanteur ; ſur quoi je continuai à verſer de la leſſive alcaline goutte à goutte, juſqu'à ce qu'il ſe manifeſtât quelque choſe de plus léger, comme un précipité en poudre, qui pourtant rentra d'abord en ſolution. Alors il faut s'arrêter, & ceſſer de verſer de la liqueur alcaline, ſans quoi on ne parviendroit pas à la génération de l'alun. Je laiſſai repoſer ce mêlange pendant une nuit, après laquelle je

trouvai au fonds une menue pouſſiere cryſtalline, dont je fis écouler la liqueur claire qui étoit au-deſſus; je fis enſuite fondre la pouſſiere ſuſdite dans une quantité d'eau bouillante, j'en fis la filtration, & je la mis à cryſtalliſer: ce qui me réuſſit parfaitement, ayant trouvé dans tous mes verres un alun tout-à-fait beau, net, en forme cryſtalline, véritable, & ayant toutes les propriétés de l'alun naturel. Cela fait bien voir la néceſſité de l'addition d'un alcali dans ce travail: car bien que, comme il a été dit cy-deſſus, on puiſſe obtenir des cryſtaux d'une certaine ſolidité, ou d'une certaine grandeur, en ſe ſervant d'une argille qui ait été fortement calcinée, ou en faiſant l'abſtraction de l'acide du vitriol par des opérations d'un feu véhément; ces cryſtaux, qui moyennant de ſemblables circonſtances peuvent avoir les propriétés ſuſdites, n'arrivent pourtant jamais à une reſſemblance extérieure parfaite avec le véritable alun. Je ne voudrois pourtant pas nier que la choſe fût abſolument impoſſible, à la faveur de quelques circonſtances ultérieures.

X. J'avois obſervé dans toutes les expériences faites ſur l'argille, qu'une bonne partie de cette terre demeuroit ſans être diſſoute, (& c'eſt une obſervation qui a auſſi été faite par M. *Pott.*) Je voulus ſçavoir la quantité d'argille qui avoit été détruite par l'acide du vitriol,

triol, & y étoit entrée en ſolution. Je pris donc une once d'argille blanche épurée, que je mêlai avec une once & demie d'huile de vitriol, j'en fis la ſéparation dans une retorte de la maniere ſuſdite, je pulvériſai ce qui étoit reſté dans la retorte, je cherchai à en tirer le ſel par le moyen d'une grande quantité d'eau, j'édulcorai le mieux qu'il me fut poſſible ce qui étoit reſté dans le filtre, & l'ayant fait ſécher, j'y trouvai le poids de cinq dragmes & deux ſcrupules. Ainſi il s'étoit perdu dans ce travail deux dragmes & un ſcrupule d'argille, qui avoient par conſéquent paſſé dans l'huile de vitriol, avec laquelle elles s'étoient changées en alun. Sur ce qui étoit reſté d'argille deſſéchée je verſai encore une fois la quantité ſuſdite d'huile de vitriol, & je réitérai le même procédé. Mais je ne pus point remarquer que l'acide vitriolique eût attaqué davantage d'argille, puiſque la liqueur que j'en fis écouler, & qui fut enſuite filtrée, n'éprouva aucune précipitation avec la ſolution d'un alcali fixe; & que d'un autre côté le reſte de l'argille bien édulcoré n'avoit ſouffert dans ſon poids que le déchet de quelques grains, qui ne ſçauroient être mis en ligne de compte, parce que dans le travail ils peuvent aiſément ſe fondre.

XI. Il paroît donc être certain & d'une maniere à n'en pouvoir plus douter, que l'argille contient ſeulement en ſoi l'eſpece de

terre qui eſt néceſſaire pour la génération de l'alun ; & qu'ainſi toute ſa ſubſtance ne ſçauroit paſſer dans l'acide du vitriol. Cette terre que l'acide en queſtion tire de l'argille, n'eſt point non plus une terre crétacée ou calcaire, comme j'en fournirai des preuves dans le détail des expériences ſéparées que je publierai bientôt.

VII. Il s'agiroit à préſent de répondre à la queſtion ; pourquoi l'addition d'un ſel alcali fixe eſt ſi néceſſaire pour l'entiere perfection de l'alun, & quel eſt l'effet que l'alcali produit dans cette occaſion ? Car il n'eſt pas croyable que l'alcali entre auſſi dans le mêlange de l'alun, ſur-tout lorſqu'on le diſſout encore une fois dans l'eau, & qu'on le met une ſeconde fois en cryſtalliſation. Je ſuis dans l'idée que cet alcali ſert en partie à détruire une certaine quantité d'une graiſſe légere, qui tient encore à cette leſſive d'alun, & principalement à ſaouler l'acide qui exiſte en trop grande quantité dans la leſſive en queſtion ; en ſorte que cet alun, comme un véritable ſel moyen, n'a ni trop, ni trop peu d'acide, ce qui le rend plus propre à ſe coaguler aiſément & à former des cryſtaux. C'eſt ce qu'on obſerve d'une façon particuliere à l'égard du Mercure ſublimé corroſif, qui eſt un ſel moyen métallique, & dans lequel il peut encore entrer une grande quantité de Mercure avant qu'il ſoit pleinement ſ[illegible]

XIII. Je jugeai encore à propos de faire quelques eſſais ſur diverſes autres ſortes de terres, pour voir ſi, avec le ſecours d'un acide vitriolique, j'en pourrois auſſi tirer de l'alun. Je fis d'abord choix pour cet effet de deux eſpeces d'ardoiſes. La premiere eſt celle dont on ſe ſert ordinairement pour couvrir les toits. J'en pulvériſai bien une once, que je mêlai avec trois onces d'eſprit de vitriol; je fis digérer ce mêlange, & ſuivis le fil des opérations indiquées dans les §§. V, VI & VII, & j'obtins les mêmes cryſtaux, qui ſont propres à produire un bon alun par l'addition d'une leſſive alcaline. Je tirai encore un ſemblable alun de la même maniere, d'une autre ſorte d'ardoiſe qui ſe trouve parmi les charbons de terre près d'*Ihlefeld*, & ſur laquelle on voit l'empreinte végétale de la fleur nommée *Aſter præcox Pyrenaicus*, dont M. *Lehmann* a fait part à notre Académie dans un Mémoire intéreſſant qu'il a lu depuis peu. Seulement il faut remarquer que ces deux eſpeces d'alun ont auſſi quelque choſe de ferrugineux, à cauſe des parties martiales que contiennent ordinairement les ardoiſes. C'eſt encore de la même maniere que j'ai tiré d'une terre brune de Siléſie, qui a cette propriété ſinguliere, qu'en la jettant dans l'eau elle y éclate avec bruit, & à laquelle on donne communément le nom de

Terre de *Striegau*, j'en ai, dis-je, tiré pareillement un véritable alun.

XIV. J'eſſayai encore de la maniere ſuſdite, de tirer de l'alun par l'acide de vitriol, tant concentré que délayé, d'un bolus blanc, auſſi-bien que de la craie d'Eſpagne. Mais mes tentatives n'ont point eu de ſuccès, l'acide que j'avois employé n'ayant précipité, après la filtration, rien de remarquable de l'une ni de l'autre, en y verſant une leſſive alcaline, de ſorte qu'il n'y a aucune preuve qu'il ait diſſous quoi que ce ſoit des terres en queſtion.

XV. Enfin j'ai fait encore quelques eſſais plus conformes à la nature, pour parvenir à la production de l'alun; mais la briéveté du tems ne m'a pas permis juſqu'ici de les conduire à leur entiere perfection. Il s'agit des opérations ſuivantes. Ayant remarqué qu'il ſe trouvoit ſouvent dans les couches d'argille, des marcaſſites ou pyrites en abondance, & de toutes ſortes de figures, en particulier de ceux qui ſe diſſolvent aiſément à l'air, & donnent enſuite du vitriol, auſſi-bien que de l'alun, après qu'on les a leſſivés & traités d'une maniere convenable; je fis le mêlange d'une quantité de pyrites réduits en pouſſiere avec partie égale d'argille, j'humectai la maſſe avec de l'eau, j'en fis ſécher une partie & la calcinai foiblement, ne laiſſant parvenir ce

mixte qu'à un dégré modéré d'ardeur. Je pulvériſai de nouveau la matiere calcinée, je la leſſivai, & je fis l'eſſai avec une leſſive alcaline; mais je ne trouvai aucun précipité remarquable : c'eſt pourquoi je remis l'autre moitié à l'air pour la laiſſer végéter, car il faut que j'attende ce qu'elle deviendra.

XVI. J'ai auſſi mêlé de l'argille, tant calcinée que non calcinée, avec parties égales de ſoufre pulvériſé, & j'ai procédé de la même maniere. Mais je n'ai pas pu remarquer davantage, que l'acide du ſoufre ait attaqué l'argille. J'ai encore fait un mêlange de limaille de fer, d'argille & de ſoufre pulvériſé, parties égales; je l'ai humecté d'eau, & l'ai ſoumis à l'opération rapportée au §. VIII. Mais juſqu'à préſent cela ne m'a rien du tout produit, & je ſuis obligé d'attendre l'iſſue de l'efflereſcence. J'ai pareillement pris parties égales de vitriol de cuivre & d'argille; je les ai mêlées, les ai pouſſées au feu juſqu'à les rougir, enſuite leſſivées, & enfin j'ai tenté la production de l'alun par cette voie, auſſi-bien que par celle du Spath fuſible, & de l'argille, ou du ſel admirable & de l'argille, toujours traités pareillement; mais tout cela ne m'a jamais donné d'alun. J'ai encore fait des mêlanges des corps ſuſdits, que j'ai fait bouillir dans de l'eau, filtrés & diſpoſés de même à la génération de l'alun, pour voir ſi l'acide vitriolique qui exiſte en eux, attaqueroit la

terre d'alun dans l'argille ; mais mes peines ont été perdues.

AVIS.

Nous avions pris le parti d'inſérer dans ce Recueil les Obſervations de M. Julliot, ſur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery ; mais les bornes de ce Journal ne s'accordent pas avec la multiplicité & l'étendue de ces Obſervations : d'ailleurs comme elles concernent plutôt la théorie que la pratique de l'Art, & que nous nous ſommes particuliérement bornés à des faits & à des expériences, nous craindrions de nous éloigner trop de notre objet ; l'abondance des matieres dont nous ſommes chargés, quant à la ſeule pratique, ne nous permet pas de donner chaque mois à un ſeul Auteur, autant de place que cet Ouvrage en exigeroit.

OBSERVATION

Sur un déplacement ſingulier du diaphragme, du foie, du cœur, &c. par M. DE GLATIGNY, *Docteur en Médecine à Falaiſe.*

Marie Toutain âgée de vingt-trois ans, mourut au mois de Décembre dernier d'une

hydropiſie aſcite. Cette maladie s'annonça vers ſa quinzieme année, après qu'elle eut ſupprimé un cautere qui lui avoit été mis au bras, pour détourner des fluxions âcres qui lui tomboient fréquemment ſur les yeux dans ſon enfance. L'enflûre augmenta par dégrés, & devint prodigieuſe dans les derniers mois. A l'ouverture du cadavre il ſortit plus de quarante pintes, meſure de Paris, d'une eau ſanguinolente & ſans odeur. L'épiploon étoit macéré, & tellement émacié, qu'on l'auroit pris pour un aſſemblage de quelques filets de chanvre uſés & preſque pourris. Le ventricule, le pancréas, les inteſtins étoient farcis dans pluſieurs endroits de grains ſcrophuleux cruds ou ſuppurés. On ne vit au côté gauche abſolument rien qui reſſemblât à la rate; mais on trouva du côté droit un corps applati fort adhérent au péritoine, qui parut être ce viſcere.

Juſqu'ici rien d'extraordinaire, à l'exception de la rate; & rien qui ne ſe trouve ſouvent dans les cadavres des hydropiques. Ce ſont même là, ſelon preſque tous les Auteurs, les cauſes les plus ordinaires de l'hydropiſie. Ce qui parut ſingulier, fut le déplacement du diaphragme, du foie & du cœur. La partie antérieure du diaphragme avoit gliſſé intérieurement ſur le ſternum, & remonté juſqu'à la fourchette. Cette cloiſon partageoit ainſi la poitrine en deux cavités,

l'une antérieure, l'autre poſtérieure. L'antérieure étoit occupée par le foie attaché au diaphragme par ſon ligament ſuſpenſoire, & diſtant d'un travers de doigt de l'articulation des clavicules avec le ſternum. Les poumons occupoient la cavité poſtérieure, & étoient réduits à un très-petit volume. Le cœur étoit enfoncé ſous la premiere des vraies côtes, & tellement preſſé, qu'elle avoit fait dans ſa face ſupérieure, depuis ſa pointe juſqu'à ſa baſe, un enfoncement à mettre le doigt. La face inférieure étoit applatie, & même un peu concave. Il n'y avoit point, ou preſque point d'eau dans le péricarde. Au reſte les oreillettes & les gros vaiſſeaux du cœur étoient à-peu-près en très-bon état.

Il n'eſt pas difficile d'expliquer comment les eaux pouſſent le diaphragme en haut, dans les hydropiſies du bas-ventre. La Phyſique enſeigne que les fluides preſſent en tout ſens. Il eſt prouvé qu'ils ſe portent où ils trouvent moins de réſiſtance. De ces principes il réſulte que, ſi le péritoine & les parties contenantes de l'abdomen avoient plus de tenſion & de reſſort que le diaphragme, celui-ci ſeroit pouſſé par les eaux dans la poitrine, à proportion que le péritoine céderoit moins. C'eſt ce qui eſt arrivé dans le cas dont il s'agit : la peau, la membrane graiſſeuſe, les muſcles & le péritoine étoient tellement identifiés, durcis & ſerrés enſemble, qu'ils pa-

roiſſoient cartilagineux juſqu'au-deſſus de l'umbilic. Le reſte étoit lâche & ſans reſſort, juſqu'au cartilage xyphoïde. Les eaux ayant donc trouvé une réſiſtance preſqu'invincible dans toute la région hypogaſtrique, elles avoient porté leur effort ſur la région épigaſtrique, avoient écarté prodigieuſement en dehors les fauſſes côtes & la partie inférieure du ſternum, & obligé le diaphragme à s'enfoncer dans la poitrine. Mais ce muſcle n'auroit-il pas dû ſe rompre ? Ne devoit-il pas, au moins, s'allonger dans ſon centre, & faire une eſpece de poche dans la cavité du thorax ? On ne conçoit pas trop comment ce muſcle a pu ainſi monter juſqu'à la fourchette. Il n'eſt pas aiſé non plus de comprendre comment la déglutition pouvoit ſe faire, vû que l'éſophage devoit être bouché par la poſition du diaphragme.

Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs Heber Apotichaire, Chaillou, Chirurgien qui fit l'ouverture, & pluſieurs Eleves en Chirurgie, ſont mes témoins de ce phénomene.

OBSERVATION

D'un coup de balle au bras, avec fracas de l'humérus ; par M. RAVATON, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Landau, Penſionnaire du Roi, & Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

Le 11 Février 1757, le nommé Daniel Weber, ſoldat au Régiment de la Marck, Compagnie de Muntz, entra dans cet Hôpital ; il venoit de recevoir un coup de feu d'accident, qui lui fracaſſoit le bras gauche dans ſa partie moyenne inférieure : la balle avoit ſon entrée antérieurement environ quatre pouces au-deſſus de ſon articulation avec l'avant-bras, & ſa ſortie poſtérieurement à la même hauteur ; de maniere que le bras étoit percé au milieu de ſon diametre.

Comme la balle entraîne toujours avec elle les eſquilles du côté de ſa ſortie, & que l'ouverture eſt aſſez grande, j'y introduiſis mon doigt pour reconnoître l'état de la plaie : je trouvai d'abord nombre d'eſquilles d'un volume médiocre, qui occupoient le trajet de la balle, la partie inférieure de l'humerus diviſée en deux groſſes portions, l'une vacillante, & l'autre conſervant ſa continuité, avec les

condilles de l'articulation ; à la partie ſupérieure il y avoit également deux très-grandes eſquilles ſéparées de l'os principal.

Tout ceci bien reconnu, je crus ne pouvoir me diſpenſer de faire l'amputation du bras, & j'y inclinai beaucoup ; mais l'âge d'environ vingt-deux années, & la bonté du tempérament du bleſſé, me déterminerent de tenter de le conſerver.

Je fis tout de ſuite une inciſion médiocre à la partie poſtérieure, pour faciliter l'extraction des eſquilles ; j'en tirai neuf, du volume d'une demi-noiſette ; je mis de niveau les grandes eſquilles que j'avois reconnues à la partie ſupérieure & inférieure, & les aſſujettis, ainſi que tout le bras, avec deux atelles ſemi-concaves, garnies de chapeau de caſtor en dedans, placées aux parties latérales du bras, qui laiſſoient les deux plaies à découvert pour faciliter les panſemens & l'écoulement de la matiere de la ſuppuration, je fixai ſes atelles par le ſecours d'une bande étroite médiocrement ſerrée, je mis de la charpie brute ſur les plaies, pour arrêter le peu d'hémorragie qu'il y avoit, & ſur le tout un grand emplâtre de diachilum gommé.

Je plaçai toute cette extrémité ſur un oreiller rempli de coſſes d'orge, l'avant-bras un peu plié & plus élevé que le bras : je fis faire trois ſaignées du bras à mon malade dans les premieres vingt-quatre heures, je lui vuidai le

ventre par un lavement, & le mis à une diette ſévere. Le lendemain il parut du gonflement au bras & à l'avant-bras, qui me força de lâcher le bandage : le trois le gonflement augmenta ſi conſidérablement, qu'il ſe forma pluſieurs phlyctaines, que j'ouvris; ce qui me détermina d'ôter l'emplâtre, de n'en laiſſer ſur les plaies que ce qu'il en falloit pour ſoutenir la charpie ; & je lui ſubſtituai le cataplaſme de mie de pain, précédé d'une embrocation d'un baume convenable; ce panſement répété deux fois par jour, fut continué les jours ſuivans.

Le pouls qui avoit été concentré dès le commencement, ſe développa ; le cinq il parut de la fiévre ; je lui fis prendre quatre paquets de poudres diaphorétiques ſimples, que je fis mettre dans ſes bouillons, pour adoucir les aigres de l'eſtomac & faciliter la tranſpiration, & je continuai de tenir le ventre libre.

Le cinq la ſuppuration parut établie, de façon que les emplâtres de diachilum gommé, qui ſoutenoient la charpie que j'avois miſe ſur les plaies, en furent détachés : je fis alors un premier panſement général; j'emploiai ſur les plaies un digeſtif compoſé de jaunes d'œufs, de thérébentine de Veniſe, de baume d'Arcæus, d'onguent baſilicum, de chaque parties égales, & de ſuffiſante quantité d'huile d'hipericum, pour rendre ce remede de conſiſtance convenable. Je ſoutins les plu-

maceaux avec l'emplâtre de diachilum gommé, je renouvellai les atelles; & quoique le gonflement me parût diminué, je continuai l'uſage du cataplaſme appliqué ſur toute l'extrémité; mais je jugeai à propos d'abbreuver d'eau d'arquebuſade la portion du cataplaſme qui couvroit l'avant-bras.

La fiévre diſparut le dix, & fut ſans retour; le douze je commençai à donner à manger à mon malade, qui ſembloit anéanti de foibleſſe: le quinze je ceſſai l'uſage du cataplaſme, & enveloppai toute l'extrémité du mêlange des emplâtres de diachilum gommé, de cumin & de diaſulphuris, deſquels je me ſers dans tous ces cas avec ſuccès, parce qu'ils augmentent les ſuppurations, ouvrent les pores, & excitent une tranſpiration ou moiteur, qui concourt à dégorger les parties, & à tenir la peau flexible & relâchée.

Les ſuppurations furent fort abondantes le premier mois: elles entraînerent deux petites eſquilles qui avoient échappé à mes premieres recherches.

Le gonflement inflammatoire qui avoit d'abord paru, étant devenu molaſſe, blanchâtre & comme édémateux, je couvris l'avant-bras de compreſſes trempées dans l'eau d'arquebuſade: mais je continuai conſtamment l'application de l'emplâtre ſur toutes les parties du bras: le trente-cinquieme jour les ſup-

purations commencerent à diminuer ; la plaie antérieure ne fourniſſoit que très-peu de matiere, & ſes bords paroiſſoient ſe rapprocher ; je ſaiſis ce moment pour faire quelques injections, pour laver & évacuer la matiere de la ſuppuration, que je ſoupçonnois ſéjourner entre l'interſtice des fentes des os ; cette injection étoit composée d'une infuſion de plantes vulnéraires, de miel roſat, & d'une petite partie d'eau d'arquebuſade ; je les ceſſai peu de jours après, par la crainte que j'eus de détremper & d'entraîner le ſuc oſſeux, qui paroiſſoit ſe reprendre pour ſouder le bout des os les uns avec les autres, parce que j'y avois apperçu une ſorte de ſolidité en faiſant lever le bras au bleſſé.

Je lui conſeillai auſſi de commencer à fléchir & étendre doucement l'avant-bras, pour briſer & atténuer la ſynovie, de peur que ſi elle venoit à s'épaiſſir, elle n'enkiloſât cette articulation.

Le quarante-cinquieme jour il parut un petit dépôt cutané à la partie externe inférieure du bras, au milieu de l'eſpace des deux plaies ; comme, en preſſant ce dépôt, la matiere ſe vuidoit par la plaie poſtérieure, je n'en fis point l'ouverture, & je le terminai par l'application de compreſſes expulſives ; les plaies furent de ce moment à cicatrice, le gonflement édémateux diminua beaucoup ; de légers purgatifs que je lui donnai de

tems en tems, contribuerent à dégorger toutes ſes parties : mon malade ſe leva tous les jours, le bras demeura affermi d'une feuille de fer blanc concave, qui remplace très-bien les atelles ; le tout ſoutenu d'une écharpe ; la flexion & l'extenſion de l'avant-bras s'exécutent aſſez bien à préſent, l'union des os eſt ferme & ſolide ; & je compte le voir ſortir inceſſamment de l'Hôpital bien guéri, le bras eſt un peu racourci, & ſon mouvement ſera gêné pour quelque tems.

MM. les Chirurgiens Majors de cette garniſon ont ſuivi fort exactement les panſemens de ce bleſſé, & ſe ſont accordés à convenir que la Chirurgie a peu d'exemples qu'une maladie de cette conſéquence ſe ſoit terminée ſi heureuſement, & en deux mois de tems.

RÉFLEXIONS.

L'expérience m'a ſouvent appris que les grandes inciſions étoient nuiſibles aux plaies de feu avec fracas des os, des bras & des jambes, ſur-tout lorſque l'entrée de la balle eſt près de ſa ſortie, c'eſt-à-dire, que la partie a été percée par la route la plus courte, tant parce qu'elles augmentent les douleurs, les hémorragies & les ſuppurations ſans néceſſité, que parce qu'elles donnent une libre iſſue au ſuc oſſeux qui s'épanche continuellement pour ſouder les os les uns avec les

autres; c'eſt pourquoi il n'arrive que trop ſouvent qu'après des panſemens très-longs & très-pénibles, les os ne s'étant pas réunis, on eſt forcé d'en venir à l'amputation.

Les inciſions doivent toujours être faites à la partie la plus déclive, ayant égard à la ſituation que la plaie doit avoir, le malade étant couché; elles doivent être dirigées ſuivant la rectitude des fibres des muſcles, ou des fibres de la peau, & néanmoins ſuffiſantes pour permettre l'extraction des eſquilles & rien de plus. On doit préférer de les faire à l'endroit de la ſortie de la balle autant qu'il eſt poſſible, parce qu'elle entraîne toujours avec elle les portions d'os qu'elle a détachées, & qu'on a par conſéquent plus de facilité de les tirer.

Les raiſons qui engagent bien des Chirurgiens à faire des grandes inciſions dans les fracas des os, c'eſt qu'ils croyent qu'elles empêchent ou diminuent les inflammations, les fuſées & les dépôts qui les accompagnent toujours; mais l'expérience prouve que lorſqu'on employe les émolliens pendant tout le traitement, ces mêmes inflammations, ces gonflemens, ces fuſées & ces dépôts ſont beaucoup moins à craindre: nous devons donc nous départir de l'uſage des grandes inciſions; l'expérience me le confirme tous les jours.

L'uſage des ſpiritueux qu'on a employés juſqu'à nous, pour le traitement des plaies d'armes

d'armes à feu, étoient cauſe de la plus grande partie des accidens.

OPÉRATION

Sur une hidrocelle qui a exigé la caſtration ; par M. DURAND, ancien Chirurgien-Major de la Morliere, à Arras.

Vers la fin de Mai 1748, le nommé Charles-Albert Imbert, dit Sans-ſouci, âgé de quarante-huit ans, d'un tempérament vif & ſanguin, grand mangeur, vivant d'alimens groſſiers, cy-devant ſoldat au Régiment de Biron Infanterie, m'envoya chercher pour me conſulter ſur une hidrocelle qu'il portoit dès ſa naiſſance. Il me dit qu'il avoit toujours eu le teſticule gauche plus gros que l'autre.

Il ſe maria à dix-neuf ans, & il n'eut qu'un enfant ; il s'engagea enſuite à l'âge de vingt-deux ans dans le ſuſdit Régiment ; quoique ce teſticule ne fût point d'une groſſeur extraordinaire, il y avoit cependant des tems où il ſouffroit aſſez pour l'empêcher de pouvoir faire ſon ſervice ; ce qui l'obligea d'entrer aux Hôpitaux, où on ne s'eſt attaché qu'à calmer ſes douleurs. Il me dit auſſi n'avoir jamais été attaqué d'aucune autre maladie.

Il ſortit des Troupes à l'âge de trente-ſix

ans, & fit le métier de porteur d'eau juſqu'à quarante; alors la tumeur commença à augmenter; il y appliqua inutilement pluſieurs topiques. Elle fit des progrès juſqu'à l'âge de quarante-huit ans, & devint d'un volume ſi conſidérable, qu'il étoit obligé de ſe tenir au lit. Elle avoit douze pouces de longueur & dix-huit de circonférence, d'un rouge pourpre, & tous les vaiſſeaux de la ſurface fort variqueux. La verge étoit confondue dans la tumeur. Depuis ſix ans il rendoit ſes urines en nappe; il ſentoit de très-grandes douleurs dans le bas-ventre & dans les aînes, avec vomiſſemens; la tumeur même étoit fort ſenſible, le cordon ſpermatique de ce côté-là extrêmement variqueux, & de la groſſeur de deux doigts au moins juſques dans l'anneau. Je reconnus du fluide dans cette tumeur; en conſéquence je lui fis une ponction, & j'en tirai plus de deux bouteilles d'une eau rouſſe couleur de leſſive, ſans mauvaiſe odeur; je répétai cette ponction huit jours après, & j'en tirai à-peu-près la même quantité d'eau & de la même qualité. La tumeur n'ayant rien perdu de ſon volume après les deux ponctions, & le malade n'en ayant point été ſoulagé, je lui propoſai l'opération comme le ſeul remede capable de le tirer d'affaire: je la fis le 18 Juin de la même année en préſence de MM. Gertrude & Demaſieres, Médecins de cette Ville.

Je commençai par une inciſion perpendiculaire à la partie antérieure de la tumeur, que j'allongeai juſqu'à ſon extrémité. Je reconnus qu'au bout du cordon ſpermatique, il y avoit un kiſte ſkirreux & fort épais qui ſe continuoit juſqu'à l'anneau, & que la membrane vaginale étoit confondue dans la tumeur; ce qui me détermina à faire une inciſion au-deſſus de la premiere, depuis l'anneau juſqu'à l'extrémité du cordon ſpermatique, que je mis à découvert dans ſa face antérieure, en diſſéquant les parties ſkirreuſes qui y étoient adhérentes. J'emportai enſuite de droite & de gauche plus de ſix livres peſant du kiſte, & de ces membranes ſkirreuſes qui étoient à-peu-près de l'épaiſſeur de *trois travers de doigts*.

Ayant été obligé d'étendre mon inciſion juſqu'à la baſe du teſticule droit que je mis à découvert, le ſcrotum de ce côté-là étant auſſi ſkirreux, je laiſſai à l'extrémité du cordon une portion du kiſte, pour me tenir lieu de ligature qui n'étoit point pratiquable, vû ſa groſſeur & ſa ſenſibilité; ce qui m'a très-bien réuſſi, n'ayant eu aucune hémorragie.

Je le panſai au premier appareil avec de la charpie brute, les compreſſes & le ſuſpenſoir; je lui fis une embrocation avec l'huile roſat ſur le bas-ventre & les parties voiſines de la plaie, ce qui fut continué pendant dix jours à chaque panſement. Il fut ſaigné qua-

tre heures après l'opération. Je lui preſcrivis une diette exacte, lui permettant cependant trois verres de vin par jour. Je levai l'appareil vingt-quatre heures après.

J'enlevai tout ce qui ſe détachoit naturellement, & je le panſai avec le digeſtif ordinaire, & l'emplâtre d'onguent de la mere. Je continuai de le panſer une fois par jour; le troiſieme de l'opération la fiévre ſurvint, qui dura douze heures; le quatrieme il y eut beaucoup de ſuppuration, & il ſe fit une très-grande fonte juſqu'au vingt. La plaie commençoit alors viſiblement à ſe cicatriſer; mais la portion du kiſte que j'avois laiſſé à l'extrémité du cordon, n'ayant preſque point ſuppuré, je fis fondre de la pierre à cautere dans l'eau, dans laquelle je trempai un plumaceau que j'appliquai deſſus; au bout de quelques jours il tomba des eſcarres, & elle ſuppura. Quoique le cordon fût extrêmement diminué, je fis des légeres frictions d'onguent de mercure dans l'aîne & tout le long du cordon. En trente-deux jours la plaie fut entiérement cicatriſée, & il jouit depuis ce tems d'une ſanté parfaite.

Il eſt aiſé d'obſerver les raiſons qui m'ont engagé à ne me point ſervir de la ligature, des aſtringents, ni du cautere actuel.

OBSERVATIONS

Sur les hernies avec adhérence de l'inteſtin autour de l'anneau; par M. TARDIEU *à Vaureas* (a).

L'adhérence des inteſtins autour de l'anneau, ſur-tout dans les vieilles deſcentes, eſt aſſez fréquente; elle eſt pour l'ordinaire fâcheuſe, en ce qu'elle en empêche toujours la réduction. Il eſt pourtant vrai de dire que la nature s'en ſert quelquefois, à l'avantage de ceux qui ont quelques hernies. Voici quelques obſervations qui prouvent ce que j'avance.

Le nommé Gerbaud, âgé d'environ ſoixante ans, d'un tempérament ſanguin & bilieux, fut amené il y a quelques années à l'Hôtel-Dieu de cette Ville, pour une tenſion avec inflammation ſurvenue à une hernie qu'il portoit depuis dix à douze années dans l'aîne droite. Il y avoit fiévre, hocquet & vomiſſement des matieres ſtercorales; nonobſtant tous les remedes appropriés en pareil cas, l'inflammation fit de ſi rapides progrès, que le lendemain la tumeur fut toute ſphacélée. Tout ce qui étoit corrompu fut d'abord emporté, la plaie nettoyée & panſée

(a) M. Tardieu ne nous a point fait part de ſes qualités.

avec une infuſion d'ariſtoloche ronde dans du vin ; la cicatrice ſe fit en peu de tems, & les excrémens prirent leur cours par l'anus, après s'être fait jour par la plaie pendant quelque tems.

Il en arriva tout autant au nommé Felix, habitant de Grilhon, d'un tempérament ſanguin, & à peu de choſe près de même âge que Gerbaud.

Enfin dans le mois de Juin 1755, le ſieur Chambon de Saint-Panthalion vint conſulter M. Rouſſet, Chirurgien de cette Ville, ſur un gros bouton, diſoit-il, que ſa femme avoit auprès du nombril ; l'avis fut d'y appliquer un emplâtre avec le diachilum gommé. Trois jours après M. Rouſſet fut prié de ſe tranſporter chez la malade, qui avoit beaucoup vomi, ſouffroit de grandes coliques, & dont la tumeur avoit percé : mais quelle fut ſa ſurpriſe, de trouver au lieu d'un furoncle, une exomphale toute ſphacelée, & l'emplâtre couvert de matieres fécales ? L'infuſion d'ariſtoloche dans le vin, que M. Rouſſet préfere au vin camphré, fut encore miſe en œuvre, & procura en très-peu de tems une parfaite guériſon.

Comme dans tous les panſemens on n'a jamais eu l'attention de réunir les lambeaux de l'inteſtin, il eſt à préſumer que la guériſon n'a pas été procurée par la réunion des parties de l'inteſtin; mais qu'étant adhérent au-

tour de l'anneau, ces lambeaux colés ſur la cicatrice de la plaie ont ſervi comme d'une piece rapportée à cet endroit ouvert de l'inteſtin. C'eſt du moins ce que l'on a remarqué avec l'étranglement, fort judicieuſement obſervé par M. Lapeyre à l'ouverture du cadavre du ſujet (*a*) de la premiere obſervation, qui mourut ſix mois aprés d'une pleuréſie dans le même Hôtel-Dieu.

Nous regarderons donc encore comme fort problématique la réunion des parties des inteſtins, juſqu'à ce que nous en ſoyons plus aſſurés par l'ouverture des cadavres, en qui la nature auroit fait de ſi heureuſes opérations, qui ne peuvent réuſſir que fort difficilement dans les hernies complettes, ne s'agiſſant dans les trois Obſervations cy-deſſus que des hernies incomplettes.

DÉTAIL

Des maladies épidémiques qui ont régné en 1750 & 1751 à Caillan & aux environs; par M. DARLUC, Médecin à Caillan.

Parmi les conſtitutions de l'air qui affectent le plus le corps humain, on remarque que les ſaiſons humides & pluvieuſes combinées avec les chaleurs de l'été, accélerent ſi prompte-

(*a*) Journal de Médecine, Tome VI. pag. 48.

ment la corruption des ſubſtances animales, qu'il eſt rare de ne pas voir régner alors quelque épidémie d'une eſpece putride ; tandis qu'un air humide & froid amene plus ſouvent des inflammations gangréneuſes en hyver. Tel fut l'état de notre atmoſphere en 1750. L'été conſtamment pluvieux & l'air couvert de brouillards pendant pluſieurs mois de ſuite, avec une chaleur étouffante ſans le moindre vent, occaſionnerent une fiévre putride éréſipellateuſe, qui, des habitans de la campagne, victimes ordinaires des variations de l'air, ſe communiqua aux citoyens de pluſieurs villages qui forment le golfe de Saint-Tropez.

La plûpart des végétaux & des animaux participerent également au déſordre de la saiſon, les feuilles des arbres jaunirent & ſe corrompirent avant l'automne, celles des meuriers marquées de taches noirâtres, furent un vrai poiſon pour les vers à ſoie, qui en périrent preſque tous. La récolte du bled manqua entiérement par une eſpece de rouille qui, s'attachant à la tige, la deſſéchoit totalement avant la maturation du grain. Les fruits furent très-dangereux à ceux qui n'en uſerent pas ſobrément, & la plûpart des troupeaux périrent par une maladie également putride.

La fiévre éréſipellateuſe commençoit d'abord par une petite rougeur au viſage, ſuivie de chaleur & de démangeaiſon ; inſenſible-

ment cette rougeur gagnoit toutes les parties de la face ; les joues, les lévres, les paupieres ſe tendoient, ſe bourſouffloient, la chaleur devenoit brûlante, avec un pouls dur, haut & fréquent ; la langue ſeche, jaunâtre & crévaſſée ; les inquiétudes, l'anxiété, la ſoif tourmentoient les malades ; le viſage & les paupieres ſe tuméfioient ſi conſidérablement, qu'ils reſtoient pluſieurs jours ſans pouvoir ouvrir les yeux. Quelques-uns avoient de fréquentes hémorragies par le nez ; dans d'autres la matiere morbifique attaquant également le viſage, ſe jettoit ſur la gorge, vitioit la déglutition, la voix devenoit rauque, avec une eſpece de ſuffocation, gonflement dans les muſcles externes du cou, & tous les ſymptomes de l'eſquinancie.

Les redoublemens de la fiévre amenoient les délires, les ſoubreſaults des tendons, des déjections bilieuſes & verdâtres farcies de vers aſcarides ; des urines troubles, épaiſſes, & leurs principes confondus ; le ſphacele des parties éréſipellateuſes & les convulſions, terminoient la vie de ceux qui en périſſoient. Les ſignes les plus favorables étoient les évacuations ſpontanées, que la nature excitoit de tems à autre, avec des ſueurs fétides & gluantes au moment de la coction ; d'où les gonflemens du viſage & de la gorge inſenſiblement diminués, l'éréſipelle dégénéroit en

écailles farineuſes, & la fiévre ſe terminoit au vingt-un.

Cette maladie cédoit heureuſement aux évacuations de toute eſpece; les ſaignées n'étoient cependant que préparatoires, & il falloit avoir promptement recours, dès les premiers jours-mêmes, aux émétiques & aux purgatifs; ſur-tout ſi l'on vouloit prévenir les gonflemens du viſage, les délires, les métaſtaſes fréquentes de la matiere morbifique de l'extérieur à l'intérieur. La fiévre parcouroit bien ſes périodes marqués, mais c'étoit avec moins de tumulte & de fougue; les délires n'étoient que momentanés, & preſque tous les malades en échappoient. Si on négligeoit cette voie, on les voyoit ſuccomber aux progrès d'une eſquinancie funeſte, que les ſaignées réitérées ne pouvoient diſſiper.

Une pratique très-condamnable dont on ſe ſervoit communément, & que je vois à regret régner dans ces cantons, c'étoit d'appliquer immédiatement ſur les parties éréſipellateuſes des acides pour tempérer l'ardeur brûlante de la peau, tels que le ſuc de limon, le vinaigre, l'oxicrat, des mucilages, des décoctions farineuſes avec l'amidon, &c. Ce ſentiment de froid qu'ils amenoient d'abord, ſoulageoit pour un moment; mais l'ardeur, le prurit, la chaleur devenant plus conſidé-

rables, il falloit s'en ſervir à tout moment; d'où la tranſpiration ſi néceſſaire à ces ſortes de maux, arrêtée par l'action des acides, refoulant ſur les parties intérieures & entraînant avec elle la matiere morbifique, amenoit les gonflemens de la gorge & les eſquinancies énoncées. Lorſqu'il falloit accorder quelque choſe à l'importunité des malades & des aſſiſtans, il valoit mieux s'en tenir aux décoctions légérement diaphorétiques & anodines, telles que le ſureau, la ſcabieuſe, le lys, le pavot rhéas, avec quelques grains de camphre qui, en humectant doucement les fibres de la peau, en relâchant leur tenſion, préparoient une iſſue à la matiere éréſipellateuſe en arrêt dans les vaiſſeaux limphatiques.

La pratique de purger promptement dans les éréſipelles de la face, eſt fondée ſur l'expérience, & ſe vérifie tous les jours par les obſervations. Rarement ces ſortes d'affections vont-elles ſans être accompagnées d'une fiévre putride, ſi même la ſaburre des premieres voies, une bile âcre & ſeptique introduite dans le ſang, n'en eſt pas le plus ſouvent la cauſe prochaine. Un émétique donné à propos dans cette eſquinancie ſécondaire, dûe le plus ſouvent à l'application funeſte des acides, faiſoit preſque toujours merveilles. Les tiſanes diaphorétiques étoient pareillement d'un grand ſecours. La nature qui ſe

débarraſſoit conſtamment par les ſueurs de l'excédent de la matiere morbifique que les minoratifs réitérés n'avoient pu détruire entiérement, indiquoit cette méthode. Les préparations de vipere dans quelque julep, réuſſirent au mieux; tous ceux qui furent traités de la ſorte en échapperent.

L'automne n'apporta d'autre changement à l'atmoſphere, qu'en faiſant ceſſer entiérement les chaleurs de l'été; les pluies continuerent bien avant dans l'hyver, & nos rivieres pluſieurs fois débordées laiſſerent, en ſe retirant, un limon bourbeux dans les plaines, d'où s'exhaloient des vapeurs infectes & nuiſibles, que les vents d'eſt & du ſud diſperſerent de part & d'autre. Jamais on ne vit une plus grande quantité d'inſectes & de chenilles de toute eſpece, dont les dernieres couvrirent cette année-là juſqu'aux toits des maiſons. La Providence fit naître le remede à côté du mal, & celles-ci furent détruites en partie par une eſpece de ſcarabée qui leur faiſoit la guerre avec un acharnement remarquable.

Les maladies inflammatoires qui régnerent pendant l'hyver de 1751, furent toutes d'un caractere mixte; combinées avec la pourriture des ſucs de l'eſtomac, elles n'en étoient que plus difficiles à guérir. Une pleuréſie gangréneuſe qui ſe manifeſta à Roquebrune,

fut également les ſuites de cette conſtitution pluvieuſe.

A l'aſpect des vers que les malades rendoient dans leurs déjections, on crut que la cauſe éloignée de la pleuréſie pouvoit bien dépendre des alimens de mauvaiſe digeſtion, nourriture ordinaire des pauvres; les plus aiſés du lieu prirent en conſéquence des précautions convenables pour s'en garantir; mais on vit bientôt que l'on s'étoit trompé aux accroiſſemens périodiques de l'épidémie, qui n'étoient jamais plus marqués qu'après les inondations. Les mois de Mars & d'Avril ayant été ſecs & ſéreins, par les vents d'oueſt & de nord-oueſt qui ſoufflerent long-tems, l'épidémie parut être terminée; mais ce ne fut que pour reparoître à la fin d'Avril, juſqu'à la mi-Mai. La ſituation de ce Bourg, expoſée aux vents d'eſt & du ſud, à couvert de l'oueſt & du nord par une chaîne de collines, peu éloignée du fleuve d'Argents qui en baigne le terroir, & dont les eaux portées dans ſes fréquentes inondations juſqu'au pied du Bourg, couvroient en ſe retirant un vaſte eſpace d'une vaſe dangereuſe, & de quantité de plantes corrompues & d'inſectes de toute eſpece, rendit ſes citoyens plus expoſés à l'épidémie; tandis que Frejus & le Puget, quoique peu éloignés, mais ſous un aſpect différent, s'en reſſentirent à peine.

La douleur de côté, communément très-violente, la reſpiration lézée, la toux tantôt ſeche, tantôt humide, avec des crachats ſanglans, bruns, livides, verdâtres, teignant le linge d'une couleur de fer; un pouls miſérable, petit, dur & ſerré; dans la plûpart un abbatement général dès l'invaſion du mal, ſans avoir été précédé d'aucune laſſitude primordiale; la chaleur extérieure preſque naturelle, une ardeur brûlante à l'intérieur, & ſur-tout dans toutes les parties ſituées auprès du cœur; des ſueurs fétides imparfaites, une langue verte, ſeche & brûlée, un ſang de même couleur, avec une croute inflammatoire ſans nulle goutte de ſéroſité; des urines claires & limpides, des vomiſſemens bilieux, des diarrhées vermineuſes, un viſage plombé & livide, des yeux convulſifs, le râle dès les premiers jours, étoient les ſymptomes ordinaires de cette épidémie, qui ſe communiquoit à ceux qui ſoignoient les malades.

Les ſaignées qu'on employa d'abord ne réuſſirent point, les malades mouroient au troiſieme, au quatrieme, au ſixieme, quelquefois même un inſtant après cette évacuation; les émétiques, les purgatifs, les délayans, les béchiques, les ſudorifiques n'eurent pas un ſuccès plus marqué. Très-peu durent leur guériſon à cette voie, ſur laquelle il falloit moins inſiſter, & éviter ſur-tout les purgatifs draſtiques, dont on ſe ſert commu-

nément à la campagne, tels que la poudre vomitive de M. Helvetius, ſes pillules hydragogues, &c.

L'ouverture des cadavres montra le poulmon tout couvert de taches gangréneuſes, le lobe affecté colé à la plévre entiérement ſphacelée, beaucoup de matiere baveuſe & verdâtre dans la capacité de la poitrine, & les premieres voies farcies de vers. Les autres viſceres étoient dans leur état naturel.

La gangrene de la plévre & du poulmon, trop marquée par les ſymptomes énoncés pour en douter, interdiſoit les évacuations; du moins falloit-il être perpétuellement en garde contre les ſaignées, & ne s'en permettre que fort peu dès le commencement. Un émétique donné à propos, débarraſſoit les premieres voies des mauvais ſucs & prévenoit la diarrhée, toujours funeſte dans les inflammations de la plévre & du poulmon. Après quoi les diaphorétiques, les doux cordiaux, les poudres nitreuſes, le camphre, les volatils mêmes dans quelques décoctions de corne de cerf, ſecondées des véſicatoires pour ranimer le pouls & faciliter l'expectoration, réuſſiſſoient beaucoup mieux; quelques malades que nous vimes durent leur guériſon à ces ſecours, ils ſont en trop petit nombre pourtant, pour pouvoir aſſurer que c'étoit-là la vraie méthode de combattre l'épidémie, quoiqu'on puiſſe le préſumer.

Je ne doute point que l'alcali volatil en boiſſon, ou reſpiré, dont on ſe ſert aujourd'hui avec tant de ſuccès dans les eſquinancies gangréneuſes, ne réuſſit également; du moins en arrêtant les progrès d'une gangrene ſi prompte, donne-t-il le tems de remédier à l'inflammation. Tout conſiſteroit ſeulement à ſçavoir bien diſtinguer les momens convenables à ſon application; ce que les ſimptomes du mal montreroient aiſément. Comme ces maladies ſont très-fréquentes dans ces cantons, que les Chirurgiens ſont ordinairement les premiers appellés, que la plûpart des Médecins de la campagne ſont peu attentifs aux conſéquences des variations de l'air, qu'on ne ſçait pas d'autre routine que de ſaigner très-abondamment dans toute ſorte de pleuréſie; il n'eſt pas ſurprenant qu'une affection auſſi dangereuſe de ſa nature que celle-là, élude bientôt toute ſorte de remede. Il eſt à ſouhaiter qu'une malheureuſe expérience, dirai-je même trop fréquente, car nous voici à la quatrieme épidémie de même eſpece auſſi également meurtriere, faſſe connoître à la fin, qu'on doit traiter bien autrement les maladies occaſionnées par un vice de l'air, que les inflammations ordinaires; ce Journal aſſurément, où l'on expoſe avec tant de candeur & de ſincérité les bons & les mauvais ſuccès des remedes employés en pareils cas, ſervira

ſervira dans la ſuite à fixer notre pratique. C'eſt-là ce que doit ſouhaiter tout homme, qui n'a d'autre objet que le ſoulagement des maux attachés à la nature humaine.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Lettre à l'Auteur du Journal, par M. BOUSQUIER, *Médecin à Montdidier, ſur des vers ſanguins.*

MONSIEUR,

Il me ſemble qu'il y a encore des perſonnes qui doutent de l'exiſtence des vers ſanguins. Comme les obſervations réitérées & faites en differens tems & en differens endroits, doivent à la fin convaincre les plus incrédules, je vous en communique ici deux que j'ai eu occaſion de faire depuis douze années. La premiere a été dans une ſaignée au bras faite à M. Gombart, Officier vétéran de Panneterie qui demeure en cette Ville, malade alors d'une dyſſenterie ; un inſtant après que la piquûre lui eut été faite, le ſang parut couler goutte à goutte & même s'arrêter. Le Chirurgien, qui étoit M. Lendormy, aujourd'hui établi à Amiens, remarqua qu'un corps

rougeâtre, qui ſe préſentoit à l'ouverture, étoit la cauſe de l'interception du ſang ; il le tira, j'étois préſent; nous trouvames que c'étoit un ver long de quatre pouces, gros comme le tuyau d'une plume ordinaire, pointu par un bout & un peu plus gros de l'autre ; il fit différens mouvemens, par où nous fumes convaincus de la réalité de ſon exiſtence ; je l'ai gardé pendant plus de quatre ans, & l'ai montré à qui l'a voulu voir. Ce malade vit encore ; il a ſoixante & treize ans, & jouit d'une très-bonne ſanté à préſent.

La ſeconde obſervation eſt du 28 Mars dernier. Elle a été faite ſur un domeſtique de M. de S. Fucien, Préſident en l'Election de cette Ville & Secrétaire du Roi près du Grand-Conſeil. Ce garçon nommé Maſſon, âgé de vingt-deux ans, étoit malade d'une fiévre putride, violente & opiniâtre; à la quatorzieme ſaignée au bras il ſe préſenta à l'ouverture un corps qui, comme à l'autre, empêchoit la ſortie du ſang. Ce Chirurgien tira ce corps étranger qui étoit auſſi un ver, comme on pouvoit en juger par les différens mouvemens qu'on lui vit faire ; il n'avoit que trois pouces de long, & il n'étoit pas plus gros que le tuyau d'une plume de corbeau ; du reſte il avoit la même conformation que le premier. Je crois qu'on le garde dans la maiſon. Vous voyez que ces obſervations ne ſont point équivoques ; je ne doute point

qu'elles ne perſuadent tout le monde de la vérité de ce phénomene.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Obſervation ſur la vertu émétique du tabac, par M. Marrigues, Chirurgien à Verſailles.

Au mois de Juillet 1753 une fille de vingt-trois ans, d'un tempérament ſec & bilieux, étant attaquée de la galle, mit ſa confiance dans un célébre Charlatan qui faiſoit, dit-on, des miracles en cette Ville; lequel lui conſeilla de faire bouillir trois onces de tabac en corde dans une quantité ſuffiſante d'eau, de s'étuver les parties attaquées de l'éruption galleuſe, d'envelopper ces mêmes parties avec les linges trempés dans la décoction, & de ſe coucher chaudement dans ſon lit. La malade exécuta le ſoir même ce qu'on lui avoit preſcrit. L'événement ne répondit point à ſes intentions; car au bout de trois heures qu'elle fut dans ſon lit, elle ſe ſentit un frémiſſement dans toutes les parties de ſon corps, qui fut ſuivi de nauſées & de vomiſſemens des plus violens, avec des mouvemens convulſifs dans les bras, dans les jambes, & même dans les muſcles de l'épine : ces accidens continuerent depuis une heure après minuit juſqu'à quatre heures du matin, qu'on me vint chercher. Je trouvai cette fille dans l'état déplorable

que je viens de rapporter ; ſon pouls étoit petit, mais très-fréquent, & la pâleur de la mort étoit répandue ſur ſon viſage. Elle vomit en ma préſence le ſang tout clair, & on me montra des ſerviettes dans leſquelles elle avoit auſſi rendu beaucoup de ſang par le vomiſſement, & on m'aſſura qu'elle avoit été pluſieurs fois à la garde-robe, ce que l'on ſentoit à l'odeur fétide de ſon lit ; il n'y avoit cependant pas de ſang dans les déjections.

En examinant la malade je m'apperçus qu'elle avoit les bras & les mains enveloppés de linges mouillés ; j'en demandai la raiſon, & on me répondit que ces linges trempés dans une décoction de trois onces de tabac, étoient appliqués à ces parties pour guérir les éruptions galleuſes dont elles étoient remplies, & qu'elle avoit de ſemblables linges aux cuiſſes, aux jarets & aux jambes, qui étoient auſſi farcies de ces croutes pſoriques, pour remplir les mêmes indications. Je ne doutai plus que l'application de ces linges ne fût la cauſe de tout le déſordre dans lequel je trouvai la malade, fondé ſur un exemple à-peu-près ſemblable, que j'avois vu quatre ans auparavant (*a*).

(*a*) Un vigneron qui avoit été ſoldat, & qui étoit âgé d'environ quarante-deux ans, fit la gageure avec un de ſes voiſins de fumer dans un après-midi & de ſuite, vingt-cinq pipes de tabac, quoiqu'il n'en fumât communément que trois ou quatre par jour. Il gagna ſon pari ; mais la fumée

Je fis auſſi-tôt ôter tous ces linges qui étoient encore imbibés de la décoction de tabac. Je fis eſſuyer les parties ſur leſquelles ils étoient appliqués, & je me déterminai à ſaigner promptement la malade au bras, à cauſe du vomiſſement de ſang qui avoit ſans doute pour cauſe immédiate la rupture de quelque vaiſſeau de la ſubſtance veloutée de l'eſtomac, occaſionnée par les fortes contractions, non ſeulement de ce viſcere, mais encore par celle des muſcles, dont l'action ſert à faciliter l'expulſion des matieres contenues dans l'eſtomac. La ſaignée calma les mouvemens ſpaſmodiques, ce qui tranquilliſa un peu la malade : elle prit enſuite en deux doſes, à très-peu de diſtance l'une de l'autre, une potion faite avec l'huile d'amandes douces, le ſirop de limons & les gouttes anodines ; elle vomit encore trois fois, tant dans l'intervalle de ces doſes, qu'après la

de tabac que cet homme avala, ou, ce qui eſt la même choſe, la ſalive empreinte des parties ſubtiles de cette ſubſtance, firent un tel déſordre dans ſon corps, qu'au bout de quelques heures il fut ſaiſi d'un étourdiſſement ſuivi d'une perte de connoiſſance, qui ne lui revint qu'après des vomiſſemens très-violens & continuels, & qu'on appaiſa à force de lui faire boire du petit lait : malgré le prompt ſoulagement que le petit lait procura à cet homme, il lui reſta pendant l'eſpace de dix-huit mois des grands maux de tête & des vertiges, qui l'obſédoient de tems en tems avec beaucoup de violence ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'il a eu depuis cet accident une telle averſion pour la fumée du tabac, qu'il diſoit que la vue d'une pipe lui faiſoit mal à la tête.

derniere priſe de la potion ; mais je remarquai qu'il n'y avoit plus de ſang dans ce qu'elle rejettoit en dernier lieu, que ce n'étoit au contraire que des phlegmes & une partie de la potion ; on fit renouveller la potion, qu'elle prit auſſi en deux fois : cette derniere paſſa, & procura l'effet que j'en attendois, c'eſt-à-dire, que la malade fut plus tranquille. Le vomiſſement étant arrêté, elle s'endormit ; à ſon réveil on lui donna un bouillon, & dans l'après-midi un potage léger. Il reſta à cette malade une foibleſſe d'eſtomac & une perte totale d'appétit qui lui dura plus de quinze jours, qu'elle ne put recouvrer que par l'uſage de la thériaque dont elle prenoit une priſe le matin à jeun, & une ſeconde après ſon ſouper.

Obſervation ſur la vertu des feuilles d'aſarum priſes en poudre par le nez ; par M. DESMARS, *Docteur en Médecine, Médecin de la Ville & de l'Hôpital de Boulogne-ſur-mer.*

Louis Leforgeur, âgé de vingt-huit ans, ſoldat dans les Troupes Boulonnoiſes, tomba ſur la temple droite le ſix du mois de Janvier, reſta ſans connoiſſance, & fut tranſporté chez lui, où on le coucha, & demi-heure après il recouvra l'uſage de ſes ſens. Il eut alors des envies de vomir, mais il ne rendit rien. Trois

jours après ſa chûte, il s'apperçut qu'il perdoit du ſang en allant à la ſelle. Cela dura deux jours, pendant leſquels il eut huit à dix ſelles fort enſanglantées. Les envies de vomir ſe diſſiperent ; mais il reſſentoit de la douleur à l'endroit de ſa chûte, & comme un bandeau autour du front, avec douleur fixe & gravative au-deſſus des orbites, qui fut ſuivie d'un larmoyement continuel. Il ſurvint des ſueurs pendant la nuit, une toux ſeche avec oppreſſion pendant le jour, un dégoût & une difficulté de prendre des alimens, dont il ſe diſoit ſuffoqué pour peu qu'il eût mangé. Le huit de Mars, c'eſt-à-dire, deux mois après ſa chûte, il me demanda conſeil. Je lui preſcrivis les feuilles d'*aſarum* pulvériſées & priſes par le nez à l'heure du ſommeil. La nuit même qu'il en prit, il dormit aſſez bien ; ce qu'il n'avoit pas fait depuis ſa chûte, & rendit en dormant beaucoup de ſéroſités dont ſon oreiller ſe trouva percé à ſon réveil. Le matin en s'éveillant il moucha du pus & du ſang avec la poudre qu'il avoit priſe, il en cracha auſſi, & me montra dans la matinée pluſieurs mouchoirs ſalis d'un pus jaunâtre & d'une grande abondance de ſéroſités. Le larmoyement ceſſa ce jour-là même & l'écoulement par les narines continua, au grand ſoulagement du malade. Il prit encore le ſoir une ſeconde priſe de la même poudre, qui entretint l'écoulement des matieres pendant deux ou trois

jours, après leſquels il ſe trouva parfaitement guéri, & fut en état de ſe remettre au travail qu'il avoit été obligé d'interrompre depuis ſa chûte.

Remede très-ſimple dont pluſieurs expériences conſtatent l'efficacité, contre la goutte & les douleurs de rhumatiſmes.

R. *Ariſtol. Rot.* } rad.
Gentian. }
Chamædrys. }
Chamæpitis. } ſumm. & fol.
Centaur. min. }

Prenez un poids égal de toutes ces plantes pulvériſées & tamiſées auſſi fin qu'il eſt poſſible, & bien mêlées enſemble; faites uſage tous les matins à jeun d'une dragme de cette poudre dans une taſſe d'eau, de vin, de bouillon, ou de thé; demeurez encore une heure & demie à jeun après l'avoir priſe. Continuez ainſi pendant trois mois ſans interruption, s'il ſe peut; réduiſez enſuite la doſe à $\frac{3}{4}$ de dragme pendant trois autres mois, puis à une demi-dragme pendant ſix mois, la prenant réguliérement tous les matins. Après la premiere année, il ſuffira de prendre une demi-dragme de deux jours l'un. Ce remede opere inſenſiblement. On ne doit donc pas ſe décourager, ſi l'on n'en reçoit pas

d'abord du ſoulagement. Il travaille lentement, mais ſûrement ; il peut ſe paſſer deux ans avant qu'on s'apperçoive de quelque changement conſidérable. On n'eſt obligé de s'abſtenir en le prenant que des mets & des liqueurs qu'on a toujours défendus aux goutteux, comme le vin de Champagne, les liqueurs fortes, &c. On peut y avoir recours auſſi dans le rhumatiſme. S'il s'agit d'un rhumatiſme invétéré & habituel, il faut obſerver tout ce qu'on vient de dire ; mais s'il eſt ſimplement accidentel, quelques priſes pourront ſuffire. Ce remede a été employé depuis quelques années en Angleterre avec un très-grand ſuccès. On en doit la publication à l'humanité de quelques perſonnes d'un rang diſtingué, qui en ont reſſenti les ſalutaires effets ; nous n'avons fait que traduire la recette Angloiſe. On ajoute que ces poudres étant un peu difficiles à prendre, on peut, ſi l'on veut, en faire une ſorte d'opiate, & les prendre ainſi dans la quantité preſcrite. Il peut arriver encore qu'elles cauſeront dans les commencemens quelque incommodité, ſur-tout aux perſonnes en qui la bile domine, mais il ne faut pas ſe décourager pour cela ; nous penſons qu'on feroit bien en ce cas, de conſulter un habile Médecin & de ſuivre ſes conſeils. Cette précaution ne doit jamais être négligée, de quelque ſpécifique qu'il s'agiſſe.

OBSERVATIONS *MÉTÉOROLOGIQUES.*

MAI 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	12	17	11	28	0	0	O. médiocre.	Beaucoup de nuages.
					1	0		
2	10	15	11		2	0	S. foible le matin. N-O. médioc. à m.	Couvert. Pluie fine le matin.
3	9	12	9		4	0	N. foible le matin. fort le ſoir.	Brouillard épais le matin, peu de nuag. le ſoir.
4	6	14	9		3	0	*Idem.*	Très-peu de nuages.
5	5	10	7		1	$\frac{1}{2}$	*Idem.* Très-foib.	*Idem.*
6	7	13	9		1	0	Du N. à l'E. foibl.	Beaucoup de nuages.
7	5	14	9$\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{3}$	Du N. au N-E. mé.	*Idem.*
8	6	16	11		0	0	N. méd.	Peu de nua.
9	9	18	13			$\frac{2}{3}$	Du N-E. au S-E. foible.	Beaucoup de nuages. quelq. gout. de pl. à 3 h. ſ.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
10	12	15	13	28	0	$\frac{3}{4}$	S-O. foib. matin & ſ. médioc. à midi.	Couvert, plui. fin. par intervall. le matin.
11	11$\frac{1}{2}$	16	14		1	0	S. au S-O. médiocre.	Couvert, pluie *id.* le mat. & le ſ.
12	12$\frac{1}{2}$	15	12		1	$\frac{1}{3}$	*Idem.*	*Idem.*
13	11	16	12		1	0	S. à l'O. foible.	*Idem.*
14	9$\frac{1}{2}$	16	13		1	$\frac{3}{4}$	O. méd.	Peu de nua.
15	9$\frac{1}{2}$	15	12		1	0	O. au S.	Beaucoup de nuages. Petite pluie à 9 h. du ſ.
					0	0	*idem.*	
16	10	14	10	27	11	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. *idem.*	Couvert. Petite pluie le mat. juſqu'à 8 h. À 11 heur. pluie méd. grêle & ton.
17	9	14	8$\frac{1}{2}$		11	0	N-O. au	Couvert.
				28	0	$\frac{1}{2}$	N. *idem.*	A 11 h. du mat. petite plui. & grêl. A 2 h. du ſ. groſſe pluie & grêle.
18	7$\frac{1}{2}$	14	10		1	0	N-O. *id.*	Peu de nua.
19	8	15	11		3	0	N-O. à	*Idem.*
					3	$\frac{1}{2}$	l'O-N-O.	
					4	0	*idem.*	

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
20	10	15	$11\frac{1}{2}$	28	4	0	O-N-O.	Couvert le
					3	0	au N-E.	mat. ſerein
							médiocre.	à 4 h. du ſ.
21	9	20	15		2	0	N-E. *id.*	Peu petits
					1	$\frac{1}{2}$		nuages.
22	12	18	11		2	0	O. au N.	*Idem.*
					3	0	fort.	
23	10	16	$9\frac{1}{2}$		3	0	O. foible.	Couvert.
				27	11	0		Pluie forte à
								6 h. du ſoir,
								méd. à 9 h.
24	6	11	8	28	0	$\frac{2}{1}$	N. méd.	Beaucoup
								de nuages.
								Pet. grêl. &
								pluie méd.
								à midi.
25	7	10	8		2	0	*Idem.*	*Id.* plui. mé-
								dioc. à mid.
26	6	13	10		2	0	N-N-O.	Peu nuag.
							médiocre.	
27	7	16	13		2	$\frac{1}{3}$	N. *idem.*	*Idem.*
28	12	14	12		1	$\frac{1}{2}$	*Id.* foibl.	Couvert.
								Plui. fin. tout
								le jour.
29	13	14	12		1	0	S. méd.	Couvert.
								Plui. fin. par
								interv. tout
								le jour.
30	10	16	11		2	0	*Idem.*	Beaucoup
					1	0		nuag. quel-
								ques goutes
								de pluie à
								midi.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
31	10	14	12	27	11 10	0 ½	S-E. au S-O. *id.*	Couvert & pluie fine tout le mat. nuag. le ſoir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur a été de 5 dégrés au-deſſus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes eſt de 15 dégrés.

La plus grande élévation du mercure a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 10 ½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 5 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 12 fois du N.
4 fois du N. vers l'E.
1 fois de l'E.
2 fois du S. vers l'E.
8 fois du S.
5 fois du S. vers l'O.
6 fois du O.
6 fois du N. vers le O.

Il y a eu 19 jours de tems nuageux.
12 jours de tems couvert.
16 jours de pluie.
3 jours de grêle.
1 jour de brouillard.
1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1757.

Les pleuro-péripneumonies qui ont fait de ſi grands ravages cet hyver, ont continué à regner pendant ce mois ; mais avec un peu moins de violence. Les ſaignées multipliées, les délayans réuſſiſſoient quelquefois ; dans ceux qui avoient quelque diarrhée ou quelques envies de vomir, on épargnoit plus le ſang, & on avoit recours aux émétiques & aux minoratifs. On a obſervé beaucoup de rougeoles, dont quelques-unes ont été funeſtes, quoiqu'elles n'euſſent aucun ſymptome fâcheux. On a remarqué pareillement des fiévres continues avec redoublemens, accompagnées d'une éruption miliaire pourprée ; une ou deux ſaignées, des lavemens & des purgatifs répetés, terminoient heureuſement ces ſortes de fiévres. Nous avons été témoins deux fois de ſuite des mauvais effets que produiſent les potions cordiales dans ces circonſtances, ſur-tout au commencement ; un de ces deux malades eſt mort dans le délire ; l'autre a été attaqué d'une éréſipelle ſur toute la face, qui n'a cédé qu'aux ſaignées au pied multipliées, & à des purgations répetées. Les eſquinancies ont été moins fréquentes qu'auparavant. On n'a vu que peu de petites véroles & quelques fiévres putrides.

Détail de quelques maladies épidémiques des environs de Paris.

Il y a eu quelques maladies épidémiques qui ont régné & qui regnent encore dans quelques villages des environs de Paris ; ce ſont des péripneumonies bilieuſes. Elles ſe déclarent le premier jour par un abbatement de forces, par un teint tirant ſur le jaune, par un embarras douloureux dans toute la région précordiale, & ſouvent même par un point de côté, qui paroît être occaſionné par l'irritation des parties voiſines ; juſques-là la reſpiration n'eſt point gênée, il n'y a ni fiévre ni tenſion inflammatoire.

Si cet état eſt négligé pendant 24 heures, la poitrine s'engage, la reſpiration s'embarraſſe, il y a crachement de ſang, la fiévre s'allume ; la tête ſe prend ; les indications des premieres voies ſubſiſtent toujours ; alors la maladie eſt très-ſérieuſe. On la guériſſoit cependant ſi l'on employoit la bonne méthode ; quand on donnoit à gauche elle étoit extrêmement opiniâtre, en dégénérant en fiévre lente & très-funeſte, ou en emportant, & c'eſt ce qui arrivoit le plus ſouvent, le malade en trois ou quatre jours.

On ſaignoit les adultes une fois, quelquefois deux ; la ſaignée paroiſſoit inutile aux enfans, & ils guériſſoient très-bien ſans ce ſecours.

Lorſque la cauſe du mal étoit paſſée dans la poitrine, les ſoins devoient être plus actifs ; on étoit obligé de faire quelques ſaignées de plus;

cependant ce n'étoit pas dans ce remede qu'on devoit placer ſa confiance, elles n'étoient que préparatoires ; l'eau de caſſe & l'émétique en lavage étoient les remedes qui tiroient le malade d'affaire. Les crachats ſanguins & toujours bilieux, diſparoiſſoient à meſure que le malade étoit évacué. Nous ferons obſerver que la caſſe avoit un effet victorieux dans ces maladies, que l'on ne pouvoit obtenir ni de la manne, ni du diaprun, ni des autres purgatifs.

Ceux qui ont négligé ces évacuations, ont vu ces maladies dégénérer promptement en péripneumonies gangréneuſes, en fiévres putrides & malignes.

Cette épidémie enlevant beaucoup de monde, & s'étendant à près de dix lieues aux environs de Paris, M. l'Intendant a chargé M. Boyer, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, d'aller dans les endroits où la maladie régnoit, pour en arrêter les progrès ; des affaires retenant ici M. Boyer, il a prié MM. Lavirotte & Macquart, Médecins de la Faculté de Paris, de vouloir bien le remplacer. Ce ſont ces Meſſieurs qui ont tracé le plan de conduite que nous avons rapporté cy-deſſus. Le meilleur éloge qu'on puiſſe en faire, c'eſt de dire que depuis qu'on l'a ſuivi il n'eſt mort perſonne de cette maladie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet. A Paris, ce 23 Juin 1757.

LAVIROTTE.

RECUEIL PERIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1757.

OBSERVATION

A l'Auteur du Journal, ſur une hydrophobie ſpontanée ſuivie de la rage, par M. LA-VIROTTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Cenſeur Royal, & premier Médecin de l'Armée du Haut-Rhin.

JE crois, Monſieur & cher Confrere, que l'Obſervation que j'ai l'honneur de vous envoyer, mérite une très-grande attention, en ce qu'elle ſemble confirmer que l'homme par lui-même peut être ſuſceptible de l'hydrophobie avec rage, ſans l'avoir re-

que par communication, ainſi que quelques Auteurs célébres l'ont déja ſoupçonné.

Un jeune homme de trente ans, d'un tempérament mélancolique, aſthmatique depuis pluſieurs années, s'étant livré pendant quelques jours à des exercices de corps très-violens dans un grand magaſin de papier, où il avoit avalé & reſpiré beaucoup de pouſſiere, s'étant découvert ſans précaution tandis qu'il étoit en ſueur, & ayant fait une marche forcée à deux lieues de Paris, pendant laquelle on obſerva qu'il éternuoit preſque à chaque inſtant, ſe plaignit à ſon retour, le 31 Mai dernier, d'une très-grande difficulté de reſpirer & d'avaler. Il parut triſte, inquiet, & ſe mit au lit, où il reſta toute la journée ſans vouloir rien prendre. Sur le ſoir, la difficulté de reſpirer augmenta au point que le malade craignoit d'en être ſuffoqué. On fit venir un Chirurgien, qui le ſaigna du bras. On lui préſenta enſuite de la thériaque délayée dans de l'eau, il montra une grande répugnance à la prendre, cependant il y conſentit; mais il eut beaucoup de peine à l'avaler, & à l'inſtant il crut qu'il alloit étouffer, ſes bras & ſes mains ſe roidirent, il jetta de grands cris, & pria qu'on le ſecourût en lui tirant les doigts avec force. Cet accident paſſé, la difficulté de reſpirer perſiſta toute la nuit à-peu-près au même point qu'avant la ſaignée; ce qui détermina le Chirurgien à lui en faire une

ſeconde à quatre heures du matin, le premier Juin. Le malade n'en fut pas plus ſoulagé; on vint me prier de l'aller voir, & je m'y rendis vers les onze heures du matin.

Le malade me dit qu'il avoit un violent accès d'aſthme, tel que celui dont je l'avois guéri l'année précédente, & qu'il alloit étouffer ſi je ne le ſecourois promptement. J'obſervai qu'il ne reſpiroit point par le nez, & cependant il craignoit d'avoir la bouche ouverte. Ses lévres étoient rapprochées & ſes dents inciſives preſſées les unes contre les autres, enſorte qu'il ne reſpiroit que par les deux côtés de la bouche. Dès qu'on ouvroit la porte de ſa chambre, il portoit la main devant ſa bouche, & crioit que l'irruption de l'air extérieur alloit l'étouffer. Cette ſenſibilité étoit ſi marquée, que l'haleine de ceux qui lui parloient en face l'incommodoit conſidérablement. Il ſe retournoit alors pour l'éviter. Je lui trouvai le pouls dur, concentré, ſans être plus agité que dans l'état naturel. Il avoit uriné dans ſon lit, & ſon ventre s'étoit lâché par le moyen de pluſieurs lavemens qu'on lui avoit donnés la veille & le jour-même. J'examinai ſa gorge, je n'y apperçus aucun veſtige d'inflammation. Il n'avoit point mal à la tête, mais il ſe plaignoit d'une douleur à l'eſtomac, & il avoit eu la nuit quelques envies de vomir; il rendoit beaucoup de vents par le haut. Je lui propo-

ſai de boire en ma préſence, afin d'être témoin par moi-même des difficultés qu'il diſoit avoir à avaler. Il me pria de l'en diſpenſer, mais j'inſiſtai & je lui préſentai de l'eau dans une cueillere à caffé; alors ſes yeux ſe tournerent, ſes membres furent agités de mouvemens convulſifs, les muſcles du cou ſe roidirent, & l'on voyoit le cartilage thyroïde du larinx s'élever & s'abbaiſſer avec une vivacité ſinguliere. Je laiſſai repoſer le malade, & je lui propoſai enſuite d'avaler un peu de mie de pain; il l'eſſaya ſans éprouver d'horreur, mais il ne put rien avaler. Je lui fis alors pluſieurs queſtions, & il m'aſſura qu'il n'avoit jamais été ni piqué ni mordu d'aucun animal. Les aſſiſtans qui le connoiſſoient, ou qui avoient vécu avec lui depuis pluſieurs années, me confirmerent qu'il n'avoit jamais été mordu ni par un chien, ni par aucun autre animal. Cependant cette conſtante horreur de l'eau me donnoit beaucoup à penſer. Je fus bien fâché de n'avoir pas été appellé plutôt, parce que ſçachant que ſon aſthme étoit de l'eſpece qu'on nomme humorale, je n'aurois pas héſité à lui faire prendre l'émétique dans le tems qu'il pouvoit encore avaler, d'autant plus que tout annonçoit la plénitude de l'eſtomac, ſans qu'il y eût encore aucun ſigne d'inflammation. Le ſang qu'on lui avoit tiré le matin étoit dans l'état naturel, & n'annonçoit rien de particulier.

Voyant donc l'impoſſibilité de faire prendre à l'intérieur aucun anti-ſpaſmodique, je propoſai au malade un demi bain d'eau tiéde, il n'en fut point effrayé & y conſentit facilement. Lorſqu'on apporta l'eau il éprouva un frémiſſement convulſif univerſel, & il tomba dans une ſueur froide très-conſidérable; il réſiſta quelque tems, mais il laiſſa mettre ſes jambes dans l'eau, il n'en avoit que juſqu'aux genoux. J'ordonnai qu'on le laiſſât ainſi trois heures dans l'eau, qu'on auroit ſoin d'entretenir tiéde. Il n'y put reſter qu'une heure & un quart; il s'agita beaucoup, demanda à en ſortir, on craignit qu'il ne tombât en défaillance, on le retira. Il ſe trouva un peu ſoulagé; il me dit que pendant qu'il étoit dans l'eau, il avoit ſenti ſa gorge moins ſerrée, qu'il reſpiroit un peu plus aiſément, & qu'il lui ſembloit alors que ſon mal commençoit à deſcendre, mais qu'il lui avoit été impoſſible d'y reſter davantage. Le ſpaſme augmenta de nouveau peu de tems après qu'il en fut ſorti. On le ſaigna au pied; je le trouvai un peu plus tranquille. Je conſeillai de profiter de ce calme pour le faire confeſſer. Le Prêtre étoit obligé de détourner la tête en lui parlant, afin de ne pas nuire par ſon haleine à la reſpiration du malade. Je devois revenir trois heures après. Le malade m'avoit promis qu'à mon retour il feroit ſes efforts pour eſſayer de boire. Il ne m'attendit pas,

& demanda lui-même un peu de bouillon; il en détourna la vue & ne fit qu'y tremper ſon doigt, qu'il porta ſur ſa langue; à l'inſtant il jetta des cris affreux, il lui prit des convulſions ſi violentes, que quatre hommes ſuffiſoient à peine pour le tenir. Deux autres perſonnes accoururent à leur aide. J'arrivai quelque tems après. Je fis attacher le malade par le milieu du corps; & quoique ſix perſonnes fuſſent occupées à le tenir, il ne laiſſoit pas de faire des efforts incroyables. Sa tête ſur-tout étoit agitée d'une maniere épouventable, il avoit la bouche ouverte, cherchoit à mordre & rejettoit une bile noirâtre & écumante. Le viſage s'enfla au point que tous les traits s'effacerent entiérement, que les yeux diſparurent & qūe la tête devint ronde comme une boule. Les convulſions des muſcles du cou furent ſi énormes, que cette partie paroiſſoit preſque auſſi groſſe que la tête. Je lui tâtai le pouls, je le trouvai très-petit & très-vîte, ſerré & convulſif. Il avoit une ſueur froide & gluante; je lui fis ouvrir les veines du bras & du pied, mais on ne put tirer que très-peu de ſang, & comme il ſortoit lentement, il ſe coaguloit à l'ouverture. Le malade reſta trois heures dans cet état horrible. Ses forces diminuant, il ceſſa de crier, s'agita un peu moins, & mourut le même jour, qui étoit le ſecond de ſa maladie, à neuf heures & demie du ſoir.

J'aurois fort déſiré faire l'ouverture de ce cadavre, mais on ne le voulut pas permettre, crainte de la contagion; il étoit déja livide le lendemain matin lorſqu'on l'enſevelit.

Je prévois bien qu'en examinant cette Obſervation, quelques-uns de mes Lecteurs ne manqueront pas de dire que cet homme ayant tous les ſymptomes de la rage portée au dernier dégré, aura été mordu par un chien ou par quelque autre animal enragé, qu'il l'avoit oublié ou diſſimulé, que les aſſiſtans peuvent l'avoir ignoré; mais je demande alors comment on pourra jamais s'aſſurer que l'homme ſoit ſuſceptible de la rage, ſi dans la prévention où l'on eſt qu'il eſt impoſſible qu'il le ſoit, on ſuppoſe toujours ſans aucune preuve qu'il aura reçu cette horrible maladie par communication de quelque animal enragé. Je ſuis cependant bien éloigné de prétendre que le fait ſoit décidé par la ſeule Obſervation que je rapporte. S'il y a de la témérité & de la préſomption à rejetter tout ce qui ne s'accorde pas avec nos idées communes, il y auroit auſſi de la légéreté & de l'imprudence à admettre comme démontré ce qui ne ſeroit que probable.

L'Obſervation que je viens de rapporter eſt peut-être la plus frappante, par la violence des ſymptomes; mais il s'en faut bien qu'elle ſoit la ſeule connue, du moins quant à l'hy-

drophobie ſimple. Sans remonter bien loin Boerhaave en avoit vu un exemple, qui eſt rapporté par le Baron de Vanſwieten dans ſon Commentaire ſur la rage : Un archer, dit-il, allant chercher un bourreau, fit une courſe ſi violente pendant une grande chaleur, qu'il tomba dans une fiévre ardente avec l'hydrophobie, ou l'horreur de l'eau; il mourut le troiſieme jour. Auſſi Boerhaave décide-t-il dans le 1130e de ſes Aphoriſmes, que l'hydrophobie arrive quelquefois ſans contagion dans les maladies aigues. *Oritur ferè ſemper ab aliis animalibus priùs rabioſis, ſuſcepto contagio, tamen & ſponte in acutis quibuſdam orta legitur & obſervatur.* Le ſçavant M. Vanſwieten en rapporte un autre exemple tiré de *Salius Diverſus* (*de febre peſtilenti Cap. XIX. pag.* 362.) On en trouve pluſieurs dans *Skenkius* au livre 7e de ſes Obſervations, & dans *Marcellus Donatus*, auquel *Skenkius* renvoye à ce ſujet. On lit auſſi dans le premier volume des Eſſais de Médecine de la Société d'Edimbourg, une belle Obſervation du Docteur Innès ſur une inflammation d'eſtomac, accompagnée d'hydrophobie, dont le malade guérit par beaucoup de ſaignées. Mais l'Obſervation la plus détaillée à ce ſujet, eſt celle qui ſe trouve dans les Ouvrages de François Sanchez, Profeſſeur en Médecine à Toulouſe, & que je rapporterai toute entiere au

bas de la page (*a*). On voit que ce ſçavant Médecin, qui mériteroit d'être plus connu, en conclut que l'hydrophobie peut s'engendrer dans l'homme ſans contagion, par les mêmes cauſes que dans les chiens. C'étoit auſſi l'avis de *Cælius Aurelianus*, qui s'exprime ainſi dans ſon Traité des maladies aiguës (*lib. 3. cap. 9.*) *Eſt præterea poſſibile ſine manifeſtâ causâ hanc paſſionem (hydrophobiam) corporibus innaſci, cùm talis fuerit ſtrictio ſpontè generata qualis à veneno.* M. Brogiani, Profeſſeur en Médecine à Piſe, en rapporte deux exemples qu'il a obſervés lui-même (*De veneno animantium, naturali & acquiſito. Florentiæ in-4°. pag. 101.*) Enfin on trouve dans ce Recueil d'Obſervations de Médecine du mois de Février der-

(*a*) Petrus du Saint-Pay Patronus, natus 25 annos, biliosus, menſe Maio, poſt mœrorem & ardorem Solis quem biduo iter faciendo tulerat, incidit in febrem continuam & hydrophobiam, non morſus tamen ab aliquo cane, nec ab alio animali. Delirabat aliqualiter, ſed tamen reſpondebat appoſitè, non poterat ferre aſperſionem aquæ, neque potum ejuſdem, aut vini, aut juſculorum. Convellebatur ſæpè collo & perſuaſus ut biberet, poſcebat aquam, agnoſcebat ſe non poſſe vivere niſi biberet, ſed ubi ſcyphum ori admovebat, tantus eum horror & concuſſio apprehendebat ut totus contremiſceret, ſudaret, convelleretur, tamen manu propriâ & ſeipſe cogebat, & impulſu aſtantium in os impingebatur aqua quam tamen ſtatim exſpuebat; aut ſi contra niteretur, & deglutiret mox vomebat cum pituitâ, ſudore & anguſtiâ. Obiit quarto die. Credibile eſt ergo hydrophobiam poſſe in homine gigni à Sole immediatè, ſine morſu canis rabidi, ubi temperies & humores ſimiles caninis in homine inveniuntur. *Franciſci Sanchès Opera Tom. I. Lib. de Obſervat. in Praxi pag.* 375.

nier, une Obſervation de M. Trecourt, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Rocroy, ſur une hydrophobie à la ſuite d'une chûte avec commotion; & dans celui du mois de Juin dernier, une autre Obſervation de M. Laurens, Médecin de Montpellier, qui demeuroit alors à Cambray, ſur une hydrophobie à la ſuite d'un exercice violent.

Il n'eſt donc, comme l'on voit, pas ſi rare qu'on ſe l'imagine d'obſerver des hydrophobies ſpontanées; mais, ce qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que toutes ces hydrophobies ſurvenoient à la ſuite des maladies aiguës, des fiévres ardentes dont elles étoient un ſymptome redoutable; au lieu que celle que j'ai obſervée, étoit elle-même la maladie eſſentielle. Elle ſe manifeſta ſans fiévre, le pouls n'étoit que convulſif, & je ſuis perſuadé que le principal ſiége du mal étoit dans l'eſtomac; ce qui arrive ſouvent dans l'hydrophobie, ainſi que *Cælius Aurelianus* l'a très-bien remarqué, en parlant de la différence qu'il y a entre la manie, la phrénéſie & l'hydrophobie. *Siquidem plus in maniacis caput patiatur, in phreniticis verò etiam febres ſequantur, in hydrophobis verò plus ſtomachus, & ſine febribus eſſe percipiatur, & acuta atque celeris paſſio (loco citato cap. 12.)*

De plus mon hydrophobe n'eut pas ſeulement l'horreur de l'eau, ſymptome que je ne cherche point à expliquer, mais encore

celui de l'air; il étoit du nombre des *aëro-phobes*, dont parle auſſi *Cælius Aurelianus*. Il craignoit les moindres agitations de l'air, même celle qui eſt cauſée par la reſpiration. Il ſemble que dans ce violent état de ſpaſme, ſes organes avoient acquis un tel dégré de ſenſibilité, qu'ils ne pouvoient admettre qu'un air déja rarefié, & dont l'élaſticité fût affoiblie par les vapeurs de la tranſpiration. Ces malades ſont quelquefois ſi timides, ſi ſuſceptibles d'émotion & de terreur, qu'ils deviennent *pantaphobes*, pour me ſervir de l'expreſſion du Médecin Andréas, l'un des ſectateurs d'Herophile, c'eſt-à-dire, qu'ils craignent tout ce qui les approche ou les environne.

Enfin l'hydrophobie que j'ai obſervée, differe eſſentiellement de la plûpart des hydrophobies accidentelles dont je viens de parler, en ce qu'elle fut accompagnée des mêmes ſymptomes de fureur & de rage qui ſurviennent après la morſure des animaux enragés. J'avertis les perſonnes qui tenoient le malade, de bien prendre garde de s'en laiſſer mordre; & une femme qui le gardoit m'apprit alors qu'elle avoit déja été mordue au bras; mais heureuſement c'étoit au commencement de l'accès, avant que le malade écumât, & elle avoit retiré ſon bras aſſez vîte pour que la morſure ne pénétrât pas juſqu'au ſang : car ce n'eſt que par le ſang même que

ce venin ſe communique, ou peut-être par l'inſpiration d'une haleine infectée ; & il ne faut pas croire, ainſi que *Cælius*, *Skenkius*, *Matthiole*, *Palmarius*, M. Brogiani & d'autres Auteurs l'ont avancé, qu'on puiſſe recevoir la rage par la ſeule tranſpiration ou par le contact des animaux qui en ſont affectés, ni en marchant pieds nuds ſur l'écume qu'ils rejettent. Il eſt même du devoir des Médecins de combattre ces fauſſes terreurs, puiſque, ſi on y ajoutoit foi, les malades ſe trouveroient ſans aucun ſecours dans cet état horrible. Cependant mon exemple n'enhardit point le Prêtre qui apportoit au malade l'Extrême-Onction ; car il ne voulut jamais approcher de lui, & il ſoutint que le malade, dont à la vérité le viſage étoit tout couvert d'écume, n'étoit pas dans un état aſſez décent pour recevoir l'onction des ſaintes Huiles.

Il ſemble donc réſulter de tout ce que je viens d'obſerver, que l'hydrophobie portée même juſqu'à la rage, peut être miſe au nombre des fléaux qui affligent l'humanité ; fléau d'autant plus terrible, qu'il ne reſte à ceux qui en ſont malheureuſement attaqués, que des reſſources bien incertaines. Il eſt vraiſemblable que ſi, dans le cas dont je viens de faire l'hiſtoire, j'avois été appellé aſſez à tems pour procurer par l'émétique l'évacuation de cette bile exaltée, qui affectoit l'eſtomac ſi ſenſiblement, & qui par l'irritation

qu'elle cauſoit, produiſit tant d'affreux accidens, l'accès auroit été beaucoup moindre, & peut-être auroit entiérement cédé à l'action des autres remedes. Mais dans l'état où je trouvai le malade, je ne pouvois chercher qu'à diminuer le ſpaſme par le demi-bain d'eau tiéde dont en effet j'eus lieu d'attendre quelque ſuccès, dès que je vis que le malade pouvoit encore le ſupporter. Je comptois médiocrement ſur l'effet de la ſaignée, la maladie n'étant que convulſive ſans être inflammatoire ; & j'épiois l'inſtant où le malade pourroit avaler les pillules antiſpaſmodiques avec leſquelles M. Nugent, Médecin à Bath, a guéri ſi heureuſement une fille devenue hydrophope par la morſure d'un chien enragé. J'ai annoncé ce remede en rendant compte dans le Journal des Sçavans du mois de Juillet 1755, de l'Eſſai ſur l'hydrophobie de ce Médecin Anglois. Il entremêla ſagement l'uſage de l'opium avec celui de la poudre de M. Cobb, ou de la poudre de Tunquin, qui eſt compoſée de vingt grains de muſc, & de vingt-quatre grains de chacun des deux cinabres (*Philoſoph. Tranſact.* nº 474.) Il étoit très-porté à y ajouter du camphre, excellent remede trop peu uſité. Il eſt même à obſerver que dès 1696, M. Ravelly conſeilloit déja dans un Traité fort curieux qu'il fit alors imprimer ſur la rage, des bols compoſés avec de l'antimoine diaphoré-

tique, du cinabre, du ſel volatil de corne de cerf & du camphre. Ce Médecin étoit ainſi parvenu par d'autres voies, preſque au même but que M. Nugent. Le muſc, l'opium & le camphre ſont en effet les plus grands anti-ſpaſmodiques qu'on connoiſſe, & dans un cas ſi preſſant, où le malade eſt prêt à étouffer, c'eſt le ſpaſme qu'on doit d'abord s'attacher à calmer, quand même toute la maladie ne conſiſteroit pas dans ce violent état convulſif, ainſi que M. Nugent l'a ingénieuſement établi dans la Diſſertation que je viens de citer. Mais lorſque le danger eſt moins preſſant, ou lorſqu'il s'agit de prévenir l'hydrophobie dans une perſonne qui a été mordue, il ne paroît pas qu'on puiſſe employer de remedes plus propres à détruire ou à expulſer les particules vénéneuſes répandues dans le ſang, ou à en prévenir les effets, que le mercure adminiſtré ſous différentes formes. Son efficacité à cet égard eſt bien plus reconnue que celle de la poudre contre la rage, ſi célébrée en divers endroits des Tranſactions philoſophiques (n° 237, 443, 445, &c.) ſous le nom de Poudre de Dampier, & inſérée en 1720 par M. Hans-Sloane dans la Pharmacopée de Londres, ſous le nom de *Pulvis antilyſſus*, laquelle Poudre eſt compoſée de deux parties, d'hépatique de couleur cendrée (*Lichen cinereus terreſtris*) & d'une partie de poivre. Je ne parle pas ici de

la Poudre de *Palmarius*, ni du remede ſi vanté par Mayerne, ni de la poudre d'écailles d'huitre, ni du bain d'eau froide, ni même de celui de la mer; remedes ſi inutiles, ou du moins ſi incertains, qu'on paroît en être aujourd'hui déſabuſé.

On ne penſe gueres non plus aux vertus du foie de l'animal enragé, dont effectivement on eſt rarement à portée de faire uſage. Cependant Durey, ſçavant Médecin de Nolay en Bourgogne, nous apprend dans une Relation très-élégante des ravages cauſés dans ſa patrie en 1647 par un loup enragé, qu'il eut la gloire de tuer lui-même; (*De ſtupendo & lugendo infortunio ex lupo rabiente narratio veriſſima, Divione* 1661) nous apprend, dis-je, que de dix perſonnes mordues, neuf moururent enragées, quoiqu'il eût fait prendre à pluſieurs d'entr'elles la poudre d'écreviſſes & de gentiane preſcrite par Galien, la poudre de *Palmarius*, le remede compoſé de rhue, de ſauge, de kynorrhodon & de ſcorzonere, qu'il leur eût fait manger de l'ail, qu'il leur eût donné de la thériaque & autres remedes ſemblables, tandis que le dixieme qui avoit été mordu au métacarpe, & enſuite à la mammelle gauche de la longueur d'un doigt, en arrêtant lui-même le loup enragé, n'éprouva aucun accident, au moyen du foie de cet animal que le Médecin lui réſerva comme au victorieux, &

qu'il lui fit prendre dans l'eſpace de cinq jours, après l'avoir lavé dans du vin & fait ſécher au four, ſelon le conſeil de Galien, de Pline & de Dioſcoride.

Dès l'année 1699 M. Tauvry avoit indiqué dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, que vraiſemblablement on trouveroit dans le mercure bien plus d'efficacité contre la rage, que dans tous les prétendus ſpécifiques vantés juſqu'alors. M. Deſault, Médecin à Bordeaux, guidé ſans doute par ces idées, employa avec ſuccès les frictions mercurielles pour prévenir la rage, & rendit ſa méthode publique. Tout récemment M. Darluc, Médecin à Caillan en Provence, a confirmé les avantages de cette méthode, en préſervant heureuſement des accidens de la rage pluſieurs perſonnes qui avoient été mordues par des loups enragés en 1747 & 1748, tandis que ceux qui avoient négligé ſes conſeils, ſont morts de cette funeſte maladie; on trouve ſes Obſervations dans votre Recueil périodique des Obſervations de Médecine, du mois de Septembre 1755. Mais il faut avouer que ces frictions mercurielles elles-mêmes ont été inutilement adminiſtrées lorſque la rage s'étoit une fois déclarée; auſſi M. Deſault ne les regardoit-il que comme un remede prophylactique, & croyoit l'hydrophobie abſolument incurable.

Cependant le Frere du Choiſel, Apothicaire

caire de la Miſſion des Jeſuites à Pondichery, vient de nous apprendre dans une petite Brochure imprimée l'année derniere chez Guerin, comme un Extrait des Lettres édifiantes & curieuſes, qu'il a eu le bonheur de guérir une femme réellement hydrophobe, par ſa méthode d'adminiſtrer le mercure. Cette méthode conſiſte à employer des pillules mercurielles & des frictions. Je n'entrerai pas ici dans un plus grand détail à ce ſujet, parce que l'Obſervation du Frere du Choiſel ſe trouve inſérée preſque toute entiere dans votre Recueil du mois de Septembre 1756. Je remarquerai ſeulement que cette guériſon, & celle de M. Nugent dont j'ai parlé cy-deſſus, ſont preſque les ſeules qui ſoient bien conſtatées; auſſi le célébre Boerhaave diſoit-il dans le 1139e de ſes Aphoriſmes : *A natâ Medicinâ hucuſque omnes ferè artis principes deplorant demerſorum prophylaxim vix ullam certam haberi; at jam aquam paventium ſanatorum exemplum dari certâ fide nullum.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A M. Vandermonde, *ſur une fiévre ſinguliere avec un redoublement & un délire périodiques, guérie par le quinquina; par M.* SUMEIRE, *Docteur en Médecine à Marignane.*

MONSIEUR,

La lecture de vos Obſervations pratiques ſur le quinquina, dont vous avez enrichi le Journal (*a*), m'a mis dans le cas de vous en communiquer une qui mérite peut-être de leur être aſſociée, parce qu'elle ſemble concourir à prouver que la vertu du quinquina s'étend à toutes les maladies qui ont des retours réglés & des accès périodiques.

Je fus mandé, il y a quelque tems, à Niolon, petit port de mer ſitué ſur la côte de la Méditerranée, & diſtant de deux lieues de Marignane, pour y voir un jeune homme qui étoit malade depuis une vingtaine de jours. Le Chirurgien qui en avoit eu ſoin pendant ſa maladie, me rapporta qu'il avoit eu en premier lieu quelques attaques de fiévre quarte, qui s'étoient changées enſuite en accès de fiévre tierce; que pour com-

(*a*) Journal de Médecine, Tome VI. page 193.

battre cette fiévre, il avoit ſaigné le malade, il lui avoit donné l'émétique, l'avoit purgé avec des minoratifs & l'avoit mis à l'uſage du quinquina, & que ces remedes l'avoient délivré de ſes fiévres, & l'avoient mis pour deux ou trois jours dans un aſſez bon état; mais qu'il lui étoit ſurvenu enſuite la nouvelle maladie pour laquelle on me mandoit. Ce jeune homme âgé d'environ vingt ans, d'un bon tempérament, fort ſage de ſon naturel, avoit une fiévre continue avec une augmentation qui arrivoit tous les ſoirs, & qui étoit accompagnée d'un délire violent. Il n'avoit, quand je le vis, que ſa fiévre ordinaire, marquée par un pouls foible, petit & très-rapide, tel qu'on l'obſerve dans la fiévre lente-nerveuſe; il avoit la peau froide dans toute la ſuperficie de ſon corps, mais on me dit que ſur le ſoir, dans le tems de l'augmentation, on lui appercevoit beaucoup de chaleur, & que ſon délire étoit alors ſi violent & ſi fougueux, qu'on ne pouvoit le contenir dans ſon lit, & qu'il n'y avoit point d'extravagance qu'il ne dît & qu'il ne fît. A la fin de ce paroxyſme ou du redoublement, le malade étoit immobile dans ſon lit, ayant l'air d'un homme hébété & aliéné; il étoit tel en effet: ſa machine étoit toute dans l'érétiſme, & de plus tant ſoit peu ébranlée par un léger mouvement ſpaſmodique, qui étoit principalement ſenſible dans tous les tendons: en exa-

minant ſon bas-ventre qui étoit tout-à-fait plat, & dont les muſcles étoient fort tendus, j'apperçus que ſa verge étoit très-roide & tirée comme une corde *ſans être aucunement gonflée;* ce qui prouve que le malade étoit dans un ſpaſme univerſel. Il avoit le regard fixe & les yeux preſque toujours mobiles : toutes ſes réponſes aux diverſes queſtions que je lui fis, étoient inconſéquentes & contradictoires; il ne s'expliquoit que par des monoſyllabes. La difficulté d'uriner étoit la choſe dont il ſe plaignoit le plus conſtamment : il avoit la bouche ſeche & un peu altérée, & ſa langue étoit agitée de mouvemens convulſifs, quand il vouloit la montrer. Il ne rendoit rien par les ſelles, & il urinoit très-rarement & en petite quantité : il y avoit deux ou trois jours qu'il étoit dans ce triſte état, lorſque je le viſitai.

L'attention la plus réfléchie ne put me fournir dans le moment d'autre vue que celle de faire relâcher un peu le ſpaſme qui s'étoit emparé de tout le corps, & de prévenir ou calmer le délire que le malade éprouvoit tous les jours dans le redoublement de ſa fiévre. Je me contentai à cet effet de lui preſcrire pour ſa boiſſon ordinaire une tiſane d'orge avec le nitre; j'ordonnai qu'on lui donnât deux fois par jour un lavement émollient rafraîchiſſant & légérement purgatif, & qu'on lui fît prendre de quatre heures en quatre

heures une priſe de ſel ſédatif. On ne put durant trois jours mettre en uſage que la tiſane & les lavemens, qui ne changerent rien à la maladie ; le ſel ſédatif fit enſuite quelque choſe : il calma un peu la violence du redoublement de la fiévre, & le délire qui en étoit la ſuite : mais l'état du malade étant toujours à-peu-près le même, on vint encore demander mon avis ; j'ordonnai alors une douce purgation qui évacua très-peu, & ne diminua en rien la maladie ; après avoir conſidéré que cette fiévre ſinguliere n'étoit que l'étrange métamorphoſe d'une ſimple fiévre intermittente, & que malgré ſon caractere extraordinaire, le délire & le redoublement qui étoient ſes principaux ſymptomes, conſervoient un type réguliérement périodique, je me déterminai à lui preſcrire le quinquina ; je conſeillai de lui en donner deux drachmes délayées dans un peu d'eau de quatre heures en quatre heures, dans l'intervalle du redoublement ; & je fis ajouter à chaque doſe de quinquina vingt grains de ſel ſédatif. Une once de cette écorce fébrifuge diſſipa entiérement la fiévre & le délire, & redonna au malade la liberté de tous ſes ſens ; il ne lui reſtoit plus qu'une conſtipation opiniâtre qui l'inquiétoit beaucoup, & pour laquelle je lui fis prendre quatre onces d'huile d'amendes douces, qui ne le ſoulagerent point ; enfin je lui preſcrivis une purgation compoſée

d'une once de tamarins, de trois onces de manne, & d'une bonne pincée de fleurs de mauve : cette médecine déboucha le ventre, & rendit la ſanté au malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie aſcite & de poitrine, accompagnée d'une eſpece de phthiſie rénale vénérienne, guéries l'une & l'autre par l'uſage du lait pour toute nourriture ; par M. LANDEUTTE, Médecin de l'Hôpital-Militaire de Bitche, & Docteur aggrégé au College Royal des Médecins de Nancy.

Le nommé Ducommun, ſoldat de la Compagnie de Barbaſan au Bataillon de Corbeil, âgé de vingt-ſept ans, fut attaqué d'un flux dyſenterique dans la route que fit ſon Bataillon de Beſançon en cette Ville ; il fut obligé par la force du mal de s'arrêter à Strasbourg, où il reſta trois mois à l'Hôpital ; étant éloigné ſi long-tems de ſes camarades, il fit des inſtances pour qu'on lui permît de rejoindre ſon Corps ; il y arriva le 2 Octobre 1756, & le 7 du même mois il fut amené à notre Hôpital : il étoit d'une maigreur extrême, ſes déjections étoient brunes, d'une odeur

inſoutenable, & ſouvent mêlées de glaires ſanguinolentes ; les pieds commençoient à s'enfler ; ce qui étoit accompagné d'une altération conſidérable. Je regardai ces ſignes comme des avant-coureurs d'une hydropiſie prochaine ; elle ne tarda pas effectivement de ſe manifeſter, & dès ce moment le flux de ventre ceſſa.

Je preſcrivis tous les remedes uſités en pareil cas, mais je n'en obtins aucun avantage ; le mal au contraire faiſoit journellement des progrès : le bas-ventre s'étoit tellement gonflé, que la peau en étoit luiſante, ce qui m'avoit fait prendre mon parti pour la paracenteſe ; mais une ſubite enflure des mains, une reſpiration journellement plus gênée, accompagnée d'une toux ſeche & fréquente, & de douleurs aiguës dans differens points de l'abdomen, m'occaſionnerent de nouvelles réflexions ſur l'état de la maladie, que j'imaginai provenir d'une cauſe âcre & de ſels trop développés qui irritoient les ſolides, épaiſſiſſoient la limphe, engorgeoient ſes vaiſſeaux, les avoient rompus ou corrodés, & avoient occaſionné l'aſcite & l'inondation récente de la poitrine : c'eſt pourquoi je ſubſtituai à l'uſage des apéritifs, des hydragogues & diurétiques, celui du lait de vache légérement bouilli & écrêmé, pris quatre fois le jour ; & dans une cuillerée de chaque

doſe je fis avaler quinze grains de poudre abſorbante : la boiſſon ordinaire ne fut plus que du petit-lait clarifié, qu'on jettoit tout chaud ſur quelques cloportes écraſés, & qui étoit enſuite édulcoré avec le ſirop des cinq racines apéritives.

Je fus ſurpris des effets que produiſit cette méthode dans les premieres vingt-quatre heures ; les urines devinrent tout-à-coup très-abondantes, le ventre devint libre ; de ſorte que deux onces de manne, ou une légere eau de caſſe, procurerent des ſelles copieuſes : ſix jours ſuffirent pour déſenfler entiérement le malade, vuider les capacités, & le remettre dans le deſſéchement où je l'avois trouvé à ſon arrivée à l'Hôpital.

Le malade à peine déſenflé, me dit qu'il s'appercevoit depuis quelques jours que ſes urines charioient conſidérablement de glaires blanchâtres & filandreuſes ; je demandai à m'en aſſurer moi-même, je fis tranſvaſer doucement les urines, qui me laiſſerent par-là reconnoître une matiere purulente & abondante, qui en garniſſoit le fond, de l'épaiſſeur de cinq ou ſix lignes ; je queſtionnai mon malade, qui m'apprit qu'au moment de l'invaſion de ſon flux dyſentérique, il avoit une gonorrhée qui s'étoit tout-à-coup ſupprimée ; je jugeai que c'étoit elle qui redonnoit lieu à cet écoulement purulent, dont la force dé-

pendoit d'une traînée d'ulceres qui s'étoient étendus & multipliés dans les voies urinaires pendant ſa ſuppreſſion.

Mes conjectures parurent plus fondées quelques jours après ; car le malade reſſentit en même tems des douleurs cuiſantes & dans la région lombaire gauche, & dans l'hipogaſtrique, directement au-deſſus du pubis & le long du canal de l'uretre ; elles provenoient ſans doute des ulceres formés dans ces différentes parties, qui, étant pour lors détergés & ſe rempliſſant de nouvelles chairs, étoient devenus ſenſibles : j'eus lieu par-là de m'applaudir une ſeconde fois du parti que j'avois pris touchant la diette blanche, que je fis continuer au malade jusqu'à parfaite guériſon ; m'étant contenté de ſupprimer au bout de dix jours la poudre abſorbante, le ſirop des cinq racines, & les cloportes écraſés dans le petit lait, que je remplaçai par quelques bols béchiques & balſamiques (où il entroit un peu de panacée) & par cinq légeres frictions faites au périné.

Le malade guérit radicalement de cette façon, reprit de l'embonpoint, & quitta l'Hôpital le 28 Décembre ; il fit réguliérement ſon ſervice pendant un mois, ſans le moindre reſſentiment de ſes maladies ; mais tout-à-coup il lui vint en idée d'aller paſſer par les grands remedes à Landau, tandis que ſa ſanté n'étoit point encore ſuffiſamment raffermie

pour pouvoir ſoutenir une pareille épreuve. Il en obtint, malheureuſement pour lui, la permiſſion; car il en revint exténué, & dans le maraſme le plus complet; il languit pendant douze jours à ſa chambre, fut rapporté le 31 Mars de cette année à notre Hopital, miné par la fiévre lente, par des crachats purulens, ſouvent ſanguinolens, & enfin par un dévoiement colliquatif qui l'enleva le 12 Avril dernier.

OBSERVATION

Sur une eſpece de ponction naturelle ſurvenue dans le bas-ventre d'une Demoiſelle; par M. DE BERGE, Médecin de l'Hôpital à Ham.

La Demoiſelle dont je vais décrire l'incommodité ſinguliere, eſt malade depuis huit ans; il y en avoit quatre qu'elle avoit perdu ſes regles quand ſa maladie a commencé, & elle n'avoit pris aucune précaution dans ce tems critique pour ſe garantir des mauvaiſes ſuites que peut cauſer la ceſſation de cette évacuation périodique: auſſi a-t-elle eu une perte conſidérable, que les Médecins qui la voyoient pour lors, ont guérie. Quelque tems après cette Demoiſelle ayant été excédée de fatigue auprès d'un malade, & ayant reſpiré un

très-mauvais air, elle fut attaquée d'une colique violente accompagnée d'un vomiſſement, & d'un gonflement prodigieux d'eſtomac & de bas-ventre. Ces accidens ne ſe calmerent qu'au bout de cinq jours, au gonflement près, qui a ſubſiſté pendant deux mois avec une ſenſibilité extrême des parties affectées, le tout ſans fiévre, pour ainſi dire, & ſans perte d'appétit; la malade demandoit même très-ſouvent à manger, mais on eut la précaution de ne lui en donner que très-peu. Enfin le gonflement diminua, mais pour laiſſer le ventre rempli d'obſtructions, principalement du côté gauche. La perte de ſang eſt auſſi revenue, & a duré juſqu'au mois de Septembre de l'année derniere. La malade, de l'avis de feu M. Molin, a fait uſage pluſieurs fois des eaux minérales ſans ſuccès; de tems en tems elle avoit des coliques, ainſi que la fiévre quarte, qui cette fois a dégénéré en une fiévre irréguliere, laquelle s'eſt paſſée à la longue. Elle ſe purgeoit aſſez ſouvent avec des pillules que je ne connois pas, mais qui produiſoient un très-bon effet. Voilà deux ans que je connois cette Demoiſelle, & c'eſt d'elle que je tiens le détail que je viens de faire: elle m'a conſulté pluſieurs fois, je lui ai conſeillé les remedes dont elle avoit déja fait uſage; mais le peu de ſoulagement qu'elle en retiroit, fit qu'elle né-

gligea tout, à la purgation près toujours avec les pillules ſuſdites.

L'année paſſée les cuiſſes & les jambes, principalement du côté gauche, lui enflerent prodigieuſement ; l'enflure n'étoit point édémateuſe, & la perte ſubſiſtoit toujours. J'ordonnai les émolliens & les bains de vapeurs, à cauſe de la dureté & de la ſenſibilité des parties ; elle prit des boiſſons légérement apéritives, & fut enſuite purgée pluſieurs fois ; au bout de deux mois l'enflure a beaucoup diminué, & la malade s'eſt aſſez bien portée.

Quelque tems après il s'eſt fait une ouverture dans le bas-ventre à deux travers de doigts, à côté & ſous l'ombilic du côté gauche. Cette ouverture eſt toute ſinguliere ; elle eſt au milieu d'une excroiſſance, qui reſſemble au bout d'une mammelle ; l'ouverture peut avoir près d'une ligne de largeur ſur trois de profondeur. Il y avoit trois ans que cette excroiſſance avoit commencé à ſe former, ainſi que deux autres, qui ne ſont point encore percées ; depuis ſix mois que cet écoulement dure, le ventre s'eſt rempli d'excroiſſances qui toutes ont beaucoup de reſſemblance au bout d'une mammelle. La matiere qui s'échappoit au commencement, reſſembloit à une eau rouſſâtre, la perte pour lors n'étoit pas conſidérable, elle s'étoit même arrêtée pendant quelques jours ; mais elle re-

vint bientôt, & le ventre n'étoit plus ſi gonflé ; enſuite la matiere de l'écoulement s'eſt épaiſſie, pour lors elle n'étoit plus ſi colorée, & reſſembloit à une eau mucilagineuſe ; depuis elle eſt devenue plus fluide, & coule quelquefois ſi fort, que la malade rend cinq à ſix livres d'eau pendant les vingt-quatre heures ; & je ſuis perſuadé qu'elle a perdu depuis ſix mois plus de huit cens livres d'eau par cette ſeule ouverture, & les urines pendant tout ce tems n'ont point coulé en moindre quantité qu'à leur ordinaire, ce qui auroit dû épuiſer la malade ; elle ſe ſoutenoit pourtant aſſez bien : elle a eu pour ſurcroît de malheur pluſieurs indigeſtions ; l'enflure des cuiſſes & des jambes eſt revenue ; mais la perte eſt très-peu de choſe. La Demoiſelle ne boit preſque point actuellement.

La malade étant entiérement dégoûtée des remedes, ne prend que quelques purgatifs de tems en tems, & un lavement de deux jours l'un, à cauſe de la conſtipation habituelle du ventre ; du reſte je lui conſeille un régime léger analeptique, pour ſupporter cette prodigieuſe évacuation.

Comme je n'ai point encore vu pareil accident, & que je m'imagine qu'il ſeroit dangereux d'en arrêter le cours, je prie Meſſieurs mes Confreres de m'indiquer par la voie du Journal, s'il y auroit lieu de guérir, ou du moins de ſoulager cette Demoiſelle.

EXPÉRIENCES FAITES

Sur la terre de l'alun ; par M. MARGGRAF, Docteur en Médecine, &c.

I. La terre d'alun eſt une terre particuliere, ſéparée de la terre argilleuſe par l'acide du vitriol ; & j'en ai fourni des preuves convainquantes dans les §§. VII, VIII, IX & XII du Journal dernier (*a*). Mais comme j'y ai en même tems promis, §. X (*b*), un examen à part de la terre d'alun, je rapporterai ici les expériences que j'ai faites ſur cette terre.

II. Avant que d'entrer dans le détail de ces expériences, je crois devoir rappeller ce que j'ai déja dit au §. IV du Journal dernier (*c*), où j'ai indiqué deux manieres différentes de ſéparer la terre de l'alun, afin de remarquer que toutes les expériences qui vont faire le ſujet de cette Piece, ont été faites uniquement & abſolument ſur la ſorte de terre d'alun qui eſt produite par voie de précipitation au moyen d'un alcali fixe, & dont j'ai enſeigné la préparation dans l'endroit cité. Mais j'ajoute qu'il faut être ſoigneux d'y obſerver cette précaution néceſſaire, c'eſt d'édulcorer bien exactement & long-tems

(*a*) Journal de Médecine, Tome VII. pag. 28, 29, 31, 34.
(b) *Ibid.* pag. 33.
(c) *Ibid.* pag. 25.

cette terre précipitée de l'alun par un ſel alcali fixe, avec une grande quantité d'eau chaude diſtillée, & de la faire enſuite parfaitement ſécher. Ainſi quoiqu'il y ait encore pluſieurs méthodes de ſéparer la terre de l'alun, outre celle que j'ai rapportée dans cet endroit, j'ai néanmoins choiſi & conſtamment mis en œuvre celle qui eſt produite de la maniere ſuſdite par la précipitation dûe à un alcali fixe, l'ayant trouvée une des plus convenables à mes expériences.

III. Je viens à préſent, ſans m'arrêter davantage, au fonds même de mon ſujet, & je déclare poſitivement que la terre d'alun eſt à la vérité une terre ſoluble dans les acides, & par conſéquent qu'elle eſt douée de quelques-unes des propriétés des terres, qu'on nomme alcalines & calcaires; mais que malgré cela elle n'eſt point réellement une terre calcaire; ce que prouveront ſuffiſamment les expériences ſuivantes que j'ai faites ſur la terre d'alun. Notre terre eſt une terre alcaline, parce qu'elle ſe diſſout aiſément dans les acides, & particuliérement dans ceux qu'on nomme minéraux. J'ai déja rapporté ſa ſolution dans l'acide minéral le plus fort, ſçavoir l'acide vitriolique aux §§. I, V & VI du Journal dernier (*a*), & j'ai montré comment de ſon mêlange avec cet acide il réſulte toujours un alun. J'ai auſſi eu occaſion de faire voir ail-

(*a*) Journal de Médecine Tome VII. pag. 23, 26, 28.

leurs, d'une maniere étendue & diſtincte; que le mêlange de la terre calcaire avec le même acide vitriolique, ne manquoit jamais de produire une ſélénite, qui, ſuivant l'opinion de divers Auteurs, doit être comptée parmi les eſpeces de pierres, ou de terres gypſeuſes; mais qui eſt réellement un ſel moyen terreſtre, à la vérité d'un genre particulier. Cependant ce ſel differe de l'alun, tant en ce qu'il eſt peu ſoluble dans l'eau, que par d'autres propriétés ſur leſquelles ce n'eſt pas ici le lieu d'inſiſter, mais dont je trouverai peut-être une autre occaſion de parler plus au long.

IV. Je paſſe donc aux diverſes relations de la terre précipitée de l'alun par un alcali fixe, (§. II) & premiérement à celles qu'elle a avec l'acide nitreux. Voici ce que j'ai remarqué là-deſſus. Deux onces d'un acide nitreux net, & paſſablement fort, diſſolvent commodément, & dans les commencemens ſans efferveſcence, une demi-once de la terre ſuſdite d'alun, auparavant pulvériſée, & qu'on jette peu-à-peu dans l'eſprit de nitre, en ſe ſervant d'un verre net & proportionné. A la fin cette terre entre dans une efferveſcence aſſez forte, tout comme elle le fait avec l'acide de vitriol. Ayant enſuite jetté encore une dragme de ma terre d'alun dans ce mêlange, il y en eut auſſi quelque choſe qui fut diſſout avec une ſorte d'efferveſcence, mais

pas

pas tout. J'obtins donc par ce moyen une ſolution parfaitement ſaoulée de terre d'alun dans l'acide du nitre. Je cherchai après cela à filtrer cette ſolution ; mais ſa conſiſtance trop épaiſſe ne lui permit pas de paſſer par le filtre. Je fus donc obligé de la délayer avec de l'eau diſtillée ; après quoi elle paſſa à travers le papier brouillard, & je procurai de la ſorte une ſolution claire, qui avoit toutes les apparences d'une ſolution de craie ou de terre calcaire, faite dans l'acide du nitre, mais dont les propriétés étoient toutes différentes. Je voulois cryſtalliſer ma ſolution par l'évaporation, & en la mettant au froid ; mais elle avoit de la peine à ſe former en cryſtaux. Elle prit pourtant à la chaleur d'un air doux la forme de longs cryſtaux rayés, mais qui ſe fondirent d'abord à un air plus frais. Je fis doucement évaporer la ſolution pour la deſſécher, & je mis le ſel qui en provint dans un lieu humide, où il ſe fondit en liqueur, comme cela arrive aux terres calcaires, lorſqu'elles ont été diſſoutes dans un acide nitreux, & enſuite deſſéchées. Ce fut alors que je remarquai les propriétés ſuivantes dans cette ſolution.

V. Ma ſolution de terre d'alun dans l'acide du nitre filtrée, évaporée & fondue, ne fut point précipitée en ſélénite par l'affuſion d'un acide vitriolique, tant délayé que concentré : ce qui arrive pourtant toutes les fois qu'on

ajoute un ſemblable acide à une ſolution de terre calcaire faite dans l'acide du nitre ; mais le précipité qui en fut produit, rentra très-aiſément en ſolution dans l'eau chaude, & donna enſuite un alun réel par l'addition d'un alcali fixe diſſous dans l'eau, dont on a fait mention au §. IX du Journal dernier (*a*). De plus une portion de cette ſolution de terre d'alun dans l'acide du nitre, ſéchée, & enſuite fondue à l'air, ayant été miſe dans une retorte de verre, & après que le récipient y eut été adapté, diſtillée au bain de ſable par dégrés, & en donnant à la fin un feu ardent, il en eſt réſulté les circonſtances ſuivantes. Après que la vapeur aqueuſe eut pris ſon cours, l'acide du nitre ſe détacha, & laiſſa la terre d'alun au fond, qui fut enſuite expoſée à un feu encore plus fort dans une capſule d'argille, ſous la mouffle, dans le fourneau d'eſſai ; ſans donner pourtant en aucune maniere le Phoſphore qu'on nomme de *Balduin*, comme ont coutume de faire les terres calcaires & les craies, avec cet acide du nitre. La terre d'alun demeura ſimplement dégagée de ſon acide, en forme d'alun brûlé.

VI. Je procédai de la maniere que je viens d'expoſer aux §§. IV & V, en joignant à la terre d'alun un très-bon acide de ſel commun. Deux onces de cet acide, qui n'étoit pas des plus concentrés, mais qui avoit pourtant une

(*a*) Journal de Médecine Tome VII. pag. 31.

ſorce aſſez conſidérable, ayant été mêlées avec un peu d'eau, en y ajoûtant de l'eſprit de ſel pouſſé par l'huile de vitriol, procurerent préciſément la ſolution de la même quantité de terre d'alun qui avoit été effectuée par l'acide nitreux mentionné ci-deſſus, & à-peu-près avec les mêmes circonſtances qui ont été rapportées. Je délayai ce mêlange avec de l'eau, je le filtrai & le fis évaporer, après quoi je travaillai à ſa cryſtalliſation. Il paroiſſoit y avoir peu de diſpoſition; cependant à une chaleur douce il ſe mit à la fin en cryſtaux, mais qui ſe fondirent de nouveau à l'air. Quand on fait évaporer cette ſolution pour la deſſécher, elle ſe fond pareillement à l'air, ce que fait à la vérité auſſi la ſolution deſſéchée d'une terre calcaire dans l'acide du ſel, comme on peut le voir dans le ſel ammoniac fixe. Il y a néanmoins cette différence, c'eſt que la ſuſdite ſolution de terre d'alun par l'addition d'un acide vitriolique, ſe précipita bien, comme la ſolution précédente faite avec l'acide du nitre, mais qu'il ne s'en forme point de ſélénite; car le précipité qui en eſt tombé, ſe diſſout bientôt de nouveau dans l'eau chaude, & enſuite on peut le rétablir en un véritable alun, ſurtout par l'addition convenable d'un alcali fixe. J'ai auſſi jetté une portion de cette ſolution de la terre d'alun dans l'acide du ſel dans une retorte de verre; & après y avoir adapté le récipient, je l'ai miſe à diſtiller par dégrés

juſqu'au feu le plus ardent : & il s'eſt manifeſté préciſément les mêmes circonſtances qui ont été rapportées (§. V) de la ſolution de cette terre d'alun dans l'acide du nitre, ſçavoir, qu'elle ſe détacha de ſon acide du ſel ; ce qui étoit reſté dans la retorte ne ſe fondit point à un feu plus violent, comme cela arrive à un ſel ammoniac fixe ; mais la terre d'alun demeura, après avoir perdu l'acide du ſel par la force du feu, & elle étoit pure, comme ce qu'on appelle de l'alun brûlé : ce qui n'auroit pas lieu, ſi cette terre d'alun étoit une terre calcaire, celle-ci, lorſqu'elle a été combinée avec l'acide du ſel commun, ne s'en laiſſant plus ſéparer, même par le plus violent dégré de feu.

VII. Voici les relations de la terre d'alun avec les acides végétables. Un vinaigre diſtillé très-fort, & concentré par le froid, diſſout pareillement notre terre d'alun, calcinée ou non calcinée, ſans efferveſcence. Et après que cette ſolution a été parfaitement ſaoulée avec la terre d'alun, filtrée, évaporée, & diſpoſée à la cryſtalliſation, elle ne forme pourtant point de cryſtaux, comme ne manque jamais de le faire au contraire une ſolution de terre calcaire avec l'acide diſtillé. Après avoir fait doucement ſécher tout-à-fait cette ſolution, j'en ai tiré un ſel blanchâtre, mais qui n'avoit rien de cryſtallin, lequel, par la diſtillation dans une retorte de verre,

à laquelle le récipient étoit adapté, laiſſa aller l'acide du vinaigre, comme un vinaigre concentré, qui avoit à la vérité quelque odeur empyreumatique (& cela ne ſçauroit être autrement), mais qui entroit dans une fermentation bruyante avec un ſel alcali, tant fixe que volatil. La terre d'alun demeura dans la retorte; & d'abord, à cauſe du phlogiſtique du vinaigre, elle étoit d'un brun tirant ſur le jaune, mais en continuant à la calciner à un feu découvert, elle parvint à une aſſez grande blancheur.

VIII. L'acide du tartre, ou ce que l'on nomme les cryſtaux de tartre, diſſolvent pareillement notre terre d'alun. Mais comme ces cryſtaux de tartre, ainſi qu'il eſt connu, ont beaucoup de peine à ſe diſſoudre dans l'eau, j'en ai pulvériſé doucement une quantité, que j'ai fait fondre dans autant d'eau diſtillée qu'il en falloit pour cette ſolution. J'y ai enſuite mis à diverſes repriſes de ma terre d'alun réduite en poudre, juſqu'à une ſaturation ſi parfaite, qu'une portion conſidérable de cette terre d'alun ne fut point diſſoute. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'eſt que cette ſolution & ſaturation de la terre d'alun avec la ſolution des cryſtaux de tartre, ſe fait pareillement ſans aucune effervefcence ſenſible. Après cela j'ai délayé ce mêlange avec beaucoup d'eau chaude diſtillée, je l'ai fait filtrer, évaporer d'une maniere convenable,

& diſpoſé enſuite à la cryſtalliſation ; mais de cette maniere je n'ai pu en tirer aucuns cryſtaux : au contraire, après que le deſſéchement eut été tout-à-fait achevé de la façon la plus douce, cela donna contre toute attente une maſſe claire, qui reſſembloit à de la gomme d'Arabie. C'eſt-là certainement une choſe digne d'être obſervée ; car cela n'arrive point avec une terre crétacée ou calcaire, qui, avec cet acide de tartre, devient un ſel moyen cryſtallin ordinaire.

IX. J'ai auſſi fait des eſſais avec le ſel d'oſeille, en ayant fait diſſoudre dans l'eau, l'ayant ſaoulé avec ma terre d'alun, & ayant continué à procéder de la maniere que j'ai indiquée. J'obtins par cette voie un produit à-peu-près ſemblable au précédent, c'eſt-à-dire, à une gomme, ſeulement avec cette différence, qu'après avoir été deſſéché, il devenoit humide de nouveau, & avoit auſſi plus de ſaveur, & cette ſaveur étoit d'un douceâtre aſtringent. Il en eſt de même du jus de citron employé avec notre terre d'alun. En ſuivant les mêmes opérations, il en réſulta un produit à-peu-près ſemblable aux précédens, mais qui paroiſſoit un peu plus diſpoſé à donner des cryſtaux ſecs. Néanmoins la plus grande partie de ce produit eſt une matiere pareillement reſſemblante à de la gomme, excepté que le jus de citron en rend la couleur un peu plus brune, & qu'il devient

plus ſec que celui qui [illegible]it avec le ſel d'oſeille.

X. L'acide des four[illegible] diſſout pareillement de la maniere ſuſ[illegible] [illegible]otre terre d'alun. Mais je ne tirai non plu[illegible] [illegible]ce mêlange aucun ſel moyen cryſtallin [illegible]ique cet acide en produiſe toujours ave[illegible] [illegible]terre calcaire) ; au contraire après le d[illegible] [illegible]nement il demeura une ſubſtance ſalin[illegible] [illegible] attiroit encore un peu l'humidité de [illegible] De même auſſi, le ſel d'ambre, apr[illegible] [illegible]voir été diſſous dans l'eau, puis mêlé [illegible]c la terre d'alun, & traité de la man[illegible] [illegible]ſdite, procura la ſolution de quelque [illegible]tité de la terre d'alun, mais pas conſi[illegible] [illegible]le, comme le fit manifeſtement voi[illegible] [illegible]écipitation de ce ſel avec l'huile de tar[illegible] [illegible]r défaillance. Ayant traité dans le mêm[illegible] [illegible]s la craie, comme une terre calcaire, av[illegible] même acide, j'obſervai que non-ſeulem[illegible] [illegible]et acide l'attaquoit mieux, & avec plus [illegible] [illegible]rce, mais encore qu'elle formoit ave[illegible] [illegible]in ſel moyen, & cela en forme de cryſt[illegible] [illegible]llongés, qui étoient d'une toute autre ſ[illegible] [illegible]ue ceux que la terre d'alun forme av[illegible] [illegible]t acide, & qui, relativement à ceux [illegible] [illegible]nt produits par le ſel d'ambre avec la ter[illegible] [illegible]un, avoient encore beaucoup d'acidit[illegible] [illegible]e volatiliſoient par la force du feu. Ces [illegible]ux préparés avec la terre calcaire, laiſ[illegible] après la calcination une quantité con[illegible] [illegible]ble de terre blanche.

XI. Il s'agiſſoi réſent de travailler en-
core notre terre d avec d'autres ſels, &
de faire attention a vers changemens qui
en réſulteroient. Le ler que je mis en œu-
vre, ce fut le ſel amm . J'en mêlai une par-
tie pulvériſée avec de rties de notre terre
d'alun, j'en remplis u torte de verre, j'y
appliquai un récipient tai bien le tout,
& le fis diſtiller par dé en donnant à la
fin un feu des plus arde ans l'eſpérance
d'en tirer quelque eſprit ux. Mais après
le réfroidiſſement des v ux, je trouvai
dans ma retorte, à la plac, eſprit urineux
auquel je m'étois attendu, u le manifeſte,
ſçavoir, l'acide du ſel ſépare l ammoniac
cru. Je leſſivai ce qui étoit dans la re-
torte, je le filtrai, & je voul précipiter
avec une ſolution de ſel alcal ; mais je
ne pus effectuer aucune précip , ma li-
queur étant demeurée nette & preuve
que cet acide n'avoit rien ut de
la terre d'alun, & par conſéque, il ne
s'étoit point détaché d'eſprit urin l me
vint alors dans l'eſprit qu'il vaudroi être
mieux commencer par calciner la d'a-
lun ; c'eſt pourquoi je réitérai tous l cé-
dés ſuſ-mentionnés, en me ſervant d re
d'alun. Mais cela me donna la même ,
c'eſt-à-dire, un eſprit de ſel dans le récip n
peu de ſel ammoniac dans le col de la re
& quant au reſte, je n'en pus rien leſſiv

voulût ſe précipiter avec la ſolution de ſel alcali fixe. Cela mérite de nouveau d'être bien remarqué, puiſqu'on y trouve une preuve manifeſte que la terre d'alun n'eſt point proprement une terre calcaire.

XII. Je mêlai encore une partie de notre terre d'alun avec autant de ſalpetre purifié & pulvériſé, & je travaillai ce mêlange dans une retorte de verre, préciſément de la maniere que j'avois employée avec le ſel ammoniac. J'obtins par cette voie un eſprit de ſalpêtre ordinaire, qui, comme cela arrive toujours, s'éleva en vapeurs rouges, & ſe montra ſemblable à tous égards à un véritable & pur acide de nitre. Je procédai de même avec parties égales de terre d'alun & de ſel commun, & j'obtins par ce moyen un vrai acide de ſel, qui précipita l'argent & le plomb de leur ſolution faite avec l'acide du nitre, en Lune cornée & en Saturne corné, qui, avec la ſolution de ſel alcali fixe, devint un ſel commun régénéré, & dans lequel ſe trouvoient toutes les autres propriétés d'un acide de ſel. Je tirai de la retorte ce qui y étoit reſté de l'une & de l'autre de ces préparations, & ayant mis ſéparément chacun de ces réſidus dans l'eau chaude, je les filtrai, les fis évaporer, & les diſpoſai à la cryſtalliſation ; après quoi je tirai du mêlange de nitre avec la terre d'alun encore une bonne quantité de ſalpetre net, & du mêlange de ſel commun avec la

terre d'alun, une bonne portion de ſel commun.

XIII. J'ai employé de plus deux parties de ſel alcali fixe, tout-à-fait dépuré, avec une partie de terre d'alun; & après les avoir bien mêlé enſemble, je les ai forcé dans un creuſet couvert par un feu de fuſion, ſans que ces matieres ayent pourtant voulu ſe fondre parfaitement enſemble; mais elles demeurerent encore aſſez tendres. Je les pulvériſai, & je m'imaginois que le ſel alcali auroit été rendu fort cauſtique par ce moyen; mais je trouvai que cela n'étoit point arrivé. Cependant l'alcali avoit diſſout une bonne quantité de la terre d'alun; ce qui ſe montra manifeſtement lorſque je leſſivai ce mêlange avec de l'eau, le filtrai & le ſaoulai de l'acide du ſalpetre; car cela me donna quantité d'un précipité blanc, qui ne laiſſoit aucun ſujet de doute que l'alcali n'eût diſſout quelque choſe de la terre d'alun.

XIV. Je calcinai de plus une portion de notre terre d'alun dans un creuſet couvert avec un feu très-fort, & je verſai enſuite là-deſſus de l'eau nette diſtillée; mais je ne découvris aucune trace d'incaleſcence, comme cela arrive néanmoins ordinairement aux terres calcaires & crétacées, lorſqu'elles ont été auparavant calcinées avec force. L'eau qui ſurnageoit ſur ces matieres, ne précipita point les ſolutions d'argent, de plomb & de mer-

cure ; nouvelle preuve que notre terre d'alun n'eſt point une terre calcaire. Cette même terre mêlée avec du ſoufre pulvériſé, & après de l'eau verſée deſſus, miſe à une forte digeſtion, de maniere qu'à la fin elle cuiſoit, n'a point du tout diſſout le ſoufre, comme ont coutume de le faire les terres calcaires calcinées à un feu véhément, & à tout autre égard on n'y peut rien découvrir qui ait de l'affinité avec une terre calcaire. Car un ſemblable mêlange de chaux vive, de ſoufre & d'eau, après qu'il a été cuit, filtré, & qu'on y a verſé un acide, donne toujours du ſoufre avec une odeur d'œufs pourris.

XV. Enfin j'ai exactement mêlé une once de cette terre d'alun avec une demi-once de cinnabre pulvériſé ; & l'ayant mis dans une retorte de verre garnie, avec un récipient adapté, je l'ai forcée par dégrés juſqu'à la plus forte chaleur, mais cela n'a point du tout revivifié le mercure qui exiſte dans le cinnabre, (ce qui arrive pourtant toujours avec une terre calcaire ou crétacée, tant crue qu'auparavant calcinée). Seulement il ſe détacha tant ſoit peu de mercure, ce qui eut lieu encore, en faiſant une nouvelle ſublimation du cinnabre ſans addition. Ainſi par cet endroit-là cette terre ne ſçauroit non plus être miſe au nombre des terres calcaires. J'ai fait la même expérience avec la terre d'alun calcinée, & j'ai eu le même ſuccès. Les ré-

ſidus demeurés dans la retorte ne donnent pareillement, après leur mêlange avec un acide par la digeſtion & la filtration, en y mêlant un acide de vinaigre, ou quelque autre que ce ſoit, ni une odeur d'œufs pourris, ni un ſoufre précipité; ce qu'on obſerve ordinairement dans ce qui reſte après la ſublimation du cinnabre avec la terre calcaire.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, ſur une obſervation d'une hernie inguinale de l'inteſtin, guérie par la gangrene, & réunie par la nature; par M. ROUSSELET, Chirurgien à Troyes.

MONSIEUR,

Permettez-moi d'applaudir aux ſoins que vous prenez de recueillir les faits importans qui ſe préſentent dans la pratique de la Médecine ou de la Chirurgie. Un livre auſſi utile que le vôtre, ne peut qu'être reçu du Public avec tout l'empreſſement qu'il mérite. Les hommes n'ont pas d'affaires temporelles plus importantes que leur ſanté, & nous voyons tous les jours que c'eſt celle qu'ils négligent le plus; ils ignorent juſqu'au nom des maladies les plus communes & les plus funeſtes,

auxquelles ils ſont tous les jours expoſés : bien loin d'avoir quelque idée des remedes qui pourroient leur convenir, ils ne ſçavent pas même diſcerner les gens capables de leur en donner d'utiles ; ils ne ſçavent mettre aucune différence entre un Médecin ou un Chirurgien habile, & celui qui ne l'eſt pas : incertains ſur le choix, ne ſçachant pas ſe décider, nous les voyons donner leur confiance au premier venu qui veut en abuſer, devenir la dupe d'un homme ſouvent ſans raiſon & ſans expérience ; enfin mourir tranquillement entre les mains d'un Charlatan.

Votre Livre, Monſieur, corrigera l'eſprit humain de ce travers : il apprendra ſans travail & ſans effort à ces gens, d'ailleurs éclairés, le nom, le danger des maladies qui les environnent, & ce qu'ils doivent faire pour les prévenir : il leur fera voir qu'il y a des reſſources qui reſtent à ceux même qui ont manqué les occaſions favorables de guériſon; ce que peut la nature ſeule, & lorſqu'elle eſt près d'être ſurmontée, ce que peuvent le ſecours & l'art d'un homme habile, qu'il leur importe par conſéquent de diſtinguer dans la foule de ceux qui ſe donnent pour tels ; & bien loin que ce Recueil, comme le penſent quelques ames mercénaires & craintives, puiſſe nuire à votre Art & au nôtre, je penſe qu'il ne peut que détruire les préjugés du Public à ce ſujet, & nous aſſurer de plus en plus ſa confiance.

Pardonnez-moi, Monſieur, cette digreſſion; car je vous ai tant d'obligations, que ſans vous je n'aurois jamais penſé à donner au Public l'hiſtoire d'une guériſon que j'ai eu le bonheur de faire, & que je crois aſſez importante pour être miſe ſous les yeux des plus habiles Maîtres en l'art de guérir.

Le Samedi dix Mars 1751, j'allai avec MM. Prôal, Chirurgien-Major des Grenadiers du Roi, en garniſon en cette Ville, & Bouquot, Chirurgien de Paris, aggrégé parmi nous, au hameau d'Echenilly, Paroiſſe de S. André, à une demi-lieue d'ici, pour voir la nommée Louiſe Orſeau, femme de Jean Arnoul manœuvre. Cette femme âgée pour lors de cinquante-trois ans, d'une conſtitution forte, d'un tempérament ſec & ſanguin, a eu pluſieurs enfans. Le Samedi ſix, en levant deux boiſſeaux de ſon, pour les placer ſur ſa tête, elle avoit fait un effort qui fit paroître à l'aine droite une tumeur connue ſous le nom de *bubonocele*, deſcente ou hernie inguinale. Lorſque nous l'examinames la premiere fois, elle étoit devenue groſſe comme le poing; le ventre de la malade étoit tendu, le pouls fort petit, & elle vomiſſoit les matieres inteſtinales preſque continuellement. M. Bouquot lui propoſa l'opération, mais elle ne voulut pas y conſentir. Je lui fis une ſaignée du bras; & la ſaiſon n'étant pas propre pour trouver des herbes

émollientes, nous lui fimes appliquer ſur la tumeur & ſur le ventre des compreſſes trempées dans l'huile de chenevi ; nous nous retirames, dans le deſſein de n'y plus retourner.

Le treize cette femme me fit appeller. Je lui dis qu'il n'étoit plus tems de la guérir ; que l'inteſtin étoit gangréné, & que l'opération même qu'elle avoit refuſée, ſeroit inutile à préſent, à ce que je penſois. Elle me pria néanmoins de ne pas l'abandonner, & de la venir voir tous les jours deux fois, quoiqu'on ne lui fît point d'opération ; ce que je fis, ne comptant nullement la guérir, mais ſeulement pour lui faire plaiſir, & obſerver en même tems ce qui ſe paſſeroit dans une maladie ſi dangereuſe ; elle continuoit à vomir les matieres fécales : pour ne pas reſter ſpectateur oiſif, je m'aviſai d'abord de lui appliquer un cataplaſme fait avec le ſeneçon, les feuilles de violette, de Mauve & l'oignon de lis, auquel j'ajoutai du baſilicum. J'allois tous les jours deux fois renouveller ce cataplaſme ſur ſa tumeur, m'attendant preſque à chaque fois de la trouver morte. Elle ne prenoit que quatre petits bouillons bien clairs en vingt-quatre heures : ſon ventre étoit toujours tendu, & les vomiſſemens continuoient tous les jours lorſque le 22 du mois (ſeizieme jour depuis l'attaque) en levant ce cataplaſme, réitéré tant de fois, j'apperçus à la tumeur, & tout autour, une aſſez grande étendue de

la peau, gangrénée & noire comme de l'encre.

Alors je plaçai, entre la malade & moi, une perſonne qui l'empêchoit de voir ce que je ferois; & avec un biſtouri j'ouvris la tumeur de la longueur de trois pouces environ : les matieres fécales en ſortirent en abondance, & le ventre ſe détendit en partie. Je nettoyai bien la plaie; je diſſéquai, j'enlevai tout ce qu'il y avoit de noir & de gangréné; & ayant apperçu l'inteſtin tout pourri, j'en tirai environ neuf à dix pouces pour amener la partie ſaine, où je le coupai en travers proche du ventre, ſans m'inquiéter de ce que deviendroit la portion ſupérieure ni l'inférieure, la malade n'ayant pas aſſez de force pour ſonger à la dilatation de l'anneau, ni à faire un pli au mézentere; je continuai d'aller tous les jours deux fois la panſer avec une décoction de *ſcordium* & de *ſauge de bois*, dans laquelle je trempois des plumaceaux chargés d'un digeſtif animé, fait avec la térébentine, le jaune d'œuf, le baume d'arcæus, le ſtyrax & l'eau vulnéraire. J'appliquai ſur le tout une emplâtre de ſtyrax.

Le vomiſſement, malgré l'opération que j'avois faite le 22, (ſans que la malade eût ſenti de grandes douleurs) continuoit toujours; j'introduiſis dans la plaie un bourdonnet de charpie molette, d'un demi-pouce de longueur, & je tentai de procurer un anus artificiel dans l'aine : je croyois qu'il ne

me

ne reſtoit pas d'autre reſſource, lorſque le trente-un du mois, allant pour la panſer à l'ordinaire, elle rendit les matieres fécales par la voie naturelle; ce qui me ſurprit extrêmement, & me fit en même tems un grand plaiſir. Le vomiſſement ceſſa dès ce jour; il avoit commencé le huit, & par conſéquent duré vingt-deux jours : toute la gangrene ayant été détruite, je m'attachai à cicatriſer la plaie, ce qui ſe fit très-facilement & fort vîte, en panſant à plat avec un plumaceau de charpie, & un emplâtre de diapalme par deſſus. Enfin le 15 de Mai ſuivant (cinquante-quatre jours après l'opération) cette femme fut radicalement guérie : elle jouit encore actuellement d'une parfaite ſanté, n'ayant eu depuis ce tems aucun reſſentiment de cette incommodité : elle vaque à ſes affaires, & vient preſque tous les jours à la Ville à pied.

M. de la Peyronnie, l'un de nos plus ſçavans Maîtres, & je puis ajouter l'un de nos plus ſignalés bienfaiteurs, ne s'eſt permis, à l'occaſion de maladies pareilles, que fort peu de réflexions (*a*), parmi leſquelles cependant il s'eſt gliſſé quelques conjectures qui ne ſe trouvent point dans cet exemple, confirmées par le procédé de la nature; tant il eſt vrai que, ſans nous preſſer de la deviner, nous devons nous contenter de la ſuivre en ſilence,

(*a*) Mémoire de l'Académ. Royale de Chirurgie Tom. I.

pour raiſonner d'après ſes opérations : qu'il me ſoit permis de chercher à perfectionner notre Art, en marchant ſur les traces de cet illuſtre Maître : il dit (*a*) qu'il eſt preſque impoſſible que les deux extrémités d'un inteſtin, coupé en travers, puiſſent ſe réunir ſans le ſecours de l'Art, & en conſéquence il croit néceſſaire (*b*) de les aſſujettir bout-à-bout, en faiſant au mézentere un pli, qu'il contient par un fil paſſé au travers, & dont il fait une anſe pour amener le mézentere & l'inteſtin à l'extérieur de la plaie, où il facilite l'écoulement au dehors des matieres inteſtinales, dont il croit que l'épanchement dans le ventre pourroit cauſer la mort (*c*) : mais le ſuccès que j'ai obtenu, dans le cas dont je viens de faire le récit, fait voir qu'il n'eſt pas impoſſible, comme le préſumoit M. la Peyronnie, que les deux extrémités d'un inteſtin coupé en travers, ſe réuniſſent d'eux-mêmes : qu'on peut les abandonner quelquefois, ſans qu'il arrive un épanchement mortel : & enfin qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire pour les réunir, de les rapprocher par un pli au mézentere, puiſque la nature ſeule ſçait faire cette réunion. Le grand nombre d'Obſervations dont on ne manquera pas, Monſieur, de vous faire part dans la ſuite, pourra faire connoître quel parti eſt le plus ſûr en ce cas-ci, ou d'abandonner entiérement

(*a*) Page 345. (*b*) Page 339. (*c*) Page 344.

cet ouvrage à la nature, ou de la ſeconder par l'opération.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DESCRIPTION

D'une opération faite ſur une tumeur ombilicale, par M. Henrion, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire du Queſnoy.

Madame Parmantier, épouſe d'un maître Orfévre de cette Ville, âgée de ſoixante & treize ans, portoit depuis vingt ans une tumeur conſidérable à l'ombilic. C'étoit une hernie de l'épiploon & de l'inteſtin occaſionnée par un effort qu'elle fit. Cette tumeur ne fut d'abord que très-petite, & n'empêcha pas la malade de vaquer à ſes affaires. Elle ſentit pourtant quelque tems après une douleur aſſez vive dans cette partie, qui l'engagea à faire venir ſon Chirurgien qui, après l'avoir examinée, lui conſeilla de faire uſage d'un bandage; ce qu'elle n'a pu faire à cauſe des douleurs cruelles qu'il lui occaſionnoit. Cependant la tumeur faiſoit tous les jours des progrès à la vérité inſenſibles; mais par la longueur du tems elle devint ſi conſidérable, que ſon col avoit quatre pouces neuf lignes de diametre, & qu'elle-même en avoit dix

& quelques lignes. Le poids de cette maſſe charnue étoit devenue ſi incommode pour la malade, que ſi elle ne l'avoit tenue ſuſpendue avec une écharpe, elle ſeroit reſtée flottante ſur ſes cuiſſes.

Il y a environ deux ans que cette femme fut attaquée d'une fiévre continue pendant quinze jours, dont elle fut traitée & guérie avec toute la prudence poſſible. Ce fut dans ce tems à-peu-près qu'elle fit part de ſon triſte état au Médecin qui prenoit ſoin de ſa ſanté; après l'avoir examinée il me fit appeller. Je trouvai la tumeur de la groſſeur que je viens de dire, & elle me parut formée par l'épiploon & une partie des inteſtins. J'obſervai que les tégumens communs étoient un peu altérés au-deſſous de la tumeur. J'y fis appliquer un peu d'eſprit de vin camphré; cela n'eut aucune ſuite. Malgré cet état fâcheux, & le repos que j'avois conſeillé à la malade de prendre, elle jugea à propos de continuer ſes exercices; ce qui acheva de la réduire dans l'état le plus déplorable. Pour ſurcroît de malheurs elle eut le 6 Mars 1756 une indigeſtion très-forte, pour laquelle elle fit tous les remedes indiqués en pareil cas; mais il lui reſta un étranglement au col de la tumeur ſi violent, que je fus obligé de la ſaigner quatre ou cinq fois, d'y appliquer des fomentations émollientes; néanmoins il ſe forma ſous la tumeur des phlyctaines, & je ne doutai pas

que la gangrene ne fût prête à s'y déclarer ; j'en avertis le mari, & lui demandai du conſeil ; il fit appeller ſon Médecin & le Chirurgien-Major du Régiment de Châteaubriand, qui déciderent que la gangrene alloit faire des progrès très-rapides, & que l'opération ne pourroit être que très-douteuſe. Le lendemain nous trouvames la tumeur percée, & l'inteſtin ouvert, qui laiſſoit échapper les matieres fécales ; déſeſpérant de la malade, je crus qu'il falloit mieux riſquer l'opération que de la laiſſer périr ; c'eſt pourquoi j'emportai tous les tégumens gangrénés, & environ ſept pouces de l'inteſtin qui étoient pareillement ſphacelés ; je fis chaque jour mes panſemens à l'ordinaire, & j'avois grand ſoin de couper tout ce qui paroiſſoit gangréné de nouveau ; je réduiſis inſenſiblement toutes les parties, & au bout de quelque tems j'eus la ſatisfaction de voir les bords de la plaie vermeils, & la cicatrice ſe former de jour en jour. Il reſtoit une petite tumeur de la groſſeur d'un pouce & demi de hauteur, & de quatre de large, qui s'eſt inſenſiblement diſſipée. Les excrémens n'ont pu reprendre leur cours par l'anus ; la nature a pourvu à cet inconvénient, car elle en a pratiqué un autre à la partie moyenne, du côté droit de la tumeur. Comme cette ſujétion de rendre les excrémens par cette voie eſt très-grande, & qu'elle expoſe à beaucoup de malpropretés, j'ai fait

faire à la malade une cannulle d'étain, percée à ſa partie ſupérieure de pluſieurs petits trous ; cette cannulle entre d'un côté dans l'ouverture faite à l'ombilic, & de l'autre vient aboutir dans une poche de cuir qui eſt aſſujettie autour du corps de la malade, & qui ſert d'égoût aux matieres fécales. C'eſt une triſte reſſource ; mais c'étoit la ſeule contre un mal encore plus grand, qui eſt la mort. Au reſte on ne s'apperçoit preſque pas de cette incommodité, & aucuns de ceux qui approchent la malade, n'en éprouvent de mauvaiſes odeurs. La malade, moyennant cet inſtrument, vaque à ſes affaires, & jouit à préſent d'une parfaite ſanté.

MEMOIRE

Sur les pleuro-péripneumonies qui ont régné à Saint-Jean d'Angeli dans les mois de Mars & d'Avril de cette année ; par M. MARCHANT, Docteur en Médecine à Saint-Jean d'Angeli.

Les maladies qui ont paru à Saint-Jean d'Angeli avec un caractere de malignité au commencement du mois de Mars, & qui ont continué tout ce mois & celui d'Avril, ſe ſont manifeſtées par les mêmes ſymptomes qui ont coutume de caractériſer la péripneu-

monie & la pleuréſie ordinaires ; leurs cours & leurs progrès en ont été ſeulement plus rapides, & la fiévre, qui les accompagnoit, ſe trouvoit développée avec moins de violence que la gravité des ſymptomes & le péril qui menaçoit les malades ne ſembloient devoir l'annoncer.

Le mal commençoit par un accablement & une laſſitude univerſelle, de légers friſſons ſouvent avec des envies de vomir, & étoit accompagné pendant tout le cours de la maladie, de difficulté de reſpirer avec un ſerrement de poitrine, des douleurs aux côtés, d'une toux ſeche & fatiguante, de crachemens plus ou moins ſanguinolens, de météoriſmes dans le bas-ventre, de déjections fétides & vermineuſes, de ſueurs ſymptomatiques, de délires obſcurs, &c. La langue étoit quelquefois ſaine, quelquefois chargée d'une croute épaiſſe & bilieuſe ; le pouls étoit preſque naturel, quelquefois cependant un peu plein, dur, inégal & intermittent, & les redoublemens de fiévre qui ſurvenoient ordinairement le ſoir, ſe faiſoient plus communément ſentir par l'augmentation des ſymptomes, que par la variation du pouls. Le ſang qu'on tiroit dans les palettes, préſentoit une ſurface blanche qui reſſembloit à du pus coagulé, & étoit ſans eau, ou ne rendoit qu'une ſéroſité trouble & épaiſſe. Les malades mouroient communément le ſeptieme jour

de la maladie, quelquefois le cinquieme, rarement le neuvieme; je n'en ai point vu mourir, & je n'ai point appris qu'il en ſoit mort après le neuvieme jour.

Comme les malades qui ont été atteints de la maladie régnante, n'ont pas été tous affectés également des mêmes ſymptomes, & que cette maladie a paru ſe préſenter ſous quatre faces particulieres, je crois devoir auſſi comprendre les obſervations que j'ai faites à cet égard ſous quatre eſpeces différentes.

La premiere eſpece regarde ceux qui étoient atteints d'une fauſſe pleuréſie, ou d'une fauſſe péripneumonie, ſans aucun ſigne de malignité. Cette maladie cédoit ordinairement dès le troiſieme jour, ou pour le plus tard, le cinquieme, & étoit ſans aucune ſuite fâcheuſe, à moins qu'elle ne dégénérât dans quelqu'une des trois eſpeces ſuivantes.

Dans la ſeconde eſpece, la maladie ſembloit ſe déguiſer ſous l'apparence d'une fiévre continue ordinaire, avec un accablement conſidérable, une douleur à la tête & aux reins, une inſomnie opiniâtre, des déjections putrides & vermineuſes, le plus ſouvent avec des ſueurs abondantes & ſymptomatiques, qui ne procuroient aucun ſoulagement aux malades; une petite toux ſeche, une reſpiration courte & profonde, ſans douleur de côté cependant, ni peſanteur de poitrine. Le mal, ainſi que dans les deux eſpeces ſui

vantes, prenoit fin vers le ſeptieme jour. Quoique dans cette eſpece la poitrine parût peu affectée, cependant elle laiſſoit appercevoir après la mort les mêmes effets. Le troiſieme & le ſixieme cadavre qui furent ouverts, à l'occaſion de la maladie régnante, préſenterent les mêmes altérations qu'on obſerva dans les cadavres morts des deux autres eſpeces de cette maladie. Ces deux malades qui moururent le ſeptieme jour, ne s'étoient plaints pendant le cours de leur maladie ni de douleur au côté, ni de peſanteur à la poitrine, & ſembloient n'avoir ſuccombé qu'à une fiévre putride & vermineuſe.

Dans la troiſieme eſpece les malades étoient atteints d'une douleur au côté, qui ſe faiſoit ſentir plus communément ſur les fauſſes côtes, avec une toux ſeche & fatiguante. Ces douleurs ſe trouvoient très-vives dans le tems de la toux, & ſupportables hors ce tems. Les crachats dans le commencement étoient blancs & ſavoneux, & dans le progrès de la maladie devenoient épais & comme purulens. L'oppreſſion ne paroiſſoit point conſidérable, mais les ſymptomes de l'eſpece précédente ſe trouvoient dans toute leur vigueur.

Dans la quatrieme eſpece enfin, les malades joignoient aux accidens des deux dernieres eſpeces, une oppreſſion très-conſidérable, avec des crachats rouillés & ſanguinolens. Le délire vague & obſcur qu'on ob-

ſervoit chez le plus grand nombre des malades atteints de la maladie épidémique, ſe trouvoit plus commun dans cette derniere eſpece. Le pouls étoit auſſi plus ſouvent inégal & intermittent.

Dans toutes les différentes eſpeces de cette maladie, les urines couloient aſſez librement; elles paroiſſoient ſeulement rouges & bourbeuſes. Le ventre n'a paru ſerré que dans peu de malades. D'autres auſſi, mais en très-petit nombre, ont été atteints d'un cours de ventre ſéreux & ſymptomatique; le plus grand nombre a rendu des vers, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles. Je n'ai apperçu ſur aucun de ces malades ni taches, ni éruptions cutanées.

Cette maladie qui dans les trois derniers états, ſembloit frapper conſtamment des coups mortels, parut exiger qu'on cherchât dans l'ouverture des cadavres quel en pourroit être la cauſe, afin que par la combinaiſon des ſymptomes qui accompagnoient la maladie, & des altérations qui ſe trouvoient après la mort, on pût tirer de juſtes inductions qui ſerviſſent à remédier à un mal ſi fâcheux.

Sur ſix cadavres morts dans l'âge de vigueur, qui furent ouverts, le premier & le ſecond étoient morts avec les ſymptomes de la quatrieme eſpece; le quatrieme & le cinquieme avec ceux de la troiſieme; le

troiſieme & le ſixieme avec ceux de la ſeconde. Dans tous ces ſujets on trouva deux effets remarquables, & communs à ces trois eſpeces. 1° La membrane propre du poumon, & la plevre qui la recouvre, paroiſſoient en partie avoir dégénéré en une gelée épaiſſe ſolide, & comme purulente, qui les rendoit adhérentes avec la plévre coſtale, le médiaſtin, le péricarde & le diaphragme. 2° Le cœur contenoit dans ſes ventricules des polipes d'une groſſeur & d'une longueur énormes. Ces polipes étoient ordinairement plus conſidérables dans le ventricule droit du cœur, & ſe trouvoient communément au nombre de deux dans chaque ventricule. Leur couleur & leur conſiſtence imitoient celle de la croute ténace & coënneuſe, qui ſe ſéparoit ſur la ſurface du ſang qu'on tiroit dans les palettes. La groſſeur du tronc de chaque polipe étoit de la groſſeur du pouce, & ſe diviſoit peu aprés ſa naiſſance en deux branches, chacune de la groſſeur du doigt, dont l'une entroit dans l'artere, & l'autre ſe gliſſoit juſqu'à l'oreillette du même ventricule. Chaque branche, au ſortir du cœur, ſe diviſoit & ſe ſous-diviſoit en pluſieurs rameaux très-longs (*a*), de la groſſeur d'une plume à

(*a*) Il y avoit de ces rameaux qui avoient communément plus d'un pied de longueur. On a obſervé auſſi, dans le ſeul des cadavres dont on a ouvert le crane, une concrétion polipeuſe dans le ſinus longitudinal ſupérieur, qui s'étendoit

écrire, & qui ſe diſtribuoient dans les gros vaiſſeaux. Chaque polipe étendu & épanoui dans un plat plein d'eau tiede, ne repréſentoit pas mal les branches d'un éventail ouvert. Le poumon d'ailleurs étoit extrêmement gonflé & comme ſoufflé. On trouva en outre, dans le premier & le ſecond cadavre morts dans le cas de la quatrieme eſpece, un épanchement d'un pus coulant & corrompu dans la cavité de la poitrine, & dans celle du péricarde, dont les membranes ſe trouvoient fort épaiſſes & comme charnues. Dans le quatrieme & le cinquieme, morts dans le cas de la troiſieme eſpece, la poitrine ſe trouva auſſi inondée d'une limphe jaunâtre.

Si on compare les ſymptomes de cette maladie avec les effets qui en ont réſulté, il paroît que les cauſes qui ont produit la maladie populaire, ont principalement agi ſur la partie fibreuſe & mucilagineuſe du ſang, & lui ont fait contracter un épaiſſiſſement vicieux & une ténacité qui a empêché ſa miſcibilité naturelle avec les autres principes du ſang, & l'a diſpoſé à ces concrétions qu'on a obſervées dans les cadavres. Il ſeroit peut-être auſſi inutile qu'impoſſible, de déterminer les premieres cauſes qui nous amenent de tems

dans toute la longueur de ce ſinus. On trouva auſſi dans le cadavre d'un jeune enfant âgé de ſix mois, mort de la maladie régnante, qui fut ouvert à la ſollicitation de ſes parens, un polipe dans le ventricule droit du cœur, & des concrétions ſemblables ſur les lobes du poumon.

à autre des épidémies d'un genre ſingulier. On peut cependant admettre que ces maladies extraordinaires ſuppoſent dans l'air qui nous environne, l'exiſtence de certains corps nuiſibles qui, mêlés à l'air que nous reſpirons, ou déposés dans les alimens que nous prenons, portent dans les ſucs de la digeſtion, & dans nos liqueurs, des levains propres à en altérer la diſpoſition naturelle, & produiſent des effets differens, ſuivant qu'ils affectent differemment les ſolides & les fluides du corps humain.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que la maladie régnante a eu beaucoup de rapport avec les pleuréſies & péripneumonies pituiteuſes des Anciens, les fauſſes péripneumonies de Sydenham & de Boerhaave, & les fiévres catharrales malignes décrites par quelques Auteurs. Elle ſe diſtinguoit des pleuréſies & péripneumonies ordinaires, en ce que ſon cours étoit plus rapide, & que les douleurs de côté étoient moins vives, la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion plus ſupportables, la fiévre plus obſcure qu'elle ne l'eſt communément dans ces maladies inflammatoires. On diſtinguoit de même ſes differentes eſpeces par les ſignes qu'on a déja établis pour les caractériſer.

Ces maladies, ſi on en excepte la premiere eſpece, étoient d'autant plus dangereuſes, que les accidens étoient plus trom-

peurs, & paroiſſoient moins preſſans. La ſeconde eſpece avoit moins de danger que les deux autres, & la quatrieme eſpece étoit celle de toutes où il y avoit le plus à craindre. En général la maladie a été moins funeſte au ſexe & aux gens délicats, qu'aux perſonnes robuſtes. Les jeunes enfans & les vieillards avancés, ont été moins ſujets à cette maladie; mais ceux d'entr'eux qui en ont été atteints, en ont été plus maltraités, auſſi bien que ceux qui avoient dès le commencement de la maladie, le pouls inégal & intermittent. Les ſueurs qui venoient dans le commencement de la maladie, n'étoient pas d'un bon augure; celles qui paroiſſoient, au contraire, après de ſuffiſantes évacuations, & vers le ſeptieme jour, étoient critiques & ſalutaires (*a*).

Il n'y avoit rien à attendre dans cette cruelle maladie, de la nature ſeule. Je n'ai vu qu'une ſeule femme qui a guéri ſans le ſecours de l'Art, à qui la maladie a laiſſé un aſthme ſec qu'il y a tout lieu de craindre qu'il ne dégénere en une phthiſie pulmonaire. Ceux qui n'étoient traités que le quatrieme, ou après le quatrieme jour, éprouvoient le même ſort que ceux qui ne faiſoient point du tout de re-

(*a*) La demoiſelle Lair & le ſieur de Villeneuve, après avoir été traités méthodiquement dès le commencement de la maladie, furent guéris par une ſueur critique qui ſurvint le ſeptieme jour. Ces deux malades avoient été atteints de la troiſieme eſpece de la maladie.

medes, & je n'en ai vu guérir aucun après ce tems. M. Meſtadier mon Confrere, m'a dit cependant qu'il avoit vu guérir un de ces malades chez qui il n'avoit été appellé que le quatrieme jour, mais qu'il avoit été atteint à la ſuite de ſon mal, d'un aſthme ſec & convulſif.

Les cauſes principales de ce fâcheux mal provenoient d'un amas de levains pernicieux dans les premieres voies, & un épaiſſiſſement de la partie fibreuſe & mucilagineuſe du ſang préparé par le mêlange de ces principes nuiſibles, & déterminé par l'arrêt de la tranſpiration néceſſaire au corps humain. Les indications curatives devoient donc être de purger les matieres des premieres voies, de tenir le ſang en une ſuffiſante diviſion qui s'oppoſât à la coagulation de ſa partie mucilagineuſe, & de compenſer en quelque façon, par le vomiſſement & par les ſelles, l'évacuation de ces matieres épaiſſes, qui ne pouvoient ſe ſéparer & être expulſées par les couloirs obſtrués. Ainſi les ſaignées ne devoient être d'uſage qu'autant qu'elles pouvoient faciliter & préparer l'action des remedes indiqués. Auſſi les vomitifs, les purgatifs, & les légers diapnoïques, étoient des ſecours aſſurés ſur leſquels on pouvoit compter. Quoique ces remedes fuſſent indiqués généralement dans tous les cas de la maladie, j'ai

cru cependant devoir varier le traitement relativement à ſes différentes eſpeces, ayant toujours égard aux circonſtances du mal, à l'âge & à la conſtitution des malades.

Comme la premiere eſpece étoit d'une nature bénigne, elle ne demandoit pas une longue ſuite de remedes, & cédoit ordinairement à une ſaignée & à une ou deux purgations.

Dans les trois autres eſpeces, tous les momens étoient précieux : un ſeul jour de négligé rendoit la maladie plus grave ; & ſi l'on reſtoit dans l'inaction juſqu'au quatrieme jour, il n'y avoit plus de ſuccès à eſpérer.

Dans la ſeconde eſpece, auſſi-tôt que j'étois appellé je commençois par faire ſaigner le malade dans le redoublement, & dès le lendemain matin je le faiſois purger avec des purgatifs minoratifs aiguiſés avec un, deux, trois ou quatre grains de tartre émétique, ſuivant l'âge, la conſtitution & les forces du malade. Dans le redoublement du jour qui ſuivoit celui de la purgation, je faiſois faire une ſeconde ſaignée, ſi elle me paroiſſoit utile ; & c'eſt à quoi je m'en tenois ſur le compte des ſaignées dans cette ſeconde eſpece ; & je continuois toujours de purger de deux jours l'un, ayant ſoin d'aiguiſer la purgation avec le tartre émétique, juſqu'à ce que le malade fût hors d'affaire ; ce qui arrivoit

voit ordinairement le ſeptieme jour (*a*). Je le faiſois encore repurger deux ou trois jours après, moyennant quoi il recouvroit ſa premiere ſanté.

Dans la troiſieme eſpece, après une ou deux ſaignées faites dans le redoublement, je faiſois prendre le lendemain matin un vomitif en lavage au malade. C'étoit ordinairement (*b*) huit ou dix grains de tartre émétique qu'on faiſoit diſſoudre dans une chopine d'eau, dont on faiſoit quatre verres pour prendre dans l'intervalle de deux heures. Ce remede produiſoit de copieuſes évacuations, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles. Je me contentois cependant, dans ceux où je trouvois quelques contre-indications pour donner le vomitif ſeul, de faire prendre un purgatif diviſé en deux verres, aiguiſé avec le tartre émétique. Dans le redoublement qui venoit le jour de la purgation, je faiſois

(*a*) Le ſieur Jouſſeaume, outre les autres ſymptomes de la maladie, eut auſſi une fluxion ſur la mâchoire & ſur les glandes du col, & fut guéri de tout le ſeptieme jour par cette méthode. Mollard & Maſſetau guérirent auſſi le ſeptieme jour. Le ſieur Marechal négociant, après avoir été guéri de cette ſeconde eſpece, retomba quinze jours après, malade de la troiſieme, & fut traité & guéri une ſeconde fois par la méthode que j'employois dans ce cas. Un mois après il fut atteint d'une fievre continue, qui redoubloit en tierce, & fut enfin tout-à-fait guéri par les remedes appropriés à cette eſpece de fievre. C'eſt le ſeul malade en qui j'ai obſervé ces ſortes de rechutes.

(*b*) Il paroît que ce tartre émétique dont s'eſt ſervi M. Marchant, eſt beaucoup plus foible que le nôtre, puiſque nous ne le preſcrivons qu'à deux ou trois grains.

reſaigner le malade, s'il y avoit indication; & le jour d'aprés on faiſoit prendre le même purgatif dont je viens de parler, de ſorte que ces malades étoient purgés deux jours de ſuite. On continuoit de les purger de deux jours l'un, autant que les circonſtances pouvoient le permettre, ayant ſoin de leur tenir le ventre libre par le moyen des lavemens les jours vuides de purgation, & de leur faire prendre de quatre en quatre heures un grain de kermes minéral dans quelque véhicule approprié. Dans les cas d'inſomnie, je me ſuis ſervi avec ſuccès du ſyrop de pavot avec l'eau de fleurs d'orange.

Le traitement de la quatrieme eſpece varioit peu de celui de la troiſieme, avec laquelle elle avoit beaucoup d'affinité. Je commençois dans cette eſpece conſtamment par deux ſaignées dans le redoublement. Il me falloit de bien fortes contre-indications pour me diſpenſer de donner d'abord un vomitif (*a*). Lorſque je n'étois appellé que le

(*a*) La nommée la Liberté me parut dans un cas ſi preſſant, que je lui fis donner un vomitif, malgré une deſcente de matrice. Après l'opération de ce remede, elle ſe trouva conſidérablement ſoulagée, & la matrice remonta. Rouſſeau Sergent de Milice, & Veillau, chez qui je ne fus appellé que le troiſieme jour, furent purgés trois jours de ſuite, & ne furent hors d'affaire que le neuvieme. Guerin, au contraire, Berceger & Ladiet, que j'avois vu dès le commencement de leur maladie, me parurent hors de danger dès le cinquieme jour; mais ils ne furent rétablis entiérement que le ſeptieme. La Leſcarou fut d'abord atteinte d'une affection ſoporeuſe avec perte de connoiſſance, & la péripneumonie ſe-

troiſieme jour, je faiſois purger trois jours de ſuite, afin de réparer le tems perdu. J'ordonnois une ſaignée le jour-même de la purgation, ſi cela me paroiſſoit néceſſaire. L'uſage des purgatifs, des lavemens & du kermes minéral avoit lieu comme dans l'eſpece précédente. Les tiſanes de capillaire & de feuilles de bourache, ſont celles dont je me ſuis ſervi le plus fréquemment. Le régime étoit d'ailleurs le même que celui qu'on a coutume de preſcrire dans les maladies aigues.

On conçoit que dans ces maladies, dont le progrès étoit ſi rapide, il n'y avoit pas un moment à perdre. C'eſt par cette raiſon qu'il falloit preſſer les remedes, lorſqu'on n'étoit pas appellé tout-à-fait à tems. Tous les malades qui ont été traités de la façon que je viens d'expoſer, & pour qui j'ai été appellé depuis le commencement juſqu'au troiſieme jour, ont conſtamment guéri, à l'exception d'un vieillard de ſoixante & douze ans, pour qui je fus mandé au commencement du troiſieme jour, qui avoit le pouls fort inégal & intermittent, & qui avoit gardé juſques-là un fort mauvais régime. Au contraire je n'ai vu guérir aucun de ceux pour qui je n'ai été appellé que le quatrieme, ou après le qua-

manifeſta tout de ſuite après, & céda aux mêmes remedes. Cette femme & la fille de chambre de la dame de Viverous ſont les ſeuls malades chez qui j'ai apperçu de pareils préludes dans cette maladie.

trieme jour, parce que l'engagement étoit ſans doute déja formé, de façon à ne pouvoir plus eſpérer de réſolution. *Ne peut-on pas dire que de pareilles maladies ſervent évidemment au triomphe de l'Art*, puiſque tous ceux qui en ſont atteints, guériſſent lorſqu'ils ont recours dans le commencement aux remedes convenables ; & que tous ceux au contraire qui ont trop attendu, ont ſuccombé ſous le poids du mal ?

J'ai toujours penſé que les trop fréquentes ſaignées dans cette maladie, ne faiſoient qu'augmenter la lenteur & la viſcoſité du ſang. C'eſt par cette raiſon que j'ai été fort modéré de ce côté-là. Le plus grand nombre de ſaignées que j'ai fait faire, a été de quatre dans tout le cours de la maladie, & le plus ſouvent je me ſuis contenté de trois, malgré que le ſang fût toujours coënneux (*a*).

(*a*) Je ne ſçaurois regarder l'exiſtence d'un ſang coënneux comme un ſigne univoque d'inflammation. Il y a ſouvent inflammation, ſans que le ſang ſoit de cette qualité ; & le ſang eſt ſouvent coënneux, ſans qu'il y ait la moindre apparence d'inflammation. Preſque toutes les perſonnes qui ont été ſaignées ce printems par précaution, avoient le ſang coënneux. On peut dire ſeulement que dans une inflammation conſidérable, le ſang a ordinairement la qualité qu'il faut pour devenir coënneux. Cette qualité n'eſt autre choſe que l'immiſcibilité de la partie blanche & gélatineuſe du ſang avec ſa partie rouge ; & comme cette condition du ſang peut dépendre d'autres cauſes que de celles qui produiſent l'inflammation, il faut, ſuivant moi, bien d'autres indications pour aſſurer l'exiſtence d'une maladie vraiement inflammatoire, & ſe déterminer pour de fréquentes ſaignées, toutes les fois que le ſang paroît coënneux.

Auſſi l'expérience a-t-elle juſtifié que les fréquentes ſaignées étoient plus nuiſibles qu'utiles. On peut joindre encore le témoignage des grands Maîtres de l'Art, qui ont décidé que dans les pleuro-péripneumonies malignes, la fréquente ſaignée eſt ſouvent dangereuſe. *In malignâ pleuritide*, dit Etmuller, *vix locum habet venæ ſectio, ſed ſæpiùs erit nociva.* L'illuſtre Sydenham, ſi grand partiſan des fréquentes ſaignées dans les pleuréſies & péripneumonies ordinaires, obſerve que dans les eſpeces malignes, telles que celles qui régnerent en 1675, c'eſt la qualité de la fiévre qui doit régler le nombre des ſaignées : *Si febris repetitam venæ ſectionem reſpuat, neque juvabit iſta, imò & nocebit in pleuritide quæ cum febre ſtabit cadetve.* Cent ans auparavant le célébre Baillou avoit de même remarqué que dans les maladies pleurétiques de 1575, occaſionnées par la coagulation des humeurs, la fréquente ſaignée étoit contraire. *Eſt autem dolor lateris à congelatione. An in talibus laterum doloribus tuta ſectio venæ? Nequaquam. Sic non oportet cum tam multis turpiter errare. Incredibile enim dictu, quàm multos trita vulgataque medendi via ac præſertim in pleuritide perdidit.*

Le tartre émétique, au contraire, a fait des prodiges dans ces maladies. Il me paroiſſoit non ſeulement indiqué comme vomitif ou purgatif, mais encore comme capable de di-

viſer les parties coagulées du ſang, & d'en dégager les différens principes. C'eſt le propre des préparations antimoniales d'agir auſſi, comme remedes atténuans & diaphorétiques. C'eſt par cette raiſon que je l'ai toujours fait ajouter dans les potions purgatives, d'autant plus que, comme je n'employois ordinairement que les remedes les plus doux, tels que les tamarins, la caſſe, le *ſemen contra*, la manne, &c. l'addition du tartre émétique ſervoit encore à donner une action ſuffiſante à ces purgatifs.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres.

Lettre à l'Auteur du Journal, ſur les effets de la morelle dans la guériſon du cancer à la mammelle; par M. PINARD, Docteur en Médecine, aggrégé au College des Médecins de Rouen, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville, & Profeſſeur-Royal de Botanique.

MONSIEUR,

J'ai lu avec toute la ſatisfaction poſſible l'Obſervation que vous avez inſérée dans vo-

tre Journal du mois de Mars dernier, au ſujet de la guériſon d'un cancer au ſein. Ce généreux effort qu'a fait M. Lambergen, Profeſſeur en Médecine à Gronningue, d'éprouver ſur lui-même la vertu d'une des plantes les plus malfaiſantes, doit lui mériter toute la reconnoiſſance du beau ſexe, & toute l'eſtime du Public.

M. Lambergen a tenté l'infuſion des feuilles de la Belladona pour la cure du cancer, parce qu'il connoiſſoit l'utilité de leur uſage extérieur. Ne ſeroit-on pas bien fondé, Monſieur, à faire le même eſſai de la morelle. Cette plante eſt non ſeulement placée par la nature dans la famille de la Belladona, mais encore elle calme, comme elle, les douleurs du ſein, quand il eſt affecté de cette maladie. N'auroit-elle pas en outre l'avantage d'être moins ſuſpecte que la belladona, & par conſéquent d'exiger moins de précautions, puiſque Ceſalpin en conſeille le ſuc dans l'inflammation de l'eſtomac. Je ne ſçai ſi, après cette autorité, on doit tenter ce remede : j'ai pourtant vu une perſonne qui, pour ſe rafraîchir les entrailles, en mangeoit, qui étoit accommodée comme les épinars, & cela ſans éprouver aucun accident; peut-être la grande coction détruit-elle ſa mauvaiſe qualité. Il eſt vrai que ce n'étoit pas le *ſolanum officinarum, acinis nigricantibus*, C. B. P. 166, mais une autre eſpece, ou plutôt une

variété, qui nous vient de l'Amérique ſous le nom d'Agouman. Cette morelle ne ſe diſtingue de la nôtre que parce qu'elle s'éleve beaucoup plus haut, & qu'elle porte ſes rameaux plus écartés de la tige. Le ſtramonium & la mandragore n'auroient-ils pas les mêmes vertus ? Ce ſont des tentatives à faire qui ne peuvent qu'être utiles à l'humanité, ſi la prudence les conduit.

M. Lambergen a grande raiſon de dire que la belledame a été regardée juſqu'à préſent par les Botaniſtes & par les Médecins, comme un véritable poiſon; car j'en ai encore une preuve toute récente.

L'été dernier, dans la Paroiſſe de Vattetot près Fécamp, pluſieurs enfans en ſe promenant, furent pris d'affection pour des bayes de belladona, & ils en mangerent probablement une aſſez bonne quantité, puiſque perſonne ne les gênoit. Ces malheureux enfans ne tarderent pas à reſſentir des accidens qui ſembloient ne devoir point ſuivre un repas auſſi frugal, qu'ils croyoient leur avoir été offert par la nature. Les deux plus jeunes qui avoient environ deux ans, furent auſſi-tôt attaqués de délires & de convulſions ſi fortes, qu'ils ſe déchiroient avec leurs ongles. Ils devinrent en outre brûlans comme le feu, & violets par toute la ſurface du corps. La mort les enleva le jour-même. Leurs camarades un peu plus âgés, ne furent pas ſi violemment

malades, ſoit parce qu'ils étoient plus forts, ſoit parce qu'ils en avoient moins mangé; mais ils éprouverent un délire des plus ſinguliers. Ils rioient, chantoient, & ſe rappelloient exactement ce qu'ils avoient dit ou fait pendant plus de trois ans. Ce délire fut accompagné d'une inſomnie qui dura quarante-huit heures.

Le remede le plus eſtimé à la campagne contre ces poiſons, eſt l'orviétan, & on leur en donna ſans ſuccès; il ne faut pas en être ſurpris. L'orviétan eſt compoſé de drogues remplies de parties volatiles qui, par leur activité, ne peuvent qu'animer la tranſpiration, & pouſſer au dehors un poiſon introduit dans le ſang par la morſure d'une bête venimeuſe. Mais ſi ce remede réuſſit dans ces circonſtances, combien ne ſera-t-il pas nuiſible, lorſque ce ſera un poiſon pris par la bouche? Il en développera les parties, & il en rendra l'action plus vive & plus prompte, puiſqu'il en accélera le paſſage dans le torrent de la circulation. Ce contre-poiſon n'ayant donc donné aucun ſoulagement, on prit la voie convenable, en leur conſeillant des lavemens & le tartre ſtibié. Ces évacuans leur firent rendre les bayes qu'ils avoient priſes, & ces miſérables furent guéris après ſept ou huit jours de langueur & de foibleſſe. Une fille de neuf ou dix ans qui étoit avec eux, fut plus heureuſe: elle mangea trente ou quarante de ces bayes,

ſans en avoir reſſenti la moindre incommodité ; mais elle en eut l'obligation à la délicateſſe de ſon goût, car elle ne fit que les ſucer ; de cette maniere la quantité du poiſon étoit moins grande, puiſqu'elle n'avaloit ni peau, ni ſemence, ni *placenta*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Remede contre les engelures.

De toutes les indiſpoſitions que peut occaſionner le froid de l'hyver, il en eſt peu de plus incommodes que les engelures. On a employé avec ſuccès en Suede l'eſprit de ſel, dont on arroſe les parties affectées à pluſieurs repriſes. Il faut avoir l'attention de le faire avant l'ouverture des parties malades, ou après qu'elles ont ceſſé d'être ulcérées. Ce remede a été communiqué par M. Linnæus, fameux Botaniſte & grand Médecin.

Livres nouveaux.

Traité des maladies qu'il eſt dangereux de guérir : Ouvrage utile & néceſſaire aux Médecins, & aux perſonnes ſujettes à des incommodités habituelles. Avec des Obſervations nouvelles & intéreſſantes. Par M. Raymond, Docteur en Médecine, &c. deux volumes in-12. A Avignon, chez F. B. Merande. Et ſe trouve à Paris, chez Vincent ; prix rel. 5 liv.

Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III. in-4°. chez la veuve de Laguette, rue S. Jacques ; prix rel. 14 liv.

Le ſecond volume des Pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie chez la veuve Delaguette ; prix rel. 10 liv.

Le ſieur Gautier, ſi connu par ſes Planches anatomiques, en annonce aujourd'hui la ſeconde édition, avec vingt Planches d'augmentation, qui formeront le ſupplément des premieres Planches. Il y aura vingt-ſix Planches pour la ſeconde édition, & quarante-ſix en tout pour ceux qui n'auront pas acquis la premiere. Les Souſcripteurs payeront 168 livres en ſept termes ; & les vingt Planches du Supplément pour ceux qui ont la premiere édition, ſeront du prix de 48 livres en quatre termes. Les diviſions ſont expliquées dans un *Proſpectus*, qui ſe diſtribue au lieu de la ſouſcription, Bureau de M. Gautier, dans la maiſon de M. Leroi, vis-à-vis la Comédie Françoiſe : ce Bureau ſera ouvert tous les Mercredis.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	10	15	11	27	11	$\frac{1}{2}$	O. foible,	Nuageux.
				28	1	0	N-O. à midi.	
2	10	16	12		1	$\frac{2}{3}$	N-$\frac{1}{4}$ N-O.	*Idem.*
					2	0	foible.	
3	10	10	10		1	0	N. fort.	Couvert. Pluie méd. tout le jour.
4	10	10$\frac{1}{2}$	8		1	0	N-O. médiocre.	*Id.* pluie méd. tout le ſoir.
5	7	9	8		1	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	Couvert. Bruine tout le ſoir.
6	8	9$\frac{1}{2}$	8		1	$\frac{1}{4}$	N-O. *id.*	*Id.* Bruine le mat. pluie méd. depuis 10h. du mat. juſqu'au ſ.
7	8	11	10		1	0	*Id.* S-O. à 10h. mat.	Couvert.
8	10	15$\frac{1}{2}$	12$\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{4}$	S-O. foib.	Nuageux.
					1	$\frac{2}{3}$		

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pou-ces.	lig-nes.	par-ties.		
9	12	15$\frac{1}{2}$	13	28	1	$\frac{3}{4}$	N-N-O.	Couvert le mat. nuag. à 6 h. du ſoir.
					2	0	*Idem.*	
10	11	15	13		2	0	*Id.* méd.	Couvert le mat. Bruine. Nuages le ſoir, petite pluie.
11	12	18	15		2	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Nuageux, pet. pluie le mat. & le ſ.
12	14	22	18		3	$\frac{1}{2}$	N. foible.	Nuageux.
13	15	21	17		3	$\frac{3}{4}$	N-$\frac{1}{4}$ N-E. fort.	*Idem.*
14	13	19	16$\frac{1}{2}$		3	0	*Idem.*	*Idem.*
15	12$\frac{1}{2}$	16	14		2	0	*Idem.*	Couvert tout le jour. Serein la n.
					2	0		
16	10	16	15		2	0	*Idem.*	Couvert le jour & la n.
17	13	20	16		2	0	O. méd.	Nuageux.
18	12	19	15		2	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id.* quelq. gout. de plu. le matin.
					3	$\frac{1}{2}$		
19	12	20	15$\frac{1}{2}$		4	0	*Idem.*	Peu de nua.
20	13	22	17		4	0	Du S. au S-O. foib	Brume le mat. & le ſ. Sereinàmid.
					3	$\frac{1}{2}$		
21	14	24	20		3	$\frac{1}{2}$	S-S-O. médiocre.	Peu de nua.
					4	0		
22	17	24	20		4	0	N-E. foib.	*Idem.*
23	17	25	20		3	0	N-O. au N-E. foib.	*Idem.*
					3	0		

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
24	16	24½	19½	28	3	0	N. au N-	*Id.* éclairs
					3	½	E. méd.	dans le S. à 9 h. du ſoir.
25	17	26½	21		3	½	N. méd.	*Id.* à 3 h. du ſoir, nuages noirs fort ſinguliers du S-O. repréſentant une mer courroucée. Eclairs à 9 h. du ſoir dans le S.
26	17	24	17		3	0	*Idem.*	Nuageux.
					2	½		
					2	0		
27	14	22	17		0	½	*Idem.*	*Idem.*
28	12½	20	15		0	0	N. au N-	*Idem.*
				27	10	$\frac{2}{1}$	E. fort.	
29	12	20	16		11	0	N. méd.	*Idem.*
				28	0	0		Très-peu
30	13	20	16		0	⅓	N-O. *id.*	de nuag.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 26½ dégrés, & pour la moindre chaleur 7 dégrés au-deſſus du point de la congélation : la différence entre ces deux termes eſt de 19½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement

de 27 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
1 fois du S.
4 fois du S. vers l'O.
5 fois du O.
10 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems nuageux.
7 jours de tems couvert.
7 jours de pluie ou de bruine.
1 jour de brume.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le commencement du mois, & de la ſécheresſe à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1757.

Les pleuro-péripneumonies qui ont été ſi fréquentes & ſi funeſtes pendant l'hyver dernier, ſe ſont enfin calmées pendant ce mois. Le petit nombre de ceux qui en ont été attaqués, en ont aiſément réchappé par les remedes ordinaires.

Les petites véroles ſont devenues plus communes qu'auparavant : elles n'ont pas été accompagnées de ſymptomes bien graves. Quelques-unes cependant ſe ſont déclarées avec des accidens ſinguliers. Certains ſujets parmi les enfans, ont eu des petites véroles

bien caractériſées, qui ont parcouru leurs périodes avec rapidité; mais le cinquieme ou le ſixieme de la maladie, après la deſſication, il leur ſurvenoit un pourpre miliaire, dont ils avoient le corps tout couvert: d'autres qui étoient dans le cas de la contagion, ont évité la petite vérole; mais ils ont éprouvé également une éruption pourprée. Seroit-ce un effet différent de la même cauſe morbifique? Quoi qu'il en ſoit ces maladies n'ont exigé que de la diette, des diapnoïques fort doux, & des boiſſons légérement diaphorétiques. On a obſervé auſſi parmi les enfans, & quelques adultes, des fiévres rouges qui commençoient par un friſſon, comme dans les autres fiévres; immédiatement après la peau ſe couvroit de taches rouges très-ſerrées, plus larges & plus rouges que dans la rougeole; & qui en ſe diſſipant, laiſſoient la peau couverte de dartres farineuſes. Des abſorbans, des délayans & des purgatifs très-doux, ont terminé heureuſement ces ſortes de fiévres.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois d'Août; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 23 Juillet 1757.

BARON.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1757.

LETTRE

Sur la formation des os dans les animaux, & du bois dans les arbres ; par M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, &c. à M. Bonnet, de la Société Royale de Londres, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris.

Etant informé, Monsieur, que mes recherches ſur la formation des os & du bois vous intéreſſent, je me fais un vrai plaiſir de vous en entretenir : malheureuſe-

ment ce ſera en peu de mots, parce que mes occupations, maintenant fort multipliées, ne me permettent pas de donner à cet objet intéreſſant le tems qui ſeroit néceſſaire pour le diſcuter à fond; je ſuis même forcé à ne vous écrire que ce que ma mémoire me fournira, n'ayant pas le loiſir de chercher ce que je pourrois trouver dans mes Mémoires & dans mes Papiers.

Les expériences dont j'ai rendu compte dans les Mémoires de l'Académie imprimés en 1739, 1741, 1742 & 1743, m'ont fait penſer que les os ſe forment dans les animaux comme le corps ligneux dans les arbres; toutes les obſervations que j'ai été à portée de faire depuis l'impreſſion de ces Mémoires, m'ont confirmé dans ce ſentiment. Mais les recherches que j'ai faites depuis, & dont j'ai rendu un compte abbrégé dans le volume de l'Académie de l'année 1751, m'ayant ouvert les yeux ſur la formation des couches ligneuſes, j'ai eſſayé à m'aſſurer par des diſſections anatomiques ſi les changemens que j'appercevois devoir faire à mes anciennes idées ſur la formation des couches ligneuſes, ne devoient pas m'engager à rectifier auſſi celles que j'avois conçues ſur la formation des couches oſſeuſes. Mes nouvelles recherches ſur les os ne furent point inutiles; elles me firent appercevoir que j'étois tombé à

leur égard dans la même erreur qu'au ſujet des couches ligneuſes, néanmoins elles me confirmerent dans l'idée d'analogie que j'avois conçue entre ces deux productions animales & végétales.

Je vais vous expoſer franchement, Monſieur, quelle étoit mon erreur, tant à l'égard des couches ligneuſes, que des couches oſſeuſes; & je vous préſenterai enſuite d'une façon très-abbrégée les différens points de reſſemblance que je crois appercevoir entre la formation du bois & celle des os.

Lorſque j'écrivis ſur les os les Mémoires que vous connoiſſez, entraîné par une trop grande confiance aux ſentimens du célebre Malpighi & par pluſieurs, des expériences que j'ai rapportées dans mon Mémoire de 1751, je penſois que les couches ligneuſes avoient commencé par être corticales, & qu'elles n'étoient autre choſe que des couches du *liber* endurcies. Mais ayant depuis prêté plus d'attention à la différence qu'il y a entre l'organiſation du corps ligneux & celle de l'écorce : organiſation qui differe par des points eſſentiels, puiſqu'on n'apperçoit point de vaiſſeaux ſpiraux dans l'écorce, pendant que le bois en eſt rempli : je m'engageai dans de nouvelles recherches, qui me conduiſirent à penſer que les couches ligneuſes différoient eſſentiellement, & dès leur origine, des couches corticales; & en portant toute mon at-

tention à l'examen de la partie qui eſt interpoſée entre l'écorce & le bois, ne diſcontinuant point d'obſerver depuis le commencement de la ſeve juſqu'à ſon déclin, je parvins à appercevoir entre le bois & l'écorce une couche tendre qui ſe montroit aſſez différente de celle du liber : elle n'avoit pas encore la dureté du bois ; & comme dans cet état elle n'étoit pas fort adhérente ni au bois ni à l'écorce, elle ſe rompoit par lambeaux, dont les uns reſtoient attachés au bois, & les autres à l'écorce.

Il doit certainement ſe former encore en ce même endroit des couches corticales : mais comme elles commencent, ainſi que les ligneuſes, par être tendres avant d'acquérir la ſolidité du bois ou du *liber*, il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la lame qui doit devenir ligneuſe, d'avec celle qui eſt deſtinée à faire partie de l'écorce. Quoi qu'il en ſoit, depuis ces dernieres obſervations j'incline beaucoup à croire, comme je l'ai déja dit, que les couches ligneuſes different des corticales dès leur premiere origine.

Rempli de ces idées, je revins à l'examen des os; & les pariétaux de quelques fœtus me firent voir fort ſenſiblement que l'organiſation des os eſt différente de celle du périoſte : néanmoins cette obſervation n'a fait que me confirmer dans l'idée que j'avois, qu'il y a beaucoup de reſſemblance dans la

façon de croître des os, & du corps ligneux; c'eſt ce qui me reſte à vous faire appercevoir.

1° L'organiſation du bois eſt différente de celle de ſon écorce. L'organiſation des os eſt différente de celle du périoſte.

2° Le bois augmente de groſſeur par l'addition de couches minces qui ſe forment entre le bois & l'écorce. Les os augmentent en groſſeur par l'addition de couches minces qui ſe forment entre le périoſte & l'os.

3° Les couches corticales ſe forment, de même que les ligneuſes, entre le bois & l'écorce. Je n'oſerois avancer que les nouvelles productions du périoſte, qui doivent reſter périoſte, ſe forment entre le périoſte & l'os; je n'en ai point de preuves.

4° Il ne faut pas croire, comme quelques-uns l'ont penſé, que les couches ligneuſes ſoient dans leur origine un ſuc gélatineux raſſemblé entre le bois & l'écorce, un ſuc épanché ne pouvant faire un corps organiſé, nous croyons cette humeur, ce *cambium* très-organiſé, il prend peu-à-peu de la ſolidité, & il devient du bois. Je n'ai pas pu ſuivre de même pas à pas, pour ainſi dire, la formation des couches oſſeuſes, ce que j'ai vu de plus poſitif ſur ce point, eſt une couche oſſifiée à la partie moyenne d'un os, & encore membraneuſe ou cartilagineuſe vers les extrémités.

5° L'écorce eſt vraiſemblablement l'organe qui produit les couches ligneuſes, j'en ai vu ſe former ſous des lambeaux d'écorce détachés du bois. En examinant les fractures des os, & en ſuivant la formation des couches oſſeuſes, il me parut que le périoſte pouvoit être regardé comme l'organe qui forme les couches oſſeuſes.

6° La couronne extérieure des bois roulis ne peut être formée que par l'écorce, puiſque cette couronne eſt ſéparée du bois intérieur. Certains os vifs qui recouvrent un os, ou une portion d'un os mort, peuvent être regardés comme des os roulis, & l'os vif me paroît formé par des émanations du périoſte.

7° Le bois découvert de ſon écorce, & tenu à couvert du vent & du ſoleil, peut faire dans les jeunes arbres des productions corticales, ſous leſquelles il ſe forme des couches ligneuſes. Les os des jeunes animaux étant défendus du contact de l'air, peuvent auſſi faire des productions molles, ſous leſquelles il ſe forme des couches oſſeuſes.

8° Si on laiſſe le bois découvert d'écorce à l'air, la plaie ne ſe ferme que par les productions des bords de l'écorce. Si on expoſe à l'air un os découvert de ſon périoſte, ou ſi on procure le deſſéchement de ſa ſuperficie par des médicamens abſorbans ou ſpiritueux, il ſe fait une exfoliation ſenſible; & lorſque la ſubſtance compacte de l'os eſt

épaiſſe, l'os ne ſe recouvre que par les productions des bords de la plaie.

9° Dans les greffes, ainſi que dans les arbres rompus, les fibres ligneuſes endurcies ne ſe réuniſſent point les unes aux autres. Lorſque les os ſont rompus, il ne ſe fait point de réunion dans la ſubſtance compacte des os endurcis.

10° Dans les greffes & les arbres rompus on apperçoit des productions de l'écorce de la même nature que celles qui forment les couches ligneuſes, leſquelles s'étendent entre les fibres ligneuſes rompues; cette ſubſtance s'endurcit par la ſuite, & les couches ligneuſes qui ſe forment ſur la fracture, ſont un fourreau qui cache tout le déſordre. Dans les os longs & bien endurcis, que j'ai percés d'un trou à leur partie moyenne, ainſi que dans les os des animaux adultes fracturés, j'ai apperçu des émanations d'une ſubſtance propre à devenir os, & qui me paroiſſoient produites par le périoſte, leſquelles ſe prolongeoient dans les cavités, & les couches oſſeuſes qui ſe ſont formées dans la ſuite, ont couvert toute la fracture.

11° Dans les arbres rompus & réunis, comme je viens de le dire, on apperçoit preſque toujours une groſſeur à l'endroit de la fracture. Les fractures des os des adultes ſont preſque toujours marquées par une groſſeur qu'on nomme le *cal*.

Je pourrois ſuivre encore plus loin cette comparaiſon ; mais permettez-moi, pour abbréger, de vous inviter à conſulter mes Mémoires, vous priant néanmoins de ne point prendre trop rigoureuſement ces points de reſſemblance : il ne faut point perdre de vue que les deux objets qu'on compare, l'animal & le végétal, ſont très-différens.

Depuis 1751 je m'étois propoſé de reprendre l'examen de la formation des os, pour traiter cette matiere avec plus d'exactitude, d'ordre & de préciſion ; mais j'en ai été détourné par d'autres occupations, à peine puis-je trouver un inſtant pour ſatisfaire aux éclairciſſemens que vous exigez de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉTHODE très-avantageuſe dans le traitement des pleuro-péripneumonies bilieuſes & putrides ; par M. DEPLAIGNE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin du Roi aux Hôpitaux militaires de Valenciennes.

Depuis pluſieurs années, dès le commencement de Mars juſqu'à la fin de Mai, il regne des pleuréſies & péripneumonies inflammatoires, bilieuſes & putrides. Les ſympto-

mes caractériſtiques de cette épidémie annuelle, ſont une oppreſſion de poitrine, douleur de côté pungitive ou gravative, abbatement & affaiſſement conſidérables des forces, le pouls petit, foible, déprimé, & ſouvent concentré; la plûpart des malades ſont preſque ſans fiévre, & ont la reſpiration difficile & entrecoupée; une toux violente & ſans expectoration; les crachats qui paroiſſent après beaucoup d'efforts, ſont gluans, tenaces & jaunâtres; il ſurvient des nauſées & vomiſſemens bilieux, la langue eſt épaiſſe & chargée d'une ſaburre blanchâtre, ſignes non équivoques d'une grande putridité; on reſſent une douleur de tête modérée, qui augmente & produit même quelques délires obſcurs, à proportion que les embarras de la poitrine deviennent plus conſidérables.

La poitrine, qui eſt le ſiége de cette maladie, eſt la ſeule qui mérite des attentions, & qui exige l'ouverture des cadavres. On trouve dans tous les ſujets ouverts une ſuppuration au poumon, l'un ou l'autre lobe de ce viſcere engorgé, & abcédé, quelquefois tous les deux ſont dans ce cas. Souvent la poitrine eſt pleine de pus, ou d'une ſéroſité limphatique épanchée ſur toutes les membranes de cette cavité, qui reſſemble à de la gelée de pommes; cet épanchement s'étoit même communiqué juſqu'à l'épiploon, & aux autres parties flottantes de l'abdomen. D'autres fois le péri-

carde eſt également plein de pus, & ſon tiſſu preſque détruit. Il y a toujours des adhérences très-fortes, ſur-tout du côté où la douleur ſe fait le plus ſentir : ſi les douleurs ſont vagues & répandues par toute l'habitude de la poitrine, ce ſont des engorgemens dans l'étendue de la plévre, le tiſſu celluleux des membranes du poumon, & dans l'interval formé par la duplicature du médiaſtin, qui dégénerent bientôt en abcès. Dans quelques cadavres on a trouvé dans les ventricules du cœur, des polipes de la groſſeur d'un gros œuf de poule, d'une concrétion charnue & fibreuſe, avec des appendices très-longues diviſées en deux branches, qui naiſſoient dans les gros vaiſſeaux de ce viſcere, une reſpiration gênée & ſerrée en avoit été le pronoſtic. Les viſceres de la tête & du bas-ventre n'avoient aucune altération. Le foie s'eſt trouvé quelquefois d'un volume plus conſidérable qu'à l'ordinaire, & n'ayant pas ſa couleur naturelle.

Outre les cauſes générales qui produiſent ces ſortes de maladies vernales plus ou moins fréquentes & dangereuſes chaque année, il paroît que les pleuro-péripneumonies que nous avons eu à combattre, reconnoiſſent pour cauſe principale prochaine l'épaiſſiſſement des ſucs limphatiques, occaſionné par la longueur & la vivacité du froid qu'il fait depuis pluſieurs années, par les fatigues des

routes plus ou moins longues que les ſoldats font pendant l'hyver, & par le peu de ménagemens qu'ils obſervent, en ſortant d'un poële chaud pour monter la garde, ou pour être en faction.

Dans une maladie où la dégénéreſcence putride paroît s'annoncer dès le commencement, on doit être fort ſur la réſerve par rapport aux ſaignées. D'autres remedes plus efficaces procurent un plus prompt ſecours. Une longue expérience fondée ſur de bons ſuccès, m'a démontré une méthode très-avantageuſe dans le traitement de ces ſortes de maladies.

La rapidité avec laquelle ſe terminent ſouvent les pleuro-péripneumonies *à limphâ ſpiſſâ*, telles que celles dont il eſt queſtion, les diſtingue des autres maladies qui arrivent dans le printems, & demande une marche plus rapide qu'à l'ordinaire, attendu que pluſieurs malades ſont enlevés le troiſieme ou quatrieme jour. Pour obvier à la diſpoſition inflammatoire, & aux engorgemens ſourds qui ſe forment & qui excitent tout à coup des ſymptomes mortels, une ou deux ſaignées faites, je donne d'abord l'émétique proportionné aux forces, à l'état & au tempérament du malade. Lorſqu'il n'y a point de fiévre, je commence par le vomitif, (ſouvent même dans une potion cordiale, eu égard à l'abbatement des forces) ſur-tout lorſque des vomiſſemens ſpontanés ſont ſoupçonner que

les premieres voies ſont chargées & farcies d'une ſaburre, dont les mollécules & les ſucs groſſiers pourroient paſſer dans la maſſe des liquides, en imprégner le ſang & la limphe, & par-là multiplier les embarras, & les rendre plus difficiles à détruire.

L'émétique, outre qu'il nettoye l'eſtomac & dégage les premieres voies d'un amas d'ordures, par les efforts qu'il occaſionne, donne encore une ſecouſſe aux ſolides qui rétablit leurs tons; il briſe & diviſe les ſucs limphatiques, & les empêche de s'engorger dans les vaiſſeaux du poumon, ou du moins d'y former de nouveaux embarras. Cette premiere opération faite, qui a eu plus ou moins d'effet, on porte un pronoſtic plus certain ſur les événemens: ſi les ſymptomes augmentent, on met en uſage la ſaignée, ou le tartre ſtibié en lavage, les tiſanes laxatives ſimples ſtibiées, & les minoratifs indiqués.

Mais comme la premiere cauſe de cette maladie épidémique eſt l'épaiſſiſſement des ſucs limphatiques, je n'ai pas trouvé de remede plus efficace pour les empêcher de contracter un plus grand épaiſſiſſement, & plus propre à les diviſer, que l'emplâtre de véſicatoires que je fais appliquer immédiatement après les premieres évacuations, ſur la partie affectée & douloureuſe, ou ſur celle qui en eſt le plus proche. On voit des effets ſur-

prenans de l'application de ce remede, en ce que la révulſion de l'humeur vicieuſe qui engorge les extrémités des arteres & des bronches, ſe fait plus promptement. Douze ou quinze heures après, tout change de face par la diminution des ſymptomes. La fiévre tombe, l'expectoration difficile & interceptée ſe rétablit, une petite moiteur ſe manifeſte, on voit en peu de tems un changement total dans le malade. Un autre phénomene qui ne ſurprend pas moins, c'eſt que ce remede appliqué à un nombre infini de malades, aucun n'a ſenti la moindre ardeur, ni la moindre difficulté d'uriner.

D'autant que le vice putride ſe développe promptement, il faut lui oppoſer des remedes qui agiſſent de même. Ainſi il eſt important d'employer dès le commencement les anti-putrides les plus énergiques, & qu'une expérience heureuſe apprend à ne pas craindre dans les maladies inflammatoires. Pour ſeconder le ſuccès des premiers ſecours, je fais donner toutes les trois ou quatre heures un bol compoſé avec la racine de contrayerva en poudre, le camphre & le nitre, ou autres bols béchiques & diaphorétiques, ſuivant l'exigence du cas; l'oximel ſcillitique, le ſirop d'althéa avec l'eau de ſcabieuſe, d'impératoire ou de ſcordium, avec un peu d'huile d'amandes douces, lorſque la toux eſt trop violente & importune.

Ces ſecours préparent ordinairement à une réſolution convenable, par la voie de la tranſpiration & de l'expectoration ; & comme on doit attendre de ces évacuations un événement plus heureux que de toute autre, on doit préférer & inſiſter ſur les remedes qui les favoriſent. Suivant les indications qui ſe préſentent on réitere dans les intervalles les minoratifs, les apozemes purgatifs, les lavemens, les tiſanes ſimples, pectorales ou nitrées, les doux cordiaux & légers diaphorétiques, & autres remedes appropriés & indiqués.

On obſervera que dans les embarras de la poitrine, le ſang qui trouve un obſtacle à ſon paſſage ſe détermine en plus grande quantité vers les parties ſupérieures, & forme des engorgemens dans le cerveau, d'où il en réſulte ſouvent le délire, ou du moins des maux de tête violens ; la doctrine de la dérivation s'accorde avec l'expérience, la ſaignée de la jugulaire produit dans ce cas des effets merveilleux, en dégageant le poumon & les autres viſceres de la poitrine, elle débarraſſe le cerveau. Tous les fâcheux ſymptomes ſemblent ſe diſſiper, tout change au bien & à l'avantage du malade. On doit donc par conſéquent, dans cette circonſtance, regarder la ſaignée de la jugulaire préférable à celle du pied, qui attire une plus grande quantité de liqueurs dans une partie déja engorgée.

LETTRE

*De M. RAZOUX, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de Nîmes, à M*** Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, contenant le journal d'une inoculation.*

MONSIEUR,

Vous êtes partiſan zélé de l'inoculation, vous en parlez avec éloge, vous la défendez contre ſes adverſaires, vous ſouhaitez de voir cette méthode s'introduire dans notre Province; il eſt juſte que je vous rende compte de notre eſſai, vous y prenez trop de part pour vous le laiſſer plus long-tems ignorer. M. Nicolas le fils, Chirurgien de cette Ville, a fait cette opération. Je me flate que vous lirez avec plaiſir le Journal que je vous envoye; j'ai ſuivi pas à pas le cours de cette maladie; j'en ai vu le commencement, le progrès & la fin. J'ai fait même quelques obſervations ſur le pouls, que je ſuis charmé de vous communiquer. Elles m'ont paru ſingulieres, mais elles ne peuvent avoir un certain dégré d'authenticité & de certitude, qu'autant qu'elles ſeront confirmées par

d'autres qu'on peut faire ſur les inoculés. Voici l'ordre des préparations que nous avons employées, & l'hiſtoire de la maladie.

27 Avril 1757, la nommée Magdelaine Julian, jeune fille de quatre ans & ſept mois, a été purgée aujourd'hui pour commencer les préparations néceſſaires à l'inoculation. Cet enfant eſt très-bien conſtituée, & d'un bon tempérament.

28. Elle a pris ce matin une ſoupe au lait (de chevre); elle a mangé à diner une ſoupe à la viande (*a*), un petit morceau de mouton bouilli, mais très-peu, à gouter une taſſe de lait coupé avec une infuſion de capillaire, & le ſoir du ris au lait.

29, 30. Premier Mai, 2, 3, 4, on a ſuivi le même régime, en faiſant quelques légers changemens par intervalles. On a ſeulement obſervé de donner à cet enfant du lait deux fois par jour au moins.

5. Elle a pris ce matin un ſyrop purgatif, qui l'a vuidée trois ou quatre fois. Ses déjections étoient griſâtres claires au commencement; elles ont changé de nature & de couleur les jours ſuivans.

(*a*) Le choix des ſujets eſt une choſe qu'on ne ſçauroit trop recommander; c'eſt à cette précaution que les Inoculateurs doivent preſque tous leurs ſuccès. On ne doit jamais inoculer une perſonne d'un mauvais tempérament, ou du moins ne le doit-on faire qu'avec les préparations convenables. M. Ranbi même eſt d'avis de ne point opérer ceux dont la conſtitution exigeroit des grandes préparations.

6 & 7 Mai. Même ſirop, même effet.

8. On l'a remiſe au lait comme cy-devant.

9, 10, 11 & 12. On a continué le même régime.

13. L'enfant a été purgé aujourd'hui; cette purgation ne l'a preſque point vuidée. Elle avoit fait dans la nuit précédente une ſelle aſſez copieuſe; & après avoir pris ſa purgation, elle n'a été que deux fois à la garderobe en très-petite quantité. Elle a pris le ſoir une crême d'avoine au bouillon.

14. On lui a donné ce matin un œuf frais, à diner une ſoupe à la viande & un peu de pain, le ſoir une crême d'avoine au bouillon. Au reſte pendant tout le tems des préparations, elle a bu à ſon ordinaire une tiſane de chiendent & de feuilles de capillaire.

15. *Premier jour de l'opération.* A quatre heures du ſoir Magdelaine a été inoculée par M. Nicolas; il n'y avoit que M. Baux, Médecin, & moi, préſens à cette opération. Le Chirurgien a fait à chacun des bras (à la partie extérieure vers l'attache du deltoïde) une très-légere inciſion avec un biſtouri, qui à peine a entamé la peau; il a commencé par le bras gauche: l'inciſion n'a pas donné deux gouttes de ſang: il a écarté les bords de la plaie, qui eſt d'environ un pouce; & après y avoir inſinué un brin de fil variolique (*a*)

(*a*) Ce fil avoit été apporté de Geneve par M. Nicolas,

de la même longueur ; il a appliqué deſſus un plumaceau garni de baume d'*arceus*, un emplâtre légérement enduit de cérat & de *diapalme*, une compreſſe & une bande qui fait pluſieurs tours ſur le bras ; il a couſu le bout de la bande, afin que l'enfant ne dérangeât pas cet appareil, en ſe remuant ; il a fait enſuite au bras droit la même opération avec autant d'exactitude ; l'inciſion a été un peu plus profonde. Pendant tout le tems de l'opération Magdelaine n'a pas donné le moindre ſigne de douleur, & depuis ce jour elle n'a point quitté ſa chambre. Le thermometre de M. de Reaumur étoit au 17e dégré au-deſſus du terme de la glace. Nous avons compté le nombre de pulſations que le pouls de notre malade donnoit pendant une minute ; elles alloient de 60 à 65.

16. *2 de l'Opération.* L'inoculée ſe porte tout-à-fait bien : elle a mangé ce matin un œuf à ſon déjeuner ; une ſoupe à la viande & une pomme cuite à diner ; quelques biſcuits à gouter, & une ſoupe ſeulement le ſoir. Le pouls donne le même nombre de pulſations qu'hier.

17. *3 de l'Opération.* Même régime à-peu-près qu'hier. Nous avons levé l'appareil

qui l'automne dernier fut ſuivre dans ſa pratique M. Tronchin ; il avoit été imprégné de pus variolique le 7 Octobre 1756, ſept mois & huit jours avant que nous l'employaſſions.

aujourd'hui à quatre heures du ſoir (après quarante-huit heures); nous avons trouvé le fil variolique exactement à la même place où il avoit été introduit, le plumaceau, l'emplâtre & la bande n'avoient point été dérangés; les deux inciſions ont ſuppuré, le fil a paru couvert de pus auſſi-bien que le plumaceau; l'inciſion du bras gauche a plus ſuppuré que celle du bras droit; le plumaceau de ce côté étoit teint du ſang qui devoit avoir coulé lors de l'opération, l'impreſſion du ſang n'alloit pas plus loin. On a enlevé doucement le fil variolique avec des pinces; on a appliqué deſſus un plumaceau garni de *baſilicum*, l'emplâtre de cérat, la compreſſe, la bande, &c. Notre petite malade a été fort gaie pendant qu'on la panſoit; preuve convaincante qu'on ne lui faiſoit aucun mal. J'oubliois de dire que nous avons obſervé de faire coucher cet enfant ſur le dos pendant les deux nuits qui ont ſuivi l'opération, de peur qu'en ſe tournant ſur les côtés, elle ne dérangeât l'appareil. Les pulſations vont de 65 à 70. Le thermometre eſt au 15 $\frac{1}{2}$.

18. *4 de l'Opération*. Même régime. Le panſement a été fait à quatre heures du ſoir. Les deux inciſions ont ſuppuré; celle du bras droit un peu plus aujourd'hui que celle du gauche; le plumaceau a été taché longitudinalement par le pus; la plaie eſt belle,

les bords bâillent un peu. La malade paroît toujours fort contente. Elle a le ventre aſſez libre ; elle va chaque jour une fois à la garde-robe. Les pulſations vont de 70 à 78. Le thermometre eſt au $14\frac{1}{3}$.

19. *5 de l'Opération.* Notre inoculée a pris ce matin une ſoupe à l'eau, un potage à la viande & un peu de pain à diner ; quelques pruneaux à gouter, & du ris au bouillon le ſoir. Nous avons remarqué ce matin que le ventre étoit un peu tendu ; elle n'avoit point été à la ſelle ; c'eſt ce qui nous a engagé à lui donner des pruneaux, qui ont produit l'effet que nous attendions ; le ventre eſt devenu ſouple. Les inciſions n'ont preſque pas ſuppuré aujourd'hui ; celle du bras droit paroît avoir les deux bouts un peu durs ; elle eſt fermée au quart ; celle du bras gauche l'eſt un peu plus. La petite eſt toujours gaie, contente ; cependant les pulſations augmentent conſidérablement ; elles ont été ce ſoir de 80 à 86.

20. *6 de l'Opération.* Nous avons ſuivi le régime d'hier. Au reſte la boiſſon ordinaire de notre malade depuis le jour de l'opération, eſt une tiſane d'orge & de capillaire ; elle paſſe très-bien les nuits & dort tranquillement. L'inciſion du bras droit commence à prendre les caracteres qui annoncent la petite vérole, je veux dire que les bords paroiſſent tant ſoit peu durs & enflammés, avec

une empreinte de ligne blanche tout le long; l'inciſion gauche eſt preſque fermée; les bords ſont cependant rénitens. Même nombre de pulſations.

21. *7 de l'Opération.* Magdelaine a mangé ce matin un œuf à la coque; à midi une ſoupe & une pomme cuite; à gouter quelques biſcuits, & le ſoir du ris au bouillon. L'inciſion du bras droit n'a preſque plus ſuppuré; la rougeur, la dureté, la ligne blanche ne ſont plus des ſignes équivoques. Le bras gauche n'a point ſuppuré du tout; la plaie n'eſt point fermée, quoiqu'il parut hier qu'elle devoit l'être naturellement; on a ôté le plumaceau ſec; les bords ſont durs, rouges, rénitens, avec l'empreinte blanchâtre. La malade eſt toujours bien gaie, quoique depuis midi ſes lévres ſoient brûlantes, & qu'elle ſe plaigne d'une ſenſibilité douloureuſe au bras droit. A quatre heures du ſoir les pulſations étoient à 100 dans une minute; à huit heures du ſoir, à dix heures & à minuit même nombre de pulſations.

22. *8 de l'Opération. Premier de la fiévre.* Notre malade eſt au bouillon clair, qu'on lui donne de trois en trois heures. A huit heures du matin ſon pouls donne 110 pulſations; elle a un larmoyement aſſez conſidérable: elle ne ſe plaint cependant de rien de bien marqué; mais on reconnoît en elle un malaiſe général, un aſſoupiſſement qui ne lui eſt

pas ordinaire, une chaleur brûlante, la peau ſeche & aride, une légere moiteur ſeulement à la paume des mains; elle a rendu de l'urine véritablement couleur de citron, à une heure après midi. Son pouls a donné 120 pulſations; la fiévre eſt marquée; elle a des rougeurs au viſage, les yeux toujours larmoyans, la tête péſante. A quatre heures le panſement a été fait à l'ordinaire. Les plaies ſont ſeches, mais elles ne ſont point fermées; les bords ſont blanchâtres, calleux, rénitens, & autour inflammatoires. La fiévre va toujours en augmentant. Les pulſations ſont au nombre de 120 à 130. A ſept heures du ſoir elles ſe portent juſqu'à 150. Auſſi notre malade eſt-elle bien accablée; elle ſe plaint d'une douleur aux aiſſelles, où elle craint qu'on ne la touche; le larmoyement continue, le mal à la tête eſt preſque inſoûtenable, la chaleur du corps violente. A onze heures du ſoir le pouls ne donne que 110 pulſations; tout eſt calme, la malade dort. Quoiqu'elle ſe ſoit éveillée pluſieurs fois, & rendormie à différentes repriſes, on peut dire que la nuit a été aſſez tranquille.

23. *9 de l'Opération. 2 de la fiévre. Premier de l'éruption.* A cinq heures du matin le pouls donne 120 pulſations, à neuf heures même nombre, à midi 110; la malade ne ſe plaint ni de la tête ni des aiſſelles, mais

ſeulement de la plaie droite, où elle reſſent une légere démengeaiſon : ſon ventre eſt tendu & douloureux; elle n'a point été à la ſelle hier, ni juſqu'à préſent midi ; elle eſt fort altérée, & boit beaucoup de ſa tiſane; les rougeurs au viſage ne ſont pas ſi vives; elle a toujours les lévres brûlantes, la langue n'eſt ni blanche ni chargée; elle vient de prendre deux taſſes de thé ; à quatre heures deux autres taſſes. Le pouls donnoit 110 pulſations. Le panſement à l'ordinaire; les plaies ſont totalement ſeches, la ligne blanche eſt bien marquée, les bords calleux, inflammatoires ; l'aſſoupiſſement & le larmoyement tiennent toujours, moins fortement à la vérité; l'urine eſt couleur de citron. Nous n'avons point apperçu dans l'urine le ſédiment blanc dont parlent les Auteurs qui ont traité cette matiere, & qu'ils donnent pour un ſigne pathognomonique de l'éruption. M. Mathieu le Médecin, qui vient de voir notre malade avec moi à ſix heures du ſoir, croit avoir apperçu un bouton de petite vérole à l'œil gauche; aucun autre ne paroît dans tout le corps ; je ſuſpens mon jugement juſqu'à demain.

24. *10 de l'Opération. 2 de l'éruption.* Notre malade a très-bien paſſé la nuit; l'éruption eſt certaine; les boutons de petite vérole ne ſont plus douteux; celui de l'œil gauche, qui parut hier, eſt le plus gros; elle en a

quatre autres au viſage. Il n'en paroît que cinq à ſix autres dans tout le corps ; la fiévre ſubſiſte, mais moins vivement. A huit heures le pouls ne donne que 106 pulſations : notre malade ſeroit aſſez tranquille ſi ſon ventre n'étoit tendu & douloureux ; c'eſt ce qui nous détermine à lui donner un lavement. Elle a rendu une ſelle copieuſe, le ventre n'eſt plus douloureux. A dix heures elle a pris une dragme de confection hyacinte, & quelques taſſes de thé. A quatre heures du ſoir elle a été panſée ; les plaies ſont dans le même état qu'hier. Même nombre de pulſations que ce matin. A huit heures du ſoir la fiévre eſt tombée totalement. Les pulſations ſont à 80. Nous avons eu une nuit fort tranquille.

25. *11 de l'Opération. 3 de l'éruption.* Magdelaine ſe trouve tout-à-fait bien. Point de rougeurs au viſage, point de fiévre. Le pouls ne donne que 80 pulſations. Les premiers boutons ne ſont point élevés, ils ſemblent même ne devoir pas l'être. On diroit en voyant leur ſommet, qu'ils voudroient ſe ſécher ſans ſuppurer ; nous avons donné à notre malade ce matin à huit heures, une priſe de confection hyacinthe & deux taſſes de thé ; à midi un ſcrupule de poudre de vipere ; à ſix heures du ſoir demi-dragme de confection hyacinthe, quinze grains de poudre de vipere dans un peu d'eau de fleurs d'o-

range ; le panſement s'eſt fait à l'ordinaire ; les plaies ſont toujours ſeches ; elles ne ſont ni ſi dures ni ſi enflammées que les jours précédens. A huit heures du ſoir les pulſations étoient réduites à 70.

26. *12 de l'Opération. 4 de l'éruption.* Les boutons s'élevent très-lentement ; la malade eſt fort tranquille ; elle vient de prendre à huit heures une priſe de confection hyacinthe ; ce ſera la derniere que nous lui donnerons. Les inciſions ſont ſeches ; celle du bras droit l'eſt plus que celle du bras gauche ; il paroît quelques nouveaux boutons dans le corps, & autour des plaies ; ils ont plus d'apparence qu'hier. Les pulſations ſont à 70 comme hier.

27. *13 de l'Opération. 5 de l'éruption.* Les puſtules varioliques ſont bien apparentes aujourd'hui. Elles commencent à ſuppurer ; leur ſommet blanchit. Nous en avons compté ſur tout le corps une trentaine. Magdelaine a mangé une petite ſoupe à midi ; cette ſoupe l'a un peu incommodée ; à deux heures ſon pouls donnoit 100 pulſations dans une minute. Elle a été à la ſelle ce ſoir, ce qu'elle n'avoit pas fait depuis le lavement. Les inciſions ſont ſeches ; elles ſemblent cependant diſpoſées à ſuppurer ; il paroît pluſieurs boutons dans le corps & au viſage, qui rentrent enſuite. Il y en a trois ou quatre autour de chaque inciſion, que l'emplâtre & la

compreſſe retiennent & empêchent de s'élever. A onze heures du ſoir les pulſations étoient réduites à 80.

28. *14 de l'Opération. 6 de l'éruption.* A huit heures du matin le pouls donne de 70 à 75 pulſations. Notre malade va fort bien; elle a mangé une ſoupe à midi qui ne l'a point incommodée comme celle d'hier. A quatre heures même nombre de pulſations. Les inciſions ſuppurent un peu; l'eſcarre paroît vouloir ſe ſéparer; les plaies ſont d'un vilain aſpect; la gauche eſt plus ſeche que l'autre.

29. *15 de l'Opération. 7 de l'éruption.* Les boutons vont à merveille: ils ſuppurent au mieux. Les inciſions commencent auſſi à ſuppurer. L'inoculée va toujours bien; elle a mangé deux ſoupes aujourd'hui, une à midi & l'autre le ſoir. Les pulſations vont de 60 à 70.

30. *16 de l'Opération. 8 de l'éruption.* Nous avons ouvert aujourd'hui une douzaine de puſtules aux bras ou aux jambes, qui nous ont donné aſſez de pus pour imprégner un fil de la longueur de deux pouces. Le pus eſt bien conditionné; les boutons que nous avons percés étoient blancs, & n'avoient pas de cercle rouge à leur baſe. Même régime qu'hier. Même nombre de pulſations.

31. *17 de l'Opération. 9 de l'éruption.* Nous avons donné ce matin à notre malade

un œuf frais ; à diner une ſoupe & un peu de bouilli (c'eſt la premiere fois qu'elle mange de la viande depuis l'opération) ; le ſoir une autre ſoupe. A huit heures du matin les pulſations étoient réduites à 60, & à quatre heures du ſoir elles ont été juſqu'à 80. La digeſtion de la viande doit être néceſſairement la cauſe de cette augmentation. Les plaies ſuppurent abondamment. Les puſtules du viſage ſont ſeches, & celles du corps ſe flétriſſent. Nous avons imprégné un ſecond fil ſur quelques boutons des extrémités que nous avions laiſſé la veille, parce qu'ils ne nous avoient pas parus bien mûrs. Le pus eſt louable, & le fil de blanc eſt devenu jaune.

Premier Juin. *18 de l'Opération. 10 de l'éruption.* Les plaies ſuppurent beaucoup ; l'eſcarre eſt preſque tombée, de même que les croutes du viſage. Les puſtules du corps ſe ſechent. La malade a reſté levée une bonne partie du jour. Elle va aſſez réguliérement à la garderobe. Les pulſations vont de 60 à 70.

2. *19 de l'Opération. 11 de l'éruption.* Suppuration des plaies encore plus abondante. Tout le reſte comme hier.

3. *20 de l'Opération. 12 de l'éruption.* Magdelaine a été purgée aujourd'hui avec ſa médecine ordinaire ; elle l'a priſe avec dégoût, & l'a vomie tout de ſuite. Nous lui avons donné demi-heure après dix grains de

poudre cornachine. Elle a été à la ſelle trois ou quatre fois. Les plaies ſuppurent abondamment ; elles ſe ſont fort aggrandies, ſurtout la droite, dont les bords ſe ſont tellement écartés, qu'elle eſt ovale. Les puſtules ſe ſechent ; les croutes tombent ſans aucune démangeaiſon. Nous avons mis un bout de fil dans l'inciſion du bras gauche pour avoir du pus de la plaie. Le régime ordinaire. Les pulſations de 60 à 70.

4. *21 de l'Opération. 13 de l'éruption.* Nous avons retiré le fil de la plaie, imprégné de pus très-louable & bien blanc. Je crois ce fil auſſi bon pour inoculer, que les deux autres que nous avons déja. Les plaies ſont toujours fort larges; le fonds pouſſe, & on y découvre des grains charnus. Magdelaine a quitté ſa chambre pour la premiere fois ; elle ne ſort point encore de la maiſon. Même régime. Même nombre de pulſations. Le thermometre de M. de Reaumur, placé dans la chambre de l'inoculée pendant tout le tems de la maladie, n'eſt pas deſcendu plus bas que le 13e dégré au-deſſus du terme de la glace, & n'eſt pas monté plus haut que le 17e.

5. *22 de l'Opération. 14 de l'éruption.* La ſuppuration des plaies va toujours à l'ordinaire ; les croutes des puſtules ſont preſque toutes tombées. Même régime. Même nombre de pulſations.

Du 6 juſqu'au 10 Juin. Les plaies ſuppurent tous les jours de moins en moins ; le fonds ſe remplit de fort belles chairs. Nous avons mis aujourd'hui du baume d'*arceus* à la place du *baſilicum* dont nous nous étions toujours ſervis. Magdelaine a pris ce matin ſa médecine ordinaire, qui a très-bien opéré. Elle ſe porte au mieux, elle n'eſt point du tout marquée, il ne paroît pas qu'elle ait eu la petite vérole, elle mange indifféremment de tout.

Le 17 elle a été purgée avec la même médecine que cy-deſſus.

Du 15 au 20 les inciſions ſe ſont totalement cicatriſées d'elles-mêmes. Magdelaine ſort depuis deux ou trois jours ; elle n'eſt plus malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

Sur les effets des combinaiſons de l'acide nitreux avec l'eſprit de vin, dans quelques maladies ; par M. MAJAULT, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Je ne prétens point donner dans cette courte Diſſertation, un détail de tous les avantages que la Médecine peut tirer de

l'uſage interne de l'æther nitreux, & d'une liqueur à laquelle j'ai donné le nom de liqueur anodine nitreuſe. Je me bornerai à rendre compte en peu de mots des motifs qui m'ont déterminés à employer ces deux préparations comme remedes, & je paſſerai enſuite à quelques exemples frappans, des effets ſinguliers que ces liqueurs ont opérées.

On ſera peut-être étonné qu'après avoir employé avec ſuccès pendant l'eſpace de quinze à ſeize ans les deux remedes dont je me propoſe de parler, je me reſtraigne dans des limites auſſi étroites; mais je crois qu'il ſuffit de préſenter aux Médecins intelligens de quoi ſe former une idée juſte des genres de maladies dans leſquelles ces médicamens peuvent être employés, ſans s'engager dans des détails minutieux, plus propres à embarraſſer le Médecin qu'à lui tracer la route qu'il doit prendre.

Il y avoit déja long-tems que l'on connoiſſoit le mêlange de l'eſprit de vin & de l'acide nitreux, ſous le nom d'eſprit de nitre dulcifié, & qu'on l'employoit comme apéritif, & propre à guérir les coliques venteuſes, lorſque M. Navier, Médecin de Châlons, envoya à l'Académie des Sciences, dont il eſt Correſpondant, un Mémoire ſur l'æther nitreux (*a*).

Les nouvelles lumieres que les expériences

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1742.

de M. Navier répandirent ſur cette matiere, & ce que Hoffman, Pott, Kunckel avoient dit des produits du mêlange de l'acide nitreux & de l'eſprit de vin, me déterminerent à examiner ſi les effets médicinaux étoient dûs à l'acide nitreux ſur-abondant, que pluſieurs des différentes combinaiſons contenoient; ou ſi au contraire on les devoit aux nouveaux produits qui réſultent de ce mêlange, c'eſt-à-dire, à l'intime union de l'acide nitreux & de l'huile du vin, tellement combiné & uni, que l'acide nitreux ne s'y manifeſte en aucune façon.

Pour cet effet je combinai de l'acide nitreux depuis les proportions que Lemery indique, c'eſt-à-dire, partie égale d'eſprit de vin & d'acide nitreux, juſqu'à celle que preſcrit Hoffman, qui ſont de ſept à huit parties d'eſprit de vin ſur une d'acide nitreux; ayant fait les différens mêlanges, & procédé ſéparément à leur diſtillation après une digeſtion convenable, j'eſſayai tous ces produits avec le papier bleu & avec le ſirop de violette; je découvris, autant qu'on le peut par une expérience auſſi légere, que mes différens eſprits de nitre dulcifiés, quoique beaucoup moins acides après la diſtillation, l'étoient encore en proportions relatives à la quantité d'acide nitreux qui étoit entré dans mes différens mêlanges. Je conſervai la moitié de chacun de mes produits, je diſtillai l'autre

en ajoutant à chacun autant de ſel de tartre que je le croyois néceſſaire pour détruire l'acide ſurabondant. Les diſtillations faites, mes liqueurs ne donnerent plus de preuves qu'elles continſſent de l'acide ſuperflu, & n'eurent plus l'odeur déſagréable de cet acide ; mais au contraire, elles exhaloient un parfum très-ſuave. Ce fut ce plus ou moins d'odeur qui me détermina dans le choix, pour l'uſage projetté.

Les mêlanges faits à quatre ou cinq parties d'eſprit de vin ſur une d'acide nitreux, furent ceux qui avoient le plus cette odeur agréable. Ceux que je fis à deux ou trois parties d'eſprit de vin ſur une d'acide nitreux, mais ſur-tout celui à deux parties ſur une, devoient ou donner de l'æther, ou une liqueur plus aromatique que celle des combinaiſons dont je viens de parler, ce qui n'arriva pas cependant, par la raiſon ſans doute que l'æther s'étoit évaporé lors de l'efferveſcence, que le mêlange de l'eſprit de vin & de l'acide nitreux occaſionne.

Je n'entrerai point ici dans le détail ni des précautions que je pris pour faire mes mêlanges, ni des réſultats de toutes mes opérations ; ce n'eſt pas un Mémoire ſur l'æther nitreux que je me propoſe de donner ici ; d'ailleurs il ſeroit difficile que j'ajoutaſſe aux recherches de Hoffman, Kunckel, Pott, & de tant d'autres Médecins ou Chymiſtes qui ont

ont ou parlé, ou traité de cette matiere; mais ſur-tout de MM. Navier & Baumé (*a*), qui ont répandu ſur ce point le jour le plus lumineux. Il ſuffit de faire remarquer que mes liqueurs diſtillées ſur l'alcali fixe, ne pouvoient être alors autre choſe que de l'eſprit de vin chargé de plus ou moins d'æther nitreux, ſelon qu'il étoit entré plus ou moins d'acide dans le mêlange, & que celui qui avoit le plus de parfum étoit auſſi celui qui contenoit le plus d'æther, auquel je donnerai déſormais le nom de liqueur anodine nitreuſe, tant à raiſon de ſes vertus, que pour diſtinguer ce médicament de la liqueur anodine d'Hoffman, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie.

Il fut queſtion de mettre en expérience ce que j'avois projetté; je donnai la préférence, comme je l'ai déja dit, à celui de mes produits qui avoit le plus de parfum, je l'employai d'abord dans les coliques venteuſes, pour éprouver ſi ma liqueur dépouillée d'acide, pouvoit mériter le nom d'eſprit contre la colique, *ſpiritus anti-colicus* (b), comme on l'a donné à celle qui con-

(*a*) M. Baumé, Maître Apoticaire de Paris, dans un Ouvrage ſur l'æther qu'il vient de donner au Public, y traite de l'æther nitreux: il y indique des procédés très-faciles, & des combinaiſons très-juſtes. Ceux qui voudront faire quelques tentatives, n'auront qu'à ſuivre ſon cinquieme procédé, page 282.

(*b*) Les Allemands appellent l'eſprit de nitre dulcifié or-

tient encore de l'acide, & mes tentatives furentſuivies des plus heureux ſuccès; d'abord je ne fis prendre que vingt-cinq gouttes de mon remede; je le donnai bientôt après juſqu'à un gros, dans trois ou quatre onces d'eau commune, ou d'un véhicule convenable. Mes expériences qui ont été ſouvent répétées, vû que cette maladie n'eſt que trop commune, m'ont aſſuré que l'eſprit de vin qui contient une certaine portion de la liqueur ætherée nitreuſe ſans acide ſurabondant, agit avec plus d'efficacité & plus promptement que celle qui en contient encore. J'oſe même dire que la rapidité avec laquelle cette liqueur détruit les coliques venteuſes, m'a étonné, & étonnera ceux qui l'expérimenteront.

Après ces expériences il étoit naturel de conclure que ce remede devoit convenir dans la timpanite; auſſi ai-je obſervé que cette maladie qui réſiſte aſſez ordinairement aux carminatifs, & aux autres remedes qu'on employe communément en pareil cas, cede très-ſouvent à l'uſage de la liqueur anodine nitreuſe.

J'examinai enſuite ſi la vertu diurétique de l'eſprit de nitre dulcifié n'avoit pas été altérée, en convertiſſant ce médicament en liqueur anodine nitreuſe, d'autant plus qu'il étoit aſſez raiſonnable de préſumer que la

dinaire, *Spiritus anti-colicus*, à raiſon de la propriété que ce remede a de guérir la colique venteuſe.

vertu diurétique pouvoit être dûe à l'acide que contient l'eſprit de nitre dulcifié ordinaire. Je ne manquai pas d'occaſion de lever mes doutes ſur ce point; & ce que je vais rapporter ſuffira, ce me ſemble, pour établir la preuve que l'acide ſurabondant n'eſt pas ce qui conſtitue la vertu diurétique de l'eſprit de nitre dulcifié.

M. Julliot, Marchand, rue S. Honoré, d'un tempérament délicat, fut attaqué de la goutte à l'âge de quarante ans; le régime & l'uſage des purgatifs ſouvent répetés, détruiſirent l'humeur goutteuſe, ou du moins l'énerverent tellement, qu'il n'éprouva plus d'accès de cette maladie: à l'âge de ſoixante & dix-huit ans, les reins qui depuis long-tems n'avoient pas fait parfaitement leurs fonctions, ceſſerent preſque de les faire, & ne filtroient plus qu'une très-petite quantité d'urine très-épaiſſe & très-âcre, que le malade rendoit accompagnée de douleurs aſſez vives. On avoit inutilement & pendant long-tems tenté l'uſage de tous les remedes que l'on employe en pareil cas. Lorſque je vis le malade pour la premiere fois, il y avoit déja long-tems qu'il ne rendoit plus qu'une ou deux onces d'urine en vingt-quatre heures, goutte à goutte, qui lui faiſoient éprouver les douleurs les plus aiguës. Il étoit d'une foibleſſe & d'une maigreur extraordinaire. Devoit-on ſe flater de quelque ſuccès dans

un pareil état, & ſur-tout à l'âge de quatre-vingt ans ? Cependant quoiqu'on eût décidé de ſon ſort, je crus devoir tenter l'uſage de la liqueur anodine nitreuſe, dont j'avois déja éprouvé pluſieurs fois l'efficacité dans des circonſtances de même eſpece. J'alliai ce remede aux cordiaux, vû la foibleſſe du malade, & aux huileux & aux mucilagineux, tant à raiſon des douleurs qu'il éprouvoit, que pour des motifs particuliers que je détaillerai tout à l'heure.

Je fis donc compoſer une eſpece de looch blanc cordial, dans lequel on mit deux gros de liqueur anodine nitreuſe. Le malade prit ce mêlange cuillerée par cuillerée en vingt-quatre heures ; & pendant la nuit qui ſuivit l'uſage de ce remede, il rendit deux pintes & demi d'urine, meſurées, ce qui fait environ ſix livres. Il a encore vécu deux années ; les urines ont aſſez bien paſſé pendant le reſte de ſa vie, & n'eſt pas mort de maladie qui fût analogue à celle dont il eſt ici queſtion.

J'ai depuis employé encore l'eſprit de nitre dulcifié, & la liqueur anodine nitreuſe, pour donner du reſſort aux vaiſſeaux des reins ; mais j'ai conſtamment obſervé que cette derniere étoit plus ſûre dans ſes effets, qui n'ont jamais variés, quoique je la combinaſſe avec des remedes appropriés aux circonſtances.

Il eſt important de faire remarquer que la

liqueur anodine nitreuſe n'opere jamais avec plus d'efficacité (lorſqu'il eſt queſtion de rendre le ton aux vaiſſeaux des reins), que lorſqu'elle eſt enveloppée d'une petite portion huileuſe & mucilagineuſe. Apparemment que ce remede trop volatil ſe perd rapidement par la tranſpiration, & que ne ſéjournant point aſſez dans le ſang, il ne peut produire ſes effets; & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt important de le joindre à un remede qui lui ſoit analogue, & qui ſoit propre à l'envelopper & à le retenir.

De ce que je viens de rapporter des vertus tant carminatives que diurétiques, de la liqueur anodine nitreuſe, il faut néceſſairement conclure que l'acide nitreux ſurabondant que contient l'eſprit de nitre dulcifié, n'eſt point le principe agiſſant dans ce remede; mais la partie huileuſe du vin intimement liée à l'acide nitreux; ou plutôt l'æther nitreux dont l'eſprit de vin ſe trouve chargé dans la liqueur anodine nitreuſe.

DESCRIPTION

D'un abſcès fiſtuleux à l'oreille externe avec carie, depuis le timpan juſqu'à l'apophyſe maſtoïde, adreſſée à l'Auteur du Journal, par M. BARATTE, Chirurgien à Belle-iſle-en-mer.

MONSIEUR,

L'Obſervation que j'ai l'honneur de vous adreſſer ſur une maladie Chirurgicale, qui a été guérie contre toute eſpérance, n'eſt point un fait dont je puiſſe me glorifier; cette cure a été faite par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital militaire de cette Ville. Des raiſons particulieres de ménagement pour l'Académie de Chirurgie, & les égards qu'il doit aux ordres qui émanent de cette Compagnie, l'ont empêché de vous en envoyer lui-même le détail. Voici le fait:

Au commencement de l'année 1755, un ſoldat du Régiment de Boulonois, nommé la Sonde, vint à l'Hôpital militaire de cette Ville; il ſe plaignit d'avoir fait une chûte huit ou neuf mois auparavant; il étoit tombé ſur des pierres du côté gauche de la tête, qui avoit ſupporté tout l'effort du coup. Il ſentit immédiatement après cet accident, une

péſanteur à la tête & des étourdiſſemens, qui le tourmentoient ſans relâche ; au bout de quelque tems il éprouva des douleurs cuiſantes ſur toute la partie gauche de la tête ; il ſe forma un dépôt ſur l'oreille externe ; la tumeur avoit une étendue conſidérable, on l'ouvrit, tous les tégumens étoient rongés, tant au-deſſus du crotaphite qu'autour de l'oreille ; il n'y avoit que l'anti-tragus, qui n'étoit point encore totalement endommagé ; l'ouverture faite, il en ſortit une quantité conſidérable de matiere grumeleuſe, noirâtre, par pelotons, & d'une fétidité inſupportable. Le crotaphite ſe trouva dépouillé, ſur-tout dans la partie inférieure & la plus tendineuſe ; l'oreille externe & l'apophyſe maſtoïde où étoit le foyer, l'étoient de même ; les membranes communes du muſcle temporal étoient également conſommées par le pus ; la mauvaiſe qualité de cette matiere, jointe à l'époque déja aſſez reculée de la chûte, fit augurer à M. Rochard que le traitement de cette maladie ſeroit très-long, & que la cure en ſeroit faſtidieuſe. Il faut obſerver auſſi que cet homme étoit ſujet à une humeur catharrale, qui augmentoit la fluxion autour de l'abſcès, & n'y faiſoit qu'entretenir la ſuppuration.

On a commencé par dilater la plaie, afin de donner toujours une iſſue au pus, & de mettre à découvert l'origine du mal. L'ulcere

fut panſé avec les digeſtifs ſpiritueux, plus ou moins actifs & pénétrans, ſelon l'état du fond de la plaie, & les différentes gradations du mal. Quoique la plaie parût ſe remplir de chair bien conditionnée, M. Rochard s'apperçut qu'elle ne prenoit pas une bonne tournure, mais celle d'une plaie véritablement fiſtuleuſe. Il jugea donc à propos de ſcarifier toutes ces parties, & d'enlever une bonne portion du crotaphite, & des deux lames du péricrane; il ſurvint de la fiévre, des mouvemens convulſifs dans la mâchoire, qui étoit fort douloureuſe; M. Rochard diſſipa ces accidens avec des ſaignées, des antiphlogiſtiques & des calmans; il s'étoit ſervi cy-devant des exfoliatifs fort doux; mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas parvenus juſqu'au ſiége du mal, ſoit que l'exfoliation premiere n'eût pas été aſſez conſidérable, ou que la nature de l'exfoliatif n'eût pas été aſſez efficace, M. Rochard augura que le cautere actuel rempliroit mieux ſon attente; il en fit uſage ſur toute la partie découverte, en ſe ſervant d'un inſtrument proportionné & moulé, convenablement à l'étendue & à la profondeur de cette gangrene. Il eut grand ſoin de garantir les parties environnantes de l'effet de ce cruel remede; il emporta par ce moyen quelques petites lames d'os qui étoient cariées. Malgré toutes ces attentions, cette maladie s'annonça toujours avec beaucoup

d'opiniâtreté. Les teintures de mirrhe, d'aloës, d'euphorbe, les huiles de gayac, les eſſences de thérébentine, le baume de Fioraventi, le baume verd de mets, &c. ne furent point oubliés; les remedes internes de concert furent adminiſtrés, comme les purgatifs fondans, & même quelquefois hydragogues & ſouvent répetés; on employa auſſi les aromatiques, les céphaliques rendus apéritifs, à cauſe du vice catharrale. On mit en uſage enſuite les décoctions des bois ſudorifiques. Comme tous les remedes qu'avoit appliqué M. Rochard ſur l'oreille extérieure, l'avoient fait tomber, il trouva les moyens de voir les progrès du mal, qui s'étendoit viſiblement juſqu'à la caiſſe du tambour. On eut recours aux injections déterſives. Par le moyen d'une curette M. Rochard retira une grande quantité d'humeur ſébacée rance & fétide, réunie par pelotons, qui empêchoit l'évacuation du pus. Immédiatement après cette opération, le malade fut conſidérablement ſoulagé. Mais comme M. Rochard s'apperçut que les exfoliatifs dont il s'étoit ſervi, n'avoient été d'aucune utilité, & qu'il y avoit toujours carie dans les os & ſur l'apophyſe maſtoïde, il eut recours à une diſſolution mercurielle, dont il injecta ces parties, & dont il chargea quelques morceaux de charpie qu'il mit deſſus. Ce dernier remede eut un ſuccès marqué, car l'exfoliation ſe fit

de jour en jour ; & M. Rochard eut la ſatisfaction de voir les os bien réparés, & la plaie ſe remplir de chair louable. Depuis plus d'un an ce ſoldat jouit d'une ſanté parfaite, & ne ſe reſſent nullement de ſa maladie.

Vous ſentez auſſi bien que moi, Monſieur, combien cette cure fait d'honneur à M. Rochard ; il ne faut, pour en être perſuadé, que réfléchir ſur la conduite qu'il a tenue, & bien connoître la nature des abſcès profonds de l'oreille : au reſte vous me permettrez d'obſerver que de tous les remedes dont on ſe ſert pour l'exfoliation des os cariés, M. Rochard m'a aſſuré qu'il n'y en a point de plus efficace que la diſſolution mercurielle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DESCRIPTION

De pluſieurs tumeurs carcinomateuſes, formées ſur le nez & aux environs, dont une peſoit cinq onces & demie, extirpées en Octobre 1753, par M. CIVADIER, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps.

M. Vermeil, Lieutenant-Général du Queſnoy, eſt celui qui fait le ſujet de cette opération. Il eſt actuellement âgé de cinquante-ſept ans, d'un tempérament vif & ſanguin, & fort ſujet à des éréſipeles à la tête ; ſon

viſage eſt ordinairement rouge & couperoſé; ces infirmités ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'elles ſont héréditaires, & que preſque toute ſa famille en eſt également attaquée. Il eſt cependant parvenu juſqu'à l'âge virile ſans que ſa vie ait été traverſée par aucune indiſpoſition particuliere.

Il y a environ une vingtaine d'années qu'il lui ſurvint à la racine & à la partie un peu latérale du nez, une tumeur qui n'a fait à la vérité que des progrès inſenſibles, mais qui par la ſuite du tems eſt devenue ſi conſidérable, qu'elle étoit du volume d'une groſſe poire (*a*). Il eſt difficile de s'imaginer combien cette excroiſſance contre nature étoit à charge au malade, & combien elle le rendoit difforme. Il ſuffit de dire qu'elle tomboit juſques ſur la lévre inférieure, qu'elle gênoit conſidérablement la parole, & qu'il étoit contraint de la ſoulever chaque fois qu'il vouloit prendre de la nourriture.

Quelque grande que fût cette incommodité pour le malade, & la ſujétion cruelle à laquelle elle l'expoſoit, il ſe vit encore l'objet de nouveaux malheurs. Il ſe forma dans le voiſinage de cette tumeur monſtrueuſe d'autres excroiſſances, qui étoient des rejettons de la premiere, qui ſembloient en ſemer le germe par tout le viſage, & qui ſervoient

(*a*) Voyez la Figure nº I.

à augmenter les alarmes du malade, & à multiplier les obſtacles de ſa guériſon.

Ces tumeurs étoient au nombre de quatre, & de la même nature que celle que j'ai décrite.

La premiere ſituée ſur la ſuture tranſverſale, avoit la figure d'une truffe, & étoit de la groſſeur d'une noix (*a*). La ſeconde moins groſſe que la précédente, mais de même figure, prenoit naiſſance au-deſſous du grand angle de l'œil (*b*).

La troiſieme faiſoit corps avec l'aile droite du nez, & reſſembloit en groſſeur & en figure à une amande dans ſa coque (*c*).

La quatrieme & la derniere enfin étoit placée un peu au-deſſus de l'aile gauche du nez, repréſentant une petite aveline, & ayant la forme d'une crête de coq (*d*).

Toutes ces tumeurs formoient ſur le viſage un poids incommode, & un aſpect déſagréable; ce qui rendoit le malade très-impatient de s'en voir délivré. Mais quelque déſir que j'euſſe de le ſatisfaire, j'avouerai que je n'aurois jamais oſé tenter une opération ſi critique, ſi je n'euſſe ſoupçonné que le malade auroit été par la ſuite dans le danger d'étouffer, par le poids & la ſituation de cette tumeur. Je conſultai en conſéquence le 10

(*a*) Voyez la Figure n° 2.
(*b*) *Ibid.* n° 3.
(*c*) *Ibid.* n° 4.
(*d*) *Ibid.* n° 5.

Septembre 1753 avec MM. Lambert, Chigien-Major de l'Hôpital du Queſnoy, Manviel, Chirurgien-Major du Régiment de Poitou, & la Guert, Chirurgien de M. le Prince de Soubiſe, pour déterminer le parti le plus ſûr qu'il y avoit à prendre dans cette maladie. Nous convinmes qu'il falloit en venir à l'opération.

Je préparai le malade pendant un mois par les ſaignées, les bouillons, le petit lait, les bains & les lavemens; je le purgeai, & le onze Octobre j'extirpai la plus groſſe de ces tumeurs, dont j'ai donné la deſcription. Elle étoit d'une dureté inexprimable, & elle étoit étroitement unie avec le nez & les cartilages. J'eus grand ſoin, en faiſant mon opération, de diriger mon ſcalpel, de façon que je conſervois la forme naturelle du nez, & que je n'endommageois pas les cartilages ni les muſcles pyramidaux, qui ſont les organes qui ſervent à la dilatation des narines. Il ſurvint une hémorragie conſidérable, qui me mit dans la néceſſité de panſer promptement le malade, & de remettre l'extirpation des autres tumeurs à une occaſion plus favorable. Je laiſſai mon appareil pendant trois jours, après lequel tems je trouvai la plaie en ſuppuration. Malgré l'hémorragie par laquelle le malade avoit perdu beaucoup de ſang, il fut attaqué d'une éréſipele au viſage, accompagnée d'une fiévre aſſez forte, qui

exigea des ſaignées multipliées, & qui céda au bout de huit jours. J'emportai de même, au bout de ce tems, la tumeur ſituée ſur la ſuture tranſverſale ; cette opération fit naître une ſeconde éréſipele, mais qui ſe termina en ſix jours. J'en fis de même de la troiſieme, placée ſous le grand angle ; il n'en ſurvint aucun accident, & je terminai mes opérations quatre jours après, par l'extirpation des deux dernieres, auquel tems la premiere étoit déja cicatriſée, & preſque totalement guérie.

Tout ce traitement dura ſix ſemaines, au bout deſquelles le malade étoit en pleine ſanté ; & les cicatrices heureuſes qu'il portoit ſur ſon viſage, devinrent des preuves complettes de ſa guériſon, & les ſeuls reſtes de ces incommodités paſſés. Tous ſes amis en croyoient à peine leurs propres yeux, tant la métamorphoſe étoit grande.

J'ai terminé la cure par un régime & par un cautere au bras, pour le préſerver des indiſpoſitions trop communes dans ſa famille. Tout a réuſſi au-delà de mes eſpérances ; car depuis quatre ans il jouit de la meilleure ſanté du monde.

J'ai peſé chacune de ces tumeurs : on trouvera à la planche que j'ai fait graver, leurs poids reſpectifs.

DÉTAIL

D'une maladie épidémique qui a régné à Seclin en 1756; par MM. DEHENNE, DE CYSSAU, Médecins à Lille, MARTIN, DUEZ, Médecins à Seclin.

La maladie épidémique qui regne à Seclin depuis le mois de Décembre de l'année 1755, eſt une fiévre putride continue rémittente.

Cette fiévre eſt dans quelques-uns inflammatoire, dans d'autres bilieuſe, tantôt elle eſt inflammatoire & bilieuſe en même tems, ſouvent elle eſt vermineuſe, tantôt catharrale & tantôt maligne. Il eſt des malades chez qui pluſieurs de ces eſpeces ſe rencontrent, & d'autres chez qui toutes ces eſpeces ſe réuniſſent.

A examiner cette fiévre avec la plus grande attention, on reconnoîtra qu'elle eſt de l'eſpece de celle qui a parcouru en 1755, une une partie de la France, comme Paris, Bourbon-Lancy en Bourgogne, Carrouge en Normandie, & dans cette Province de Frandres Françoiſe, Lomme, Capinghem, Lamberſart, & actuellement Seclin, nous en avons vu & nous en voyons encore à Lille.

La cauſe prochaine de cette maladie conſiſte dans des ſubſtances hétérogenes âcres,

qui irritent les vaiſſeaux & excitent l'action des arteres. Les cauſes éloignées de cette maladie ſont un air humide & chaud; dans ce pays depuis un an il pleut preſque tous les jours, & il n'y a point eu de gelée pendant ce dernier hyver. Les alimens ou les boiſſons ſont de mauvais caractere ou mal digérés; le bled de la derniere recolte, & qu'on mange ici, eſt un peu germé.

Dans le *premier état* de la maladie, qui eſt ſon commencement, les malades ſe plaignent que leur tête eſt priſe, qu'elle eſt lourde, peſante, étourdie; que les reins leur font mal, qu'ils ſe ſentent dans un accablement douloureux & univerſel, l'appétit eſt perdu, quelquefois il y a envie de vomir, l'eſtomac ſouffre, la ſoif n'eſt pas cependant importune, les ſelles s'arrêtent, les urines ſont ſouvent naturelles, quelquefois rouges, le pouls eſt fiévreux, ſans pourtant de chaleur brûlante à la peau, ni de rouge au viſage ni aux yeux; les pulſations de l'artere ne ſont pas ordinairement violentes; la langue eſt ſeche dans quelques-uns, dans d'autres elle eſt humide.

Dans le *deuxieme état*, qui eſt celui de l'augmentation, les ſymptomes ſont plus ſérieux, & ils varient ſelon l'eſpece de la maladie. Quand la fiévre putride eſt inflammatoire, le pouls devient plus vif, plus dur, la peau plus brûlante; une douleur inſupportable ſe fait ſentir dans la tête, dans la poitrine,

trine, ou dans le ventre; les yeux deviennent plus allumés, le viſage plus rouge, les urines plus échauffées, les redoublemens plus vifs; le ſang eſt rouge, ferme, ſec, & quelquefois coënneux. Quand elle eſt bilieuſe, les malades ont la bouche mauvaiſe, la langue chargée; ils ont des envies de vomir, ils ſe plaignent d'une eſpece de barre qu'ils ſentent à l'eſtomac, il ſurvient des vomiſſemens dans quelques-uns, des diarrhées dans les autres; les urines ſont d'une couleur foncée, les redoublemens ſont précédés d'un friſſon; le ſang eſt d'une bonne conſiſtance, & la ſéroſité eſt jaunâtre. Quand elle eſt catharrale, les malades ſe plaignent d'une oppreſſion de poitrine, ils ſont fatigués par une toux importune, la langue alors eſt blanchâtre; quelques-uns jettent des crachats enſanglantés, d'autres les jettent jaunâtres, le ventre fournit peu de choſes, le ſang eſt coënneux. Quand elle eſt maligne, le pouls eſt très-peu fiévreux, la tête ſe prend davantage, la langue devient ſeche ſans que les malades ſe plaignent d'altération; ils deviennent ſourds, ou ils ſont dans un commencement de délire; la peau eſt ſeche, les urines crues, le ſang eſt beau & un peu ferme. Quand elle eſt vermineuſe, les malades ont des urines blanchâtres, tantôt des maux d'eſtomac, tantôt des douleurs de colique; ils ſentent quelquefois des vers qui montent le long de l'œſophage, ils ren-

dent des vers par le haut ou par le bas, tantôt morts, tantôt vivans.

Dans le *troiſieme état*, qui eſt celui où la maladie eſt dans toute ſa force, les ſymptomes ſont d'autant plus violens, que la cauſe morbifique a plus de vivacité, ou que le malade a des humeurs plus dépravées, ou ſes ſolides moins bien conſtitués; c'eſt alors qu'on remarque qu'ils ont le délire, la langue ſeche, les yeux égarés ou abbatus, le viſage tantôt plombé tantôt d'un rouge pourpré, ſelon que la fiévre eſt dans ſa rémiſſion ou dans ſon redoublement; la reſpiration eſt fort embarraſſée, le ventre météoriſé, les ſelles & les urines s'échappent dans le lit malgré les malades; on obſerve des ſoubreſaults dans les tendons, quelquefois de l'intermittence ou de l'inégalité dans le pouls, la peau eſt quelquefois humide, ſouvent ſeche; en un mot, les ſymptomes propres à chaque eſpece de maladie, ſont pouſſés dans un dégré beaucoup plus violent que dans le deuxieme état.

Dans le *quatrieme état*, où la nature paroît victorieuſe, tous les ſymptomes diminuent, le pouls devient plus tranquille, plus grand, plus ſouple, la peau ſe relâche, la chaleur devient naturelle, la langue eſt bien humide, & il y a quelquefois de la ſurdité, quelques-uns ont des ſueurs critiques ſalutaires, d'autres des crachats purulens, ou des urines qui dépoſent un ſédiment blan-

châtre, on obſerve dans le plus grand nombre des ſelles bilieuſes : ceux qui guériſſent ont ſouvent une faim importune.

En général cette maladie n'eſt point ſans danger, quoique quelques-uns abandonnés à eux-mêmes, ou n'ayant rien voulu prendre que de l'eau ou de la petite bierre, ſoient guéris. L'expérience a prouvé que ceux qui appellent les Médecins à leur ſecours dans les premiers momens de leur maladie, guériſſent ordinairement ; & on ne voit gueres périr que ceux qui, par une économie mal entendue, ou par répugnance pour les remedes, different de ſe confier aux Médecins.

La fiévre putride ſans complication, eſt, ſelon l'expérience, la moins dangereuſe ; la vermineuſe l'eſt davantage, à cauſe de l'irritation que font les vers ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, les ſpaſmes qui en réſultent, &c. Enſuite la bilieuſe, à cauſe de la vivacité des redoublemens & de la chaleur qu'elle produit, &c. Après ſuit la catharrale, par rapport au danger où eſt la circulation de s'éteindre par le défaut de liberté dans les vaiſſeaux pulmonaires, &c. Enfin la plus dangereuſe de toutes, c'eſt la maligne, parce qu'outre que l'humeur morbifique eſt plus âcre, c'eſt que le liquide des nerfs eſt lui-même attaqué. Comme elles ſont ſouvent compliquées, le danger varie ſelon les complications.

Il n'y a que ceux qui ne ſont pas Médecins,

qui peuvent s'imaginer que cette maladie peut être traitée & domptée par une méthode unique & par un ſeul remede.

Le Médecin appellé dès le commencement de la maladie, doit être attentif à ce qui peut dans le malade gêner ou troubler la nature qui va travailler à la coction & à l'expulſion de la matiere qui fait la maladie. C'eſt l'état du malade qui décide ſi la ſaignée eſt utile, s'il faut la multiplier ou s'en tenir à une ſeule, & s'il faut la faire au bras ou au pied.

Si le ſujet eſt chargé d'humeurs dans les premieres voies (ce qu'on connoît par des envies de vomir, des vomiſſemens, peſanteur à l'eſtomac, haleine puante, vertiges, mal de tête répondant au front, des gargouillemens, des envies d'aller à la ſelle ou un cours de ventre léger), il faut que le Médecin ſe hâte de débarraſſer par les émétiques ou les purgatifs à ſon choix, la nature, qui, occupée à expulſer les humeurs dont regorgent les premieres voies, négligeroit ou ſeroit inſuffiſante à la coction & à l'expulſion de la matiere morbifique.

La nature étant miſe à l'aiſe, il eſt de la derniere importance de reconnoître l'eſpece particuliere de la maladie qui ſe préſente à traiter. Si la fiévre putride n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome violent, ſi elle n'eſt marquée par aucun caractere ſingulier de ceux

qui ſuivent, alors on mettra le malade à un régime convenable, & on donnera le tems d'agir à la nature, qui guérira ſi on ne la trouble point.

Mais ſi la fiévre putride eſt inflammatoire, on employera les ſaignées réitérées, les boiſſons délayantes, humectantes, antiphlogiſtiques, nitrées, le petit lait ſeul ou boulli avec le piſſenlit, les tiſanes ſimples avec le chiendent & la régliſſe, ou avec les racines de fraiſier & d'oſeille, un peu d'orge ou d'avoine; le jus des herbes potageres cuites dans l'eau avec un crouton de pain de ménage, ou une livre de rouelle de veau. Le jus d'orange, la limonade, les émulſions, l'eau avec le ſyrop de capillaire, ou celui d'althæa de Fernel, &c. Les lavemens émolliens avec les feuilles de mauve, d'althæa, & la graine de lin ou l'huile de cette ſemence; les fomentations émollientes faites avec le bouillon blanc, la mauve, l'althæa cuites dans le lait. Les loochs faits avec l'huile d'amandes douces, le ſyrop d'althæa & celui d'orgeat, ou bien avec l'huile d'olives fine & le ſyrop de capillaire, y ajoutant partie égale de jus d'orange.

Si la fiévre putride eſt bilieuſe, ce qu'on connoît par les ſignes que nous avons décrits plus haut, les ſaignées ne ſont plus de miſe comme dans l'inflammatoire; il faut tourner toutes ſes vues du côté des correctifs de la

bile, des délayans & des évacuans; ainſi corriger la bile, la détremper & l'évacuer, ſont les indications qui ſe préſentent à remplir. Pour la corriger, le petit lait bien clarifié paroît mériter la préférence. Les boiſſons délayantes & adouciſſantes recommandées cy-deſſus, ſerviront à la détremper. Les lavemens de petit lait, de petite bierre, ceux qui ſont émolliens & légérement purgatifs, les apozemes laxatifs avec les tamarins, le ſel de ſeignette & le nitre, ou la mercuriale bouillie avec les herbes potageres, ſerviront beaucoup à l'évacuer. Si la bile eſt flotante, ce qui eſt marqué par les nauſées & les vomiſſemens, il faut ſur le champ employer l'émétique en lavage, dans l'eau ou le petit lait.

Si la fiévre putride eſt catharrale, ſans perdre de vue la cauſe efficiente de la maladie, on remédiera au vice de la poitrine : ainſi les loochs cy-deſſus, le thé fait avec des fleurs pectorales comme celles de bouillon blanc, de tuſſilage, de mauve, de pavot rouge, de pied de chat, les feuilles d'althæa, le capillaire : on donne ce thé avec du ſucre candi, ou avec du ſyrop de capillaire, d'althæa de Fernel, ou de tout autre ſemblable. L'eau miellée, la tiſane d'orge avec les figues, les raiſins & la régliſſe, l'eau de gruau légere, l'eau dans laquelle on a fait bouillir un bon crouton de pain ſans être rôti, priſe avec un peu de ſyrop. La vapeur de l'eau chaude

qu'on fait reſpirer ; le lait coupé & le thé au lait, le petit lait, les fomentations émollientes cy-deſſus. C'eſt à la prudence du Médecin à employer ceux de ces remedes qui ſont préférables.

Si la fiévre putride eſt maligne, la ſaignée n'en eſt point le remede ; cependant ſi le malade eſt pléthorique, après une ou deux ſaignées, le vomitif & le purgatif, on fera faire uſage d'une boiſſon alexipharmaque, dans laquelle on aura ſoin d'ajouter des acides. Pour des perſonnes qui ne ſont pas riches, tels que la plûpart de ceux qui ſont attaqués de cette épidémie, nous recommandons par préférence une boiſſon faite avec les racines de ſcorſonere, la carline, le chardon benit, la ſcabieuſe & le ſcordium, les tranches de citron & la régliſſe : s'il y a délire ou affection comateuſe, on doit appliquer avec confiance les véſicatoires ; le ſel de nitre avec quelques grains de camphre, n'eſt pas un remede à mépriſer.

Si la fiévre putride eſt vermineuſe, il faut avoir recours aux vermifuges, tels que ſont les vomitifs, les purgatifs, le mercure & ſes différentes préparations, telles que la panacée mercurielle, l'æthiops minéral, le mercure éteint avec le miel ou le ſucre, l'eau de mercure, la poudre à vers, une infuſion de ſéné avec les tranches de citron, l'infuſion des fleurs de pêcher ou des feuilles de cet arbre,

la poudre cornachine, l'huile avec le jus de citron & un peu de ſyrop, la décoction d'ail, l'eau de corne de cerf & même ſa gelée, la tiſane de chiendent, de racine de fougere & de régliſſe, le pourpier, l'huile à grande doſe. Ces remedes donnés avec diſcernement, ſéparément ou combinés, ſont en état de faire mourir & d'évacuer les vers. Paſſons au traitement qui convient dans le troiſieme état de la maladie.

Comme le troiſieme état eſt celui où les malades périclitent davantage, il faut auſſi redoubler alors ſes ſoins. La premiere choſe qui exige une atiention toute particuliere, ce ſont les forces; la ſeconde, c'eſt la violence des ſymptomes. La troiſieme, c'eſt le couloir par lequel la nature annonce de tems en tems qu'elle cherche à expulſer ſon ennemi.

Si les forces ſont ſuffiſantes pour fournir au combat, ſi le pouls ne paroît point mauvais, ſi les pulſations de l'artere, quoique fréquentes, ſont libres, (un pouls de cette eſpece eſt d'un heureux préſage) ; alors il n'y a rien autre à conſeiller que de ne point charger l'eſtomac des malades d'une quantité de bouillon, de drogues ou de boiſſon : une taſſe de bouillon de trois en trois heures eſt ſuffiſante, une boiſſon ſimple, ou telle que les malades la déſirent alors, eſt préferable à toute autre : la nature aux priſes avec ſon

ennemi, employe toutes ſes forces à le combattre pour le vaincre : lui donner alors du bouillon ſans diſcrétion, ou des drogues à digérer, c'eſt lui faire faire diverſion de ſes forces & de ſon travail, en même tems c'eſt l'accabler, c'eſt l'expoſer à être vaincue; c'eſt ce dont nous avertit Hippocrate, quand il dit, *Si quid movendum, initio move, in vigore morbi quieſcas oportet.* Si les forces paroiſſent ſe bien ſoutenir, on retranchera tout-à-fait le bouillon; l'eau d'orge, l'eau pannée, ou plutôt la décoction de pain, ſont ſuffiſantes juſqu'à ce que le combat ſoit fini. Mais ſi les malades ſont trop foibles, il eſt de la plus grande importance de les ſoutenir, & même de les ranimer : les perſonnes de l'Art ſçavent les cas où il faut préférer un cordial à un autre; ainſi en général on choiſira, ſelon les circonſtances, le confortatif ordinaire, (c'eſt le vin, l'eau, la canelle & le ſucre enſemble) l'eau de canelle, le thé de meliſſe, l'hydromel, la bierre, le vinaigre prophilactique, le ſel d'abſynthe avec le ſyrop de jus de citron, & l'eau de menthe, &c. il eſt des cas où la ſaignée ou l'émétique ſont des merveilles.

Quant à la violence des ſymptomes : ſi la tête eſt priſe, on appliquera ſur le front des roſes rouges, du cerfeuil ou du pain rôti trempé dans le vinaigre; ſi le nez venoit à

ſaigner, on tâcheroit par des fomentations faites ſur la racine du nez, ou par la vapeur de l'eau chaude qu'on feroit tirer par les narines, par une irritation, ſoit avec une plume, ſoit avec un épi de ſeigle, ou tout autrement, d'exciter une hémorragie ſi on la juge convenable, pour dégager la tête. L'application à la plante des pieds de pigeons ouverts ſelon l'Art, de moutarde avec le vinaigre & le levain; les véſicatoires à la nuque & aux jambes; ce qui eſt propre à entretenir la liberté du ventre, comme les lavemens, les ſuppoſitoires; voilà les moyens dont on ſe ſert avec ſuccès pour aller au ſecours de la tête. Si la langue eſt ſeche, on employe le jus d'orange, la gelée de groſeilles, les pruneaux, l'huile avec le vinaigre & un peu de ſyrop, la moëlle de pommes cuites devant le feu. Si la reſpiration eſt fort embarraſſée, on tâche de provoquer les crachats, on diminue la raréfaction du ſang par le ſel de nitre, on augmente l'élaſticité de l'air, en faiſant ouvrir pour un moment la porte ou la fenêtre; on recommande de ne point ſurcharger le malade de couvertures. Si le ventre eſt météoriſé, les fomentations avec la mauve, l'althæa, le bouillon blanc, la camomille, le mélilot bouillis dans le lait, les oignons, la fiente de pigeons, les porreaux cuits dans le lait ou dans le vinaigre, les lavemens, &c. doivent être recommandés. Si les ſelles affoi-

bliſſent le malade par leur quantité, les abſorbans à petite doſe, la décoction blanche faite avec la mie de pain blanc, la corne de cerf brûlée & un peu de régliſſe, l'eau de ris, l'eau panée rôti, le bouillon avec un coq ou une poule & un peu de ris, ſont les remedes qu'il faut employer, &c.

La troiſieme choſe qui mérite ſpécialement l'attention du Médecin, lorſque les malades périclitent le plus, c'eſt le couloir par lequel on peut remarquer que la nature cherche à ſe débarraſſer. On remarque dans la maladie que nous traitons, que la nature devenue victorieuſe, fait ſortir du corps la matiere morbifique, tantôt par les ſueurs, tantôt par des crachats purulens, ſouvent par des urines chargées, & plus ſouvent encore par des ſelles bilieuſes. Ainſi quand dans la violence de la maladie on remarque que la nature cherche une voie plutôt qu'une autre, il faut bien ſe donner de garde de la contrequarrer, en ordonnant, par exemple, des lavemens quand ce ſont les ſueurs ou les crachats qui doivent ſauver le malade; ni faire ſuer ou expectorer quand les ſelles doivent être ſalutaires, & ainſi du reſte. *Quò natura vergit, eò ducendum.* Par conſéquent le malade qui aura quelque diſpoſition aux crachats, doit faire uſage du looch avec l'huile fine & le ſyrop de capillaire; ſa boiſſon doit être faite avec l'orge entier, les figues, les

raiſins, le capillaire & la régliſſe; l'hydromel ancien, le jus de choux rouges, &c. S'il y a diſpoſition aux ſueurs, le ſudorifique d'Hippocrate (c'eſt l'eau, le miel & le vinaigre), le thé fort chaud avec le ſyrop de pavot rouge, la décoction de raclure de corne de cerf, avec de la racine de bardane & un peu de ſucre, la vapeur de l'eau chaude reçue entre les draps, &c. Si les urines commencent à laiſſer paroître un peu de ſédiment & à ſoulager, on préférera la décoction de chiendent avec la régliſſe, l'eau de caſſis légere avec le ſyrop de capillaire, le thé, &c. Si ce ſont les ſelles, le petit lait avec une demi-poignée de fleurs de violettes; l'eau de ſon avec du miel blanc, de tems en tems un lavement, ſont les remedes convenables; nous les indiquons, parce qu'ils ſont à meilleur marché & les plus familiers.

Quæ relinquuntur poſt judicationes, recidivas facere ſolent; ainſi pour prévenir la rechûte, il faut, ſi rien ne s'y oppoſe, purger le malade dès qu'il eſt mieux, & le purger une ſeconde fois ſept à huit jours après.

Il ne nous reſte plus qu'une obſervation à faire. C'eſt de ne rien négliger pendant le traitement de la maladie pour raſſurer le malade; car autant la crainte trouble les fonctions de l'économie animale, & eſt un obſtacle à la nature qui veut prendre le deſſus, autant la tranquillité, l'eſpérance &

la confiance ſoutiennent cette nature, & la ranimerit vivement dans des momens où tout ſeroit perdu ſi le malade ſe décourageoit.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres.

Deſcription d'un enfant de près de trois ans, d'une force extraordinaire, & qui a les marques extérieures de la virilité; par M. Nicolais du Saulsay, Docteur en Médecine à Fougeres.

L'eſpece humaine eſt un tréſor inépuiſable de richeſſes, ſoit par ſa conſtance & ſa fécondité dans ſes productions, ſoit par ſes écarts hardis & toujours merveilleux. Si elle dégénere & s'abbatardit quelquefois, elle fait bientôt des efforts pour ſe relever, en enfantant des êtres nouveaux, qui ſont pour nos yeux des prodiges de force, pour nos eſprits des motifs des réflexions les plus profondes, des aiguillons très-vifs pour notre curioſité, & pour le commun des hommes un ſujet d'admiration continuelle : en voici un exemple.

Jean-Gilles Louſtain naquit le 15 No-

vembre 1754, dans (a) la Paroiſſe de ſaint Georges, Evêché de Rennes. Juſqu'à l'âge de vingt-un mois il n'offrit rien de remarquable; il paroiſſoit ſeulement plus fort & mieux nourri que le commun des enfans de ſon âge. Ce fut pour lors qu'il devint d'une groſſeur extraordinaire, & qu'il prit une croiſſance très-rapide. Sa mere s'apperçut de ce changement ſingulier à des ſignes qui n'étoient pas équivoques. La verge de cet enfant avoit acquis une longueur & une groſſeur peu ordinaire, ſes deux teſticules étoient gros comme ceux d'un homme de trente ans; ne pouvant ſoupçonner que ſon fils eût tant de vertu innée, elle crut que c'étoit une indiſpoſition qui lui ſurvenoit, & que ſes parties génitales étoient enflées. Elle fit mettre deſſus des cataplaſmes, qui heureuſement ne produiſirent aucun effet ſenſible. La nature qui avoit pris plaiſir à former cet enfant avec des talens ſi prématurés, a pris le ſoin de les lui conſerver.

Cependant cette mere inquiette, conſulta quelqu'un ſur le prétendu accident qui étoit arrivé à ſon fils. On la raſſura, & on lui dit qu'il n'étoit que trop bien conſtitué, & que ſes poils naiſſans, ſes membres qui étoient bien-moulés, ſa tête fort groſſe & ſa poitrine fort large, étoient des preuves d'une eſpece de virilité précoce, qui, loin de ſer-

(a) On nous a envoyé l'extrait baptiſtaire de cet enfant; il eſt conforme, à ce qu'en dit l'Auteur de cette Obſervation.

vir à l'effrayer, devoit lui prouver que c'étoit un nouvel effort qu'avoit fait la nature pour aſſurer à ſon fils une ſanté athlétique.

Depuis ce tems les parties de cet enfant ont augmenté en force & en accroiſſement, mais pas avec la même rapidité avec laquelle elles ſe développerent il y a près d'un an; il n'en eſt pas moins digne aujourd'hui de toute la curioſité publique.

Je le vis il n'y a pas long-tems en cette Ville. J'obſervai qu'il avoit la tête fort groſſe, la voix forte & pleine. La circonférence de ſon corps meſuré par-deſſous les aiſſelles, qui ne ſont pas garnies de poils, eſt de vingt-trois pouces, ſur le nombril de vingt-quatre. Cet enfant a trente-ſept pouces de hauteur. La verge eſt longue de trois pouces, & a tout autant de circonférence; le gland eſt proportionné, & pour l'ordinaire découvert. Le penil eſt garni de poils bruns & aſſez longs. Le pere m'a aſſuré que ſon enfant éprouvoit pendant la nuit de fréquentes érections, *ſed nec plus ultrà*. Les extrémités ſupérieures & inférieures ſont dans une proportion exacte; il m'a paru que les jambes étoient un peu courbées.

Tous ces ſignes extérieurs de force, ne ſont pas des démonſtrations infidéles; car cet enfant leve de terre, ſans ſe fatiguer, un poids de trente-ſix livres. Du côté de l'eſprit il paroît qu'il en eſt tout au plus où en ſont

les enfans de ſon âge, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas fort avancé.

Cet enfant nous quitte; il va devenir l'objet de la curioſité des différentes perſonnes qui ſe trouveront dans les Villes par où il va paſſer. Je ſouhaite qu'il ſoit pour les Médecins qui le verront, un ſujet de recherches & d'inſtructions.

Sur l'uſage de mercure camphré, par M. TILLOLOY, Chirurgien de l'Hôpital de Domart-le-Ponthieu.

J'ai eu derniérement occaſion de traiter quelques perſonnes attaquées de maladies vénériennes; comme je voulois les préſerver de la ſalivation, je me ſuis ſervi du mercure camphré en frictions; un de ceux qui a paſſé par ces épreuves, en a pris juſqu'à ſeize onces & ſix gros ſans en avoir la bouche affectée; j'ai obſervé ſeulement qu'il urinoit & tranſpiroit beaucoup. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que ne ſe croyant pas guéri, il a voulu abſolument paſſer par la ſalivation; j'ai commencé par eſſayer à la lui donner avec une très-forte doſe d'onguent de mercure camphré, je n'ai pu y réuſſir. J'ai eu recours à l'onguent napolitain, qui a fait naître promptement une ſalivation abondante.

Nota. Cette obſervation nous paroît donner

ner des preuves de l'efficacité du camphre, qui ne ſont pas équivoques. Nous ſaiſiſſons cette occaſion pour publier que nous devons la découverte importante de l'effet de la combinaiſon du mercure & du camphre appliqué en frictions, à M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, célébre par ſes talens, & par les Ouvrages dont il vient d'enrichir la Médecine.

Livres nouveaux.

On vient de publier à Turin une Collection de LIV Tables, avec CCLXX figures anatomiques. Il ſuffit, pour rendre recommandable cette nouvelle production, de dire qu'elle eſt d'un des plus grands Anatomiſtes de l'Europe. C'eſt aux ſoins infatigables de M. Bianchi, premier Médecin du Roi de Sardaigne, que l'on eſt redevable de ce don précieux qu'il conſacre à la Médecine. L'aſſiduité opiniâtre, les connoiſſances profondes, le goût, le choix, les dépenſes qu'a exigé un pareil Ouvrage, aſſurent à ſon ſçavant & reſpectable Auteur, le ſuccès le plus rapide, &, de la part du Public, la reconnoiſſance la plus grande. Les obſervations qu'on y trouve, ſont nouvelles & instructives; les figures y ſont deſſinées avec beaucoup d'élégance & de préciſion; elles ſont nombreuſes ſans être confuſes, faites avec beaucoup d'art ſans trop d'ornemens,

en un mot on y voit la nature. M. Bianchi a ſçu réunir dans cet excellent Ouvrage, les avantages de l'Anatomie avec ceux de la Pratique, & a fait voir que ces deux objets étoient inſéparables quand on vouloit parvenir à être grand Médecin. Cette Collection s'imprime à Turin, chez *Antonio Campana.* Nous en donnerons le prix dans un autre Journal.

Collection Académique, compoſée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célébres Académies & Sociétés Littéraires étrangeres, des Extraits des meilleurs Ouvrages périodiques, des Traités particuliers, & des Pieces fugitives les plus rares, concernant l'Hiſtoire naturelle, & la Botanique, la Phyſique expérimentale, & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie; traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres, dédiée à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé; tome quatrieme de la partie étrangere, & le premier volume de l'Hiſtoire naturelle ſéparée. A Dijon, chez *François Deſventes*, Libraire de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, à l'Image de la Vierge, rue de Condé; & ſe trouve à Paris, chez *Jean Deſaint* & *Charles Saillant*, rue S. Jean de Beauvais; *Louis-Etienne Ganeau*, rue S. Severin, aux Armes de Dombes; & *Pierre Guyllin*, à l'entrée du quai des Auguſtins, au Lys d'Or.

Conditions propoſées aux Souſcripteurs pour tous les volumes de la Collection Académique, qui commence à l'établiſſement des Académies de l'Europe, juſqu'en l'année 1750 *incluſivement.*

1° Les Souſcripteurs, en recevant dans les premiers jours du mois de Mai de cette année 1757 (*a*), les ſix volumes en feuilles, payeront *ſoixante-ſix livres*, & *onze livres* d'avance, deſquels ils recevront reconnoiſſance, pour le ſeptieme tome actuellement ſous preſſe. Total, cy . . . . 77 liv.

2° Ceux qui ne voudront acquérir que les quatre tomes en feuilles de la *Partie étrangere*, de cette Collection, payeront auſſi, ſçavoir, pour les quatre premiers volumes des Académies étrangeres, *quarante-quatre livres*, & pour le cinquieme volume, *onze livres* d'avance, cy . . . . 55 liv.

3° En recevant, en Janvier prochain, le tome ſeptieme, qui ſera le cinquieme volume de cette *Partie étrangere*, on payera *onze livres* d'avance pour le volume ſuivant, cy . . . . 11 liv.

Et ainſi de volume en volume, leſquels ſeront tous de même format, & au moins de même quantité de pages que celui que nous

(*a*) Le projet de cette Souſcription nous a été remis un peu trop tard.

annonçons aujourd'hui, avec toutes les figures, avertiſſemens, tables néceſſaires, &c.

Au moyen de *onze livres* que l'on donne d'avance pour un volume, le tome de la Collection contenant l'année 1750, ſera délivré aux Souſcripteurs, ſans nouveau payement.

Ceux qui, avant l'ouverture de la préſente Souſcription, auront déja acquis les cinq volumes de cet Ouvrage, qui ont été publiés en 1754 & 1755, ou ſeulement les trois volumes de la *Partie étrangere*, pourront jouir du même bénéfice des Souſcriptions, tant pour le volume qui doit être délivré en Janvier 1758, que pour tous ceux qui ſe feront par la ſuite, juſqu'à ce que l'on ait atteint l'année 1750, en payant pour eux *vingt-deux livres*; ſçavoir, *onze livres* pour le volume qui leur ſera délivré en ce prochain mois de Mai, & *onze livres* d'avance pour celui qui ſera mis au jour au mois de Janvier ſuivant, cy . . . . 22 liv.

Et pour la ſuite de volume en volume, tel que deſſus, cy . . . . 11 liv.

Ils recevront également, ſans nouveau payement, le volume qui contiendra l'année 1750 de cette Collection.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1757.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties	Vents.	Etat du ciel.
1	$11\frac{1}{2}$	21	17	28	3	0	O. méd.	Peu de pet.
					3	$\frac{1}{5}$		nuages.
2	$14\frac{1}{2}$	22	17		3	0	N. le mat.	Beaucoup
					2	0	S. à 8 h.	de nuages.
							O. à midi.	Groſſe plui.
								à 6 h. du ſ.
								à 7 h. & à 9
								heures.
3	13	21	15		3	0	S-O. méd.	Beaucoup
					4	$\frac{1}{2}$		de nuages.
4	$13\frac{1}{2}$	$20\frac{1}{2}$	18		5	0	S-S-O.	*Id.* qnelq.
							foible.	gout. de pl.
								à 7 h. mat.
5	$16\frac{1}{2}$	$21\frac{1}{2}$	$18\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{4}$	N-O. au	*Id.* quelq.
					4	$\frac{1}{2}$	N. très-	gout. de pl.
							foible.	à 9 h. mat.
6	16	24	20		4	0	N-E. preſ-	Peu de nua.
					3	0	que calm.	
7	$17\frac{1}{2}$	23	18		3	0	N. *idem.*	*Id.* à 2 h.
								du ſ. 1 coup
								de tonn. &
								pluie méd.
								à 5 h. *id.* ſans

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
								plu. éclairs à 9 h. du ſ.
8	15	24	19		4	$\frac{1}{3}$ $\frac{3}{4}$	N. au N-E. méd.	Quelques nua. à 10 h. du matin.
9	16	25½	20½		3	½ ½	*id.* fort.	*Idem.*
10	17	27	23		3 3	½ 0	*Idem.*	*Idem.*
11	19½	28	22		3 4	0 0	N. à l'E. médiocre.	Peu de nua.
12	18	28½	22		4 3	0 0	N. au N-E. *idem.*	*Idem.*
13	19	28	23		2 1	0 0	N. à l'E. *idem.*	*Id.* éclairs à 9 h. du ſ. & la nuit.
14	20	30	22	27	0 11	0 ½	E. au S. & au S-O. *idem.*	*Id.* à 10 h. du ſoir. vent impét. ton. éclairs & pl. forte.
15	17	25½	20	28	1	0	E. au S. & à l'O. *idem.*	Beauc. nua. plui. méd. à 5 h. du ſoir.
16	18	21	18½		2 3	0 0	O. méd.	Couvert le mat. & le ſ. Beauc. nua. à midi.
17	17	23½	19½		3 2	0 0	O. au S-S-O. *id.*	Beauc. nua.
18	16½	25	21		1 1	$\frac{5}{6}$ 0	S. au S-O. médioc.	Peu de nua. à 10 h. mat.
19	15	27	22		1	0	N-N-E.	*Id.* à 7 h. ſ.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
							au S. *id.*	ton. & écl.
								à l'O. ſans
								plnie.
20	$18\frac{1}{2}$	30	24		1	0	N-E. au	*Id.* à 7 h. ſ.
				27	11	0	S. fort.	& la nuit,
								ton. & écl.
								pluie méd. à
								2 h. du mat.
21	18	$22\frac{1}{2}$	18		11	$\frac{1}{2}$	S. au S-	Beaucoup
						$\frac{3}{4}$	O. fort.	de nuages.
								Pet plui. par
								interv. le ſ.
22	15	19	$15\frac{1}{2}$	28	1	0	S. $\frac{1}{4}$ S-O.	*Id.* plui. *id.*
						$\frac{1}{2}$	médioc.	le ſ. & forte
								la nuit.
23	15	21	18		1	$\frac{1}{3}$	O-S-O.	Peu de nua.
					2	0	médioc.	
							S. au S-	*Idem.*
24	13	23	19			$\frac{1}{4}$	O. *idem.*	
					3	0	E. au S-	*Idem.*
25	$16\frac{1}{2}$	25	21			0	O. foible.	
					2	$\frac{1}{2}$	N-E. au	*Idem.*
26	17	27	22		2	0	S. & à l'O.	
					1	$\frac{1}{2}$	*idem.*	
27	18	$26\frac{1}{2}$	$18\frac{1}{2}$		2	0	O. au S.	*Id.* tonner.
						$\frac{1}{2}$	&au N-O.	écl. & pluie
							fort.	méd. la n.
28	15	$19\frac{1}{2}$	$16\frac{1}{2}$		1		O. au S.	Pet. plui. le
						0	& au S-O.	mat. beauc.
							médioc.	de nua. le ſ.
29	$13\frac{1}{2}$	22	$15\frac{1}{2}$		0	0	E. au S-	Beauc. nua.
				27	10	0	E. *idem.*	pluie méd. à
							S-S-O. à	4 h. du ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
30	13	18	$12\frac{1}{2}$	27	11	0	4h. du ſoir impétueu. S. au S-O. méd.	*Id.* pluie méd. par interv. le mat. forte le ſoir.
31	14	$20\frac{1}{2}$	16	28	0	0 $\frac{1}{3}$	O. méd.	Beaucoup de nuages.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 30 dégrés, & la moindre chaleur de 11 dég. $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congélation: la différence entre ces deux termes eſt de 18 d. $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{4}$ lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 7 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 9 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
6 fois de l'E.
1 fois du S-E.
12 fois du S.
13 fois du S-O.
9 fois du O.
2 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 31 jours de tems nuageux.
12 jours de pluie.
5 jours de tonnere.
6 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresse pendant tout ce mois, excepté les deux derniers jours.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1757.

Les chaleurs qui ont été pendant ce mois fort vives & ſoutenues, ont produit parmi le peuple des fiévres ardentes, qui ſe déclaroient avec une chaleur & une ſoif inſupportables, une conſtipation opiniâtre, une urine rouge, épaiſſe & enflammée, une chaleur ſi ardente vers le cœur, que les malades ne reſpiroient qu'avec la derniere difficulté, & que l'air qui ſortoit de leur bouche, étoit brûlant. Quand les malades n'étoient pas ſecourus promptement, en deux jours le délire, les convulſions & les ſyncopes leur donnoient la mort. Les ſaignées répétées, les lavemens, une grande abondance de boiſſons nitrées & acidules les ſoulageoient; la limonade étoit le remede le plus prompt & le plus efficace après les ſaignées. Comme ces ſortes de maladies commencent quelquefois par des ſueurs & des foibleſſes conſidérables, il faut bien ſe donner de garde de prendre le change comme nous l'avons vu faire, de donner des cordiaux ou des diaphorétiques, & de couvrir les malades pour les faire ſuer; cette mauvaiſe méthode les fait périr en très-peu de tems.

Il a régné auſſi des fiévres miliaires pourprées parmi les femmes en couche. Le défaut de régime, la gourmandiſe & le ridicule préjugé de faire étouffer ces malades ſous un amas de couvertures, & dans une chambre exactement fermée, en ont été les cauſes. Ces malades négligés périſſoient preſque tous. Les lavemens, les boiſſons rafraîchiſſantes, les purgatifs fort doux, & un air frais ſouvent renouvellé, en ont réchappé quelques-uns. Ceux qui ſuccomboient, étoient couverts de taches gangreneuſes ſur tout le corps, & on étoit obligé de les enterrer promptement.

Deſcription abbrégée du climat de la ville de Lille en Flandres, par M. BOUCHER, *Médecin à Lille.*

La ville de Lille ſituée à 20 dégrés 44 minutes de longitude, & à 50 dégrés & environ 38 min. de latitude, eſt aſſiſe ſur un terrein plat, dont le fond eſt preſque tout marécageux : c'eſt ce qu'indiquent les eaux louches & le fond noirâtre de la Deule, riviere qui traverſe cette ville du midi au nord : une partie de la campagne des environs eſt de même nature ; mais l'induſtrie & les travaux des habitans, en procurant des écoulemens aux eaux dormantes ou ſurabondantes, en ont rendu par-tout le terrein très-fertile, & propre à produire, relativement au climat, tout ce qu'on peut retirer des terres les plus fécondes. De plus il réſulte de ces écoulemens un bien conſidérable pour la ſalubrité de l'air : une autre circonſtance y concourt auſſi ; il ne ſe trouve, de trois grandes lieues à la ronde, ni montagnes ni forêts qui puiſſent mettre obſtacle à la libre circulation des vents, & à la diſſipation des exhalaiſons pernicieuſes qui pourroient s'élever dans l'atmoſphere : il n'y a, à peu de diſtance de la ville, qu'une légere colline, qui, s'étendant du nord à l'eſt, la garantit un peu des impreſſions trop vives des vents qui ſoufflen

de ce côté-là : d'ailleurs la ville, qui eſt entiérement de niveau avec la campagne, ſe trouve percée par de belles & larges rues ; & ſes bâtimens ne ſont pas aſſez élevés pour s'oppoſer au renouvellement convenable de l'air.

C'eſt ſans doute à ces diverſes circonſtances qu'elle eſt redevable de l'avantage qu'elle a d'eſſuyer peu de maladies épidémiques fâcheuſes. En effet on a remarqué très-ſouvent qu'elle étoit exempte de pareilles maladies, ou qu'elle s'en reſſentoit bien peu, tandis que des cantons plus ou moins voiſins, en étoient infeſtés dans une très-grande étendue.

Cependant le ſol de cette ville étant aſſez bas (*a*), & ſe trouvant dans le voiſinage de la mer (*b*), ſon atmoſphere eſt naturellement humide, & les brouillards y ſont aſſez fréquens ; ce qui, joint aux pluies abondantes & ſuivies qu'amenent les vents de ſud & d'oueſt, rend les rhumes & les fluxions catharrales comme endémiques ; & ce qui eſt auſſi la cauſe que les apoplexies, les paralyſies & les rhumatiſmes y ſont plus communs qu'ailleurs.

On ſçait que nos corps ſe moulent, pour ainſi dire, ſur la conſtitution habituelle de

(*a*) Son niveau eſt à peine à 60 pieds de ſupériorité ſur la laiſſe de baſſe mer, ſelon l'évaluation qu'en a fait M. de Ramſault, Directeur du Génie dans la Province, &c.

(*b*) Elle n'eſt qu'à quinze lieues de l'Océan.

l'atmoſphere : tant qu'elle ne s'éloigne point conſidérablement, dans cette région, de ſa diſpoſition naturellement humide & de ſon état tempéré, l'on ne voit gueres de maladies aigues ; elles ne ſont ordinairement que le produit des conſtitutions oppoſées de l'air. C'eſt à la ſuite des grandes & longues ſécheresses, & des froids exceſſifs, ainſi que des chaleurs immodérées, que l'on a vu éclore les maladies populaires les plus fâcheuſes ; telle eſt la fiévre putride maligne, qui a ſuccédé à l'hyver de 1740, & qui nous a enlevé un grand nombre d'habitans ; il en eſt de même de la dyſſenterie vermineuſe qui a ravagé la campagne des environs de cette ville en 1750, & qui a paru à la ſuite de la plus grande ſéchereſſe que l'on ait obſervée, &c.

Il regne en ce pays, à l'égard des ſaiſons, une ſorte de ſingularité qui mérite d'être obſervée : le printems y eſt ordinairement froid juſqu'à l'entrée de l'été ; & lorſque dans cette ſaiſon le vent n'eſt point à la pluie, (ce qui arrive très-ſouvent) il gele preſque toutes les nuits, même bien avant dans le mois de Juin. Au reſte l'automne eſt preſque toujours tempérée dans toute ſa durée.

Précis des Obſervations Météorologiques, faites à Lille, pendant le mois de Juin 1757.

Le printems a été, dans tout ſon cours,

tel que nous l'avons dit être ordinairement en ce pays, froid, nébuleux, pluvieux & très-venteux; les premieres chaleurs ne ſe ſont gueres fait ſentir avant les quinze derniers jours de cette ſaiſon.

Du 28 Mai au 7 Juin, il n'a preſque pas ceſſé de pleuvoir. Les nuits ont continué à être très-froides juſqu'au 9 ou 10 : on eut encore de la gelée blanche la nuit du 6 au 7.

Le vent eſt venu du nord preſque tout le mois. Du 19 au 23 il a ſoufflé du ſud & du ſud-oueſt.

Le 12 l'air s'eſt échauffé tout d'un coup : le thermometre ce jour, a monté à 20 $\frac{1}{2}$ dégrés. Le tems s'eſt remis le 13 au tempéré, & y eſt reſté juſqu'au 18. Depuis ce jour juſqu'à la fin du mois, il a été aſſez conſtamment au chaud, le thermometre ayant été obſervé toujours dans le point de la plus grande chaleur du jour, entre 18 & 21 dégrés : cependant la chaleur, les derniers jours, a été tempérée par des vents aſſez forts.

On n'a pas eu de pluie depuis le 7, ſi ce n'eſt trois ou quatre ondées paſſageres. Il n'y a pas eu d'orage dans tout le cours du mois, quoiqu'il ait paru des nuées orageuſes le 18 & le 30.

Le thermometre (*a*) a marqué pendant

(*a*) J'obſerve le thermometre deux fois le jour, le matin entre ſix & ſept heures, & l'après-dînée entre deux & trois heures.

ce mois, pour la plus grande chaleur, 21 dégrés, & pour la moindre chaleur, 7 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes eſt de 13 $\frac{1}{2}$.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces une ligne ; & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 5 lignes.

Le vent a été Nord 2 jours.
Nord vers l'Eſt 8 jours.
Nord vers l'Oueſt 5 jours.
Sud 2 jours.
Sud vers l'Oueſt 4 jours.
Il y a eu 14 jours de tems ſerein.
16 jours de tems nuageux ou couvert.
8 jours de pluie.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1757.

La petite vérole qui avoit paru reprendre une nouvelle vigueur dans le mois de Mai, s'eſt calmée dès le commencement de Juin, & il n'en étoit preſque plus queſtion à la fin du mois : cette maladie a été auſſi moins fâcheuſe dans ce tems-là que pendant l'hyver : j'ai vu une femme, qui nourriſſoit depuis quatorze mois, qui l'a eue décidément verruqueuſe, quoique ſon enfant à la mammelle l'eût eue en même tems d'une bonne eſpece.

La fiévre rouge qui a ſuccédé à la petite vérole dans les enfans, n'avoit rien de fâcheux. Nous avons vu auſſi dans des perſonnes de tout âge, diverſes eſpeces d'éruptions inflammatoires à la peau, tantôt en forme d'éréſipele, tantôt en forme de grandes taches ou de tumeurs larges & plates en différentes parties du corps, & enfin de petites puſtules; le tout ſans fiévre, ou avec peu de fiévre: ces éruptions dans quelques ſujets ont été avec inflammation au goſier ou au voile du palais, & avec fiévre; la cure a conſiſté dans la ſaignée répétée au bras & au pied, dans les délayans nitrés, les lavemens émolliens & les apozemes laxatifs. Je n'ai point vu de rougeole bien caractériſée, quoique cette maladie ſuccede aſſez communément à la petite vérole. Il a paru diverſes fluxions rhumatiſmales, & même des internes, dans la tête & dans le bas-ventre: celles du bas-ventre étoient annoncées par des douleurs de colique fixes; la diarrhée s'y joignoit ordinairement. Il y a eu auſſi dans le petit peuple, des cours de ventre vermineux & quelques fiévres putrides, qui n'ont rien exigé de particulier pour la cure. Les fiévres tierces & doubles-tierces, & les fluxions de poitrine, ont été les maladies les plus communes dans la garniſon.

J'ai vu quelques fiévres pleuro-péripneumoniques malignes, de la nature des pleuro-

péripneumonies dont M. Marteau, Médecin de l'Hôpital d'Aumale, donne la deſcription dans le Journal de Juin dernier : (de ſemblables fiévres ont régné à la campagne des environs l'année derniere :) j'ai obſervé, ainſi que ce ſçavant Praticien, que les ſaignées devoient être ménagées & les ſelles entretenues : les remedes qui m'ont notamment réuſſi, ſont les véſicatoires appliqués aux jambes & à la nuque du col, & l'infuſion de quinquina & de racines de ſerpentaire de virginie dans du vin blanc, adoucie par le mêlange de décoctions pectorales.

Les vents de Nord qui ont ſoufflé preſque tout le mois, ont cauſé vers la fin du mois des fluxions de poitrine dangereuſes, des maux de gorge inflammatoires & des ophtalmies, qui n'ont rien exigé de particulier dans la cure.

Peu de perſonnes ont ſuccombé à ces diverſes maladies.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Septembre ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Août 1757.

BARON.

THUMEURS CARCINOMATEUSES.

situées sur le nez et aux environs à un homme âgé de 53 ans. Ces thumeurs sont au nombre de cinq, savoir

La première et la plus grosse, 1, pesant 5 onces $\frac{1}{2}$.

La seconde, 2 .... 2 gros.

La troisième, 3 .... 1 gros $\frac{1}{2}$.

La quatrième, 4 .... 2 gros 4 grains.

La cinquième, 5 .... $\frac{1}{2}$ gros.

Elles furent extirpées par M Civadier Chirurgien Major des Gardes du Roy. Compagnie de Luxembourg.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1757.

DESCRIPTION

Des maux de gorge malins & gangréneux, qui ont régné en Angleterre depuis 1751 juſqu'en 1753; Par M. HUXHAM, Docteur en Médecine, Membre du College Royal des Médecins d'Edimbourg, & de la Société Royale de Londres.

DEPUIS la publication de mon eſſai ſur les fiévres, j'ai eu des occaſions fréquentes de faire des obſervations ſur les maladies d'une nature maligne & putride, qui m'ont confirmé dans mes conjectures ſur

la cauſe & la cure de l'angine maligne, ou des ulceres malins de la gorge, qui ont régné dans quelques villes d'Angleterre pendant pluſieurs années, qui ont paru très-communs parmi les enfans, & qui leur ont été très-funeſtes.

Le Docteur Fothergill eſt le premier des Médecins Anglois qui nous ait donné en 1748, une deſcription exacte de cette maladie. Quelques Médecins Eſpagnols & Italiens, ont obſervé une maladie de cette nature qui ravageoit l'Eſpagne & une partie de l'Italie dans le commencement du dernier ſiécle. Il me paroît que l'eſpece d'ulcere qui régnoit en Syrie & en Egypte, dont Aretée de Cappadoce fait mention, & les ulceres de la gorge contagieux qui ſe trouvent décrits dans Aëtius, forment la même maladie que celle dont je vais traiter; quelques-unes des fiévres rouges dont parle Morton, n'en different gueres. Il n'y a pas plus de ſix ou ſept ans que cette maladie s'eſt déclarée dans cette Ville, & dans les campagnes d'alentour; & un ou deux ans auparavant, elle avoit déja cauſé de grands ravages aux environs de Loſtwithiel, de S^t^. Auſtle, de Fowye & de Liskeard. Depuis la fin de 1751 juſqu'au mois de Mai 1753, cette épidémie a été ſi répandue ici, & dans les Villes voiſines, qu'elle a enlevé, ſur-tout en 1752, non-ſeulement beaucoup d'enfans, mais

auſſi quelques adultes qui en ont été les victimes.

Comme le moyen le plus efficace pour accélérer les progrès de l'art de guérir, eſt de donner une deſcription exacte des maladies, de leurs ſymptomes, de leur méthode curative, les Médecins devroient s'attacher à en faire le tableau le plus exact qu'il leur ſeroit poſſible, & à rapporter les bons & les mauvais effets qu'ils ont éprouvés de leur traitement. On doit ſur-tout faire attention à ce précepte, quand la maladie que l'on a obſervée eſt nouvelle, ou qu'elle n'eſt pas commune; dans ce cas il eſt de la derniere importance de bien diſtinguer les ſignes diagnoſtiques, les pathognomoniques, & donner un détail circonſtancié des évacuations, du régime & des remedes qui ont été ſalutaires ou nuiſibles. C'eſt ce que j'obſerverai exactement dans le reſte de cette Diſſertation (*a*).

Cette maladie s'annonçoit de différentes manieres dans les différens ſujets. Quelquefois on ſe plaignoit d'un friſſon accompagné d'un peu de mal à la gorge, d'une plénitude, & d'une tenſion douloureuſe au col. Quelquefois on éprouvoit des friſſons & des cha-

(*a*) On trouve dans la Diſſertation Angloiſe de M. Huxham, des Obſervations Météorologiques, & un détail de quelques maladies qui ont précédé ces maux de gorge gangréneux : nous les avons ſupprimés à regret. Nous avons été contraints à le faire, par rapport au peu de place que nous laiſſent les matieres de ce Journal.

leurs alternatives, avec un peu de mal à la tête, des vertiges & des aſſoupiſſemens. Tantôt cette maladie ſe déclaroit par un fort accès de fiévre, un grand mal à la tête, au dos & dans les membres, une grande oppreſſion autour du cœur, & des ſoupirs continuels. Quelques adultes au contraire s'en trouvoient attaqués pendant un jour ou deux, & n'étoient en quelque ſorte ni bien ni mal, ſi ce n'eſt qu'ils reſſentoient des mal-aiſes & des anxiétés, qui les forçoient à s'aliter.

Comme on le voit, cette maladie varioit perpétuellement dans ſon invaſion. Communément cependant elle ſurvenoit accompagnée de chaleurs & de friſſons, de peſanteurs & de douleurs à la tête, de mal à la gorge, d'enrouement, d'une petite toux, de mal à l'eſtomac, de fréquentes envies de vomir & d'aller à la ſelle; ces derniers ſymptomes étoient particuliers aux enfans, & rarement on les obſervoit dans les adultes. En général dès le commencement de la maladie, il régnoit un grand abbatement, un accablement ſubit, une grande oppreſſion & foibleſſe de poitrine. Dans tous les malades le pouls étoit vif, petit, agité; quelquefois cependant j'ai remarqué qu'il étoit lourd & onduleux. Les urines communément étoient pâles, claires & crues; dans quelques adultes elles étoient en petite quantité & fort colorées, & même troubles. Les yeux étoient peſans, rougeâtres

& comme larmoyans. Le viſage ordinairement étoit plein, animé & bouffi, quelquefois cependant il paroiſſoit pâle & affaiſſé.

Quelque légers que paruſſent les accidens pendant le jour, la nuit étoit toujours orageuſe par l'augmentation de tous les ſymptomes; le caractere de la fiévre devenoit plus mauvais, quelquefois même le délire ſe déclaroit dès la premiere nuit, & le redoublement venoit exactement tous les ſoirs pendant tout le cours de la maladie. Lorſqu'elle étoit même ſur ſon déclin, j'ai eu lieu ſouvent d'être ſurpris que le malade avoit paſſé la nuit dans la phrénéſie, quoique je l'euſſe laiſſé dans un grand calme pendant le jour.

Quelquefois à peine étoit-on attaqué, que le mal de gorge & l'enflure ſe déclaroient ſur le champ, les amigdales devenoient enflammées, les glandes parotides & les maxillaires ſe gonfloient ſubitement, & ſi conſidérablement quelquefois, que le malade étoit expoſé à être étranglé. L'intérieur de la gorge ſe trouvoit tout d'un coup d'un rouge vif & fleuri, ou plutôt de couleur de cramoiſi. Communément on obſervoit à la luette, aux amigdales au voile du palais, & à la partie poſtérieure du pharynx, des taches particulieres, blanchâtres, diſperſées de côté & d'autre, qui, la plûpart du tems, faiſoient des progrès très-rapides, couvroient l'une ou

l'autre des amigdales & la luette ; c'étoit la la preuve de quelque ulcere qui rongeoit profondément la partie. La langue étoit blanche & humide vers la pointe ; mais à la racine, elle étoit chargée d'une couche épaiſſe brune ou jaunâtre de ſaburre. L'haleine étoit déſagréable, & elle acquéroit inſenſiblement une odeur ſi forte, qu'elle devenoit inſupportable aux aſſiſtans, & aux malades mêmes.

Le ſecond ou le troiſieme jour les ſymptomes augmentoient conſidérablement, ainſi que les accès de la fiévre, qui devenoient beaucoup plus forts ; mais après s'être déchaînés avec violence pendant 30 ou 40 heures, ils ſe calmoient. Cependant l'inſomnie, les anxiétés & la difficulté d'avaler, faiſoient des progrès. Les malades reſſentoient des vertiges, des peſanteurs & des douleurs à la tête ; en général ils éprouvoient plus ou moins de délire, quelquefois c'étoit une inſomnie ou une phrénéſie continuelles, quelques-uns étoient comme ſtupides, treſſailloient ſouvent, & parloient entre leurs dents. La peau étoit chaude, ſeche & raboteuſe. Il y avoit cependant de la diſpoſition à la ſueur. Les urines étoient pâles, claires, crues, & ſouvent jaunâtres & troubles. Les malades ſouvent avoient des envies de vomir ; ſouvent il ſurvenoit un flux de ventre, & ſurtout dans les enfans. La reſpiration devenoit beaucoup plus difficile, & étoit accompa-

gnée d'une eſpece de ſterteur ſi forte, qu'on auroit dit que le malade alloit étouffer: la voix étoit exceſſivement rauque & creuſe, comme l'ont ceux qui ont quelques ulceres vénériens dans la gorge. Le bruit qu'on entendoit quand les malades parloient, ou reſpiroient, avoit un caractere ſi particulier, que pour le peu que l'on fût familiariſé avec cette maladie, on le reconnoiſſoit ſur le champ. C'eſt pour cela que les Médecins Eſpagnols appellent cette maladie *Garotillo*, voulant exprimer par-là le bruit que fait quelqu'un qu'on étrangle avec une corde. Je n'ai jamais obſervé dans aucun d'eux la voix aigre & claſſante, comme on le remarque dans l'eſquinancie inflammatoire. L'haleine de tous les malades étoit d'une puanteur inſupportable, ſur-tout juſqu'à ce qu'il ſurvînt une criſe; pluſieurs, vers le cinquieme ou ſixieme jour, crachoient une grande quantité de matiere mouſſeuſe purulente, puante, quelquefois teinte de ſang, & quelquefois ils rendoient une matiere tout-à-fait livide, & d'une odeur abominable. Pluſieurs avoient les narines enflammées & excoriées, diſtillant un *ichor* cauſtique, ou une matiere ſanieuſe ſi exceſſivement âcre, qu'elle rongeoit non-ſeulement & les levres & les joues des enfans qui étoient attaqués de cette maladie, mais même les bras, les mains & les doigts des nourrices. Quand cette ulcération des na-

rines faiſoit des progrès, elle cauſoit des éternuemens continuels dans les enfans ; cet accident ſe montroit rarement parmi les adultes, au moins à un dégré conſidérable. Il étoit étonnant de voir combien les enfans rendoient de matiere par cette voie. Quand cet écoulement par la bouche ou par le nez ſe ſupprimoit ſubitement dans les enfans, ils périſſoient tout d'un coup. Quelques-uns avaloient une partie de cette matiere, qui occaſionnoit des excoriations dans les inteſtins, des tranchées, des douleurs dyſentériques, ſans attaquer l'anus ni les feſſes. Le nez, la gorge n'étoient pas les ſeules parties expoſées à l'action de cette humeur corroſive ; la trachée artere en étoit auſſi fort endommagée ; ſa membrane interne ſe levoit par portions, que les malades crachoient avec beaucoup de ſang & de corruption ; ils tomboient en langueur pendant quelque tems, & enfin périſſoient dans le maraſme. On voyoit cependant aſſez fréquemment des malades être attaqués violemment & ſubitement d'une eſpece de péripneumonie, à laquelle ils ſuccomboient.

J'étois quelquefois étonné de voir que les malades avaloient avec une eſpece de facilité, quoique la tumeur des amigdales & de la gorge, l'écoulement des matieres & la difficulté de reſpirer, fuſſent conſidérables. C'eſt pourquoi je penſe que cette eſpece d'eſquinancie maligne venoit plutôt de l'âcreté & de

l'abondance de l'humeur, que de la violence de l'inflammation. Communément l'angine précédoit les exanthemes; mais dans certains ſujets elle ſuivoit les éruptions cutanées qui étoient quelquefois fort conſidérables, quoiqu'il y eût peu, ou point de douleur à la gorge; d'autres au contraire n'avoient aucune éruption, néanmoins ils reſſentoient des démangeaiſons, & quelquefois leur peau ſe levoit par écailles. J'ai obſervé ces accidens dans les grandes perſonnes, & rarement dans les enfans. En général quoiqu'il ſurvînt une éruption conſidérable à la ſurface du corps, particuliérement dans les enfans, & communément le ſecond, troiſieme ou quatrieme jour, quelquefois cependant elle ne paroiſſoit que dans certaines parties, & quelquefois elle étoit univerſelle; le plus ſouvent elle ſe déclaroit au viſage. Tantôt c'étoit une eſpece d'éréſipele, tantôt c'étoit des puſtules. Les puſtules ordinairement étoient fort ſaillantes, enflammées, & d'un rouge foncé, ſur-tout à la poitrine & aux bras; l'éruption communément étoit d'un rouge cramoiſi, comme ſi la peau avoit été frottée avec du jus de framboiſes juſqu'au bout des doigts. La peau étoit ſi enflammée & ſi enflée, que les bras, les mains & les doigts en étoient roides & douloureux. La couleur cramoiſie dont elle étoit couverte, paroiſſoit être une eſpece particuliere de maladie. L'éruption or-

dinairement ſoulageoit le malade ; cependant j'ai obſervé quelquefois le contraire. J'ai vu un ou deux malades, périr dans un accès terrible de phrénéſie.

J'ai été chargé du traitement d'un jeune homme âgé d'environ douze ans, dont la langue, la gorge, les amigdales étoient noirs comme de l'encre, & qui avaloit avec une très-grande difficulté. Il crachoit continuellement une quantité conſidérable d'une matiere noire, ſanieuſe & très-fétide pendant huit ou dix jours ; environ au ſeptieme jour il ſe trouva un peu abbatu par la fiévre, & fut attaqué d'une dyſenterie ſanguine ; & malgré cela il rendoit des crachats ſanieux & d'une fétidité inſupportable, précédés d'une toux violente. Il s'eſt pourtant rétabli, au grand étonnement de tous ceux qui l'ont vu.

Une éruption douce qui ſe déclaroit dès le commencement, étoit communément d'un heureux préſage, quand elle étoit ſuivie d'une grande deſquammation de l'épiderme ; mais quand l'éruption étoit d'une couleur brune ou livide, & qu'elle diſparoiſſoit ſubitement, ou trop tôt, le malade étoit en grand danger ; il étoit couvert de pourpre, où l'on obſervoit des taches noires qui naiſſoient dans différens endroits du corps ; les urines devenoient limpides ; il ſurvenoit des convulſions, & les malades périſſoient ſuffoqués. Cette maladie étoit communément à ſon plus haut dégré le

cinq ou le ſix dans les jeunes gens ; dans un âge plus avancé c'étoit un peu plus tard, & quelquefois la criſe n'étoit pas décidée le onze ou le douze ; il y avoit des adultes qui étoient emportés en deux ou trois jours, les autres ſe trouvoient attaqués d'une péripneumonie, ou d'affection comateuſe, ſelon que la matiere étoit tranſportée aux poumons ou au cerveau ; quelques-uns périſſoient par un ulcere aux poumons, ou par une fiévre hectique.

Si le troiſieme ou le quatrieme jour il ſurvenoit une douce moiteur, ſi le pouls étoit lent, fort & égal, ſi les eſcarres de la gorge ſortoient avec facilité, qu'elle parût nette & d'un beau rouge ; ſi la reſpiration étoit plus libre, & que les yeux euſſent un peu de vigueur & de vivacité, tout étoit en bon état, & il ſurvenoit une criſe ſalutaire par les ſueurs, ou par les urines, qui devenoient troubles, chargées & farineuſes, ou par une expectoration abondante, ou une deſquammation univerſelle de la ſurpeau : mais s'il ſurvenoit des friſſons, ſi les exanthemes diſparoiſſoient tout d'un coup & devenoient livides, ſi le pouls étoit petit & vif, ſi la peau reſtoit brûlante & ſeche, la reſpiration difficile, les yeux morts, les urines pâles & limpides, s'il y avoit une phrénéſie ou une affection comateuſe, avec une ſueur froide & gluante au viſage, ou aux extrémités, c'en étoit fait du

malade, ſur-tout quand il venoit un hoquet & un étranglement. J'ai obſervé dans quelques malades que non-ſeulement ils avoient le viſage bouffi, pâle, luiſant & gras, mais tout le cou gonflé, & un regard cadavéreux, quelquefois tout le corps édémateux, & la peau une fois plus élevée qu'à l'ordinaire; ces accidens faiſoient voir que le ſang s'arrêtoit dans les extrémités capillaires, & que l'élaſticité des fibres étoit totalement détruite.

Le ſang que l'on tiroit aux malades en pluſieurs circonſtances, étoit beau, & même fleuri comme celui d'un agneau; mais d'une conſiſtance ſi molle & ſi lâche, que vous l'auriez ſéparé très-aiſément avec une plume; au reſte il n'en ſortoit que peu, ou point de ſéroſité; il étoit diſſous, & avoit l'apparence de celui ſur lequel on a verſé de l'eſprit de corne de cerf.

Les occaſions où j'ai eu recours à la ſaignée dans les commencemens, ont été fort rares; je l'ai cependant ordonnée avec avantage dans quelques perſonnes; mais le nombre en eſt bien petit, & je ne le faiſois que quand les ſymptomes étoient fort graves, & que la difficulté de reſpirer étoit conſidérable. Mais je puis aſſurer qu'une ſeconde ſaignée étoit très-nuiſible, quand le ſang de la premiere étoit d'une texture molle & diſſoute; la troiſieme ordinairement ne produiſoit qu'une humeur ſanieuſe & corrompue. J'ai obſervé

quelquefois que le ſang de la premiere ſaignée étoit couvert d'une pellicule tout-à-fait blanchâtre ou plombée, extrêmement ténace, & que deſſous il n'y avoit qu'une gelée verdâtre & un *craſſamentum* noirâtre; quand le ſang étoit de cette nature, j'ai remarqué très-ſouvent que le pouls étoit palpitant, & que la chaleur de la fiévre étoit exceſſive. J'avouerai même que je me ſuis trompé dans deux ou trois occaſions par rapport à la violence de la fiévre, qui m'a fait incliner pour la ſaignée, & qu'il en a résulté de très-fâcheux accidens. C'eſt pourquoi j'ai coutume d'agir dans cette eſpece de maladie avec bien de la circonſpection ſur ce remede; car après la ſeconde ou la troiſieme ſaignée, le pouls devient miſérable, & les forces ſe diſſipent; ce qui arrive quelquefois même après la premiere.

La ſuite, qui contient la méthode curative au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une eſpece d'antrax, ſurvenu proche l'angle interne de l'œil; par M. LE MAISTRE, Docteur en Médecine à S. Chamond en Lionnois.

Un homme âgé de quarante-cinq ans, d'une conſtitution robuſte, après avoir travaillé à l'ardeur du Soleil pendant les chaleurs violentes de l'été dernier, ſe ſentit tout d'un coup accablé d'un mal de tête, & d'une laſſitude univerſelle. Le ſoir l'accablement, les douleurs de tête l'obligerent à ſe mettre au lit. Le lendemain il lui ſurvint un petit bouton à l'angle externe de l'œil droit; on le ſaigna au bras, & tout fut calmé; cinq jours après il eſſuya un accès de fiévre violent, qui fut ſuivi d'une éréſipele au viſage, accompagnée d'inflammation. Les amigdales, les muſcles du larynx & du pharynx, la commiſſure des levres furent également tumefiés & enflammés; on ſe contenta pour lors de lui appliquer un cataplaſme anodin, on lui preſcrivit des fomentations émollientes, déſeſpérant de ſa vie, tant les ſymptomes étoient graves & dangereux. On m'appella dans ces circonſtances; je trouvai le malade attaqué d'une inflammation éréſipélateuſe ſur toute

la face du côté droit ; l'œil étoit extrêmement enflé, ſa paupiere de couleur noire, gangréneuſe ; toute la face de ce côté étoit dure & brûlante ; le malade pouvoit à peine avaler, reſpirer & parler. Le bouton proche l'angle externe de l'œil, s'élargiſſoit de jour en jour. Je craignois que le malade ne perdît l'œil ; comme ſon pouls étoit miſérable, & qu'il étoit dans une grande foibleſſe, je ne trouvai point jour à placer les ſaignées. Je lui fis prendre des tiſanes vulnéraires miélées, des gargariſmes déterſifs, & je lui fis appliquer des fomentations émollientes, & un cataplaſme anodin. Trois jours après il vint à l'œil un antrax de la largeur d'un écu de ſix livres, qui n'étoit qu'une tumeur noire, gangréneuſe comme on le voit dans la peſte ; à meſure que cette tumeur prenoit du volume, la tête diminuoit de groſſeur. J'ai traité ce charbon avec les ſcarifications, les ſuppuratifs, les mondificatifs & les digeſtifs animés. J'ai fait faire l'extraction de toutes les parties que la gangrene n'avoit point ménagées, & peu de jours après la guériſon de ce premier antrax, il en ſurvint un autre intérieurement dans la commiſſure des lévres, qui fut traité comme le précédent. Depuis ce tems toutes les parties de la gorge, & les glandes du col, qui paroiſſoient ſe reſſentir de la mortification de l'œil, n'ont éprouvées aucune altération

ſenſible, & l'œil du malade eſt à préſent très-ſain, & fait très-bien ſes fonctions.

OBSERVATION

A l'Auteur du Journal, ſur un ver tiré de la dent d'un enfant; par M. Dufour, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Préſident Tréſorier en la Généralité de Riom en Auvergne.

MONSIEUR,

Je fus appellé au mois de Septembre 1747 chez un Maçon, pour voir ſon enfant âgé d'environ quatre ans, qui depuis plus de huit jours s'agitoit violemment, pouſſant des cris horribles ſans pouvoir dormir, ni même trouver de ſituation tranquille. Il portoit continuellement les doigts dans la bouche, ſe plaignant d'un violent mal de dent. J'examinai la bouche de cet enfant, je la trouvai enflammée, les dents noires, il en ſortoit du ſang; il y avoit de la fiévre. Je cherchai à reconnoître la cauſe cachée de tous ces accidens. Il arriva dans ce moment que le pere ayant levé ſon enfant pour me le préſenter une ſeconde fois, lui mit les doigts dans la bouche, comme pour le ſoulager; & après avoir fait pluſieurs

pluſieurs contours, tant ſur les gencives que ſur les dents, il les retira, & entraîna avec eux un vers mort; à l'inſtant les pleurs & l'agitation de l'enfant ayant ceſſé, il me fut plus facile d'examiner de nouveau ſa bouche; je cherchai le lieu où ce vers pouvoit avoir pris naiſſance, je découvris qu'une des dents molaires ſupérieures du côté droit, étoit extrêmement creuſe, que l'émail en étoit totalement détruit par la carie, qui avoit pénétré fort avant; les autres dents me parurent d'ailleurs très-ſaines. L'enfant étant donc devenu plus tranquille, je ne ſongeai plus qu'au moyen de conſerver cet inſecte; la premiere liqueur qui me tomba ſous la main, fut de l'eau de vie de lavande, à laquelle je mêlai un peu d'eau & de ſucre, & dans laquelle je l'ai conſervé depuis 1747 juſqu'à préſent, ſans avoir changé la liqueur; il n'y a perdu que très-peu du volume qu'il avoit, lorſqu'on le tira de la dent; & quoique malheureuſement il ait été mutilé dans le moment de l'extraction, il lui reſte encore aſſez de ſes attributs extérieurs & particuliers, qui le caractériſent d'une eſpece bien différente de celle que M. Andry a décrit dans ſon excellent Traité de la génération des vers.

Cet inſecte vu dans ſon état naturel, n'a pas plus de quatre lignes de long ſur deux de contour; mais ſa petiteſſe m'auroit privé de bien des beautés que la vue la plus perçante

dénuée de tout ſecours, ne ſçauroit découvrir, ni même détailler. J'ai eu recours au microſcope de M. Magni, dont M. de Vediere, Ecuyer Conſeiller au Préſidial de cette Ville, & Aſſocié de l'Académie des Sciences de Toulouſe, a la jouiſſance. Je l'ai examiné en préſence de ce zélé Académicien, & de M. Bourlin, célébre Médecin, notre Doyen, auſſi Aſſocié à la même Académie.

Ce microſcope nous le repréſenta de la longueur d'environ un pied, ſur quatre pouces de circonférence; comme c'étoit par le dos que nous l'examinames en premier lieu, nous obſervames à la tête deux cornes qui ſe terminent en pointe dans le milieu; à l'une des deux eſt adhérent un jet qui ſe ramifie en trois branches; à côté de l'autre corne il s'éleve un faiſceau de poils extrêmement longs, qui, réunis enſemble, forment une eſpece d'antenne. L'entre-deux des cornes eſt garni de poils, ſemblables aux ſoies d'un ſanglier; nous obſervames de plus au côté droit une longue pate, que nous jugeames telle par rapport à ſon inſertion, qui eſt immédiatement dans l'épaule du côté droit; il ne nous a pas été poſſible de découvrir les traces de la pate du côté oppoſé; ce qui nous a fait ſoupçonner qu'elle avoit été arrachée radicalement lorſqu'on tira le vers de la dent, ou que la nature a formé cette irrégularité. Nous le parcourumes tout le long du dos;

nous le trouvames couvert d'une eſpece d'écaille radiée, d'un rouge brun, à-peu-près comme celle d'une tortue deſſéchée, avec des ſections circulaires en forme d'aneaux; dans toute l'étendue des deux côtés, ce vers eſt hériſſé de ſoies ſemblables à celles d'un porc-épic, à cela près que celles-ci s'élevent de la racine par flocons. Sa queue eſt également pourvue de ces mêmes ſoies, & ſe termine en s'arrondiſſant. Il ſort des deux côtés de ſon extrémité, deux apophiſes, dont l'une nous a paru plus grande & recourbée en dedans, l'autre droite & aiguë ſe jettant ſur le dos.

Nous le tournames pour l'examiner du côté du ventre; nous apperçumes à l'endroit de la tête une eſpece de tronçon circulaire, qui nous faiſoit voir un orifice à-peu-près ſemblable à celui que repréſentent les vertebres cervicales. Nous jugeames que c'étoit la portion de la tête du vers qui avoit été emporté dans le moment qu'on le tira de la dent; la grande pate nous parut courbée, le ventre ſembloit recouvert en entier d'une peau blanche & tranſparente, au travers de laquelle nous vimes les inteſtins & leurs différentes circonvolutions; il s'élevoit auſſi de ſa ſurface des ſoies ſemblables à celles d'un ſanglier, qui, par un arrangement tranſverſal, traçoient des eſpeces d'aneaux.

La deſcription exacte que je viens de don-

ner de la ſtructure extérieure du vers qui s'eſt trouvé dans la dent de cet enfant, met une différence totale entre lui & ceux dont M. Andry a traités; car les dentairs, ſelon cet habile Médecin, Chapitre 3. pag. 48. ſont des petits vers qui ont une tête ronde marquée d'un point noir, le reſte du corps long & menu. A l'égard des tourmens qu'ils cauſent, la différence eſt également établie. Ces vers, dit le même Auteur, dans le même Chapitre, ne font pas ſentir ordinairement de grandes douleurs; ils cauſent quelquefois des élancemens aſſez vifs. Celui-ci, au contraire, a fait ſouffrir des tourmens horribles à l'enfant, comme nous l'avons déja dit, tout le tems qu'il l'a porté dans ſa dent. La ſtructure particuliere & extérieure de ce vers eſt un moyen plus que ſuffiſant pour nous faire voir à quel point le nerf qui étoit à découvert par la carie dont la dent étoit atteinte, devoit être irrité. Néanmoins les différences eſſentielles que nous venons d'établir, ne nous donneroient-elles pas lieu de douter que ce vers eût pris naiſſance dans la dent de cet enfant? Je me renferme dans les bornes étroites d'une ſimple & exacte obſervation, & je laiſſe à des Naturaliſtes plus habiles que moi le ſoin de développer par quelle cauſe la nature a pu faire naître dans cette partie du corps humain, une production animale ſi différente de celles que M. Andry

nous avoit fait obſerver juſqu'à préſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

Sur l'uſage des diaphorétiques dans les maladies inflammatoires de poitrine; par M. VARNIER, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, de la Société Littéraire de Châlons-ſur-Marne, & Médecin à Vitry-le-François.

Quoique la méthode la plus reçue parmi les Praticiens dans les maladies inflammatoires, ſoit celle qui eſt calmante & antiphlogiſtique; je crois qu'il eſt auſſi dangereux de s'y arrêter entiérement, & dans tous les cas, que de s'opiniâtrer dans ces mêmes circonſtances à faire uſage des ſudorifiques.

Quand le ſujet eſt pléthorique, qu'il eſt attaqué avec violence, que la douleur eſt très-vive, il n'eſt pas douteux qu'on doit avoir recours aux ſaignées & aux délayans; mais ſur la fin des pleuréſies ou des autres maladies inflammatoires de poitrine, quand on a pratiqué inutilement tous les remedes ordinaires, quand la fiévre eſt légere, que les tempéramens ſont foibles & délicats, qu'ils

ne ſupportent pas aiſément les ſaignées multipliées, & qu'ils ſe trouvent dans un état de foibleſſe conſidérable; alors un ſudorifique médiocre ſeche en quelque façon la ſource de ces matieres, les détourne par les ſueurs, ranime les forces épuiſées, & donne la faculté d'expectorer; il dégage d'autre part l'embarras de la plévre, en ranimant la vigueur de la circulation, & réſout bénignement & promptement l'engorgement phlegmoneux de cette membrane, ſur-tout ſi on y joint le diacode ou quelques autres calmans en médiocre quantité.

C'eſt dans ces cas déſeſpérés, où ces remedes m'ont preſque toujours réuſſi; je n'en rapporterai que quelques exemples.

La veuve du ſieur Tiébeau, Vigneron demeurant à Vitry, âgée de ſoixante-cinq ans, fut attaquée d'une pleuréſie ſimple il y a environ dix ans; elle avoit une fiévre aiguë, un point de côté, de l'oppreſſion & de la toux; je la fis ſaigner trois ou quatre fois du bras oppoſé; j'employai les délayans nitreux, les adouciſſans, les huileux, les calmans & les minoratifs ſucceſſivement, mais inutilement. Tout ce que je pus obtenir, fut de diminuer la fiévre; je n'oſai pouſſer les ſaignées bien loin, parce que j'avois affaire à un ſujet foible & épuiſé; les topiques y furent appliqués ſans fruit. Comme la fiévre étoit moindre, je me déterminai à lui faire pren-

dre, en deux doſes, la potion ſuivante :

P. demi-gros de ſang de bouquetin, un ſcrupule de diaphorétique minéral lavé, deux gros de confection alkermes, une once de ſirop d'œillets, demi-once de ſirop diacode, le tout délayé dans les eaux de ſcabieuſe & de chardon-bénit, de chacune deux onces, pour une potion à prendre en deux doſes à trois heures de diſtance l'une de l'autre, en buvant un bouillon bien chaud entre les deux.

La malade fut plus agitée, la fiévre augmenta, la ſueur fut complette, l'inflammation de la plévre forcée, & la malade parfaitement guérie le lendemain, ſans aucune ſuite.

Sur la fin de Mars de la préſente année 1757, la nommée Marguerite Valter, domeſtique de l'auberge du Lion d'or, âgée de trente-ſept ans, fut attaquée d'une pleuro-péripneumonie très-vive, avec une oppreſſion des plus conſidérables, une forte fiévre, de la dureté dans le pouls, un point de côté des plus violens; les ſaignées & le topique cy-deſſus parurent appaiſer tous les ſymptomes; mais ils devinrent plus forts après la ſeptieme ſaignée; tous les topiques n'y faiſoient rien; la malade cracha du ſang à pluſieurs repriſes, & l'expectoration devint très-difficile. Le ſeptieme de ſa maladie, étant dans le ralle, & dans une grande moiteur, & la douleur de côté continuant toujours, quoique la fiévre fût un peu modérée, je lui fis

compoſer la potion cy-deſſus pour deux doſes ; la malade ſe ranima, ſua beaucoup, cracha aiſément, s'endormit après avoir changé de linge, & ſe réveilla preſque guérie ; dès ce moment le point de côté diſparut, la malade fut de mieux en mieux ; elle s'eſt levée le dixieme jour, & ſe porte parfaitement.

Un domeſtique vigoureux & jeune, de l'Abbaye de S. Jacques, dans une pleuréſie ſimple, mais vive, fut traité méthodiquement & prudemment ; rien ne put calmer ſa fiévre ni ſa douleur de côté ; je me déterminai, après cinq ſaignées & un minoratif de caſſe, à lui faire prendre de trois en trois heures le ſpécifique de M. Wagret, publié par les ordres de M. le Régent. Ce remede eſt compoſé de racine de bardanne, des bois ſudorifiques, du quinquina, & d'un peu d'eau de vie. (Voyez Allen (*a*). Il fut depuis preſque toujours en moiteur ; la fiévre ſe modéra inſenſiblement ; le point de côté ſe diſſipa ; il fut parfaitement bien guéri.

J'ai donné ces apozemes à pluſieurs perſonnes qui s'en ſont très-bien trouvées ; l'eſſentiel eſt de les placer après les remedes généraux, la fiévre n'étant pas bien violente ; c'eſt une aſſez bonne reſſource, ſur-tout quand la Médecine calmante eſt à bout, & le malade en danger ; je me ſuis quelquefois repenti de ne les avoir pas adminiſtrés à des

(*a*) Méd. Prat. vol. 6. pag. 404. édit. 1737.

perſonnes épuiſées, qui mouroient en pleine connoiſſance, & avec le râle, produit par l'impoſſibilité où ils étoient de cracher.

Les obſervations intéreſſantes & nombreuſes de M. Crandal, Médecin de l'Hôpital Royal de Valenciennes, autoriſent quelquefois l'uſage des diaphorétiques. S'il eſt permis de tirer des inductions utiles de l'ouverture des cadavres, ce grand Praticien a diſſéqué différens ſujets, morts de pleuréſies bien caractériſées, entre le ſixieme & le onzieme jour de leurs maladies ; il les a trouvé tous hidropiques de poitrine, avec adhérence du poumon à la plévre ; quelques-uns étoient morts de ſuppuration dans la poitrine. Voyez ſon Traité des maladies de poitrine, pag. 283. imprimé à Paris chez J. Clouſier, rue S. Jacques, en 1739.

J'ai traité autrefois deux freres âgés de neuf à dix ans ; ils n'étoient tous deux attaqués que d'une fiévre continue fort légere, une petite oppreſſion inſenſible, & d'une petite toux ſeche. J'avouerai ſincérement que je ne jugeai ces deux maladies ſérieuſes, que quand il y en eut un de mort. J'avois cru que deux ou trois ſaignées, les tiſanes adouciſſantes, le looch blanc du codex auroient ſuffi pour les guérir, d'autant plus que les ſymptomes ne me paroiſſoient pas graves ; après la mort du premier, je craignis avec raiſon pour l'autre. Il fut traité avec toute l'at-

tention poſſible, mais inutilement; il mourut le huitieme jour. Leur mere qui avoit encore deux garçons, voulut abſolument ſçavoir de quoi ils étoient morts, pour ſoulager les autres avec plus de connoiſſance. Je l'ouvris moi-même, je fus extraordinairement ſurpris de lui trouver la poitrine pleine d'une eau claire & limpide, ſans la moindre tache de rougeur ni de lividité ſur les poumons, la plévre, ou autre partie de la poitrine.

Je me ſuis moi-même deux fois trouvé dans le cas de croire que j'avois de l'eau épanchée dans la poitrine, la premiere à la ſuite d'une fluxion de poitrine, pour laquelle j'avois été ſaigné ſept fois; l'autre dans un rhume opiniâtre avec une petite fiévre; je ſentois une légere oppreſſion, mais continue; & à chaque mouvement que je me donnois, il me ſembloit ſentir un flot d'eau qui me tomboit ſur le poumon: la premiere fois ma convaleſcence, qui ne fut pas longue, diſſipa ce ſymptome je ne ſçai comment: pour la ſeconde j'y fis plus d'attention, je bus moins de tiſane, je ne fus pas ſaigné, & je me fis ſuer dans mon lit; à meſure que la ſueur ſortoit, je ſentois ce ſymptome ſe diſſiper. Ceci, comme on voit, a un certain rapport à l'uſage des cordiaux que je propoſe.

Afin donc que ces obſervations ne ſoient

pas ſtériles, voici, à ce que je crois, les marques auxquelles on peut reconnoître l'hidropiſie de poitrine, ou du moins la diſpoſition à cette maladie, à la ſuite des inflammations de cette partie : la fiévre n'eſt pas grande, les ſaignées ne ſoulagent point, ſurtout les dernieres ; le ſang n'eſt pas coënneux ; il eſt dans les palettes un compoſé de beaucoup de ſéroſité & de très-peu de parties rouges, nageant dans le fluide ; ce qui avertit, ſuivant le ſçavant M. Queſnay, de ne pas continuer les ſaignées comme on fait ſi mal à propos : la langue eſt humide, il y a peu de chaleur, la toux eſt petite, ſeche, & ſans expectoration, l'oppreſſion même n'eſt pas grande ; les réponſes des malades aux queſtions qu'on doit leur faire, acheveront d'inſtruire ſur ce diagnoſtic difficile, mais de la derniere conſéquence.

Dans ce cas les toniques cordiaux, tels que les infuſions de bugloſe, de tuſſilage de lierre terreſtre, la thériaque, le diaſcordium, la confection alkermes, les centaux, les bois ſudorifiques, le diaphorétique minéral, le ſang de bouquetin, la poudre de vipere, &c. dont on fait des potions auxquelles on ajoute de légers narcotiques, feront plus de bien par les raiſons cy-deſſus, que toutes les ſaignées, les tiſanes, les potions adouciſſantes ou béchiques quelconques. C'eſt au Médecin à obſerver les cas précis

auxquels conviennent de ſemblables remedes, qui peuvent prévenir en pouſſant la tranſpiration, cette hidropiſie funeſte.

OBSERVATIONS

Sur les Conſerves liquides ; par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire à Paris.

Les Auteurs s'accordent à dire que *les Conſerves ont été imaginées pour conſerver les parties des végétaux dans toutes leurs bontés, & que le ſucre qu'on y mêle étant un ſel, a la propriété de diviſer les parties des plantes, d'abſorber la trop grande humidité, & d'empêcher l'air d'y entrer, parce qu'il occaſionneroit la fermentation ou la corruption ; il eſt néanmoins à remarquer que les Conſerves liquides fermentent peu de jours après qu'elles ſont faites, & cette fermentation,* (diſent d'excellens Auteurs) *eſt ſalutaire ; elle ſert à développer les parties eſſentielles de la plante, qui ſe détachent, ſe mettent en mouvement, & font raréfier la matiere la plus groſſiere de la compoſition ; mais cette fermentation étant intérieure, elle ne fait qu'unir & lier les parties de la plante avec le ſucre, & en augmenter la vertu.* Voyez la Pharmacopée univerſelle de Lemery, au Chapitre des Conſerves.

La théorie que l'on donne de cette préparation, ne peche ici que dans l'application qu'on en fait ; & l'on n'ignore pas que tout corps qui a fermenté, a abſolument changé de nature ; en effet les Conſerves que l'on trouve chez tous les Apothicaires, ont paſſé ſucceſſivement par tous les dégrés de fermentation, ſans en excepter même la putride. Ces préparations qui devroient être ſalutaires, deviennent pour lors nuiſibles à bien des malades. Il y a déja long-tems que j'avois penſé aux moyens que je vais propoſer pour remédier à ces inconvéniens ; je les aurois publiés plutôt, ſi je n'en avois été détourné par d'autres travaux plus conſidérables.

Les obſervations que je préſente ſont fondées ſur des principes adoptés par tous ceux qui s'appliquent à acquérir des connoiſſances en Chymie & en Pharmacie.

On ſçait que les Conſerves qui ſont décrites dans les Diſpenſaires, ſont faites avec une certaine quantité de feuilles, fleurs, ou racines fraiches; les unes ſont ſeulement pilées long-tems avec le ſucre, & *palpées* devant ou après que le ſucre y a été incorporé ; les autres ſe font en cuiſant le ſucre à la plume, & y délayant enſuite la partie de la plante que l'on a réduit en pulpe ; mais les Conſerves faites de cette maniere, ne peuvent jamais ſe garder plus d'un mois en bon état ; beaucoup ne peuvent ſe faire qu'une fois l'an-

née, & cependant on les employe continuellement dans la Pratique médicinale.

Les Conſerves liquides que les Apothicaires ont coutume de tenir dans leurs Boutiques, ne pourront jamais ſe maintenir en bon état pendant une année entiere, tant qu'ils laiſſeront au paranchime de la plante le germe de ſa fermentation, je veux dire, l'humidité. Le ſucre même qui eſt employé dans les Conſerves liquides, contribue encore à les faire gâter; on connoît aſſez la facilité qu'il a à fermenter; dans le cas préſent, cette diſpoſition eſt encore aidée par les mucilages, & ſoutenue par les paranchimes des plantes; toutes ces fermentations alterent tellement la nature du médicament, que les Conſerves perdent en peu de jours leur couleur & leur odeur. On les voit changer totalement, devenir ſucceſſivement vineuſes, acides & putrides; en ce dernier état les Conſerves qui s'étoient ſoulevées par un mouvement inteſtin, s'affaiſſent; l'humidité s'évapore en partie à travers les papiers qui couvrent les pots; elles ſe candiſſent en deſſous, tandis qu'on trouve à la ſurface une moiſiſſure plus ou moins forte qui y végete. Tous ces différens états ſe paſſent en général dans l'eſpace de quatre mois ou environ; quelques-unes éprouvent un changement plus rapide, & d'autres eſſuyent des altérations plus tardives.

Après avoir détaillé les différentes altéra-

tions qu'éprouvent les Conſerves liquides, & après avoir fait voir que ces changemens ne viennent que de la grande humidité que contiennent les parties des plantes que l'on veut conſerver, il ſembleroit peut-être qu'en les privant d'une portion de ce liquide ſurabondant, on remédieroit à tout. Il eſt cependant très-vrai qu'on ne peut obvier par-là qu'à une partie de ces inconvéniens; & de quelques manieres que je m'y ſois pris, je n'ai pas trouvé de remede plus efficace que celui que je vais donner, qui, ſi je ne me trompe, doit conſerver bien mieux les vertus de la plante que l'on veut garder, & doit tendre à perfectionner ce genre de médicament qui avoit abſolument beſoin de l'être.

Entre différens moyens que j'ai tentés, j'ai reconnu que l'exſiccation parfaite étoit la meilleure, c'eſt-à-dire, qu'il faut faire ſécher les parties des plantes que l'on ſe propoſe de conſerver, les péſer fraiches, & après qu'elles ont été bien ſéchées, les mettre enſuite en poudre fine, & les renfermer dans des bouteilles bien bouchées avec du liége, ou du criſtal ſi l'on veut; en ſuivant toutes ces précautions les parties des plantes retiennent toutes leurs vertus.

J'ai recommandé avant tout de les péſer, afin de mettre le ſucre avec plus d'exactitude, & afin de s'écarter moins des doſes preſcrites dans le Codex pour chacune de ces Con-

ſerves. Voilà en généraI quel eſt le plan de réforme que j'ai à propoſer ; ce moyen ſera, je crois, auſſi ſalutaire aux malades, que commode aux Médecins, qui pourront, quand ils le jugeront à propos, augmenter ou diminuer l'activité du médicament ſuivant les circonſtances.

Je ſens bien qu'on pourra m'objecter que des fleurs aromatiques, telles que ſont celles de ſauge, de romarin, &c. perdront pendant l'exſiccation, une très-grande quantité de leurs principes les plus eſſentiels & les plus volatils.

Cette objection paroît d'abord être d'un grand poids, ſi on la conſidere ſeulement du côté de la perte que peuvent faire les fleurs pendant l'exſiccation ; mais elle ſera facilement détruite pour le peu que l'on faſſe attention à ce qui vient d'être dit ſur le peu de tems que les Conſerves ſe gardent en bon état, & ſi l'on fait réflexion au tems que peut ſe conſerver une poudre faite avec ſoin, & gardée avec précaution ; d'ailleurs une Conſerve qui fermente, perd en peu de jours plus de principes volatils ou eſſentiels, qu'une fleur n'en perd pendant qu'elle ſeche ; nous n'avons que trop d'occaſions de faire ces obſervations. Je garde depuis quatre ans des fleurs de romarin en poudre, qui ont une odeur admirable, leſquelles, mêlées avec le ſucre, forment de la Conſerve meilleure que celle qui

ſeroit

ſeroit faite avec des fleurs fraiches, & qui ſeroit gardée ſeulement deux jours.

Préſentement je vais donner un précis du travail que j'ai commencé ſur cette matiere; mais avant d'entrer dans le détail des recettes de ces Conſerves, je ne crois pas inutile de rapporter la perte que chaque plante fait quand on la ſeche; elles ont été priſes toutes au même poids; on verra par ce moyen d'un coup d'œil les différentes diminutions.

8 onces de fleurs fraiches de bourache, n'ont peſé après leur exſiccation, que	9 gros.
8 onces de fleurs de bugloſe,	8 gros.
8 onces de fleurs de pavot rouge,	8 gros.
8 onces de fleurs de camomille romaine,	18 gr. ℈ ij.
8 onces de fleurs de genêt,	10 gros.
8 onces de fleurs de matricaire,	17 gros.
8 onces de fleurs de milpertuis,	8 gros ½.
8 onces de fleurs de muguet,	8 gros.
8 onces de fleurs de nénuphart,	6 gros.
8 onces de fleurs d'œillets rouges,	16 gros.
8 onces de fleurs de romarin,	13 gr. ℈ j.
8 onces de roſes rouges,	16 gros ½.
8 onces de fleurs de ſauge,	13 gros.
8 onces de fleurs de tilleul,	21 gros.
8 onces de fleurs de violettes,	8 gros.
8 onces de ſommités d'abſinthe,	14 gros.

8 onces de ſommités de *gallium luteum*, 20 gros.
8 onces de roſſolis (cette plante a une forte odeur d'anguille), 8 gros.
8 onces de racines d'énula campana, 12 gros.

Cette Table qui repréſente le poids réel de chaque ſubſtance qui compoſe les Conſerves, démontre d'une maniere ſatisfaiſante, 1° Que ſi le ſucre eſt en trop grande quantité, il doit affoiblir beaucoup la vertu de chaque ingrédient. 2° Les Conſerves des fleurs & des ſommités des plantes décrites dans le Codex, ſont doſées toutes également, c'eſt-à-dire, qu'on preſcrit une livre de ſucre ſur une demi-livre de chacune de ces matieres vertes ; cependant toutes les fleurs & les ſommités des plantes ne diminuent pas également pendant leur exſiccation. Quand même on continueroit à les faire ſuivant l'ancien uſage, il faudroit, ce me ſemble, doubler la doſe de celles qui diminuent ſi conſidérablement, telles que ſont les fleurs de violettes, celles de bourache, bugloſe, coquelicot, muguet, nénuphart, &c. qui toutes perdent de près de $\frac{7}{8}$, tandis que d'autres fleurs & quelques ſommités ne diminuent que d'environ un quart ou à-peu-près, telles ſont les fleurs de tilleul, &c.

Suivant ce qui vient d'être dit, la Conſerve d'énula campana décrite dans le Codex, eſt faite avec environ une once & demie de cette racine ſur deux livres de ſucre: or ces diſproportions me paroiſſent mériter attention.

Les deux Conſerves de roſes liquides décrites dans ce même Diſpenſaire, ſe gardent très-bien pendant une année; d'ailleurs celle qui eſt faite avec les roſes en poudre, peut ſe faire dans toutes les ſaiſons. Peut-être ſeroit-on diſpoſé à croire qu'on pourroit à l'*inſtar* de la Conſerve qui eſt faite avec la poudre de roſes, faire de même les autres Conſerves; mais l'expérience fait voir le contraire; les autres Conſerves compoſées de cette maniere ſe gardent à la vérité un peu plus long-tems que celles qui ſont faites avec les fleurs fraiches, mais elles ne paſſent jamais l'année en bon état, parce que le mucilage que pluſieurs fleurs & feuilles contiennent, ſe trouvant délayé dans de l'eau, n'a rien perdu pendant l'exſiccation de la diſpoſition qu'il a à fermenter; la fermentation ſe fait toujours, plutôt ou plus tard, à proportion de ce que ce mucilage ſe trouve plus ou moins délayé; ainſi l'on tombe dans les mêmes inconvéniens, & je ne connois point d'autres moyens pour y remédier, que de faire toutes les Conſerves ſolides, ou en tablettes, afin de les priver de toute humidité, ſuivant la méthode que j'ai propoſée.

Malgré tout ce qui vient d'être dit, il y a encore des Conſerves qui ne peuvent ſe faire ſuivant notre nouvelle méthode, telles que ſont celles de cochlearia, de becabunga, & d'autres plantes de cette nature, parce que la principale vertu de ces plantes réſide dans leur ſuc & dans leurs ſels volatils, & non dans le paranchime; mais l'on en eſt dédommagé par la facilité que l'on a de ſe procurer la plûpart de ces plantes dans toutes les ſaiſons de l'année; & pour lors il convient de les faire à meſure que l'on en a beſoin, en ſuivant la recette du Codex qui eſt très-bonne.

La Conſerve de cynorrhodon ne doit pas encore entrer dans ce plan de réforme, d'autant plus qu'elle a l'avantage de ſe maintenir en bon état pendant toute l'année, & même plus long-tems.

Voilà à-peu-près tout ce que j'avois à dire ſur cette matiere. Je vais préſentement détailler les doſes de quelques-unes des Conſerves qui pourront ſervir à-peu-près de modeles pour les autres. Il s'en faut de beaucoup que l'on doive regarder ces doſes comme des regles qu'on preſcrit aux Médecins; c'eſt à eux ſeuls à qui il convient de doſer les médicamens.

Conſerves des fleurs qui diminuent à-peu-près également pendant leur exſiccation.

P. *Flor. borrag. pulverat.* ℥j.

Sacchar. albiſſ. pulverat. ℥ß.
Aq. borrag. ℥iij.

Mêlez le tout dans un mortier de marbre, pour en former un opiate.

Simili modo parantur
Conſerv. flor. bugloſſ.
Papav. rhæad.
Hyperic.
Lilii convallium, &c.

Les feuilles, fleurs & racines qui perdent moins pendant leur exſiccation, peuvent s'employer en moindre doſe, en obſervant toujours d'arroſer chaque Conſerve avec l'eau diſtillée de la même plante; de cette maniere on a des Conſerves plus fraiches & plus efficaces, & en même tems moins dégoutantes pour les malades, étant dépouillées de toutes ſaveurs étrangeres que les différens états de fermentation peuvent leur procurer.

Pour plus grande commodité on peut encore mêler le ſucre en poudre avec les fleurs en poudre, & conſerver ce mêlange bien ſec dans des bouteilles bien bouchées pour s'en ſervir au beſoin; alors on peut former autant de Conſerve qu'on en veut, en délayant de cette poudre avec une ſuffiſante quantité de l'eau diſtillée de la même plante.

OBSERVATION

Sur un monſtre cyclope; par M. DE LA RUE, *Chirurgien & Démonſtrateur Royal d'Anatomie à Rennes.*

Le monſtre cyclope dont il a été queſtion dans le Journal du mois de Mai dernier, m'a donné occaſion de faire un examen particulier d'un enfant de cette nature, dont j'ai fait l'ouverture.

Ce monſtre étoit de ſexe féminin, & paroiſſoit être venu au monde au terme de ſept mois. Il n'a pas joui long-tems de la lumiere, car il eſt mort au bout de quelques heures. Je remarquai qu'il avoit à chacune de ſes mains & de ſes pieds un ſixieme doigt, qui ne tenoit au côté extérieur du petit doigt que par des attaches ligamenteuſes, très-lâches & ſans articulation oſſeuſe. J'obſervai que cet enfant avoit une exomphale groſſe comme un œuf, ſituée près de la ligature du cordon ombilical.

La groſſeur de la tête de ce monſtre étoit proportionnée à celle de ſon corps; ſon front étoit fort large, & s'étendoit juſqu'aux trois quarts de la face. On ne voyoit aucune trace du nez; il y avoit ſeulement une ouverture ovale, poſée horiſontalement à l'endroit où

devoit être la pointe du nez, ſix lignes au-deſſus du rebord alvéolaire ſupérieur. Au milieu de cette ouverture étoit un œil de forme un peu ovale, placé horiſontalement; on y diſtinguoit deux prunelles, ſéparées environ d'une ligne & demie l'une de l'autre; chacune d'elles étoit entourée d'un diſque de couleur bleue. Ce globe contenant ſans doute deux organes de la viſion réunis, étoit muni de deux ſourcils poſés auſſi obliquement, de façon que leur tête ſupérieure répondoit au centre ou à l'axe de ce globe, & leur extrémité inférieure formoit deux plans inclinés vers les temples. Cet œil avoit quatre paupieres, deux ſupérieures un peu inclinées de dedans en dehors; deux inférieures inclinées au contraire, des temples vers le centre de cet œil. Ces quatre paupieres ſe réuniſſoient par quatre angles latéraux, confondus dans un pli ou dans un ride tranſverſal de la peau. L'angle ſupérieur étoit moins aigu, l'angle inférieur étoit grand & plus obtus, il contenoit deux caroncules lacrimales. Chacune de ces quatre paupieres avoit ſon cartilage, dont les deux ſupérieures étoient plus larges, & étoient pourvues de glandes ciliaires & de poils. Les deux paupieres inférieures portoient chacune un petit trou entourré d'un cartilage; ce trou étoit ſitué à leur angle inférieur. Ces deux points lacrimaux formoient l'entrée de deux conduits qui, à trois lignes de leur

naiſſance, ſe réuniſſoient, & compoſoient un ſeul canal, dont je ſuivis la marche juſques dans la bouche par le trou inciſif, ou palatin antérieur.

Un peu au-deſſus de cet œil, s'élevoit un prolongement de la peau de forme cylindrique, long d'environ un pouce, un peu plus gros qu'un tuyau de plume à écrire. Cette eſpece d'excroiſſance paroiſſoit étranglée à ſa naiſſance, & s'élargiſſoit à proportion qu'elle approchoit de ſon extrémité, qui flottoit & étoit percée d'un petit trou, qui ſe perdoit dans l'épaiſſeur de la peau. Les ſtilets les plus fins & la ſoie de porc ne pouvoient s'y faire un paſſage au-delà d'une ligne.

J'ouvris cette appendice dans toute ſa longueur, elle n'étoit formée que du tiſſu cellulaire, ſans aucun canal particulier.

Le canal ouvert, je ne remarquai rien d'extraordinaire dans la ſtructure du cerveau & du cervelet. Je ne trouvai point de nerf olfactif, quoique les couches de ce nerf exiſtaſſent. J'obſervai ſous l'interval des deux lobes antérieurs du cerveau, un ſeul nerf optique, que je ſuivis juſqu'à ſa ſortie, qui ſe terminoit aux couches des nerfs optiques par deux principes aſſez courts, réunis fort près de leur origine en un ſeul cordon, qui ſe plongeoit dans la partie poſtérieure du globe de l'œil.

Je n'ai point pouſſé plus loin ma diſſection,

parce que je conſerve cet œil dans de l'eſprit de vin.

Cet enfant n'avoit point d'os ethmoïde ; l'os coronal remplaçoit la lame cribleuſe, ainſi que l'apophyſe, que l'on nomme *criſta galli*. Le coronal par ſa partie inférieure, ſuppléoit à la partie ſupérieure de l'orbite, & ſe joignoit aux os maxillaires par une ſuture tranſverſale à l'endroit qui répondoit aux plis dans leſquels ſe perdoient les angles externes ou latéraux des paupieres. La machoire ſupérieure n'avoit point d'apophiſe orbitaire; elle conſtituoit ſeulement le rebord alvéolaire ſupérieur. La voute palatine, l'apophiſe maxillaire avec l'os de la pomette, formoient une arcade zigomatique poſée de chaque côté plus bas qu'à l'ordinaire. Au reſte les os maxillaires, l'os coronal & l'os ſphénoïde ne contenoient point de ſinus; leur ſubſtance n'étoit qu'un diploé.

On voit par-là que cet enfant cyclope étoit entiérement dépourvu de l'organe de l'odorat.

OBSERVATION

Sur une plaie pénétrante du bas-ventre, accompagnée d'accidens extraordinaires ; par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien Major de l'Hôpital à Taraſcon.

Les ſuccès ne ſont pas le principal mérite des obſervations Chirurgicales : les grandes opérations qui paſſent pour les plus heureuſes & qui ont tant d'éclat parmi le Public, ne ſont pas les plus favorables aux progrès de la Chirurgie, & ne demandent pas les plus grandes connoiſſances de la part de l'Opérateur. Quelque multiplicité de phénomenes qui les accompagnent, étant ſouvent répetées par tous les grands Maîtres, & perfectionnées par l'expérience de tant d'années, elles ſe ſervent mutuellement de modeles, & le fond de leur mécanique preſque toujours le même, eſt tracé & dirigé par une ſuite de regles conſtantes, dont la nature a reconnu la vérité. Mais ces accidens imprévus qui éludent les efforts de l'Art, pour leſquels le Chirurgien n'a pour ſe conduire que ſon jugement, & l'application d'obſervations étrangeres, ſont les plus propres à inſpirer des vues nouvelles, à aggrandir l'étendue de nos connoiſſances, à

exercer les talens & la ſcience des perſonnes inſtruites. C'eſt dans cet objet que l'Obſervation ſuivante peut être également utile à ceux qui peuvent en retirer quelques lumieres, qu'à ceux qui ſont en état d'en donner.

Milan Méliot, dit Milan, ſoldat des Compagnies-Franches de la Marine, étant pris de vin, excitoit beaucoup de trouble & de bruit. Le Sergent de garde fit avancer la garde pour le ſaiſir. Ce jeune homme ſe révolta contre elle, & reçut un coup de bayonnette dans le bas-ventre. Les ſoldats le voyant couvert de ſang, le porterent à l'Hôpital le ſoir du même jour, 2 Mai de cette année. A peine y fut-il arrivé, qu'il tomba en ſyncope, & reſta deux heures ſans connoiſſance, & preſque ſans pouls. M. Michel, Chirurgien de cette Ville, très-verſé dans ſon Art, avec qui je partage les ſoins de cet Hôpital, & qui étoit de ſervice pendant ce trimeſtre, fut appellé tout de ſuite. Ayant découvert la plaie, il reconnut que le ſang qui en couloit étoit en petite quantité, qu'elle étoit ſituée dans l'aine gauche de la région hypogaſtrique, deux travers de doigt au-deſſus du pubis, & éloignée d'environ trois travers de doigt de la ligne blanche. Elle pouvoit avoir deux lignes de diametre, & étoit un peu oblique à la direction des fibres de la peau. Pour prendre en même tems tous les éclairciſſemens néceſſaires, & avec plus de ſûreté, il

la ſonda, fit prendre au malade la ſituation la plus approchante de celle où il étoit quand il reçut le coup; & comme le ſtilet n'entroit en aucune maniere dans la capacité, il s'aſſura, après un mûr examen, qu'elle n'étoit point pénétrante, & qu'il n'y avoit que les tégumens & les muſcles d'offenſés.

Ces témoignages laiſſoient à préſumer qu'elle n'auroit pas des ſuites fâcheuſes, d'autant mieux que le bleſſé âgé d'environ vingt-trois ans, étoit d'un tempérament aſſez ſain & robuſte. La nuit qu'il paſſa fut très-inquiette; il ſe plaignit beaucoup, & eut une inſomnie qu'on ne put calmer. Le lendemain on apperçut une tenſion au bas-ventre, le pouls étoit concentré & petit, les douleurs étoient vives, le malade avoit le hoquet, & une ſoif que la boiſſon la plus abondante n'auroit point étanchée; il lui prenoit par intervalles des aſſoupiſſemens, des convulſions, des défaillances, des nauſées, des vomiſſemens, des épreintes, des envies fréquentes d'aller à la ſelle ſans rien rendre.

On fut fort ſurpris de trouver les plus effrayans ſymptomes qui annoncent un épanchement, dans une plaie ſimple, & de ſi facile guériſon. M. Mercurin, Médecin très-célébre de cette Ville, qui étoit de ſervice à l'Hôpital, & qui a ſuivi cette maladie avec une attention particuliere, éclairé par une expérience conſommée & un jugement

ſolide, en porta dès-lors un pronoſtic très-fâcheux. On le ſaigna pluſieurs fois, on ſoutint ſes forces par des potions cordiales, on fit uſage des huileux, des adouciſſans & des narcotiques. Malgré tous ces ſecours employés avec choix & avec précaution, les douleurs redoublerent, la tenſion du bas-ventre augmenta, les défaillances étoient plus fréquentes; le malade, depuis ſon accident, n'avoit point uriné, il vomiſſoit des matieres bilieuſes & verdâtres, il étoit dans un abbatement conſidérable, une couleur pâle & livide étoit répandue ſur ſon viſage, & ſon pouls plus foible & irrégulier, laiſſoit tout à craindre pour ſa vie.

Tous ces ſymptomes redoutables ſe ſoutinrent dans un péril imminent pendant trois ou quatre jours; on ne négligea point les fomentations émollientes, les embrocations huileuſes, les lavemens anodins. Lors même qu'on avoit perdu l'eſpérance de le pouvoir ſoulager, les douleurs s'appaiſerent, le ventre ſe relâcha, tous les ſymptomes diminuerent peu-à-peu, & le triſte état du malade changea inſenſiblement en mieux.

Pendant ce calme apparent M. Michel fut légérement incommodé, & je continuai ſon ſervice à l'Hôpital. Le malade m'aſſura qu'il ſe ſentoit bien, qu'il reprenoit ſes forces, & que bientôt il ſeroit en état de partir. La plaie étoit entiérement cicatriſée; il lui reſtoit ce-

pendant encore une petite tenſion, & un ſentiment de douleur dans la région hypogaſtrique. Il urinoit difficilement, ſon ventre ne faiſoit ſes fonctions qu'avec peine, l'appétit lui manquoit, & il avoit un viſage plombé, & une couleur pâle, bien différente de celle qu'il auroit dû avoir naturellement.

J'étois étonné de voir que des ſymptomes ſi terribles, qui avoient ſévi avec tant de vigueur, euſſent ceſſé ſi aiſément & ſans autre ſuite. Mon erreur fut bientôt diſſipée : dix ou douze jours après, le malade fut attaqué d'une ſuppreſſion d'urine, le bas-ventre ſe tendit extraordinairement, les ſelles ſe ſupprimerent tout-à-fait, les inſomnies recommencerent; & les douleurs, qui s'étendoient juſqu'à la verge, étoient ſi aiguës, qu'il s'agitoit ſans ceſſe dans ſon lit.

Ce malade, à qui on ne pouvoit procurer aucun repos, tourmenté par des douleurs violentes, prenant à peine quelques bouillons, étoit tombé dans un épuiſement total. La combinaiſon de tous ces accidens me fit ſoupçonner que le coup de bayonnette auroit pu effleurer la veſſie, d'autant mieux que l'ayant ſondé à differentes repriſes, il ne ſortit que très-peu d'urine mêlée avec quelques goutes de ſang.

Depuis ce tems le mal empira, le bas-ventre devenu de plus en plus tendu & douloureux, d'une rougeur vive & d'une cha-

leur brûlante, s'enflamma; & l'inflammation qui s'étendoit juſqu'au-deſſus de l'ombilic, étoit ſi conſidérable, qu'il ne pouvoit ſupporter le linge qui le couvroit. Je m'apperçus alors d'une tumeur circonſcrite au milieu de la région hypogaſtrique, qui groſſiſſoit tous les jours. J'y appliquai ſans ſuccès des cataplaſmes anodins & émolliens; on lui donnoit des fréquens lavemens; il en prit cinq dans un jour, ſans qu'il en ait rendu aucun, & ſans procurer la moindre détente. La tumeur ayant beaucoup augmenté de volume, je ſentis une fluctuation, & il étoit aſſez évident que la rupture de quelque vaiſſeau intérieur avoit occaſionné l'épanchement, ou l'extravaſation du fluide qui la formoit.

Inquiet de voir ce malade qui dépériſſoit, en proie à des douleurs ſi fortes, qu'il ne pouvoit plus y réſiſter, & qui excitoient même des mouvemens convulſifs; je crus que je n'avois aucune indication plus preſſante à remplir, que celle d'évacuer la tumeur, qui cauſoit & entretenoit tous ces fâcheux ſymptomes; eſpérant qu'après avoir diminué par ce moyen ces funeſtes effets, je parviendrois avec plus de facilité à connoître & à remédier à la cauſe qui les produiſoit. Dans cette idée, pour ménager les forces du malade, j'eus recours à la ponction que je fis avec un trois-quarts à l'endroit le plus éminent de la

tumeur : ma tentative fut infructueuſe, il ne coula de la canule que peu de ſang.

Cependant le mal ne ſouffroit aucun délai, & ne pouvoit ſe terminer que par la mort du malade, qui reſſentoit par intervalles de petits friſſons, préſage funeſte pour une inflammation qui attaquoit des parties ſi délicates, & douées d'une ſenſibilité extrême. Perſuadé qu'il n'y avoit aucun moyen que je ne duſſe mettre en uſage pour procurer une iſſue au liquide épanché, je propoſai dans une conſultation qui ſe fit à ce ſujet, de faire une inciſion, qui fut agréée par tous ceux qui y aſſiſterent. Le pouls parut aſſez fort pour la permettre. Je commençai à diſpoſer le malade dans la ſituation la plus convenable ; & je fis de nouveau, en préſence des perſonnes de l'Art qui avoient été du même ſentiment, la ponction avec le trois-quarts deux doigts au-deſſus de la cicatrice de la bleſſure ; après l'avoir retiré, il ne ſortit aucune goutte de liqueur. J'introduiſis tout de ſuite un ſtilet dans la canule que je levai, & ſur ce ſtilet je conduiſis mon biſtouri, & fis une inciſion de la longueur d'un pouce.

Il en ſortit environ deux pintes d'un ſang clair, pur, vermeil, auſſi fluide que celui qui coule de la veine dans une ſaignée. Je ne voulus pas étendre davantage mon inciſion, ni preſſer le bas-ventre pour faire ſortir une plus

plus grande quantité de ſang, à cauſe d'une défaillance qu'eut le malade à la fin de l'opération. Il revint bientôt à lui, ceſſa de ſe plaindre, parut même fort tranquille, & il y avoit lieu de penſer que cet écoulement abondant l'avoit ſoulagé. Cependant à ce calme qui fut de courte durée, ſuccéda une autre ſyncope, où il perdit tout ſentiment. Trois ou quatre heures après, il lui prit par l'ouverture que j'avois pratiquée, une perte de ſang ſi conſidérable, que ſon lit étoit inondé. M. Michel, qui y accourut, fut tenté de dilater l'inciſion, & ne fut retenu que par la foibleſſe & l'épuiſement dans leſquels la grandeur de l'hémorragie avoit mis le malade. En effet ſon pouls ſe faiſoit à peine ſentir; il lui ſurvint pendant la nuit des défaillances continuelles, auxquelles il ſuccomba; & il mourut le lendemain de l'opération, le neuf Juin à huit heures du matin.

Pour tirer quelque profit de cette maladie rare & très-importante, nous nous hâtames de faire l'ouverture du cadavre. La premiere choſe qui fixa notre attention, fut de trouver le bas-ventre d'une groſſeur énorme, bouffi & emphyſémateux. Nous fimes une inciſion tranſverſale aux muſcles, & en examinant l'endroit de la bleſſure, nous reconnumes que le coup de bayonnette avoit percé la premiere lame du péritoine, & avoit auſſi ouvert l'artere épigaſtrique, dont la marche

un peu au-deſſus du ligament tendineux, devoit être intéreſſée, comme je l'avois cru. En plongeant le ſcalpel plus avant, nous découvrimes la tumeur qui occupoit la plus grande partie de la capacité du bas-ventre; elle étoit enkiſtée dans la duplicature des deux lames du péritoine, & étoit remplie d'un mêlange de matieres ſanguinolentes & gangréneuſes. Après en avoir vuidé tout le ſang grumelé, je vis que le fond de la veſſie, qui eſt couvert de la lame interne du péritoine, étoit gangréné, & qu'il y avoit un trou qui pénétroit de la tumeur dans ſa cavité. On ne peut m'objecter d'avoir dilacéré cet endroit de la veſſie en voulant la retirer au dehors, parce que j'y avois déja paſſé le doigt ſans trouver la moindre réſiſtance, & qu'il y avoit auparavant coulé du ſang qui ne pouvoit venir que de la tumeur, par le canal de l'urethre. Ce qui prouve davantage la mortification de cette partie, c'eſt que j'obſervai une pareille ouverture vers le milieu de la partie poſtérieure de la tumeur, à la lame interne du péritoine, & à l'inteſtin qu'elle touchoit, dont le contour étoit gangréné, & les environs flétris & livides.

Cette maladie ſi compliquée, préſente trois points de vue, la plaie, l'épanchement & l'hémorragie. Elle nous prouve combien ſont fautifs & équivoques les ſignes diagnoſtics de la pénétrationdes plaies dans quelque ca-

pacité, les convulſions, le hoquet, le vomiſſement, &c. ſont pour s'en aſſurer moins certains que la ſonde, quoiqu'elle ſoit ſujette à beaucoup d'inconvéniens. On pouvoit aiſément ſe perſuader qu'une irritation violente & une douleur vive avoient pu produire ces accidens, ſur-tout l'eſtomac étant gonflé & ſurchargé de boiſſon, puiſqu'ils ceſſerent quatre jours après, & que la plaie qui n'avoit aucune mauvaiſe qualité, ſe fermoit d'elle-même. Ces ſymptomes appaiſés, il n'en reſta aucun aſſez dangereux pour donner à connoître qu'elle pénétroit. Ainſi ce n'eſt pas la pénétration d'une plaie dans une capacité, qui doit faire juger de la grandeur de la maladie, mais plutôt la léſion des parties affectées; car ſi le coup de bayonnette qui avoit percé la premiere lame du péritoine, n'eût pas malheureuſement ouvert l'artere épigaſtrique, il y a apparence que cette plaie, très-ſimple de ſa nature, n'ayant intéreſſé aucune autre partie eſſentielle, ſe ſeroit terminée très-heureuſement.

Au commencement de la maladie il n'y eut aucun indice que quelque vaiſſeau conſidérable fût ouvert, puiſque le bleſſé n'avoit perdu que très-peu de ſang; & quand on auroit pu le ſoupçonner, quels moyens pouvoit-on mettre en uſage pour y remédier? Devoit-on dilater la plaie pour chercher le vaiſſeau ouvert? La ſituation de l'artere épi-

gaſtrique qui n'eſt ſuſceptible ni de ligature, ni de compreſſion, rendoit le coup abſolument mortel, & toutes nos recherches vaines. Cette artere a verſé peu-à-peu ſon ſang entre les deux lames du péritoine, qu'il a écartées inſenſiblement, à meſure que l'effuſion & la collection en devenoient plus conſidérables. La tenſion, l'inflammation des muſcles, le dérangement de l'eſtomac & des fonctions de tous les viſceres du bas-ventre, la ſuppreſſion des urines, le teneſme étoient produits par les embarras & les engorgemens inflammatoires formés dans des parties d'un ſentiment exquis, & ſujets à la gangrene; & ces engorgemens inflammatoires, les mouvemens convulſifs, les inſomnies, les douleurs, les ſyncopes, les friſſons, le mouvement vital qui languiſſoit, dépendoient immédiatement de la difficulté que le ſang trouvoit dans la circulation, & de l'interception du cours des eſprits animaux gênés & retardés par le tiraillement, la péſanteur, la compreſſion que la tumeur exerçoit ſur tous les organes, dont la léſion augmentoit ſuivant que ſon volume groſſiſſoit. Ne pouvant ſçavoir ni ſon ſiége, ni ſa nature, dès que je m'apperçus de la fluctuation, il ne reſtoit d'autre parti à prendre que celui de l'évacuer. Pour y parvenir, devois-je ſuivre une autre méthode? Quelques grumeaux de ſang qui boucherent la canule dans le tems de la ponction, la du-

rée, l'intenſité des plus terribles ſymptomes qui ne pouvoient s'appaiſer que par ce moyen, me confirmoient encore plus la néceſſité de l'ouvrir. Mais pourquoi le ſang qui ſortit ſi abondamment par l'inciſion, fut-il ſi vermeil & ſi fluide ? Le ſéjour, le croupiſſement qu'il avoit fait dans la tumeur, n'auroient-ils pas dû décompoſer ſes globules, précipiter ſes parties groſſieres & fibreuſes, diviſer la ſéroſité, exciter un mouvement de fermentation dans ſes molécules hétérogenes, les alkaliſer & les réduire en pus, ſur-tout dans un ſujet épuiſé, où les liqueurs étoient ſi appauvries ? L'*attritus* des parties voiſines n'étoit-il pas aſſez fort pour en briſer le tiſſu ? Eſt-ce que le mouvement périſtaltique des inteſtins, la chaleur des viſceres, ſa maſſe ou ſa quantité, ont contribué à conſerver ſa fluidité & ſa couleur vermeille ſans altération, ou, toutes ces cauſes jointes enſemble. Le ſang artériel réſiſte-t-il davantage à la putréfaction, tandis que l'âcreté & la pourriture de quelques grumeaux de ſang, & de quelques matieres ſanieuſes & corroſives qui étoient au fond de la tumeur, ont enflammé, corrodé, gangréné la lame interne du péritoine, la veſſie & l'inteſtin ; puiſque la tumeur étant ouverte, il s'écoula du ſang par le canal de l'urethre, & que l'air des inteſtins extravaſé & errant dans tout le bas-ventre, s'infiltra dans les cellules graiſſeuſes, & a pro-

duit l'emphyſeme que nous avons remarqué avant que de faire l'ouverture du cadavre ?

On comprend aiſément que la gangrene qui avoit fait de ſi grands progrès dans ces viſceres principaux, a été la cauſe de la mort du malade ; & que les défaillances qui l'ont précédé lui doivent être plus imputées qu'à l'hémorragie qu'il a ſoufferte après l'inciſion, qui n'eſt arrivée que parce que l'artere épigaſtrique, auparavant comprimée par la tumeur, & qui ne verſoit le ſang qu'elle contenoit que goutte à goutte entre les lames du péritoine ; déſormais plus libre par l'ouverture, l'a laiſſé échapper ſelon tout ſon diametre. Quoique les funeſtes ſymptomes qui ont accompagné cette plaie, qui n'eſt devenue pénétrante que par accident, paſſe toutes les forces de l'Art, je penſe que les opérations que j'ai faites, indiquées, & pratiquées ſelon toutes les regles, ont été traverſées par la gangrene, déja trop avancée pour que le malade pût vivre encore dans cet état. Quelque inſuffiſans qu'ayent été ces ſecours, j'aurois un reproche à me faire ſi je ne les avois pas tentés.

OBSERVATIONS

Sur une maladie épidémique qui a régné cette année à Toulon; par M. LA BERTHONIE, *Médecin de l'Hôpital général & militaire de cette Ville.*

Depuis la fin de Mars juſqu'au milieu de Mai de la préſente année, il a régné à Toulon & aux environs, une maladie épidémique fort ſinguliere. Elle commençoit par une fâcheuſe toux & une fiévre continue, avec alternative de froid & de chaud, & des redoublemens qui ſurvenoient quelquefois de douze en douze heures. A la fiévre ſe joignoit dans la plûpart des ſujets l'oppreſſion de poitrine, ou une doûleur de côté avec expectoration ſanguinolente; dans beaucoup d'autres, un violent vomiſſement qui duroit deux ou trois jours, & fourniſſoit une humeur épaiſſe ou glaireuſe, ſouvent amere; dans quelques-uns enfin, une ſueur copieuſe & opiniâtre. Outre ces ſymptomes, qui varioient ſuivant le tempérament, ou la façon de vivre des ſujets, on a conſtamment remarqué dans les malades un pouls plein, fréquent & mollet; la langue blanchâtre, humide ou pâteuſe; la bouche pas autrement mauvaiſe: ils ſe plaignoient de péſanteur de

tête, & de douleur entre les épaules : leur reſpiration n'étoit pas abſolument gênée ; leur ventre n'étoit ni tendu ni douloureux ; les urines étoient claires, & les matieres jaunes & très-puantes. Tel a été l'état de preſque tous ces malades, dont quelques-uns, même des plus robuſtes, ſont morts le cinquieme ou le ſeptieme jour. La maladie n'a point attaqué les femmes.

Comment caractériſer cette maladie ? Etoit-ce fiévre putride ? Sa continuité avec des redoublemens périodiques, ſembloit l'annoncer; mais on n'y remarquoit point les ſignes qui accompagnent quelquefois la fiévre putride, je veux dire, l'aſſoupiſſement, le délire, les nauſées & les évacuations vermineuſes. Etoit-ce péripneumonie, ou pleuréſie ? C'eſt ce que la douleur de côté, l'oppreſſion de poitrine & le crachement de ſang, joints à la fiévre continue, paroiſſoient indiquer : mais ſi l'on s'attachoit à prévenir par de fréquentes ſaignées l'inflammation que tous ces ſymptomes annonçoient, le malade périſſoit en très-peu de tems. On peut donc dire qu'elle participoit de la fiévre putride & de la péripneumonie ou pleuréſie, ſans être eſſentiellement ni l'une ni l'autre.

Les deux premiers que j'eus à traiter de cette maladie, furent deux ſoldats de la garniſon. Ils entrerent vers la fin de Mars dans l'Hôpital militaire, pour lors établi hors la

Ville. Tout parut annoncer en eux une maladie inflammatoire. La douleur de côté, le crachement de ſang & la fiévre forte, m'engagerent à les faire ſaigner fréquemment, & à leur faire prendre des tiſanes appropriées. Tous mes ſoins furent inutiles. J'eus le chagrin de les voir périr au plutôt. Frappé d'une mort auſſi prompte, j'eſſayai une méthode toute différente ſur un troiſieme ſoldat, atteint de la même maladie, avec les mêmes ſymptomes, bien réſolu de faire ouvrir le cadavre, au cas que mon nouveau traitement n'eût pas un meilleur ſuccès. Après l'avoir fait ſaigner ſeulement deux fois en deux jours, quoique la fiévre, la douleur de côté & le crachement de ſang continuaſſent de même, j'ajoute encore, malgré l'oppoſition d'un Officier de la garniſon, qui ne pouvoit concevoir que je négligeaſſe ſi fort la ſaignée fréquente; je lui fis donner le matin du quatrieme jour deux priſes de décoction de caſſe & de tamarins, avec quatre grains de tartre ſtibié. Le malade vomit une grande quantité de matiere glaireuſe, & fut copieuſement à la ſelle ſans rendre aucun ver. La fiévre ſe calma preſque entiérement le ſoir; & deux jours après, au moyen d'un minoratif, elle diſparut tout-à-fait, avec tous les ſymptomes qui l'accompagnoient. Frappé moi-même autant que charmé du ſuccès de cette méthode, je ne manquai pas de la ſuivre dans l'Hôpi-

tal général, auquel le Militaire fut réuni au commencement d'Avril; & environ ſoixante, tant ſoldats que mendians que je traitai de cette maladie dans le courant de ce mois, furent tous guéris en fort peu de jours.

La guériſon de tous ces malades m'ayant heureuſement diſpenſé de faire ouvrir aucun corps, je ne pus chercher que par mes conjectures quel étoit le principal ſiége de cette maladie. Trois remarques que je fis dans le tems, & auxquelles je m'attachai avec réflexion, me perſuaderent qu'elle réſidoit principalement dans l'eſtomac & les premieres voies. Ma premiere obſervation fut le grand effet des vomitifs donnés dès le commencement, malgré les contradictions que les ſymptomes préſentoient, & la ceſſation preſque entiere de ces ſymptomes après l'effet de ce remede. Ma ſeconde remarque fut faite à l'occaſion d'un Boucher, de tempérament ſanguin, lequel ayant été ſaigné trois fois, conſerva encore après le vomitif, la douleur de côté & le crachement de ſang, quoiqu'avec moins de violence: mais perſuadé que ces ſymptomes étoient entretenus par la même cauſe qui ſubſiſtoit toujours, & dont le vomitif n'avoit mis dehors qu'une partie, je lui fis prendre en préſence de deux perſonnes de conſidération, qui s'intéreſſoient pour lui, un purgatif ordinaire avec le ſenné, la caſſe, les tamarins & la manne, en les prévenant que

le ſenné, quoiqu'il parût contraire, termineroit la maladie par ſon activité même. En effet le malade alla neuf fois à la ſelle ; & tout, ainſi que la fiévre, diſparut comme par enchantement. Ma troiſieme remarque eſt encore plus frappante. Un étranger établi dans la Ville, fut tout à coup attaqué d'une grande oppreſſion & douleur de poitrine, avec fiévre violente, redoublemens, crachement & enſuite vomiſſement de ſang, enfin hoquet, qui dura deux fois vingt-quatre heures. Il eſt vrai que je fis ſaigner celui-ci ſept ou huit fois ; mais il ne dut ſa guériſon qu'à l'hypécacuana que je lui fis prendre, & aux tiſanes royales composées avec le ſenné & les fruits aigrelets, qui ſont d'uſage. Ce ſuccès parut faire impreſſion. D'ailleurs un de nos Médecins (*a*) qui joint à l'expérience beaucoup de ſçavoir, ſuivoit de ſon côté la même méthode, qui lui réuſſiſſoit également. On ſe réconcilia donc, quoiqu'un peu tard, avec les vomitifs, contre leſquels on s'étoit prévenu, & la ſaignée fréquente tomba dans le diſcrédit.

Voici maintenant ce que je penſe avoir été la cauſe de cette maladie. L'hyver, juſqu'à la fin de Janvier, a été extrêmement humide & pluvieux. Au commencement de Février le tems changea, & devint conſtamment ſec & beau juſqu'à la mi-Avril. Un Soleil brillant répandoit la chaleur juſqu'au milieu du

(*a*) M. Joyeuſe, Médecin des Hôpitaux des Galeres du Roi.

jour ; enſuite il s'élevoit l'après-midi un vent d'oueſt vif & pénétrant, qui rendoit l'air extrêmement froid. Quelquefois la chaleur continuoit toute la journée, & l'on jouiſſoit, au cœur de l'hyver, de ces belles ſoirées de printems ou d'automne, qui ſont fort communes dans la baſſe Provence ; mais le lendemain ou le ſur-lendemain, le vent d'oueſt, qui dans ces cantons eſt, ainſi que ceux du nord, extrêmement froid & ſec, ramenoit l'hyver avec ſes frimats ; & il ſouffloit quelquefois avec tant de violence, que tout travail ceſſoit à la campagne. Telle a donc été pendant deux mois & demi cette alternative de chaud & de froid, ſans que la terre ait jamais été arroſée de la moindre pluie.

Un reſſerrement ſubit après une grande dilatation, peut produire à l'inſtant un effet très-ſenſible dans quelque viſcere, y former un dépôt conſidérable par l'épaiſſiſſement des liqueurs, & y cauſer l'inflammation. Ici la marche étoit plus lente : la chaleur du matin procuroit une douce dilatation dans les ſolides, & une expanſion modérée dans les fluides : la matiere de la tranſpiration s'évaporoit librement à travers la peau, au moindre exercice que l'on faiſoit ; mais le froid de l'après-midi reſſerrant les parties fibreuſes, interceptoit la matiere de la tranſpiration, & la faiſoit rentrer par les pores abſorbans, où ſéjournant dans un certain dégré de conden-

ſation, elle acquéroit une viſcoſité qui n'a pu qu'augmenter chaque jour, & gêner l'action des parties fibreuſes. Ce fluide viſqueux, ainſi formé, entretenu & accru dans les pores abſorbans, fluide, d'ailleurs excrémentitiel, ayant été repompé dans les vaiſſeaux, & ramené dans le ſang par la voie de la circulation, lui a communiqué ſa viſcoſité, de même qu'aux fluides qui s'en ſéparent. De-là tous les ſymptomes qui ſe ſont préſentés dans cette maladie ſinguliere.

I. La fiévre accompagnée de friſſons & de chaleur, les laſſitudes & l'accablement proviennent de l'épaiſſiſſement du ſang, qui eſt contraint de s'arrêter dans les capillaires : mais au lieu que dans les fiévres putrides ou d'accès, c'eſt un mauvais ſuc fourni par des alimens groſſiers, impurs & indigeſtes, ou un chyle mal cuit ou vicié qui, porté dans le ſang, l'épaiſſit ; c'étoit ici la matiere glutineuſe de la tranſpiration qui, mêlée avec le ſang, rouloit avec peine, & produiſoit le même effet dans ces ſentiers étroits. II. L'oppreſſion de poitrine, ou la douleur de côté, qui dans la péripneumonie & la pleuréſie, viennent de la diſtention & du gonflement des poumons ou des membranes de la poitrine, lorſqu'un reſſerrement ſubit dans quelque partie de ce viſcere y pouſſe le ſang avec force, étoit auſſi occaſionnée par cette matiere viſqueuſe incorporée dans le ſang, la-

quelle obſtruoit, gonfloit & dilatoit les vaiſſeaux au point de rompre les plus minces, & de procurer des crachemens ſanguinolens. III. Il n'eſt pas néceſſaire de recourir à un fluide âcre & piquant, pour trouver la cauſe de la toux ſuivie toujours d'expectoration, dont les malades étoient tourmentés : cette cauſe s'apperçoit naturellement dans la ténacité ſeule du fluide étranger trop adhérent dans les bronches. IV. Le vomiſſement, ſoit ſanguin, ſoit bilieux, & la ſueur extraordinaire que l'on a remarquée dans quelques-uns, ne peuvent être attribués qu'au prodigieux amas qui s'étoit fait de ce fluide hététrogene, & prouvent bien que la nature travailloit elle-même à ſe décharger de ce fardeau, & demandoit qu'on l'aidât par des vomitifs & des ſtimulans. V. Enfin la maladie n'a pas attaqué les femmes, parce que leur vie ſédentaire les tenant dans les maiſons, occupées à des travaux moins pénibles que ceux des hommes, elles n'éprouvoient pas une auſſi forte tranſpiration pendant la chaleur du jour; elles amaſſoient moins de ce fluide excrémentitiel, & elles s'en déchargeoient plus aiſément par leurs évacuations périodiques.

Ce n'étoit donc ici, comme je l'ai remarqué cy-deſſus, ni une fiévre putride, ni une pleuréſie ou une péripneumonie, quoique par ſes ſymptomes cette maladie ſemblât par-

ticiper de l'une & de l'autre ; mais c'étoit proprement une fiévre humorale inflammatoire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle attaquoit également & les ſolides & les fluides. Car ceux-ci, je veux dire les fluides, ayant acquis plus de volume par l'intromiſſion de ce ſuc étranger, qui d'ailleurs par ſa ténacité gênoit & embarraſſoit la circulation ; le cœur & les arteres ne pouvoient ſurmonter qu'avec peine une auſſi forte réſiſtance, qui s'oppoſoit continuellement à leur mouvement de dilatation & de contraction : de-là ce pouls fréquent & ſerratile, que l'on dit être un des véritables caracteres des maladies inflammatoires. D'autre part ce fluide viſqueux ne pouvoit rouler que bien difficilement dans les viſceres mols & lâches, tels que les poumons & le cerveau ; de-là l'oppreſſion de poitrine, l'étouffement, les affaiſſemens & la péſanteur de tête.

Mais rien ne prouve mieux ma conjecture que l'effet meurtrier des ſaignées fréquentes, & des autres remedes que l'on employoit. Tant que, par l'oppreſſion, l'étouffement, la douleur de côté, la fiévre violente & les redoublemens, on jugea que cette maladie étoit ou une péripneumonie, ou une pleuropéripneumonie, on s'attacha à prévenir l'inflammation, & à détourner le dépôt par des ſaignées réitérées : on faiſoit prendre continuellement aux malades des tiſanes ; & on tâchoit de

les ſoulager par des potions béchiques & huileuſes : il falloit purger, dans l'appréhenſion de donner trop de jeu aux ſolides ; on s'aſtreignoit à la manne, à la caſſe, à l'huile d'amandes douces ; & les malades, ſi robuſtes qu'ils fuſſent, périſſoient en très-peu de jours. La raiſon en eſt toute ſimple ; c'eſt que la ſeule indication qu'il y eût à remplir, étoit d'évacuer & d'employer les ſtimulans. La tiſane, auſſi gluante par les ingrédiens adouciſſans dont on la compoſoit, que l'étoit la matiere qu'il falloit évacuer, ne faiſoit qu'augmenter l'embarras ; les potions béchiques & huileuſes avoient le même inconvénient, & étoient auſſi contraires que la tiſane ; la manne, la caſſe & l'huile d'amandes douces, ne faiſoient que gliſſer, ſans rien entraîner avec elles ; il falloit d'autres ſtimulans pour exprimer la matiere viſqueuſe des vaiſſeaux qui la contenoient, & qui en étoient imbus. La ſaignée étoit à la vérité néceſſaire au commencement : l'engorgement & la plénitude des vaiſſeaux étoient trop clairement démontrés par la fiévre, l'oppreſſion, la douleur & le crachement de ſang : il falloit donc déſemplir ces vaiſſeaux, pour faciliter leur jeu ; mais il falloit auſſi exprimer des parties fibreuſes cette glutinoſité, qui n'y étoit pas un moindre obſtacle. C'étoit-là l'effet du vomitif ; au lieu qu'en continuant de ſaigner, ſans évacuer la cauſe de la maladie au moyen des vomitifs

&

& des ſtimulans, il ſe formoit dans la poitrine, ou dans le cerveau, des engorgemens qui emportoient promptement les malades. J'en eus la preuve dans deux ſoldats, qu'on amena à l'Hôpital vers le milieu de Mai. Ils vinrent trop tard, & ne vécurent que deux jours. Je fis ouvrir le premier : ſes poumons ſe trouverent totalement abſcédés, tous les autres viſceres paroiſſant dans leur état naturel : le ſecond qu'on avoit amené d'un village voiſin, tomba le même jour dans un grand aſſoupiſſement ; & au moment de ſa mort, qui ſuivit de près, il rendit par les narines & par la bouche beaucoup d'écume : une indiſpoſition qui m'étoit ſurvenue, m'empêcha de le faire ouvrir ; mais il n'eſt pas douteux que l'engorgement n'eût été fait dans le cerveau.

Il ne me reſte plus qu'à rendre compte de la méthode curative que j'employai, & qui me réuſſit ſi conſtamment, que d'environ cent ſujets que je traitai de cette maladie, ſoit dans la Ville, ſoit dans l'Hôpital, il ne périt que les deux premiers ſoldats, dont j'ai parlé au commencement, les deux derniers, qui vinrent trop tard, & un ancien Capitaine du Régiment de Briqueville, âgé de cinquante-cinq ans, qui étant en convaleſcence & parfaitement bien, tomba en apoplexie le jour-même que je lui avois permis de manger, & mourut le ſoir, ſans que M. Durand, Médecin de la Marine, qui fut appellé en

conſultation, ni moi, ayent pu trouver de remede à ſon accident. Après deux ou trois ſaignées, j'ordonnois au plutôt un vomitif. Six grains de tartre ſtibié, diſſous dans ſeize onces de décoction de caſſe & de tamarins, & pris en deux fois, opéroient un effet merveilleux. Je diminuois la doſe ſuivant l'âge, le tempérament & l'état du malade. Je lui faiſois boire une tiſane faite ſimplement avec le capillaire & la régliſſe : j'en retranchois abſolument l'orge, les jujubes, la fleur de mauve, & en un mot tout ce qui étoit aſſez mucilagineux pour rendre les humeurs viſqueuſes ; mais ce n'étoit qu'au déclin de la maladie que j'en faiſois faire uſage, parce que ces malades n'ont jamais eu une ſoif ardente ; & qu'au contraire leur langue, toujours épaiſſe & pâteuſe au commencement du mal, ne devenoit aride qu'au déclin. Le lendemain du vomitif, qui opéroit copieuſement par le haut & par le bas, j'ordonnois un lavement purgatif le matin, & un autre le ſoir ; & j'entretenois l'évacuation par les ſelles au moyen de quelques grains de kermes minéral, diſſous dans une potion pectorale faite avec les ſirops de violettes, de coquelicoc & l'eau de fleurs d'oranges. J'avois ſoin d'éviter dans ces potions l'huile d'amandes douces & le blanc de baleine, qui, quelque expectoration qu'ils euſſent pu procurer, n'auroient jamais cauſé un grand ſoulagement dans

cette maladie. Je terminois le traitement par un purgatif ordinaire ; & tous ces violens ſymptomes, fiévre continue, douleur de côté, oppreſſion de poitrine, crachement de ſang, douleur aux épaules ou aux reins, toux fâcheuſe, ſueur, vomiſſement, hoquet, &c. ſe diſſipoient entiérement, ſans qu'il reſtât au malade la moindre impreſſion de tous ces divers accidens.

Les chaleurs qui ſont ſurvenues, & qui ont continué, en facilitant la tranſpiration, ont mis fin à cette maladie épidémique. Il y a eu quelques fiévres putrides, & de véritables pleuréſies, qui ont cédé, les premieres aux vomitifs donnés au commencement ; & les ſecondes, aux ſaignées réitérées.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres.

Obſervation ſur les bons effets de l'eau de goudron, dans les ulceres & les fiſtules ; par MM. LEBEAU, freres, Médecins au Pont de Beauvoiſin.

Nous fumes appellés, il y a dix ans, pour aller à Miribel, diſtant de deux lieues de cette Ville, pour y voir une perſonne malade, que

des circonſtances particulieres nous empêchent de nommer ; nous la trouvames avec la mortification dans toutes les parties de la génération, dans un délire ſourd, un abbatement & une irrégularité dans le pouls, qui ſuivent ordinairement le ſphacele. Elle fut rétablie par les ſcarifications, & l'application des antiſeptiques. Ce malade étoit âgé de cinquante ans, il avoit eu dans ſa vie pluſieurs gonorrhées, dont il lui étoit reſté une dyſurie habituelle, quelques carnoſités, & une fiſtule dans l'urethre qui répondoit aux bourſes, par où il y avoit un écoulement d'urine. La maladie pour laquelle nous fumes appellés, étoit une inflammation dans le canal de l'urethre, qui ayant été négligée, tourna en gangrene ; de façon qu'il fallut ouvrir des abſcès & des ſacs dans les bourſes, & dans le canal de l'urethre. La maladie fit de ſi grands progrès, que malgré tous les remedes & tous nos ſoins, il lui reſta quelques fiſtules que nous ne pumes pas guérir. Quelque tems après les bourſes, le périnée, l'urethre s'enflammerent, & tournerent en ſuppuration, au point que ces parties ne formoient plus qu'un abſcès. Le malade étoit pour lors dans le dernier état du maraſme. Ne trouvant plus aucune reſſource, & étant ſollicités vivement à lui donner quelque ſecours, nous lui preſcrivimes une boiſſon de goudron, dont il but quatre ou cinq verres par jour pendant quinze jours. Chaque

ſois qu'il en buvoit, ſes forces ſembloient ſe ranimer, ſes douleurs ſe calmer, & ſes maux ſe diſſiper. En un mot cette boiſſon lui fit un effet ſi ſurprenant, qu'en quinze jours toutes les fiſtules, les cretes, les duretés s'évanouirent, & le malade fut en état de monter à cheval pour venir au Pont de Beauvoiſin. N'étant point prévenus de ſon arrivée, & croyant qu'il avoit ſuccombé à ſa maladie, un changement ſi prompt & ſi marqué nous étonna ſi fort, que nous avions peine à nous en rapporter à nos yeux, lorſque nous le vimes. Depuis ce tems cet homme jouit d'une ſanté parfaite, après avoir été pendant huit ans dans une langueur & dans des maux inouis.

Nous eumes encore occaſion, il y a trois ans, d'employer le même remede ſur un particulier nommé Maſſat, de Domeſſin en Savoye, à un quart de lieue du Pont de Beauvoiſin. Ce jeune homme reçut un coup de fuſil du haut en bas, dans le milieu de l'os des iſles du côté droit, qui paſſa au travers de la veſſie; les balles firent deux ſorties éloignées de cinq travers de doigts, dans la partie moyenne & poſtérieure de la cuiſſe, ſans que les os fuſſent fracturés. Il faut obſerver que ce jeune homme reçut le coup à cheval; il perdit beaucoup de ſang par la bleſſure. Il ſe confia à un charlatan, qui ne toucha point aux plaies, mais qui lui fit faire des remedes & un régime tout-à-fait contraires. Un mois

après le malade fut attaqué d'une fiévre lente, pour laquelle il nous fit appeller. Il étoit dans un accablement & une foibleſſe inexprimables ; l'urine & le ſang ſortoient par les plaies de la cuiſſe, qui étoient reſtées fiſtuleuſes. On ſentoit les traces des balles par un cordon calleux, qui ſuivoient les chemins qu'elles avoient parcouru. Voyant le malade dans un état déſeſpéré, & ayant vu des effets marqués du goudron, nous lui en preſcrivimes l'uſage, qu'il continua pendant quelque tems, & qui le guérit radicalement, en détergeant les ulceres, cicatriſant les fiſtules, & diſſipant la fiévre.

Nous avons employé ſouvent ce remede avec ſuccès ; nous rapporterions bien des obſervations étrangeres à celles-ci ; mais nous croyons que celles-ci ſuffiſent, pour caractériſer l'efficacité de ce remede. Nous obſervons ſeulement que nous n'avons pas éprouvé des effets bien marqués du goudron de Norvege, ni de tout autre goudron liquide ; il a toujours au contraire excité des nauſées aux malades. Celui dont nous nous ſommes ſervis pour les cas cy-deſſus, eſt le ſuc des ſapins des montagnes de ce voiſinage, que l'on tire par l'inciſion que l'on fait aux arbres, qui devient enſuite concret, & reſſemble aſſez à du benjoin en larmes, moins dur & plus onctueux ; il a une odeur pénétrante & agréable. Nous le faiſons couper par tranches pour pré-

ſenter plus de ſurface à l'eau, dans laquelle nous le laiſſons infuſer vingt-quatre heures; nous en mettons deux livres ſur trois pintes d'eau. Cette boiſſon n'auroit-elle pas une analogie particuliere avec les humeurs des voies urinaires? Ne guériroit-elle pas également par injection, ou priſe intérieurement, les différentes fiſtules? Ne pourroit-on pas s'en ſervir pour préſerver les malades des ſuites fâcheuſes de la lithothomie, & des bleſſures d'armes à feu dans les cavités?

AVERTISSEMENT.

Il y a environ un mois qu'il ſe paſſa vis-à-vis des Invalides un fait très-intéreſſant, ſur lequel nous déſirerions avoir de plus amples éclairciſſemens; voici ce dont il s'agit.

Il y a dans cet endroit de la riviere un bateau qui ſert à paſſer l'eau; le batelier qui le conduiſoit, ſoit qu'il fût pris de vin, ſoit qu'il lui arriva quelqu'autre accident imprévu, tomba dans l'eau & ſe noya. On fut près d'une demi-heure à le chercher dans l'eau, après laquelle on le retira ſans mouvement & ſans vie. Un Médecin, dont nous ignorons le nom, en paſſant par cet endroit, s'y arrêta, fit porter ce noyé à l'hôtellerie la plus prochaine, lui fit faire des frictions ſur tout le corps, lui fit mettre ſous le nez de la fumée de tabac, lui fit donner des lavemens avec une décoction de la même plante, le fit réchauffer par dé-

grés, & en un mot vint à bout de rétablir le jeu de la reſpiration, & bientôt après le mouvement & la vie ; & par une conduite ſage & éclairée, a trouvé le moyen de réchapper ce pauvre malheureux. Nous engageons l'Auteur de cette obſervation à vouloir bien nous en envoyer le détail.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité pratique ſur la goute, & ſur les moyens de guérir cette maladie ; par M. Coſte, Médecin du premier Bataillon des Gardes de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez P. F. Didot fils, Libraire, quai des Auguſtins, brochure de 98 pages, prix, 1 liv. 10 ſ.

Maladies traduites du Latin de Baglivi, auxquelles on a ajouté des remarques & des obſervations fondées ſur la théorie la plus claire & la plus reçue, & ſur la plus ſaine pratique ; par M. G. d'Aignan, Docteur en Médecine. Chez la veuve de Laguette, rue S. Jacques, à l'Olivier, un volume *in-12*, prix relié, 2 liv. 10 ſ.

Alb. Halleri Diſputationes ad morborum hiſtoriam, & curationem facientes, in-4°, avec fig. Les trois premiers vol. à Lauſanne, chez Bouſquet ; & à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUST 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	14	20	16½	28 27	0 11	0 ½	S. à l'O. médiocre.	Nuageux. Pet. pl. mat. & ſoir.
2	14	21	15	28	0	0 ½	*Id.* fort.	Beauc. de nuages.
3	12½	20	14		1 0	0 0	S-O. méd.	*Id.* pet. pl. le ſoir.
4	14	19	16		0 1	0 0	*Idem.*	Beauc. de nuages.
5	14	21	16		1 2	½ 0	S-O. au S-E. méd.	*Idem.*
6	14	23½	19½				S. au S-E. *idem.*	Peu de nua.
7	17½	25	20½		3	0	S-E. au N-O. *id.*	*Idem.*
8	18	26	20½		3 2	0 0	N. au N-E. *idem.*	*Idem.*
9	17	25	20		2 1	0 0	N-E. fort.	*Idem.*
10	17	26	17		1 0	0 0	N. à l'O. &au S. foible.	*id.* éclairs, tonn. plui. & vent fort du S-O. à 9h.ſ.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
11	$16\frac{1}{2}$	18	15	28	0	0	N. méd.	Pluie méd. éclairs & 2 coups de to. à 10 h. mat. Plui. *id.* á 6 h. du ſ. & la nuit.
12	12	15	13			$\frac{1}{4}$	*Id.* fort.	Pluie méd. tout le mat.
					2			
13	11						N. au N-E. *idem.*	Beauc. nua.
14			17				*Idem.*	*Idem.*
15	14	25	17				N. à l'E. *idem.*	*Id.* à 6 h. ſ. éclairs, ton. & plui. fort. du S-O.
16	14	23	$13\frac{1}{2}$	27	10	0	S-S-O. au S. E. méd.	*Id.* à 6 h. ſ. éclairs, ton. & pet. pluie du S-O.
17	12	17	14		9	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. méd.	Nuag. pet plui. à midi.
18	$12\frac{1}{2}$	16	$13\frac{1}{2}$		10		S-O. ſoib.	Beauc. nua. pet. pluie à 6 h. du ſoir.
					11	$\frac{1}{2}$		
19	$11\frac{1}{2}$	$16\frac{1}{2}$	14		10	0	S. fort.	*Id.* Plui. *id.* à mid. éclai. à 6 h. du ſ.
20	12	15	11		10	$\frac{1}{3}$	S-O. *Id.*	*Id.* pet. pl. le mat. & ſ.
				28	1	0	coup de vent à mid.	
21	10	16	$11\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	S-O. méd.	Beauc. nua. plui. méd. à
					0	0		

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
								8 h. du ſoir.
22	11	16$\frac{1}{2}$	14	28	1	0	O. au S.	*Id.* pet. pl.
							idem.	à 8 h. du m.
								& à 10 h.
23	13	17$\frac{1}{2}$	15		0	0	O. au S-	*Id.* plui. pet.
					1	0	O. foible.	à 8 h. & à 10
								h. du mat.
24	15	20	16			$\frac{2}{3}$	*Idem.*	*Id.* bruine à
					1	0		7 h. du mat.
25	14	17	12		0	0	S-O. méd.	Orag. beau-
					3	0		coup d'écl.
								ton. & plui.
								méd. à 6 h.
								mat. à 2 h. ſ.
								plui. forte &
								vent impét.
26	10	16$\frac{1}{2}$	12		4	0	O. au S-	Beauc. de
					3	0	O. méd.	nuages.
27	12	16	14		1	0	S. très for.	Couvert.
						$\frac{1}{3}$		Pet. pl. preſ-
								que tout le
								jour.
28	12	18	14	27	10	$\frac{1}{2}$	S-S-O.	Beauc. nua.
				28	0	0	Vent imp.	plui. par int.
							à 11 h. méd.	tout le jour.
							à 7 h. du ſ.	
29	11	18	12			$\frac{1}{3}$	O. fort.	Beauc. nua.
				27	11	$\frac{1}{2}$		
30	9	14	10$\frac{1}{2}$			0	S. méd.	*Id.* pluie
					10			méd. à mid.
31	8$\frac{1}{2}$	16	11	28	0	c	O-N-O.	Beauc. de
					3		au N-N-O.	nuages.
							médiocre.	

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur de 8 dég. $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congélation: la différence entre ces deux termes eſt de 17 d. $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 9$\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 6$\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
5 fois du N. vers l'E.
1 fois de l'E.
4 fois du S. vers l'E.
10 fois du S.
12 fois du S. vers l'O.
8 fois du O.
2 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 1 jour de tems couvert.
30 jours de nuageux.
19 jours de pluie.
5 jours de tonnere.
5 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu de ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1757.

Ce mois n'a pas été moins orageux & moins funeſte que les précédens. Les maladies les plus fréquentes ont été des *cholera morbus*, qui ſe déclaroient par des vomiſſemens énormes, accompagnés de déjections par le bas de matieres âcres, qui cauſoient aux malades des tranchées fort vives. Il paroît que l'on ne doit en chercher la cauſe que dans les fruits, qui

ont été fort abondans. Les eaux de poulets légeres, les lavemens anodins, les huileux, les narcotiques placés avec intelligence, empêchoient les progrès de ces ſortes de maladies, & les conduiſoient à une heureuſe fin. On a obſervé auſſi beaucoup de fiévres putrides & vermineuſes, occaſionnées par la même cauſe. Ces ſortes de maladies, outre leurs ſymptomes particuliers, s'annonçoient par de grandes foibleſſes, qui diminuoient à proportion qu'on évacuoit la matiere qui étoit dans les premieres voies. Les lavemens, les émétiques, les purgatifs, les abſorbans, les poudres tempérantes réuſſiſſoient communément aſſez bien. Quelques-unes de ces maladies ſe terminoient par une eſpece d'éruption miliaire, avec des démangeaiſons très-fortes; ce qui prouvoit qu'il falloit répeter les fondans, les purgatifs, & employer enſuite les diaphorétiques & le quinquina en décoction.

Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois de Juillet, par M. BOUCHER, Médecin.

On ne ſe reſſouvient gueres d'avoir eu dans ce pays des chaleurs auſſi vives & auſſi ſoutenues, que celles que l'on y a eſſuyées dans le cours de ce mois: ſi l'on en excepte trois ou quatre jours, la liqueur n'a pas monté à moins de 20 dégrés chaque jour depuis le 5, dans le thermometre de M. de Reaumur; du

9 au 16, du 17 au 21, & du 25 au 28, elle s'eſt conſtamment élevée au-deſſus de 22 dégrés; le 11, le 13 & le 27, elle a été à 26 dégrés, & le 14 à 28.

La campagne éprouvoit un état d'aridité peu ordinaire; les orages ont amené, vers la fin du mois, des pluies extrêmement déſirées pour les paiſſons des beſtiaux. Il y a eu beaucoup de variations dans les vents. Le barometre, juſqu'au 13, a été au-deſſus du terme du variable, & depuis il a preſque toujours été au-deſſous.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 28 dégrés; & pour la moindre chaleur, 10 dégrés au-deſſus du point de la congélation: la différence entre ces deux termes eſt de 18 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouc. 4 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
8 fois du N. vers l'Eſt.
6 fois de l'Eſt.
5 fois du Sud vers l'Eſt.
3 fois du Sud.
9 fois du S. vers l'Oueſt.
7 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 17 jours de tems nuageux ou couv.
10 jours de pluie ou de bruine.

3 jours de tonnerre avec éclairs.
1 jour de tempête.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que les huit ou neuf premiers jours de ce mois.

Maladies épidémiques du mois de Juillet.

La rougeole, qui avoit paru à la fin de Juin, s'eſt répandue dès le commencement de ce mois dans toute la Ville, & a attaqué des adultes ; mais en général elle n'avoit rien de fâcheux, la fiévre & l'embarras de poitrine étant peu conſidérables dans la plûpart des malades : c'étoit même dans pluſieurs plutôt une fiévre rouge bénigne, qu'une vraie rougeole ; les boiſſons émollientes & adouciſſantes, entremêlées de minoratifs, ont réuſſi preſque ſans autre ſecours : cette maladie a été plus fâcheuſe & plus inflammatoire vers la fin du mois ; cependant peu de perſonnes en ſont mortes.

On n'a pas vu de long-tems de maladies d'éruption auſſi communes & auſſi variées, que cet été. La petite vérole a repris vigueur avec les chaleurs de la ſaiſon, & a été confluente dans beaucoup de ſujets ; elle a paru même, dans un petit nombre, compliquée de fiévre d'accès, ou avec redoublemens : malgré cela, très-peu de ſujets ont ſuccombé.

Les coliques d'eſtomac & du bas-ventre, avec vomiſſemens & diarrhée, ont perſiſté ; j'en ai vu une prendre le caractere d'un flux dyſſentérique, qui n'a pas eu de ſuite : la cure s'ache-

voit par quelques minoratifs toniques, après avoir obtenu le calme néceſſaire par la ſaignée, les potions huileuſes, &c.

Il y a eu beaucoup de crachemens de ſang avec fiévre & oppreſſion de poitrine, mais qui en général ont été de bien moindre conſéquence que les péripneumonies & pleuro-péripneumonies véritables, qui ont eu lieu ſans crachement de ſang, dans leſquelles le ſang tiré des veines étoit ordinairement très-coënneux; & par cette raiſon la ſuppuration s'enſuivoit aiſément, lorſque les ſaignées n'avoient pas été bruſquées d'abord. Nous avons eu cependant quelques fiévres péripneumoniques d'un caractere différent, & des fiévres putrides malignes, avec grand abbatement dès le commencement, délire vague, diarrhée ſéreuſe, météoriſme du ventre, &c. dans leſquelles la ſaignée devoit être ménagée, ſurtout dans ces dernieres, ou après un émétique placé dans le commencement, les potions légérement cordiales & antiſeptiques, avec la liqueur minérale d'Hoffman &les véſicatoires, ont paru être les remedes les plus favorables.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois d'Octobre; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Septembre 1757.

BARON.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1757.

SUITE de la Deſcription des maux de gorge gangréneux, par M. HUXHAM, Docteur en Médecine, Membre du College Royal des Médecins d'Edinbourg, & de la Société Royale de Londres.

JE viens à préſent au traitement. Auſſi-tôt que j'étois appellé auprès de quelqu'un qui étoit attaqué du mal de gorge que j'ai décrit, je commençois, au lieu de ſaignée, par lui faire donner un lavement de lait, de ſucre & de ſel, pour décharger les inteſtins, ſur-tout s'il n'y avoit aucune évacuation du côté du

ventre. Quand il falloit purger, je faiſois uſage de quelques grains de rhubarbe torrefiée, avec une infuſion de *ſcordium*, & le *decoctum album*. Si la diarrhée étoit conſidérable, j'employois avec ſuccès une ou deux cuillerées du *decoctum fracaſtorii Fulleri*. Quand les malades éprouvoient des nauſées & des vomiſſemens, j'ordonnois un vomitif fort doux, ſurtout aux adultes, & le mal de gorge, bien loin d'en être augmenté, comme on auroit pu l'imaginer, diminuoit preſque entiérement. Souvent il étoit néceſſaire, dans les vomiſſemens des enfans, d'avoir recours à l'oxymel ſcillitique, ou à l'eſſence d'antimoine; autrement ils étoient en danger d'être ſuffoqués par un amas conſidérable d'humeurs glaireuſes & muqueuſes.

Immédiatement après je preſcrivois au malade une potion faite avec du ſel d'abſynthe, ou du ſel volatil de corne de cerf & du jus de limon dans une eau alexitere ſimple, à laquelle j'ajoutois un peu de poudre de contrayerva, de la myrrhe & du ſaffran en petite doſe. Si la fiévre étoit un peu forte, je faiſois faire des bols de toutes ces drogues, & j'y joignois quelques grains de nitre; un grain ou deux de camphre faiſoit fort bien aux adultes, quand leur eſtomac pouvoit le ſupporter; ſinon j'ordonnois un julep camphré, ou du vinaigre camphré avec le ſirop de groſeilles ou de framboiſes; le ſecond ou

le troiſieme jour après les remedes cy-deſſus, j'y faiſois ajouter de la teinture de quinquina en petite quantité. J'ai remarqué que dans le tems de la maladie, il valoit mieux l'employer en teinture qu'en écorce. Tous ces remedes rendoient l'éruption des exanthemes douce, uniforme & univerſelle; & quand il y avoit quelque diſpoſition aux ſueurs, qui étoient preſque toujours ſalutaires dans tous les périodes de la maladie, ils les favoriſoient. Cela étoit très-difficile, lorſque la peau n'étoit pas préparée à la ſueur; mais quand une moiteur douce, égale & univerſelle paroiſſoit le trois, le quatre ou le cinquieme jour, ou plus tard, cette évacuation devenoit critique & ſalutaire; les urines immédiatement après étoient plus cuites, & dépoſoient une grande quantité de ſédiment griſâtre ou blanchâtre, après avoir été auparavant crues, claires & limpides. C'eſt pourquoi je faiſois tout mon poſſible pour exciter doucement les ſueurs avec de légers diaphorétiques, & avec de l'eau d'orge en abondance. Je me ſouviens d'avoir eu à traiter une femme qui avoit fait une fauſſe couche, & qui étoit tombée dans des ſueurs univerſelles, accompagnées de démangeaiſons inſupportables, & qu'après les ſueurs, les démangeaiſons & la fiévre ſe calmoient, & que la tumeur des parotides & du col diminuoit auſſi par cette tranſpiration abondante. Com-

munément les ſueurs étoient fétides, ſur-tout dans les enfans. Je preſcrivois ordinairement dans ces cas de l'élixir de vitriol avec de la teinture de quinquina. Ce remede étoit un des antiſeptiques qui réuſſiſſoient le mieux dans cette maladie. Je faiſois prendre cet élixir après une boiſſon aſſez agréable, faite avec de l'eau, du vin rouge, & du jus d'oranges rôties.

Il étoit d'une néceſſité abſolue de nettoyer ſouvent la bouche & la gorge. J'employois pour cet effet un gargariſme compoſé avec une décoction de figues, de roſes rouges, de myrrhe & de miel dans du cidre nouveau, avec un peu de mucilage de graines de coin, du ſirop de framboiſes, & de la teinture de myrrhe, ou de l'eſprit de vitriol. Je faiſois infuſer en même tems des feuilles de roſes rouges, des fleurs de camomille, de la myrrhe & du camphre dans du vinaigre; & j'ordonnois au malade d'en reſpirer ſouvent la vapeur. Le gonflement du cou, des glandes parotides devenoit quelquefois ſi conſidérable, que le malade étoit en danger de ſuffoquer; néanmoins je faiſois appliquer deſſus des cataplaſmes âcres & des épiſpaſtiques; car je regardois ces tumeurs externes comme critiques. Quelquefois je faiſois mettre des véſicatoires depuis une oreille juſqu'à l'autre, ce qui me réuſſiſſoit fort bien. Le ventre ordinairement étoit météoriſé, & les

urines étoient ſupprimées ; j'ordonnois des fomentations émollientes avec quelques graines carminatives, ou des fleurs de camomille bouillies dans de l'eau & du lait ; le malade prenoit en même tems un lavement de lait, de ſel & de ſucre, qui rétabliſſoit le cours des ſelles, des urines & des vents. Si la tenſion du bas-ventre & la conſtipation duroient juſqu'au cinquieme ou ſixieme de la maladie, ils cédoient ordinairement à un purgatif de rhubarbe, de manne & de lénitif. Cependant je n'ordonnois pas de purgatifs quand le ventre étoit véritablement météoriſé, qu'il n'y avoit aucun ſigne de coction, & que la peau commençoit à ſe lever par écailles. J'employois dans cette occaſion une eſpece de réſine de quinquina, faite avec l'eſprit de vin, que je préférois communément à l'extrait de cette écorce; elle paſſoit plus légérement dans l'eſtomac. Quoi qu'il en ſoit il n'étoit pas à propos communément de purger au commencement de la maladie, à moins que ce ne fût avec des minoratifs les plus doux. Il étoit au contraire eſſentiel à la fin de vuider les premieres voies, autrement il y auroit eu à craindre que la fiévre n'eût été difficile à déraciner ; quand on y manquoit il ſurvenoit de grands accablemens, des dégoûts, des gonflemens au ventre & des obſtructions conſidérables des glandes. C'eſt pourquoi j'étois obligé ſouvent de répéter quelques doſes de mercure doux pour

dégorger les parotides & les glandes maxillaires, qui ſans cela ſeroient devenues dures, & auroient réſiſté long-tems, ou qui auroient tournés en ſuppuration. Quelquefois je ne pouvois venir à bout de les diſſoudre que quand j'avois fait faire deſſus quelques frictions mercurielles. Au reſte le mercure doux étoit très-efficace pour détruire les vers, & pour les faire ſortir. C'étoit un grand avantage pour la plûpart des malades, qui en étoient très-incommodés. En général après une ou deux purgations, le malade recouvroit l'appétit & les forces; quoique quelques-uns cependant ont eu beſoin de fréquentes purgations, & de continuer le quinquina & l'æthiops minéral pendant un aſſez long-tems.

Il n'eſt pas douteux que cette maladie étoit une eſpece de fiévre maligne peſtilentielle, dans laquelle le ſang étoit de la plus grande âcreté & tendoit à la diſſolution & à la putréfaction. Il eſt conſtant auſſi qu'elle étoit contagieuſe, puiſqu'il y avoit des familles entieres qui en étoient infectées, ſur-tout parmi les jeunes gens. Il paroît vraiſemblable, par l'hiſtoire de cette maladie, que cette contagion provenoit de la putridité du ſang. Il eſt également conſtant que la puante exhalaiſon qui ſortoit des malades, infectoit l'air, & étoit capable de répandre le germe d'une fiévre maligne peſtilentielle. On ſçait que les miaſmes peſtilentiels ont la faculté de

faire tourner le ſang en diſſolution en très-peu d'heures. C'eſt ce qui arrivoit dans ces maladies gangréneuſes, où il n'y avoit quelquefois preſque rien à la gorge, & où cependant les inteſtins étoient gangrénés, & le ſang étoit tout corrompu, comme on pouvoit en juger par la diſſection des cadavres. On voit par l'inoculation de la petite vérole, avec quelle activité la maſſe du ſang peut être infectée de la matiere morbifique; puiſqu'avec moins d'un grain de pus, on peut communiquer cette maladie éruptive.

Il y avoit certainement quelques-uns des malades que j'ai vus qui ſupportoient avec avantage la ſaignée faite dans le commencement; il étoit même néceſſaire quelquefois de leur faire obſerver un régime rafraîchiſſant; mais je déclare qu'un régime chaud convenoit beaucoup mieux ici en général, que dans toutes les autres fiévres: & j'ai appris par une expérience conſtante que la méthode curative que j'ai tracée, étoit la plus ſûre.

Il me reſte à dire un mot ou deux ſur l'uſage des alcalis volatils dans les fiévres putrides de ce genre. J'ai obſervé dans toutes les autres fiévres de cette eſpece, que le ſang étoit diſſous, & qu'il devenoit acrimonieux & putride. Tout ce qui peut exciter l'acrimonie & la diſſolution du ſang, & en augmenter la malignité, eſt propre à faire naître ces

ſortes de fiévres ; par cette raiſon je voudrois éviter les ſels alcalis volatils, qui produiſent ces deux effets. Quoiqu'ils ayent la vertu d'arrêter la putréfaction du ſang quand il eſt hors du corps, ainſi que le font l'arſenic & le ſublimé corroſif, cependant lorſqu'ils s'uniſſent dans le corps avec le ſang, ils en accélerent la diſſolution. Auſſi ai-je obſervé que quand on en faiſoit un grand uſage, il ſurvenoit des fiévres ardentes, des hémorragies par les gencives, & les ſymptomes les plus marqués de putridité (*a*). A l'extérieur ils excitoient des éroſions conſidérables, & à l'intérieur ils enflammoient le ſang beaucoup plus que les alexipharmaques les plus actifs, tirés des végétaux. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les alcalis volatils détruiſent le reſſort des fibres & des vaiſſeaux, & que conſéquemment ils s'oppoſent à la force du mouvement du ſang ; & que quand le ſang abonde en ſels âcres, le pouls devient petit & miſé-

(*a*) La remarque de M. Huxham eſt très-judicieuſe ; on doit cependant bien diſtinguer les circonſtances où l'on peut tirer avantage des alcalis volatils, d'avec ceux où ils pourroient être nuiſibles. Ils nous paroiſſent indiqués quand la fiévre eſt très-légere, que la gangrene fait des progrès rapides, quand les antiſeptiques ordinaires n'ont pas aſſez d'activité pour réveiller le mouvement du ſang & le *vis vitæ*, & que l'on pourroit craindre que la mortification des parties de la bouche ne donnât pas le tems aux autres remedes de faire leurs effets. Au reſte il eſt prudent d'en interrompre l'uſage quand le mouvement & la vie commencent à renaître dans les parties qui étoient mortifiées; car ſans cela ils augmenteroient la diſſolution du ſang, & feroient périr le malade.

rable ; comme on le remarque dans le ſcorbut pouſſé au dernier dégré, & dans la plûpart des fiévres putrides. Avant de terminer cet article, je vais rapporter un fait qui ſert à confirmer ce que j'avance.

J'ai été chargé du traitement d'un jeune homme de famille, qui s'étoit habitué à faire un grand uſage des alcalis volatils. Il tomba bientôt dans une fiévre hectique, accompagnée d'hémorragies par les inteſtins, le nez, les gencives, de façon que chacune de ſes dents tomboit l'une après l'autre, & qu'il ne pouvoit prendre aucune nourriture ſolide ; ſes chairs devinrent auſſi flaſques & auſſi molles que celles d'un enfant nouveau né ; tout ſon corps fut bientôt couvert de puſtules, qui lui cauſerent des démengeaiſons ſi violentes, qu'il étoit obligé continuellement de ſe gratter, & qu'il ſe mettoit la peau en ſang avec ſes ongles. Ses urines étoient exceſſivement colorées, troubles & fétides. J'eus néanmoins bien de la peine à l'engager à abandonner cette coutume pernicieuſe; mais ſon tempérament en étoit ſi délabré, qu'il étoit dans le dernier dégré du maraſme. Je ſuis perſuadé qu'il ſeroit mort plutôt, s'il n'eût beaucoup bu de bon vin, s'il n'eût pris tous les jours du lait d'âneſſe, & des ſucs antiſcorbutiques mêlés avec le jus des limons ou des oranges.

Au reſte il s'en faut de beaucoup que je condamne les alcalis volatils, & que je croye

qu'on doive les exclure de la matiere médicale ; je penſe au contraire qu'on peut en tirer de grands avantages dans bien des circonſtances. Mais j'en excepte les cas que je viens de ſpécifier.

OBSERVATION

Sur les mauvais effets des pommes épineuſes, priſes intérieurement ; par M. DUGUID, *Docteur en Médecine à Edinbourg.*

Robert Bulmer, aprés avoir joui juſqu'à l'âge de ſoixante-huit ans d'une ſanté vigoureuſe, ſe trouvoit incommodé de la gravelle depuis deux ans. Un de ſes amis lui conſeilla de prendre une décoction de fruits de bardane, comme un puiſſant remede contre ſon mal ; il voulut profiter du conſeil : mais il ſe mépris dans le choix du fruit, & alla cueillir des pommes épineuſes (*a*). Après en avoir partagé trois, dont chacune pouvoit être de la groſſeur d'un petit œuf de poule, il les fit bouillir dans une pinte de lait, dont il prit pluſieurs verres à jeun. Preſque à l'inſtant même il ſentit des vertiges, qu'il crut pouvoir diſſiper en allant prendre l'air ; mais il n'étoit pas encore à deux ou trois cens pas de

(*a*) Pomme épineuſe, ou herbe aux ſorciers, *ſtramonium fructu ſpinoſo rotundo ſemine nigricante.* Tournef.

ſa maiſon, qu'il chancela comme un homme yvre, & qu'il ſe ſentit ſur le point de perdre entiérement l'uſage de ſes ſens; il n'éprouva point d'autre incommodité, & ne reſſentit pas la moindre envie de vomir. De retour chez lui, il ſe mit au lit; & s'étant plaint que ſa langue & ſa gorge étoient d'une exceſſive ſécchereſſe, on lui donna un peu d'eau & de vin mêlés enſemble; en moins d'une demi-heure il commença à bégayer, reſta preſque immobile, & parla à différentes repriſes entre ſes dents. Ce fut dans cet état que je le trouvai; il avoit les extrémités du corps froides, & le pouls foible; ſouvent il ſe mettoit à genoux dans ſon lit, étendant continuellement les bras, & s'en ſervant comme s'il cherchoit quelque choſe dont il eût beſoin; il avoit l'œil morne & appéſanti; quelque tems après il ceſſa de proférer des ſons, fut tranquille & preſque ſans pouls; en voulant raccommoder ſon lit qui étoit tout en déſordre, on s'apperçut viſiblement que ſes membres étoient paraliſés; quoiqu'il lui arriva quelquefois de changer tant ſoit peu de ſituation, il reſta ſtupefié durant ſix ou ſept heures. Il devint enſuite furieux au point qu'on pouvoit à peine le contenir dans ſon lit, où il s'agitoit violemment. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'il faiſoit une infinité de ſignes, dont il n'étoit pas poſſible aux aſſiſtans de comprendre le ſens; à la fin ſon

délire ſe trouva mêlé de quelques momens de tranquillité, & le même jour vers les dix heures du ſoir, il fut entiérement rétabli.

Nota. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les maladies ſe terminaſſent auſſi heureuſement que celle-ci, ſans qu'on eût beſoin des remedes que fournit la Médecine. Nous croyons cependant qu'on auroit pu tenter dans un pareil cas, les vomitifs, la thériaque, l'orviétan, les ſels volatils, & même l'eau de Luce; car il eſt à préſumer que le poiſon des pommes épineuſes agit ainſi que celui de la vipere, ſur les nerfs. Au reſte on apprend par cet exemple funeſte, à ne jamais faire uſage de cette plante par la bouche ni en lavement; il y a des cas où l'on s'en ſert pour calmer la douleur, pour adoucir les brûlures, en l'appliquant extérieurement.

EXTRAIT

D'un Mémoire concernant l'effet ſingulier de la teinture de fleurs de pavot rouge, obſervé ſur les entrailles d'une perſonne frappée de mort ſubite ; avec quelques Réflexions ſur la cauſe de cette mort ; le tout accompagné d'expériences & de recherches anatomiques relatives aux circonſtances. Par M. NAVIER, Docteur en Médecine, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, & Médecin à Châlons-ſur-Marne.

Un citoyen de Châlons-ſur-Marne, fort conſidéré dans cette Ville, paroiſſant être en pleine convaleſcence à la ſuite d'une maladie vive qu'il venoit d'eſſuyer, mourut preſque ſubitement quelques heures après qu'une médecine qu'il avoit priſe le matin, eut entiérement fait ſon opération d'une maniere douce, & ſans avoir produit le moindre ſymptome d'irritation dans les entrailles. Cet événement imprévu fit beaucoup de bruit : on ne manqua pas d'imputer cette mort à l'effet du purgatif. Mais après avoir conſidéré que les drogues preſcrites pour la médecine n'étoient que ce que l'on nomme des minoratifs, c'eſt-à-dire, des drogues purgatives très-douces, qui avoient encore été adoucies par la clari-

ſication de la médecine, on penſa que l'Apothicaire par inadvertence & par un qui-proquo funeſte, avoit pu ſubſtituer dans cette potion purgative quelque ſel dangereux, au lieu d'un gros de Sel de Seignette qui devoit y entrer. Les circonſtances de cette mort, dont le Public ne cherchoit pas à approfondir les cauſes les plus éloignées, commencerent à fortifier ce ſoupçon; mais ce qui acheva de confirmer dans cette opinion, & qui effectivement paroiſſoit être une preuve démonſtrative du poiſon, fut l'examen du cadavre. Après avoir ouvert le bas-ventre par lequel on crut devoir commencer, on trouva l'œſophage & particuliérement l'eſtomac rouges & comme livides en differens endroits, c'eſt-à-dire, dans un état apparent de phlogoſe ou d'inflammation gangréneuſe. On s'en tint là, parce qu'on n'imagina pas qu'il pût ſe trouver ailleurs d'autre cauſe évidente de cette mort imprévue. Dès-lors le Public crut que le malade avoit été empoiſonné. Mais M. Navier, ſans être particuliérement intéreſſé dans cette affaire, puiſqu'il n'étoit pas le Médecin du malade, crut qu'il étoit de la probité, & qu'il importoit à un Phyſicien impartial de tout examiner dans le plus grand détail, & avec une ſorte de ſcrupule, avant que de conformer ſon jugement à celui de bien des gens, qui ſur ces matieres ne décident que trop fréquemment avec précipitation d'aprés les pre-

mieres apparences ſouvent trompeuſes, & qui n'approfondiſſent pas toutes les circonſtances. 1° Il connoiſſoit l'exactitude & l'attention de l'Artiſte, qui avoit préparé la potion purgative. 2° Etant remonté juſqu'au tems qui avoit précédé la grande maladie, dont la terminaiſon ſembloit établie par une convaleſcence; ayant enſuite rapproché les accidens obſervés dans le période de la maladie, & les ſymptomes qui ont accompagné & précédé les derniers momens de la vie, il tire de ces faits combinés de très-fortes preuves d'un dépôt qui s'étoit fait ſourdement dans le cerveau, & qui a été la vraie cauſe de la mort preſque ſubite. Mais comme ces preuves ſont deſtituées de ce qui en auroit été le vrai complement, c'eſt-à-dire, de l'obſervation immédiate du cerveau, qui n'a pas été examiné ſur le cadavre, parce qu'on n'a ſongé qu'à conſulter les viſceres du bas-ventre, où l'on a cru avoir trouvé ce que l'on recherchoit, M. Navier tâche de donner à ces inductions un nouveau genre d'évidence, en démontrant que cette couleur rouge livide, obſervée ſur l'œſophage & ſur l'eſtomac du cadavre, n'étoit rien moins qu'une phlogoſe ou inflammation gangréneuſe. Il fonde les preuves de cette eſpece de paradoxe ſur deux points principaux. 1° Comparant d'après les faits bien certains & bien conſtatés, l'action douce & lente du purgatif que le malade

avoit pris, ſans en éprouver ni tranchées, ni nauſée, ni vomiſſement pendant cinq heures de ſuite, avec les effets terribles & inſtantanés que produiroient ſur l'œſophage & ſur l'eſtomac d'un homme vivant les poiſons dont on ſuppoſoit la potion purgative chargée à la doſe d'un gros, au lieu de Sel de Seignette, il commence ainſi à détruire le ſoupçon d'un pareil poiſon inſéré dans le purgatif. 2° Ayant appris que le malade environ une heure avant ſa mort, avoit pris une once de ſirop de coquelicot ou de pavot rouge, M. Navier préſuma que ce ſirop avoit profondément imprimé ſa couleur rouge foncée & livide ſur les parties où il avoit ſéjourné. Il ſentit de quelle importance il étoit pour la circonſtance préſente & pour l'avenir, de vérifier cette conjecture. Il fit donc une ſuite d'expériences ſur des portions d'inteſtins & ſur l'eſtomac, tiré du cadavre de divers animaux. Il introduiſit dans les uns le ſirop de coquelicot; dans d'autres la teinture des mêmes fleurs de cette plante; il les y laiſſa ſéjourner pendant vingt-quatre heures, en plongeant ces parties dans l'eau chauffée au dégré de la chaleur des animaux vivans; & entretenant cette chaleur au même dégré, il fit avaler le même ſirop, toujours à la doſe d'une once, à différens animaux, & environ une heure après il les fit mourir pour les examiner. Le réſultat conſtant de ces expériences a été que

le

le ſirop a imprimé une couleur rouge livide, préciſément comme on l'avoit obſervé ſur la paroi intérieure de l'œſophage & de l'eſtomac de la perſonne dont il s'agit dans le Mémoire. La couleur communiquée par la teinture des fleurs de coquelicot, offroit abſolument le même phénomene; elle paroiſſoit de plus avoir pénétré toute l'épaiſſeur des tuniques; mais comme le malade n'avoit pas pris le ſirop de coquelicot pur, qu'on le lui avoit donné mêlé avec l'huile d'amandes douces, il reſtoit encore à éprouver l'effet de ce mêlange par des expériences ſemblables aux précédentes; elles ont été faites, & ont donné les mêmes réſultats : tous ces faits ont été vérifiés pluſieurs fois en préſence de perſonnes éclairées. Il faut obſerver que la couleur rouge avoit tellement pénétré & teint les parties ſoumiſes aux expériences, que les lotions répetées avec l'eau n'ont point détruit cette couleur, ne l'ont pas même altérée, car ces organes n'ont jamais été examinés qu'après les lotions. Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail; le ſimple énoncé de ces expériences & de leur réſultat, ſuffit pour en faire ſentir toutes les conſéquences. M. Navier, déja fort éclairé par ces obſervations, paſſe à d'autres recherches, pour continuer à prouver que la mort imprévue dont il s'agit ici, n'eſt point l'effet d'un poiſon pris avec le purgatif. D'abord, conſi-

dérant les trois eſpeces de ſels dangereux, le ſublimé corroſif, l'arſenic, & le tartre émétique, qui auroient pu être ſubſtitués au ſel de ſeignette preſcrit à la doſe d'un gros dans la potion purgative, il fait voir que le ſoupçon ne ſçauroit tomber ſur le tartre émétique, puiſque ce ſel, à la doſe de ſoixante-douze grains, auroit procuré ſur le champ les plus terribles vomiſſemens. L'arſenic n'a pu être ſubſtitué ; car l'Apothicaire qui a préparé la potion purgative, s'eſt fait une loi depuis vingt-cinq ans de n'avoir point ce minéral dans ſa boutique. Il reſtoit donc à examiner ſi le ſublimé corroſif, qui doit être tenu en réſerve dans les Pharmacies pour différens uſages, n'auroit pas été employé. M. Navier, par les mêlanges qu'il a fait de cette drogue avec celles qui entroient dans la compoſition du purgatif, a obſervé des phénomenes ſinguliers & trop marqués pour ne pas déceler une mépriſe ou qui-pro-quo fâcheux aux yeux de l'Artiſte, & l'avertir de ſon erreur. Mais en ſuppoſant que l'Artiſte eût été aſſez peu attentif pour ne pas prendre garde à ces phénomenes, M. Navier prouve par une ſuite d'expériences bien faites, que le ſublimé corroſif combiné par l'ébulition avec les autres drogues purgatives, comme effectivement il l'eût été par la maniere dont on avoit préparé la médecine, auroit ſouffert une telle décompoſition, que

ſon action dangereuſe ſe ſeroit trouvée émouſſée & comme abſolument détruite. Il y a dans le détail de toutes ces expériences des faits curieux & remarquables, qu'il faut voir dans le Mémoire. Enfin M. Navier voulant achever de détruire tout ſoupçon de poiſon inſéré dans la potion purgative, croit qu'il eſt néceſſaire de mettre ſous les yeux de nouvelles pieces de comparaiſon, en donnant le détail des accidens terribles produits ſur les animaux vivans par l'impreſſion des poiſons, tels que le verd-de-gris, l'arſenic & le ſublimé corroſif, qu'il a fait prendre à des animaux. Quoique nous ayons déja de ſemblables obſervations dans quelques Ouvrages qui traitent de l'effet des poiſons, nous regardons pourtant les expériences de M. Navier comme intéreſſantes, par l'exactitude avec laquelle elles ont été faites, par la façon dont elles ſont détaillées, & parce qu'elles ont donné lieu à de bonnes remarques anatomiques ſur les tuniques internes de l'eſtomac & des inteſtins grêles, principalement ſur la maniere dont elles ſont organiſées. L'Auteur termine ſon Mémoire par cette queſtion : Quelle peut donc être la cauſe de cette mort preſque ſubite, & des ſymptomes violens qui l'ont précédée ? Il fait obſerver que le malade avoit eu aux jambes deux ulceres, qui ayant fourni abondamment une matiere ichoreuſe, s'étoient ſéchés tout à

coup. Cette ſeule circonſtance, jointe à la maladie aiguë qui avoit précédé, & dont les ſignes avoient caractériſé l'embarras & l'engorgement du cerveau, lequel embarras n'étant pas détruit, quoique le malade après la rémiſſion des accidens parût être en convaleſcence, a été probablement la vraie cauſe de cette mort imprévue qui a été accélérée par l'effet du purgatif, quelque douce qu'en ait été l'opération. M. Navier donne en conſéquence pluſieurs obſervations de ſemblables morts ſubites, arrivées ſous ſes yeux dans des circonſtances toutes pareilles à celles-ci, & dont la cauſe ne pouvoit être attribuée à aucun poiſon. D'où M. Navier conclut que le purgatif le plus doux agiſſant toujours comme ſtimulant, eſt capable de produire quelquefois des métaſtaſes ou d'autres révolutions qui peuvent être ſuivies des accidens les plus redoutables & les plus imprévus.

RÉFUTATION

D'une Lettre de MM. Eller & Formey, qui tend à prouver que l'on peut ſe ſervir avec ſécurité des vaiſſeaux de cuivre dans les cuiſines & les Pharmacies ; par M. AMI, Avocat en Parlement.

Le cuivre eſt un des métaux les plus utiles pour les commodités de la ſociété, mais un

des plus dangereux pour les uſages de la vie. Cette matiere dans laquelle on prépare les délices de nos tables, contient dans ſon ſein un poiſon d'autant plus redoutable, qu'il eſt preſque toujours caché, & qu'il s'unit aux mets les plus agréables & aux ragouts les plus propres à flater notre goût & notre ſenſualité. L'Académie des Sciences, la Faculté de Médecine de Paris & tous les Médecins de l'Europe regardent le cuivre comme une des cauſes les plus communes des vomiſſemens, des coliques, des paralyſies, des tremblemens, des mouvemens convulſifs, & même des morts ſubites, qui moiſſonnent tous les ans tant de ſujets utiles à leur patrie. Un des plus grands Rois du Nord a déja proſcrit ce métal de ſes Etats, & n'a pas craint de ſacrifier les intérêts de ſon commerce à la tranquillité, à la ſanté & à la vie de ſes ſujets. Notre Roi lui-même, dont la bonté vraiment paternelle le rend rival des vertus de Titus, vient d'en donner à ſes ſujets une nouvelle preuve, en ordonnant l'établiſſement d'une Manufacture de batteries de cuiſine de fer, pour donner au Public la facilité de ſe ſervir dans ſes beſoins d'un métal plus bienfaiſant, & que l'on peut même appeller l'ami de l'homme.

M. Thierry notre Confrere, juſtement enflammé du zele qu'on lui connoît pour le bien public, ſoutint en 1749, aux Ecoles de

Médecine de Paris, une Theſe qu'il compoſa contre l'uſage des vaiſſeaux de cuivre, dans laquelle il prouve combien cette ſubſtance minérale eſt funeſte à la ſanté. M. Falconet, Médecin de la Faculté de Paris, l'un des plus ſçavans & des plus reſpectables Médecins de l'Europe, préſida à cette Theſe. Toutes ces autorités & les exemples funeſtes, & malheureuſement trop multipliés d'accidens effrayans occaſionnés par le verd-de-gris, devroient réunir tous les ſuffrages des perſonnes ſages & éclairées ſur cet objet important, s'il étoit poſſible de triompher du préjugé & de la force de l'habitude. Mais qui pourroit le croire? Deux célébres Académiciens de Berlin, M. Eller & M. Formey, faits pour ſervir de modeles de prudence, & qui, par leurs connoiſſances profondes, paroiſſent à l'abri d'une pareille erreur, viennent de publier une Lettre dans laquelle ils s'efforcent inutilement de prouver que le cuivre que l'on veut avec raiſon ſouſtraire à tous les uſages de la cuiſine, eſt un métal incapable de produire aucun mal. C'eſt ce nouveau fantôme que perſonne juſqu'ici n'a combattu que M. Ami, déja connu par ſes vues vraiment patriotiques, & par l'heureuſe invention de ſes fontaines domeſtiques, a cru devoir diſſiper, en l'attaquant avec des argumens victorieux.

M. Formey prétend d'abord que le cuivre

étoit dans la plus haute eſtime chez les Anciens ; qu'on lui donna pour terre natale l'iſle de Chypre, & pour divinité tutelaire la plus aimable de toutes les Déeſſes, Venus, la mere des Graces & des Amours ; qu'il fut employé à immortaliſer les actions des Héros, que l'airain & le bronze faiſoient encore reſpirer lorſque la mort les avoit rayés du catalogue des humains ; que Dieu lui-même daigna commander que tous les uſtenciles de ſon culte ſeroient faits de cuivre, & qu'il n'eſt pas naturel d'imaginer que la Sageſſe divine eût fait choix de cette matiere, ſi elle eût cru qu'elle eût pu être mal faiſante.

La plûpart de ces raiſonnemens ſont ſi frivoles, que M. Ami ne juge pas à propos de s'y arrêter. A l'égard de l'Ecriture ſainte, dont M. Formey prétend tirer une preuve de conviction pour ſon ſentiment ; M. Ami y répond, en rapportant pluſieurs paſſages tirés du Lévitique & de l'Exode, par leſquels il fait voir que les inſtrumens dans leſquels on faiſoit cuire les choſes deſtinées à prendre par la bouche, comme les Pains de Propoſition, étoient d'argent, d'or, ou de terre verniſſée ; & que l'on employoit le cuivre pour faire les chaudieres, les pincettes, les crochets & le gril ; & qu'au ſurplus ces vaſes étoient écurés, lavés & nettoyés chaque fois avec un ſoin particulier, puiſ-

que c'étoit de précepte, comme on peut en juger par ce paſſage : *Quod ſi vas æneum fuerit, defricabitur & lavabitur aquâ.* Lev. chap. 6. verſ. 28.

Les Médecins, ſelon M. Formey, n'ont jamais pu découvrir par le moyen de la Chymie, rien de nuiſible dans le cuivre exactement purifié ; ils y ont au contraire cherché des remedes que l'expérience a juſtifiés.

Cette propoſition captieuſe n'a pas beſoin de longues diſcuſſions pour être réfutée, puiſque les malheurs qui arrivent tous les jours par l'uſage du cuivre, ſuffiſent pour la détruire. Il ne s'agit pas de ſçavoir ſi le cuivre purifié eſt incapable de mauvais effets ; mais s'il ne peut pas devenir un vrai poiſon quand il eſt dans l'état dans lequel on s'en ſert dans nos cuiſines & nos Pharmacies, c'eſt ce que perſonne ne peut conteſter. Qui eſt-ce qui ignore au reſte que, par le moyen de la Chymie, des poiſons funeſtes peuvent ſe convertir en remedes ſalutaires ?

Tous les métaux, dit notre Académicien, dans leur état pur & naturel n'impriment aucune ſaveur à la langue, même après avoir été broyés & réduits en poudre impalpable ; & on n'a jamais obſervé d'altération dans le goût ni dans la couleur de tout ce qui a été cuit, bouilli & tenu pendant pluſieurs heures dans le cuivre.

Pluſieurs expériences démontrent le con-

traire : ſi on prend dans ſa main, par exemple, un chandelier de cuivre, & qu'après l'avoir gardé quelque tems, on porte enſuite cette main au nez, il en réſulte une odeur nauſeabonde, & aſſez ſouvent de petites puſtules dans les narines, ce qui annonce déja bien clairement la force du venin : ſi on met ſa langue ſur cette main, on s'apperçoit également d'un mauvais goût, & il ſurvient quelquefois de puſtules aux lévres : à la vérité un petit morceau de cuivre, comme un liard, bien poli, bien lavé & bien frotté, ne paroît donner aucun goût dans le moment ; mais ſi on garde ce liard dans la bouche pendant un quart d'heure ſeulement, on découvre bientôt après l'en avoir tiré, la fauſſeté de la propoſition : on ſent quelque choſe de ſalin ou de cauſtique.

Le fer, quoique fort ſain pour la préparation des alimens, donne un très-mauvais goût & une très-mauvaiſe odeur. On peut en faire l'expérience, en ſe ſervant pendant quelques jours de cueilliers & de fourchettes de fer. On peut encore ſe conſulter ſoi-même ſur le paſſé. On ſe ſouviendra de quelque occaſion, où l'on a reconnu que les alimens avoient un goût de cuivre. Les cuiſiniers mêmes, quand ils s'en apperçoivent, tâchent de maſquer ce goût par des eſſences, des coulis, des aromates, &c. On ſe ſouviendra du même inconvénient, ſi on s'eſt ſervi de

caſſeroles ou marmites de fer neuves ou mal lavées. A l'égard de la couleur, on n'a qu'à regarder ſur la ſurface des bouillons, des ſirops & pluſieurs sauſſes; on y trouvera les couleurs, que M. Formey nie contre l'évidence.

L'expérience détruit donc tous les principes de M. Formey, d'autant mieux qu'il convient lui-même ailleurs de la diſſolution du cuivre par la ſeule humidité de l'air, & encore mieux par les acides des végétaux.

M. Formey ſe trompe encore, lorſqu'il ſoutient que même le cuivre broyé & réduit en poudre impalpable, ne peut imprimer aucune ſaveur à la langue, parce que, dit-il, *ni la ſalive, ni les autres liquides de notre corps, ne peuvent rien diſſoudre du cuivre.* On ne lui conſeilleroit pas cependant de faire cette expérience ſur lui-même; mais il peut faire celle-ci: qu'il mêle ſeulement douze grains de cette poudre impalpable, avec quelque morceau de viande, & donne tout de ſuite ce mêlange à un chien; ſûrement il trouvera là de quoi s'inſtruire.

Cette même poudre impalpable, qui voltige dans les boutiques des chaudronniers, les rend poumoniques, ou les fait tomber dans d'autres maladies chroniques. Les épingles dans les cheveux toujours humides de quelques femmes, qui ne ſe coëffent que de loin en loin, deviennent vertes. Le verd-

de-gris ſe manifeſte ſur les chemiſes des ouvriers, ou des gens pareſſeux en hyver, qui les portent une ſemaine entiere, & ſouvent plus long-tems. On voit que les épingles & les boutons de cuivre y laiſſent une empreinte verte, qui eſt leur diſſolution cauſée par la ſueur, ou l'inſenſible tranſpiration. Les épingles & les boutons de fer y laiſſent également leurs marques, & la couleur propre à la rouille de ce métal.

Du reſte il eſt difficile de comprendre M. Formey, lorſque d'un côté il regarde le cuivre comme un métal indiſſoluble par la ſalive, & les autres liquides de notre corps; & que de l'autre il fait ſemblant de douter de la diſſolution du fer; *ſi ce n'eſt peut-être*, dit-il, *des métaux imparfaits*, *comme de la limaille de fer ou d'acier.* Il veut donc par l'excluſion du fer, comme métal imparfait, faire conſidérer le cuivre comme un métal parfait.

Or juſqu'ici on n'a regardé comme métaux parfaits que l'or & l'argent; mais s'il s'agit d'examiner parmi les métaux, comme le cuivre & le fer, lequel des deux eſt parfait ou diſſoluble, ou le plus convenable à la ſanté; il faut dire, comme nous venons de l'obſerver, que tous les deux ſont imparfaits & diſſolubles; avec cette différence pourtant, que le premier dans ſon état naturel, c'eſt-à-dire, tel qu'il eſt dans les cui-

ſines & dans les Pharmacies, eſt un vrai poiſon, ſi l'on n'a pas, en l'employant, une attention continuelle ſur lui; & que le ſecond n'eſt poiſon en aucun cas. Ce ſont-là des expériences de notoriété publique : on peut donc maintenant nier en tout point la troiſieme propoſition.

M. Formey ſoutient que les métaux ne peuvent ſe mêler avec la maſſe liquide de notre corps, à moins qu'ils n'ayent été réduits en forme ſaline par les diſſolvans, & que tout métal qui n'eſt pas diſſous dans les acides minéraux, ne ſçauroit contracter aucune qualité venimeuſe.

Il ne faut pour appercevoir la fauſſeté de cette propoſition, que de faire attention à l'action du fer dans les obſtructions; comment ce métal pourroit-il détruire ces ſortes de maladies, s'il ne paſſoit avec le chile dans le ſang, & s'il ne rendoit la circulation plus libre & plus facile ? Mais ſi l'on ne peut nier que le fer ſe fraye un paſſage dans le ſang, que ne doit-on pas dire du cuivre, dont la diviſion eſt infiniment plus grande ? Les morts ſubites, les accidens violens qui ſurviennent à quelques-uns de ceux qui ont pris des alimens imprégnés de verd-de-gris, ſont des preuves des mauvais effets de la diſſolution du cuivre. Quelques-uns même auxquels on a porté du ſecours trop tard, finiſſent par être ſourds, paralitiques, convulſifs

ou impotens ; preuves que le cuivre peut ſe diſſoudre dans tout autre menſtrue que les acides minéraux, & qu'il paſſe facilement dans le ſang.

M. Eller fait bouillir cinq livres d'eau bien pure, avec quatre onces de ſel commun, dans un chaudron de cuivre rouge ; & il a trouvé après l'évaporation, une eſpece de pouſſiere, de laquelle le vinaigre diſtillé ſépara vingt grains de verd-de-gris ; mais il n'a trouvé aucune empreinte de cuivre dans l'eau de pluie la plus pure, qu'il a fait bouillir ſeule pendant deux heures. Il en a été de même de la bierre & du lait. Cinq livres de vin blanc de France après avoir bouilli pendant une heure, ont produit vingt-un grains de verd-de-gris : mais la viande de bœuf cuite avec la quantité requiſe de ſel, le lard, le poiſſon, le caffé, les légumes, & tous les végétaux qui tirent à l'alkali volatil, n'ont produit aucune marque du métal ſur lequel ces différentes matieres avoient exercés leurs actions à la chaleur de l'ébullition. La diſſolution du cuivre ne ſe fait que quand ces matieres ont été gardées trop long-tems, ou quand ces vaiſſeaux ſont trop expoſés à l'humidité de l'air ; pour lors il s'en détache un verd-de-gris, qui peut cauſer des angoiſſes, des douleurs, des vomiſſemens. Mais pourquoi appeller cela un poiſon ? c'eſt tout au plus un émétique.

Comme on le voit par le précis des expériences de M. Eller, M. Formey eſt ici en contradiction avec lui-même ; puiſqu'il diſoit cy-devant que le cuivre ne pouvoit ſe diſſoudre que dans les acides minéraux, & qu'il prétend ici que le ſel, le vin, le vinaigre, & l'humidité de l'air, peuvent lui ſervir de diſſolvans. Que penſer enſuite du raiſonnement que fait M. Formey, quand il dit que le verd-de-gris n'eſt pas un poiſon, mais un émétique ? Ignore-t-il que les émétiques ſont de véritables poiſons, dont les effets ſont plus ou moins violens, ſelon la doſe à laquelle on les prend ? Le tartre ſtibié que l'on donne ordinairement aux malades, à la doſe de deux ou trois grains, n'agit pour lors que foiblement ; mais les effets qu'il produit ſont exactement les effets des poiſons, puiſqu'on eſt obligé, pour amortir ſon action, de le noyer dans beaucoup d'eau. Si on le donne à une doſe trop forte, pour lors il ſe manifeſte par des effets effrayans, & porte avec lui l'appareil des poiſons les plus violens. Peut-on croire raiſonnablement ce que M. Formey dit encore à l'égard de l'eau qui a repoſé dans une fontaine de cuivre, & qui n'en eſt pas devenue plus nuiſible ? Que ſignifient donc à Paris ces familles entieres qu'on a vu périr en vingt-quatre heures ? N'eſt-ce pas vouloir pallier le mal & l'autoriſer, que de vouloir préſenter l'idée d'une

eau qui auroit repoſé ſeulement une nuit dans une fontaine de cuivre, & de cacher l'image d'une fontaine qui, quelque ſoin que l'on ait, ſe trouve plus ou moins chargée de verd-de-gris, comme on le voit journellement dans nos cuiſines ?

M. Eller avoit remarqué que lorſqu'il avoit fait bouillir l'eau ſeule avec le ſel commun dans un chaudron de cuivre, qu'il s'étoit diſſout vingt-un grains de ce métal, au lieu que la même quantité de ſel bouilli dans des décoctions de viande & de poiſſon, n'avoit produit aucune diſſolution de cuivre, quoique la cuiſſon eût été beaucoup plus longue. Il infere de-là que dans le premier cas le ſel n'avoit trouvé aucun obſtacle, & qu'il avoit exercé toute ſon action contre la ſurface des vaiſſeaux ; au lieu que dans le ſecond cas, les parties mucilagineuſes des viandes avoient détruit le mauvais effet du ſel ſur le cuivre. M. Eller prétend qu'il en eſt de même de toutes les autres ſubſtances que l'on fait bouillir avec le ſel dans des vaiſſeaux de cuivre, & que par conſéquent elles ne peuvent être nuiſibles au corps.

Il n'eſt pas douteux que l'eau que l'on a fait bouillir avec le ſel, doit avoir une action plus forte ſur le cuivre, que quand le ſel ſe trouve mêlé avec les viandes ; mais s'enſuit-il de-là que les ſels bouillis avec la viande, n'ont aucune action ſur le cuivre ? C'eſt ce

que l'on ne peut accorder, ſans contredire les principes les plus reçus en Chymie, & les expériences les plus authentiques. On ſçait que les ſels n'ont d'action qu'autant qu'ils ſont diſſous dans l'eau; les potages, les ragouts de toutes eſpeces tiennent les ſels en diſſolution; & par conſéquent il y a tout lieu de craindre qu'ils n'y produiſent ce que M. Eller lui-même a remarqué qu'a produit le ſel avec l'eau. Il eſt vrai que l'effet eſt beaucoup moins ſenſible; mais l'uſage continuel que l'on fait des caſſeroles & des marmites, doivent à la longue rendre le cuivre plus propre à ſe diſſoudre, & par conſéquent donner plus d'action aux ſels ſur lui. Cela eſt ſi conſtant, qu'à moins qu'on ait un ſoin extrême, il arrive aſſez ſouvent que les ragouts, ſur-tout ceux qui demandent une longue cuiſſon, ſentent une odeur de cuivre déſagréable, que les cuiſiniers ont grand ſoin de maſquer avec des aromates. Au reſte qui nous aſſurera que les expériences de M. Eller ſoient inconteſtables; il nous paroît étonnant qu'un ragout fait dans un vaiſſeau de cuivre, & qui a ſouffert une longue ébullition, ne donne point par les opérations chymiques quelques preuves de l'exiſtence des particules cuivreuſes qu'il tient en diſſolution.

M. Formey imagine que les expériences de M. Eller pourroient ſervir de modeles aux Phiſiciens qui s'appliquent à de ſemblables

rec herches,

recherches, & de leçons à tous ceux qui débitent avec confiance ſur les effets du cuivre, des choſes qu'ils ſeroient hors d'état de prouver.

Notre Académicien veut rendre le paradoxe complet, en inſinuant qu'on ne doit pas plus craindre le cuivre que l'inoculation de la petite vérole. Aſſurément M. Formey par cette propoſition, ne ſe déclare pas comme l'Apologiſte de l'inoculation; ſi les dangers qui peuvent réſulter de cette méthode, étoient auſſi ſenſibles & auſſi démontrés que le ſont ceux qui proviennent de l'uſage du cuivre, il n'en faudroit pas davantage pour détourner les gens ſenſés d'avoir confiance à cette pratique. On nous permettra de faire remarquer que ce parallele eſt extrêmement choquant, & qu'il ne peut aucunement ſe ſoûtenir. Toutes les perſonnes éclairées & impartiales, ſe réuniſſent pour regarder le cuivre comme un des métaux les plus dangereux pour la ſanté & la vie des hommes. Il n'en eſt pas de même de l'inoculation, puiſque la moitié des Médecins de l'Europe incline pour elle, & qu'elle ſeroit peut-être bientôt univerſellement adoptée, ſans la ſage retenue de la Faculté de Médecine de Paris, qui ne veut porter un jugement définitif ſur cette matiere, que quand elle en verra les avantages pleinement démontrés.

Quoique nous ayons attaqué dans cette Lettre MM. Formey & Eller, nous avons

bien de la peine à nous perſuader qu'ils en ſoient les Auteurs, & qu'ils ayent voulu conſacrer leurs noms & leur plume à célébrer un métal ſi dangereux. Nous croyons plutôt qu'on s'eſt ſervi de ces deux autorités reſpectables pour mieux en impoſer au Public, & pour fortifier un préjugé auſſi funeſte dans l'eſprit des perſonnes trop crédules.

ANALYSE

De l'eau du puits de l'Ecole Royale Militaire; par M. MARTIN, cy-devant Apothicaire dudit Hôtel.

L'eau du puits de l'Hôtel de l'Ecole Royale Militaire nouvellement tirée eſt claire limpide, & douce au goût, gardée dans des vaiſſeaux de verre, elle n'a rien dépoſé au bout d'un certain tems.

EXPÉRIENCES.

1° Pour rapprocher les principes de cette eau, & m'aſſurer de ſa nature, j'en ai fait évaporer vingt-quatre livres juſqu'à réduction de quatre; j'ai mis enſuite dans un vaſe à eſſai environ deux onces de cette eau concentrée, ſur laquelle j'ai verſé de l'infuſion de noix de galle; elle n'a donné aucune cou-

leur noirâtre qui pût faire ſoupçonner qu'elle contînt du fer.

2° L'alkali volatil ammoniacal verſé ſur cette même eau, n'a point fait paroître cette nuance bleuâtre, qui prouveroit qu'elle contient du cuivre.

3° J'ai verſé quelques gouttes de la diſſolution de mercure par l'acide nitreux ; il s'eſt fait un précipité jaune.

4° Deux onces d'alkali fixe jetté ſur vingt-quatre pintes d'eau fraîchement tirée, l'ont rendue laiteuſe au bout de quelques heures ; elle s'eſt éclaircie en précipitant une matiere blanchâtre, qui étant ſeche, péſoit trois gros & vingt-huit grains. Par l'examen que j'ai fait de cette matiere, j'ai reconnu la terre de la ſelenite.

La ſelenite eſt un ſel neutre de la nature de l'alun, ainſi que le prétendent les Chymiſtes, qui ne s'en éloigne que par la différente terre qui eſt unie à l'acide vitriolique ; c'eſt cette même terre qui, par l'intermede de l'alkali fixe, a donné l'opacité à l'eau, & qui ne s'eſt précipité qu'à raiſon de la plus grande affinité de l'acide vitriolique avec l'alkali fixe.

5° Un peſe-liqueur gradué qui dans l'eau de Seine ſe tient ſuſpendu au dix-ſeptieme dégré, ne s'eſt enfoncé dans l'eau du puits qu'au ſeizieme dégré & un quart ; ce qui donne trois quarts de dégrés de péſanteur

ſpécifique de plus à l'eau du puits ſur celle de la Seine.

Par une autre expérience faite dans un tube de verre, un certain volume d'eau de Seine péſoit avec ce tube cinq onces ſix gros & ſix grains; & le même volume d'eau du puits dans ce même tube, péſoit cinq onces, ſix gros & douze grains. Ainſi la différence de la péſanteur ſpécifique au même volume de l'eau du puits à l'eau de la Seine, eſt de ſix grains.

Ces expériences préliminaires n'étant point ſuffiſantes pour remplir exactement mon objet; j'ai fait évaporer au bain de ſable ſoixante livres d'eau du puits dans des baſſines de verre; ſur la fin de l'évaporation il s'eſt formé une pellicule à la ſurface de la liqueur, qui s'eſt précipitée au fond des vaiſſeaux. Un inſtant après il s'en eſt préſenté de nouvelles, qui ſe ſont précipitées ſucceſſivement; cette liqueur ayant ceſſé d'en fournir, je l'ai verſée par inclination; & j'ai trouvé ces pellicules reſſemblantes à des feuillets talqueux. Je leur ai donné pluſieurs lotions avec l'eau tiéde, elles n'en ont nullement été altérées; étant ſeches elles péſoient quatre gros & cinquante-quatre grains. Ces feuillets inſolubles dans l'eau, ne ſont autre choſe que la ſelenite que les expériences précédentes m'avoient déja fournie.

J'ai pouſſé plus loin l'évaporation de la liqueur (ſéparée de la ſelenite) dans une capſule

de verre; il s'eſt formé pour lors à la ſurface quelques petits criſtaux ſéparés les uns des autres en forme de petits quarrés; ils avoient le goût de ſel marin, & décrépitoient ſur les charbons; ma capſule ayant été miſe au frais, il s'y eſt formé de nouveaux criſtaux, avec quelques petites aiguilles de nitre; au bout de quelques heures je fus pour les ſéparer, je les trouvai tombées en *deliquium*. Cette circonſtance me détermina à l'expérience ſuivante.

J'ai fait évaporer de nouveau ſix livres d'eau à un feu très-doux, juſqu'à réduction de trois onces; j'ai mis ce réſidu dans une cornue de verre tubulée de moyenne grandeur, à laquelle j'ai adapté un récipient. La cornue miſe au fourneau de reverbere, a été échauffée par dégrés; j'ai retiré au commencement de l'opération une once de phlegme, auquel ont ſuccédé des vapeurs très-rouges, qui rempliſſoient toute la cornue & le récipient; ces vapeurs répandoient dans le Laboratoire une odeur d'acide nitreux très-vif & pénétrant. J'ai augmenté conſidérablement le feu; aucune vapeur ne s'eſt fait appercevoir.

Mes vaiſſeaux réfroidis & déluttés, j'ai retiré du balon deux gros & quarante-huit grains d'une liqueur fumante très-acide, que j'ai ſaturée avec l'alkali fixe; cette liqueur filtrée & évaporée dans une capſule de verre au

bain de ſable, m'a donné deux gros & ſix grains de nitre qui entroit en fuſion ſur le charbon. Cette expérience prouve l'exiſtence du nitre dans l'eau du puits.

J'ai verſé enſuite ſur le réſidu de ma diſtillation quelques gouttes d'huile de vitriol par le col de la cornue, qui dans l'inſtant a occaſionné une vive efferveſcence, en s'uniſſant à la baſe du ſel marin, & en a dégagé totalement l'eſprit de ſel par le dernier dégré de feu que je lui ai donné.

Ayant laiſſé réfroidir mes vaiſſeaux, j'ai retiré du balon deux gros & demi d'eſprit de ſel qui, ſaturé avec l'alkali fixe, a produit des criſtaux de ſel marin.

J'ai leſſivé enſuite ce qui reſtoit dans la cornue, avec de l'eau diſtillée, qui, filtrée, m'a donné des criſtaux de ſel admirable de glaubert, & de tartre vitriolé. J'ai trouvé ſur le filtre trois gros & douze grains de terre inſoluble, qui fait efferveſcence avec l'acide vitriolique.

Il réſulte de ces expériences, que chaque pinte d'eau du puits contient

Onze grains & $\frac{1}{3}$ de ſélénite.

Quatre grains & $\frac{4}{5}$ de nitre.

Trois grains de ſel marin.

Sept grains & $\frac{7}{10}$ de terre inſoluble.

OBSERVATION SINGULIERE

Sur un poumon, par M. DEIDIER, Ecuyer Docteur en Médecine de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de Nîmes.

En 1737 j'ouvris le cadavre d'un homme mort d'une fiévre maligne putride; je commençai par l'abdomen; il n'offrit rien que d'ordinaire; je cherchai dans la poitrine, je détachai le ſternum des côtes, ainſi que du médiaſtin, & le renverſai ſur la face; alors le poumon parut gonflé, comme ſi on y avoit introduit de l'air avec force; je ſéparai les côtes en les briſant; & ayant mis ainſi le poumon totalement à découvert, voici ce que j'obſervai. Son volume étoit tel, qu'il rempliſſoit forcément toute la capacité de la poitrine; il paroiſſoit avoir été ſoufflé avec violence; je déchirai mille adhérences qu'il avoit contractées avec la plévre aux parties latérales & poſtérieures; ſa ſuperficie très-polie offroit à la vue le ſpectacle le plus ſingulier, par un parquet quarré de la plus belle moſaïque; elle étoit formée par des rayes variées, les unes en bleu foncé, les autres en rouge plus ou moins vif, quelques-unes en maron; en ſorte que le milieu de ces raies, qui ſe croiſoient aſſez ſymmétriquement, laiſſoit appercevoir des por-

tions du poumon gonflé de la largeur d'un quarré de dez ordinaire ; je fis des profondes entailles avec le ſcalpel ſur preſque toute la ſubſtance des deux lobes ; & je fus fort étonné de ne trouver nulle part du ſolide ; par tout ce n'étoit que pus qui ſortoit ſans vuider les parties voiſines ; chaque véſicule, chaque vaiſſeau en étoit plein ; en un mot ce gros poumon ne me parut qu'une maſſe purulente, & n'avoir de ſa ſubſtance ordinaire qu'environ un pouce à ſes bords inférieurs.

OBSERVATION

Sur un enfant venu au monde avec l'inteſtin rectum entiérement fermé par une membrane ; par M. BONAFOS fils, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Perpignan.

Le 16 Novembre 1747 je fus appellé pour viſiter un enfant qui, depuis vingt-quatre heures qu'il étoit né, n'avoit pas encore rendu ſon *mæconium*.

Pour découvrir la cauſe de cet accident, je fis inſinuer dans l'anus une bougie ; mais à peine eut-elle pénétré de la longueur d'un pouce, qu'elle fléchit, & qu'on ne put l'introduire plus avant. On y ſubſtitua une ſonde à bouton, qui ayant également rencontré

l'obſtacle, ne paſſa pas outre. Enfin le Chirurgien qui voyoit le malade avec moi, ayant introduit ſon petit doigt dans le *rectum*, ſe convainquit par lui-même de l'exiſtence d'une membrane qui fermoit entiérement cet inteſtin.

Quoiqu'il n'y eût pas d'autre reſſource que l'opération pour ſauver l'enfant, dont le ventre étoit déja fort gonflé, tendu & douloureux, & qui commençoit à rejetter par le vomiſſement une portion des matieres contenues dans les premieres voies : la crainte néanmoins de ne pas réuſſir dans une opération auſſi difficile & délicate, faiſoit que le Chirurgien la renvoyoit toujours du ſoir au matin pendant cinq jours conſécutifs, après leſquels enfin, quoique trop tard, on le détermina à la faire.

Pour moi j'étois d'avis de ſe ſervir du pharingotome, comme l'inſtrument le plus propre pour cette opération, appuyé ſur-tout de l'autorité de l'Auteur des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, qui s'en étoit ſervi en pareil cas avec ſuccès (*a*) ; ou bien je propoſois d'employer le trois-quarts, comme l'avoient pratiqué MM. Engerran le jeune (*b*) & Heiſter (*c*).

Malgré toutes ces raiſons, le Chirurgien eſpéroit pouvoir mieux réuſſir par le moyen

(*a*) Mémoire de l'Académie Royale de Chirurg. Tome I. pag. 385. IV. Obſerv.

(*b*) *Ibid.* pag. 387.

(*c*) Ephem. d'Allem. Cent. 3. & 4.

d'un biſtouri armé, qu'il conduiroit à la faveur de ſon doigt; mais quelque attention qu'il apportât, il perça l'inteſtin, & non la membrane qui le bouchoit; & bien loin de voir ſortir le *mæconium*, nous ne vimes que du ſang; enfin l'enfant mourut une heure après l'opération.

Le lendemain le cadavre fut ouvert en ma préſence; & à peine eut-on mis à découvert l'abdomen, qu'on trouva l'inteſtin *rectum* extrêmement gonflé en forme de veſſie, enflammé, en partie gangréné, rempli de *mæconium*, & entiérement bouché par une membrane d'un tiſſu aſſez fort, pouſſée par en bas en forme de poche, par le poids des matieres contenues dans l'inteſtin.

RÉFLEXIONS.

1° Il n'eſt pas extraordinaire que le Chirurgien, quoique habile & expérimenté, n'ait pas réuſſi dans cette opération, attendu qu'il ne s'étoit jamais trouvé dans le cas de devoir la faire, & qu'il eſt très-difficile d'opérer dans un lieu auſſi étroit, & où les doigts de l'Opérateur ne peuvent jouer qu'avec peine. On ne ſçauroit donc apporter aſſez d'attention, lorſqu'il s'agit de faire des opérations ſemblables.

2° Je penſe qu'en pareil cas, le pharingotome eſt l'inſtrument le plus propre qu'on puiſſe mettre en uſage; puiſque ſans riſquer de bleſſer aucune partie dans un lieu ſi étroit,

on conduit cet inſtrument avec le doigt, à l'endroit où ſe trouve l'obſtacle : après quoi faiſant ſortir la lancette qui y eſt enfermée, on coupe la membrane autant qu'on le croit néceſſaire, pour donner un paſſage aux matieres contenues dans les inteſtins, comme le pratiqua M. Petit.

3° Comme il peut arriver ſouvent qu'on n'ait point le pharingotome, alors on pourra ſe ſervir du trois-quarts, & ſur-tout de celui qu'a inventé pour pareille opération, le même M. Petit, en ſe conduiſant de la façon qu'il le conſeille (*a*).

4° Enfin dès qu'un enfant nouveau né a paſſé quelques heures ſans rendre ſon *mæconium*, il faut auſſi-tôt rechercher la cauſe de ce retardement ; & ſi c'eſt l'anus qui eſt clos, ſe hâter de faire l'opération avec toute la prudence & l'attention poſſibles, parce que tout délai dans un tel cas ſeroit funeſte à l'enfant, ſoit à cauſe de la quantité des matieres contenues dans les inteſtins, dont la nature travaille continuellement à ſe décharger, ſoit à cauſe de l'âcreté que ces mêmes matieres contractent dans ces lieux : d'où ſuivent les tranchées violentes, la paſſion iliaque, le gonflement, la tenſion, la douleur, l'inflammation, & enfin la gangrene du bas-ventre, qui ne ſçauroit être terminée que par une mort prompte & inévitable.

(*a*) A l'endroit cité pag. 384.

OBSERVATION

Sur un gonflement conſidérable du bras, avec inflammation & gangrene; par M. KRAUSE, *Docteur en Médecine à Helmſtat.*

Un Peaucier de cette Ville nommé Herman, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, en travaillant à ſa profeſſion ſe bleſſa entre le pouce & le doigt index de la main droite, avec un couteau pointu dont il ſe ſervoit. Cette bleſſure paroiſſoit n'avoir fait qu'effleurer la peau, de façon que ce pauvre malheureux n'y fit pour lors aucune attention, & n'eut recours à perſonne pour en obtenir du ſoulagement. Il continua ſes occupations ordinaires avec la même vivacité & la même force. Un jour il entra dans un accès de colere ſi violent, qu'immédiatement après ſa main & ſon bras ſe gonflerent prodigieuſement, & qu'ils devinrent enflammés & douloureux. Le bleſſé appliqua ſur ſon mal tous les remedes dont on lui conſeilla l'uſage, ſoit chauds, ſoit froids, ſans ſuivre aucune méthode & ſans partir d'aucuns principes. Sa tumeur augmentoit chaque jour, de façon que le bras étoit auſſi gros que la cuiſſe, & qu'on découvroit

un cordon rouge qui s'étendoit depuis le revers de la main juſqu'à l'épaule. La fiévre, la chaleur & les douleurs étoient pour lors inſupportables ; ce qui détermina le bleſſé à m'appeller. Outre tout le détail que je viens de faire, je remarquai que le bras étoit couvert de véſicules aſſez larges remplies de ſéroſités, & qu'il y avoit des parties gangrénées.

M. Heiſter ſuivit cette cure, & par ſon conſeil, je commençai à ouvrir les véſicules avec mon ſcalpel, afin d'évacuer la ſéroſité qu'elles contenoient. Je ne ſaignai pas le malade, parce que M. Heiſter le trouva, ainſi que moi, dans un état de foibleſſe conſidérable. Nous lui ordonnames à l'extérieur une liqueur réſolutive & antiphlogiſtique, compoſée avec la chaux vive, l'eſprit de vin camphré, la céruſe préparée & le ſel ammoniac, afin d'arrêter les progrès de la gangrene ; à l'intérieur, pour appaiſer la fiévre & l'inflammation, une boiſſon légérement diaphorétique & réſolutive. Le troiſieme jour j'apperçus à l'endroit où l'index ſe joint au métacarpe, une légere ouverture qui jettoit du pus ; je la dilatai avec des ciſeaux, & pour lors il en ſortit du pus en grande abondance. J'y appliquai enſuite un peu d'onguent digeſtif ; je découvris bientôt après, à la premiere phalange du doigt du milieu, un nouvel abſcès que j'ouvris, & qui rendit du pus :

celui-ci étoit plus grand que celui qui s'étoit d'abord formé au doigt index ; je couvris ces petits ulceres de plumaceaux chargés de digeſtifs. Après l'effuſion de cette matiere purulente, l'inflammation & la tumeur de la partie inférieure du bras diminuerent conſidérablement ; mais celles qui occupoient la partie ſupérieure juſqu'à l'épaule, étoient encore fort conſidérables, & étoient parſemées de véſicules gangréneuſes, que j'eus ſoin d'ouvrir avec mon ſcalpel pour en extraire la ſéroſité ; & j'appliquois ſur tout le bras des fomentations réſolutives, en faiſant prendre à l'intérieur des poudres tempérantes. Le quatrieme jour le malade étoit fort foible, & je ſentis une partie du bras vers le cubitus, qui étoit plus molle & plus gonflée qu'à l'ordinaire. J'y appliquai des cataplaſmes le lendemain & le ſur-lendemain ; pour lors je crus que l'abſcès étoit mûr, car je ſentis une fluctuation marquée au deſſus & au deſſous du coude ; je plongeai latéralement & extérieurement une lancette à cet endroit dans la partie la plus déclive, à la profondeur de deux travers de doigts ; il en ſortit près de deux livres de pus, de façon que je faiſois promener la ſonde preſque depuis la tête de l'humerus, juſqu'au milieu du cubitus. On peut juger de l'étendue prodigieuſe de cet abſcès, par la deſcription que j'en fais. J'inſinuai doucement dans la plaie, de la charpie

chargée d'un digeſtif, & je fis un bandage convenable. Le ſoir, à la levée de l'appareil, il ſortit encore deux onces de pus, & tous les linges en étoient imbibés. Le lendemain je trouvai un amas de matiere purulente beaucoup moindre, parce que le pus s'étoit attaché à la charpie & aux compreſſes. Le ſeptieme jour la plaie n'en fourniſſoit preſque plus; mais il ſurvint à la premiere phalange du doigt annulaire un nouvel abſcès que j'ouvris, & que je traitai comme cy-deſſus, & malgré cela il ſortoit une quantité très-grande de ſéroſité purulente, par une infinité de petits trous qui s'étoient formés ſur le dos de la main. Le huitieme jour je trouvai la partie poſtérieure du bras, qui avoit toujours été la plus tumefiée & la plus enflammée, de couleur brune & gangréneuſe. La gangrene cependant étoit ſuperficielle, & je crus que je pouvois réuſſir à la ſéparer de la partie qui étoit ſaine. Je garnis pour cet effet les bords de cette tumeur d'un onguent digeſtif & antiſeptique, & je mis par deſſus des fomentations réſolutives; au bout de quelques jours il s'éleva une portion du bras large comme la main, noire & ſphacelée, qui commençoit à ſe détacher de la partie ſaine. J'augmentai pour lors les doſes de l'onguent digeſtif, & j'eus grand ſoin d'en introduire par-tout où je prévoyois que la ſéparation devoit ſe faire; je preſcrivois en même tems

au malade une décoction légere d'écorce du Perou, dont il buvoit deux livres par jour. Quand au bout de quelques jours je vis que la partie gangrénée commençoit à bien ſe détacher, j'achevai avec mon ſcalpel de la ſéparer entiérement; & je traitai pour lors l'ulcere à l'ordinaire. Inſenſiblement l'enflure ſe diſſipoit, & le bras diminuoit; il jettoit cependant quelquefois des ſéroſités purulentes; bientôt après je ceſſai tous les remedes, & je n'appliquai ſur ſes plaies que des compreſſes imbibées dans l'eſprit de vin camphré. L'ulcere qui étoit reſté après la ſéparation de la croute gangréneuſe, rendoit une eſpece de ſanie purulente, pour laquelle j'ai fait continuer au malade l'uſage du quinquina; je lui ai fait prendre des pilulles mercurielles purgatives, après l'avoir déja purgé deux fois par rapport à des nauſées auxquelles il étoit ſujet. Il reſtoit une roideur dans le cubitus, qui s'eſt diſſipée par l'uſage de l'onguent d'althæa, dont le bleſſé ſe frottoit le bras deux ou trois fois le jour; & malgré la prodigieuſe ſuppuration qui s'eſt faite dans ce bras, cet homme en a recouvré totalement l'uſage, & jouit d'une ſanté parfaite.

On voit, 1° par cette Obſervation, que les plaies qui paroiſſent les plus légeres, peuvent devenir de la plus grande conſéquence, puiſqu'à peine le couteau avoit-il effleuré la peau de l'homme qui fait le ſujet de cette Obſervation.

2°

2° Il eſt aiſé de ſentir que ſi dès le commencement on eût eu recours à la ſaignée, & aux remedes révulſifs & répercuſſifs que l'on a coutume d'employer en pareilles occaſions, on auroit, ſelon toute apparence, empêché le progrès du mal, & cette plaie n'auroit pas eu de ſuites fâcheuſes.

3° Il eſt à préſumer que cette plaie, quoique légere, a été faite avec un couteau qui coupoit aſſez mal, ce qui fait qu'il a déchiré les nerfs au lieu de les couper; car on ſçait que la lame du raſoir le plus fin, vue au microſcope, eſt comme une ſcie; & qu'à plus forte raiſon un mauvais couteau eſt dans le cas de faire ces ſortes de délabremens dans les parties qu'il bleſſe.

4° La colere dans laquelle eſt entré le malade, a été la cauſe en partie de l'augmentation ſubite de ſa tumeur; ce n'eſt pas le premier exemple qui prouve que les paſſions vives, comme la colere, ſont capables d'augmenter les accidens des plaies les plus ſimples.

5° Un mois avant cette bleſſure le nommé Herman avoit été attaqué d'une fiévre aiguë inflammatoire, dont il n'avoit pas été bien guéri. Il étoit languiſſant; cet état de foibleſſe ſuffit pour expliquer comment la matiere fébrile qui étoit reſtée dans le corps, a pu augmenter la gangrene & l'inflammation au point de violence où je les ai trouvés.

OBSERVATION

Sur une fracture du crane, ſuivie de circonſtances particulieres; par M. SALERNE, Chirurgien à Bonneboſq en Auge.

Quoique les fractures au crane ne ſoient pas rares, je crois cependant que celle-ci eſt accompagnée de circonſtances qui méritent que l'on y faſſe une attention particuliere, & qu'on en rende le détail public.

Au mois de Juin de l'année 1753, je fus appellé chez un Huiſſier à Bonneboſq pour y voir ſon fils âgé de huit ans. Cet enfant avoit reçu un coup de pied de cheval à la partie droite & ſupérieure de l'occipital. Le fer qui avoit porté le coup, avoit pénétré juſqu'à la dure-mere. J'apperçus ſur le crane un trou preſque rond, à travers duquel je paſſai mon petit doigt. Les meninges étoient à découvert, & je diſtinguai très-bien le mouvement de ſiſtole & de diaſtole des arteres. Le malade étoit preſque ſans fiévre, ſans aſſoupiſſement, ſans envies de vomir, ſans hémorragie, & je lui trouvai le jugement ſain & l'eſprit tranquille. Cet état exempt d'aucun accident fâcheux, me fit croire qu'il n'y avoit pas de contre-coup.

Je commençai par raſer la partie, je lavai

la plaie avec du vin chaud, je tirai quelques petites eſquilles qui faiſoient des irritations très-vives ſur les membranes du cerveau, & je m'aſſurai ſi la piece de l'os qui avoit été ſéparée, n'avoit pas gliſſé entre le crane & la dure-mere. Je me contentai au premier appareil de bien nettoyer la plaie, d'y introduire un peu de charpie ſeche, & d'y mettre par deſſus un emplâtre de bétoine, & un bandage convenable. Je ſaignai l'enfant, & je lui tirai une palette de ſang au bras. Le lendemain je ne remarquai aucune marque d'épanchement; la fiévre étoit très-petite. Je panſai la plaie avec un digeſtif ſimple, auquel j'ajoutai le baume de Fioravanti. Le troiſieme jour je fus ſurpris de voir toute la partie chevelue de la tête extraordinairement gonflée par l'effuſion d'une quantité conſidérable de ſang, épanché entre la peau & le crane. C'étoit ſans doute la rupture de quelques rameaux des arteres temporales & des carotides. La plaie cependant étoit en bon état. La ſuppuration étoit bien établie, ſans aucun mêlange de ſang depuis le premier appareil juſqu'à la fin du traitement. Je crus qu'il étoit inutile de tenter les remedes propres à rappeller cette humeur dans ſes propres réſervoirs, & d'entreprendre la voix de la réſolution. C'eſt pourquoi je me déterminai à ouvrir la tumeur. Je donnai un coup de lancette dans ſa partie déclive; il ſortit de

cette ouverture deux grandes palettes d'un ſang rouge & vermeil. Nonobſtant cela je fis une ſaignée au bras deux heures après l'opération. Le jour ſuivant je trouvai encore les tégumens également tumefiés. Je fus obligé d'employer les mêmes reſſources pour les dégorger ; mais à meſure qu'ils ſe vuidoient, ils ſe rempliſſoient d'un nouveau ſang épanché. Cela a duré pendant cinq jours, & toutes les douze heures je réitérai la même opération qu'auparavant. Ne ſçachant que faire, & ne voyant pas de moyens extérieurs d'arrêter le ſang, qui fuſſent faciles à pratiquer ; j'eus recours aux pilules d'alun compoſées, dont l'enfant avaloit une priſe dans du bouillon de deux heures en deux heures. Auſſi-tôt que j'eus fait uſage de ce remede, les accidens ſe calmerent, l'orage ceſſa, le ſang s'arrêta entiérement, & la plaie fut guérie en un mois.

DESCRIPTION

D'une fiévre putride vermineuſe épidémique, obſervée à Ham en Picardie dans les mois de Juillet, Août & Septembre 1756; par M. DE BERGE, *Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôpital de Ham.*

Ham eſt une petite Ville ſituée au milieu

d'un marais peu conſidérable, nulle montagne ne la domine, & elle n'eſt point ombragée par les bois : ſes environs forment des belles plaines, de façon que l'air y circule librement, & ſe trouve ſouvent renouvellé; le marais ſert plutôt à tempérer ſa vivacité, qu'à occaſionner ſon épaiſſiſſement : auſſi cette Ville eſt très-ſaine, lorſque les ſaiſons ſont favorables, & qu'il n'y a point de pluies abondantes, ou des grandes ſéchereſſes; mais l'été, l'automne & l'hyver de l'année 1755, & le printems de 1756 ayant été fort pluvieux dans ce pays, & le vent du Sud ayant été le plus commun, ont épaiſſi l'air, & l'ont chargé d'un amas conſidérable de vapeurs, leſquelles relâchant les fibres du corps, principalement dans ceux qui les ont dans cet état par tempérament, ont diſpoſé les humeurs à la ſtagnation & à la putréfaction. Ajoutons à cette premiere cauſe une autre tirée des alimens. Le peuple en général ſe nourrit mal dans cette Ville, & le pain dont il a fait uſage pendant neuf à dix mois, étoit fait de grains mouillés; ce pain combiné avec les ſucs digeſtifs, a formé un chile ſeptique, lequel à ſon tour a communiqué ſa mauvaiſe qualité à la maſſe générale des humeurs.

Je craignois cette maladie avant ſon arrivée, & je me diſpoſois à la combattre; je ſçavois que les épidémies doivent leur ori-

gine à la température de l'air, aux viciſſitudes des ſaiſons, aux alimens & aux tempéramens particuliers de chaque individu ; les réflexions que je fis ſur différentes cauſes combinées, me fournirent les moyens d'attaquer avec ſuccès cette épidémie dès ſon origine.

La maladie commençoit par une petite fiévre ; bientôt elle venoit plus forte, & elle étoit accompagnée d'une violente douleur de tête, avec la perte de l'appétit, des dégoûts, des nauſées & un vomiſſement. Si on négligeoit les émétiques, une diarrhée ſurvenoit vers le cinquieme jour, & la bouffiſſure du viſage vers le dixieme (ce dernier ſymptome a été conſtamment le ſigne qui marquoit que la maladie tireroit en longueur). Le pouls chez les uns étoit plus fort, chez d'autres plus foible, ſelon le plus ou le moins de reſſort des fibres ; mais il étoit toujours plus petit au commencement de la maladie. La langue étoit viſqueuſe & blanche ; mais au bout de peu de jours elle devenoit noirâtre, ainſi que les dents & les lévres. Ce ſymptome étoit accompagné d'une grande ſéchereſſe, & d'une ſoif ardente ; les malades reſſentoient une chaleur âcre & brûlante par tout le corps ; le viſage s'enflammoit tout à coup, principalement vers le ſoir, tems auquel les redoublemens paroiſſoient, leſquels ſe terminoient par la pâleur, & une petite ſueur ſur le viſage ſeulement. Le ſang dans la plûpart

étoit diſſous dans ſa partie rouge, & ſa ſurface reſſembloit à une gelée mollaſſe & verdâtre. Tous jetterent des vers, pluſieurs même les rendoient par le vomiſſement; & les déjections tantôt jaunâtres, tantôt noirâtres, étoient d'une odeur inſupportable. Les urines, quant à la couleur & conſiſtence, reſſembloient à celles des perſonnes en ſanté; mais quand on les gardoit cinq ou ſix heures, elles exhaloient une odeur alcaline très-forte. Quelques malades avoient des mouvemens convulſifs à l'œil & à la machoire inférieure, grinçoient les dents & déliroient. Ces derniers ſymptomes, quoique fâcheux, n'étoient pas toujours ſuivis de la mort.

Les enfans & les jeunes perſonnes ont été les plus maltraités par cette maladie; peu cependant ont ſuccombé à la violence de tous ces accidens; & je puis aſſurer qu'il n'y a eu qu'un ſeul garçon de douze ans qui en a été la victime, de ceux que j'ai traités au commencement de leurs maladies. Des taches livides qui parurent à la tête quelques heures avant ſa mort, me firent croire qu'il ſuccomboit à une inflammation gangréneuſe. J'avois cependant employé les antiſeptiques au commencement même de la maladie. Les autres qui en ſont morts, au nombre de ſept ou huit, m'appellerent trop tard, ou ne ſuivirent point mes ordonnances.

Les remedes qui m'ont réuſſi, ſont les

émétiques antimoniaux dans les premiers jours de la maladie, enſuite les boiſſons aigrelettes & nitreuſes, le petit lait fait avec le vinaigre, l'eau de citron, les minoratifs avec le tamarin & quelques lavemens. J'ai donné l'émétique juſqu'à trois fois à quelques malades, & ceux-ci ont été plutôt guéris que les autres ; mais pour employer cette méthode, il falloit prendre la maladie dès ſon commencement, car, comme je l'ai dit plus haut, il ſurvenoit une diarrhée vers le cinquieme jour, pour peu que le malade eût été négligé, avec une augmentation de tous les ſymptomes ; pour lors je tirai des puiſſans ſecours des minoratifs répétés, des boiſſons aigrelettes, & ſur-tout de l'eau de citron, mais la maladie devenoit très-longue. Il faut remarquer que quoique la diarrhée fût conſidérable, j'ai été obligé d'augmenter encore cette évacuation ; le pouls & les forces du malade me régloient ſur la fréquente adminiſtration des évacuans, & non pas le nombre des ſelles. Si on avoit pratiqué la ſaignée pluſieurs fois au commencement de la maladie, & négligé les émétiques, non ſeulement la diarrhée ſurvenoit vers le cinquieme jour, mais elle étoit accompagnée d'un abbatement général des forces ; mon ſeul recours dans cette circonſtance, étoient les cordiaux, pour aider les malades à ſupporter les évacuations réitérées. Auſſi me

ſuis-je toujours tenu en garde contre les ſaignées dans cette épidémie, quoique pluſieurs ſymptomes paroiſſoient l'exiger; & j'étois perſuadé que ces ſymptomes provenoient de l'âcreté & d'une diſſolution putride des fluides, & non point de leur inflammation; cependant comme l'inflammation peut ſurvenir dans les fiévres putrides, je faiſois ſaigner mes malades une fois ou deux dans le commencement; il n'y a eu qu'une fille de dixhuit ans qui l'a été trois ou quatre fois, & où je fus appellé le douzieme jour de la maladie; non ſeulement elle avoit été négligée dans le commencement, mais le traitement qu'on avoit fait juſqu'à ce jour n'étoit pas convenable. Je trouvai cette fille dans un état ſi violent, que je fus contraint de la faire ſaigner au pied & à la jugulaire, pour calmer la fougue de la fiévre qui la menaçoit d'une mort prochaine; les ſaignées procurerent effectivement un peu de calme, mais la malade étoit toujours en danger, les véſicatoires ne réuſſirent gueres mieux; enfin elle prit une eau de caſſe & de tamarin, qui eut un bon effet; la malade fit pluſieurs ſelles fort puantes, & l'odeur que ſon corps exhaloit étoit inſupportable & cadavéreuſe; on fut obligé pour pouvoir reſter auprès d'elle, de jetter du vinaigre ſur une pelle rouge pluſieurs fois le jour. Elle prit pour boiſſon une eau de citron pendant douze jours, & fut purgée plu-

ſieurs fois avec le tamarin. Au bout de ce tems je m'apperçus que cette odeur cadavéreuſe ſe diſſipoit ; la malade cependant finit par devenir foible ; mais un régime analeptique & l'uſage du quinquina, quand la grande chaleur qu'elle reſſentoit étoit diſſipée, la releverent de cet accident, ainſi que de ſa maladie.

Je me ſuis peu ſervi des véſicatoires, à cauſe de l'acrimonie qui ne dominoit que trop dans les humeurs ; & j'ai cru m'appercevoir que les acides étoient les meilleurs vermifuges, parce qu'ils attaquoient immédiatement la putridité des humeurs. Beaucoup de perſonnes ont eu des violens maux de tête pendant le regne de cette épidémie ; j'étois du nombre. Je conſeillois à ceux qui s'en plaignoient, un régime rafraîchiſſant & antiſeptique ; je l'obſervai auſſi, & m'en ſuis bien trouvé.

Cette maladie a fait place à une galle, qui n'a demandé que le traitement ordinaire. Pluſieurs ont eu des dévoimens ſans fiévre, qui ont duré ſept à huit jours. Les purgatifs & les toniques en ont été les remedes.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres.

Deſcription d'une maladie particuliere des glandes, endémique à Belle-iſle-en-mer; par M. ROCHARD, Chirurgien-major de l'Hôpital de Belle-iſle-en-mer, & Correſpondant de l'Académie de Chirurgie.

Si le corps humain dans l'état de force & de ſanté, eſt pour les Sçavans un ſujet de recherches infinies, pour le reſte des hommes un objet d'admiration continuelle; que de réflexions utiles ne produit-il pas dans l'eſprit des Médecins, & à combien d'obſervations importantes ne donne-t-il pas lieu, quand il eſt languiſſant, ou qu'il éprouve quelque altération dans ſes fonctions? Quoiqu'il paroiſſe par le travail des Médecins anciens & modernes, que l'hiſtoire des maladies ſoit aſſez fidele, & qu'on en ait aſſez bien caractériſé les genres & les eſpeces, il me ſemble cependant qu'il y a de certaines nuances qui ont échappées au pinceau des plus grands Maîtres de l'Art, & qui ne peuvent être finies que par le tems & des circonſtances particulieres. La place de Chirurgien-major que j'occupe

ici, m'a mis à portée d'obſerver une maladie de cette eſpece, qui, ſi elle n'eſt pas nouvelle, eſt du moins accompagnée d'accidens particuliers qui méritent l'attention des Médecins. J'en ai déja fait part à M. le Marquis de Paulmy, Miniſtre de la guerre, qui m'honore de ſes bontés, & qui a paru approuver mon zele. En voici la deſcription.

La maladie commence par un gonflement édémateux ou lymphatique des glandes du cou, des maxillaires, des parotides, des péauciaires, & des autres qui ſe trouvent dans le voiſinage. C'eſt ordinairement à l'angle de la machoire, que le mal ſe fait d'abord ſentir. Quelquefois il n'y a qu'un côté d'engorgé, ſouvent tous les deux ſont attaqués à la fois. Ce gonflement qui eſt aſſez mollet, & qui cependant eſt douloureux, eſt ſi conſidérable, que les malades en ſont défigurés. Cette maladie commence communément ſans fiévre, avec dégoût & abbatement; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'au bout de quelques jours la tumeur des parotides tombe dans les bourſes, & attaque le teſticule préciſément du même côté où la fluxion catharrale s'étoit formée à l'angle de la machoire; & quand les parotides ſont gonflées des deux côtés, la métaſtaſe ſe fait ſur les deux teſticules; pour lors il ſurvient une douleur à ces parties, moins vive cependant que quand la fluxion étoit ſur les glandes de la machoire.

Cette maladie paroît endémique dans cette Iſle, elle n'y regne pas continuellement, car on eſt quelquefois huit ou dix mois ſans l'obſerver. Elle ſe déclare indifféremment dans toutes les ſaiſons, plutôt cependant pendant l'hyver & l'automne. Elle attaque communément les ſoldats, & ſur-tout ceux qui ſont expoſés à monter la garde; je n'ai jamais vu les ſergens, les tambours, les caporaux, & tous ceux qui ſont exempts de faction, ſujets à cette maladie.

Il paroît évident que nous ne devons cette maladie qu'à nos brouillards, à nos frimats, & à l'humidité continuelle de notre atmoſphere qui ſupprime la tranſpiration, épaiſſit la lymphe, rallentit ſon mouvement, & la fait arrêter dans les glandes du cou, qui ſe gonflent & ſe tuméfient; comme ce ſont celles qui ſont les plus expoſées, il eſt conſéquent qu'elles ſupportent le plus grand effort du mal. Mais quelle force peut produire cette métaſtaſe conſtante des glandes de la gorge aux teſticules? Comment ſe fait ce tranſport ſubit momentané, & toujours le même, de cette lymphe épaiſſie? C'eſt ce qu'il eſt difficile de déterminer. Si c'eſt par le tiſſu cellulaire que ſe fait ce dépôt, pourquoi la nature la conduit-elle toujours par la même route, & le fixe-t-elle à la même place? Ne pourroit-on pas inférer de là, qu'il y a une ſympathie marquée de la gorge aux parties de la

génération ? Il ſemble que l'hiſtoire des châtrés engage à le croire, puiſque par le moyen de l'opération que l'on leur fait, la gorge profite & acquere des qualités qu'elle n'avoit pas auparavant. Ne voit-on pas auſſi dans les hommes, à l'âge de puberté, le menton ſe couvrir de barbe, la voix devenir grave, & les ſons plus mâles & plus pleins ? Quoi qu'il en ſoit ces réflexions ne ſont que des conjectures, que je ſouhaite voir éclaircies par des obſervations multipliées ſur les parties de la gorge & celles de la génération, qui pourroient peut-être nous conduire à des connoiſſances nouvelles, & fort utiles ſur cet objet.

Quoique je ne connuſſe pas le méchaniſme par lequel ſe produiſoit cet accident particulier, qui ſe compliquoit avec cette maladie ſimple & de facile guériſon, je crus cependant que je devois faire tous mes efforts pour tâcher d'en découvrir la cauſe déterminante, & j'y réuſſis. J'obſervai que la plûpart des ſoldats attaqués de cette maladie, ne ſe faiſoient tranſporter à cet Hôpital qu'après avoir été ſaignés dans leur cazerne, & qu'immédiatement après, le dépôt ſe faiſoit ſur les teſticules. J'eſſayai de les faire vomir d'abord, après leur avoir fait prendre de la boiſſon pour les préparer ; j'ai eu enſuite recours à la ſaignée, aux topiques réſolutifs, aux minoratifs, & les malades faiſoient uſage de tiſanes nitrées, &

légérement diaphorétiques, en abondance. Depuis ce tems je n'ai pas eu un ſeul de mes malades qui ait éprouvé cette fluxion ſur les teſticules. Cette méthode m'a pleinement convaincu que c'étoit la ſaignée qui étoit la ſource de tout le mal, que c'étoit elle qui favoriſoit le dépôt, & que loin de diminuer le mal, elle le rendoit beaucoup plus grave & plus dangereux; qu'on ne devoit jamais la tenter qu'après avoir fait précéder l'émétique en lavage. Cette méthode eſt ſi ſûre, que depuis long-tems je n'ai pas eu occaſion d'obſerver ce ſymptome dans ces ſortes de maladies; & s'il y a encore quelque ſoldat qui en ſoit la victime, c'eſt qu'il a eu la ſimplicité de ſe faire ſaigner ſans aucune autre précaution.

Cette maladie fait bien voir qu'il eſt très-ſouvent de la plus grande imprudence de ſe faire ſaigner dans des légeres indiſpoſitions, à moins d'avoir conſulté auparavant un Médecin ſage & éclairé; & qu'il n'en faut pas davantage pour faire déclarer une maladie plus grave que celle pour laquelle on a voulu employer la ſaignée.

Une ſeconde réflexion qu'il me paroît important de faire, c'eſt que l'on doit agir avec bien de la circonſpection dans des circonſtances pareilles; car il ſeroit bien dangereux de prendre le change, & de regarder cette tumeur aux teſticules comme une preuve de vice vénérien; ce qui ſeroit très-facile, ſur-

tout ayant affaire à des ſoldats qui ne ſe piquent pas de beaucoup de retenue ſur cet article. Je crois donc qu'il eſt important dans un pareil cas de bien s'informer de la vie du malade, & de ſçavoir s'il n'a pas eu auparavant des tumeurs ſemblables aux glandes du cou; & ſi ce n'eſt pas la ſaignée qui les a tranſportées ſur le champ dans des parties auſſi éloignées.

Obſervation au ſujet d'une femme qui étoit réglée par la bouche, à l'ouverture du cadavre de laquelle on trouva 207 pierres logées dans la véſicule du fiel; par M. HENRY, Chirurgien à Auxerre.

L'écoulement périodique auquel les femmes ſont ſujettes, qui eſt ſouvent un ſigne de leur fécondité, eſt toujours la ſource de leur ſanté ou de leurs maladies, ſelon que cette évacuation eſt plus ou moins abondante, & plus ou moins réguliere. La nature travaille la matiere des regles comme un tribut qu'elle eſt obligée de payer chaque mois; & quand elle trouve dans ſa route ordinaire des obſtacles qu'elle ne peut ſurmonter, elle s'en fráye une nouvelle par où elle ſe débarraſſe de ce qui pourroit lui nuire. L'hiſtoire de ce jeune homme dont il a été fait mention dans votre

votre Journal (*a*), qui étoit réglé par la verge, & celle que je vais rapporter, en ſont des preuves complettes.

La nommée Marie Robert, femme en dernieres noces de Jean Maunoury, vigneron demeurant à Augy, âgée de 38 à 39 ans, d'un tempérament ſanguin, n'eut point d'enfans avec ſon premier mari, & jamais ne fut réglée à l'ordinaire. Une bouffiſſure générale de la tête, une difficulté de reſpirer étoient les ſignes auxquels elle connoiſſoit l'approche de ce flux périodique; & une ſaignée faite auſſi-tôt, ſuppléoit aux évacuations que la nature lui refuſoit, & faiſoit diſparoître ces ſymptomes. Si elle manquoit à être ſaignée, ce flux, au lieu de prendre les voies ordinaires, ſe faiſoit jour par la bouche; il lui ſurvenoit un vomiſſement de ſang écumeux, après quoi elle ſe portoit comme après la ſaignée, ſi ce n'eſt qu'elle étoit plus foible. Pendant quinze ans qu'elle a été avec ce premier mari, cette évacuation s'annonçoit aſſez réguliérement, & par les mêmes caracteres; excepté cependant que lorſqu'une fois l'évacuation avoit été très-abondante, ce qui arrivoit quelquefois au point qu'elle rendoit du ſang dans ſes ſelles, elle étoit deux, trois & quelquefois quatre mois ſans être incommodée de cette évacuation.

Devenue veuve elle ſe remaria avec Mau-

(*a*) Tom. V, pag. 280.

noury, & au bout de quelque tems elle devint groſſe ſans avoir été réglée mieux qu'auparavant ; elle accoucha heureuſement à ſon terme, & nourrit ſon enfant pendant quelques mois. Comme les lochies n'avoient pas été abondantes, elle eut une ſi grande quantité de lait, que ſon ſein s'engorgea de façon qu'on fut obligé de lui faire paſſer ſon lait, dans la crainte que l'on étoit qu'il ne s'abſcédât. La négligence qu'elle a eu la plûpart du tems à prévenir cette évacuation périodique par la ſaignée au pied, lui a ſouvent fait éprouver des foibleſſes dont elle auroit pu ſe garantir. Au mois de Juin 1756, le vomiſſement de ſang qui ſuppléoit d'ordinaire à ſes regles, fut ſi conſidérable, qu'elle rendoit le ſang par flots. Les ſaignées & les autres remedes que je lui adminiſtrai, ne firent que diminuer ce flux immodéré, ſans pouvoir le ſupprimer totalement, de façon qu'il dura quinze jours. Au bout de ce tems il ceſſa enfin ; mais la grande foibleſſe où la malade étoit réduite, faiſoit craindre pour ſes jours. Cependant elle ſe rétablit peu-à-peu, & elle commençoit ſur la fin de Juillet à reprendre ſes forces, lorſqu'elle s'apperçut que ſon bas-ventre ſe tumefioit. Je reconnus auſſi-tôt qu'elle étoit hydropique. Les apéritifs, les purgatifs, & neuf ponctions de ſuite ne purent la réchapper ; elle mourut le 3 Janvier dernier, ſept jours après la derniere ponction.

Je fis le lendemain l'ouverture de ſon cadavre en préſence de M. Briſſet mon confrere ; nous remarquames d'abord que les jambes, depuis la plante du pied juſqu'à la rotule, étoient totalement gangrénées par la ſtagnation du ſang qui, à cauſe de ſa trop grande lenteur, n'avoit pu remonter dans la veine crurale. Le bas-ventre ouvert, aprés en avoir ôté ſept à huit pintes d'eau, l'épiploon parut très-diſtendu, la ratte avoit acquis un volume conſidérable, elle étoit dure & très-compacte, & péſoit environ trois livres & demi; l'eſtomac, les inteſtins, les reins, les ureteres & la veſſie n'avoient rien d'extraordinaire : toutes les glandes du mézentere étoient engorgées : le foie étoit d'une couleur cendrée, & ſe décompoſoit au moindre toucher; la véſicule du fiel excédoit le foie de deux doigts, & étoit comme une groſſe poire. L'ayant détachée du foie & ouverte, nous avons remarqué que les membranes qui la compoſoient, avoient acquis une épaiſſeur de quatre lignes; & nous l'avons trouvée remplie de 207 pierres, dont la plus groſſe occupoit le ſphincter, & bouchoit totalement le canal cyſtique. De ces pierres dix reſſemblent à des chataignes de moyenne groſſeur, douze autres ſont comme de groſſes noiſettes, & le reſte comme des pois; elles ſont toutes taillées comme des diamans, & de différentes couleurs. L'intervalle de ces pierres étoit

rempli par une bile viſqueuſe & très-tenace. Je conſerve la véſicule & les pierres.

Remede contre la goutte & les rhumatiſmes.

Racines d'ariſtoloche ronde & de gentiane, de chaque une once, feuilles de germandré, de centaurée, de chaque une demi-poignée ; ſéchez-les, mêlangez-les bien, mettez-les en poudre très-fine, & prenez un gros de cette poudre tous les matins dans un verre de vin ou d'eau, ou même dans du bouillon. Il ne faut point manger pendant deux heures après qu'on a pris le remede. Continuez-le pendant trois mois ſans interruption ; enſuite diminuez la doſe pendant les trois mois ſuivans, de ſorte que vous n'en preniez que $\frac{3}{4}$ d'un gros. N'en prenez enſuite pendant ſix mois que demi-gros. Il vous ſuffira d'en prendre l'année ſuivante de deux jours l'un un demi-gros. Ce remede opere inſenſiblement, de ſorte que vous ſerez peut-être deux ans avant de vous appercevoir de ſon progrès ; mais ne vous découragez pas, il agit inſenſiblement & ſûrement. Il n'exige point d'ailleurs de régime particulier. Il ſuffit de vivre ſobrement, & de s'abſtenir de liqueurs, & des ſauces qui ont toujours été reconnues comme contraires à la goutte. Les perſonnes qui ne ſont attaquées que d'un rhumatiſme paſſager, n'auront pas beſoin

d'en prendre tant de doſes : mais vis-à-vis d'un rhumatiſme habituel & invétéré, il faudra uſer long-tems de ce remede.

Remede contre l'aſthme.

Prenez ſix gros de ſené, $\frac{1}{2}$ once de fleur de ſoufre, deux gros de gingembre, demi-gros de ſaffran ; mettez le tout en poudre, & mêlez y quatre onces de miel. Prenez-en gros comme noix muſcade matin & ſoir.

Recette contre la fiévre intermittente.

Prenez deux onces de quinquina mis en poudre très-fine, mettez-les dans une pinte d'eau-de-vie, ajoutez-y vingt-quatre grains péſant de cochenille bien battue. Mêlez le tout, & prenez-en un petit verre plein, trois heures après reprenez-en autant, & continuez toutes les ſix heures, juſqu'à ce que vous ayez tout pris. Secouez bien la bouteille avant de verſer votre remede. Si on a une fiévre invétérée, on fera bien d'en prendre une autre bouteille.

Nota. On ne doit faire uſage de toutes ces recettes qu'après l'avis d'un Médecin ; car autrement elles pourroient devenir préjudiciables.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouvelles Obſervations ſur le pouls, par rapport aux criſes ; par M. Michel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Chez Debure l'aîné, à l'entrée du quai des Auguſtins ; prix, trente ſols.

On trouve chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, les Livres ſuivans :

Acta nova Phyſico-Medica Academiæ naturæ curioſorum. Tom. I. in-4°. fig. *Norimberg.* 1757.

Commentarii de rebus in Scientiâ naturali & Medicinâ geſtis. Tom. V. Pars 2, 3 & 4, & Vol. VI. Pars 1, in-8°. *Lipſiæ* 1756, 1757.

Joſtoni (Joan.) Theatrum univerſale quadrupedum avium & inſectorum. Tabulis 170 à celeb. Mat. Mæriano æri inciſis ornatum è Scriptoribus tam antiquis quàm recentioribus collectum, in-fol. 3 vol. *Heilbr.* 1755, 1756, 1757.

Screiber (J. Frid.) Almageſtum Medicum. Introductio & Phyſiologiæ Medicæ pars prima, in-4°. *Lipſiæ* 1757.

Trew. (Chr. Jac.) Cedrorum Libani. Hiſtoria eorumque character Botanicus, cum illo Laricis, Abietis, Pinique comparatus, in-4°. *Norimberg.* 1757.

Zinn. (J) Gott. Catalogus Plantarum horti Academici & agri Gottingenſis, in-8° figur. *Gottingæ* 1757.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	$8\frac{1}{2}$	15	12	28	4	0 $\frac{3}{4}$	O-N-O. au N-N-O. méd.	Peu de nua. ſerein mat. ſoir & nuit.
2	9	17	$12\frac{1}{2}$			$\frac{3}{4}$ $\frac{1}{3}$	O-N-O. au N. *id.*	*Idem.*
3	10	18	13			$\frac{1}{3}$ $\frac{1}{2}$	N. *idem.*	*Idem.*
4	13	17	12		5	$\frac{1}{2}$ 0	N. $\frac{1}{4}$ N-E. foible.	Beauc. de nuag. *id.*
5	9	$14\frac{1}{2}$	12		4	$\frac{4}{5}$ $\frac{1}{2}$	N. méd.	*Idem.*
6	11	16	$12\frac{1}{2}$				*Id.* foibl.	Couv. mat. & ſoir, pet. plui. par interv. le mat.
7	9	15	$11\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{3}$	*Idem.*	Beauc. nua. pet. pluie la nuit.
8	9	15	11		2	$\frac{1}{2}$ 0	*Idem.*	Pet. plui. le ſoir & la nui.
9	10	14	$12\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	O-N-O. médiocre.	*Idem.*
10	12	16	13		2	0	O. au N.	*Id.* pet. plui,

Jours du mois.	*Thermometre.* *A 6 h. du matin.*	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*Barometre.* *pouces.*	*lignes.*	*parties.*	*Vents.*	*Etat du ciel.*
							foible.	à 2 h. du ſ.
11	11½	15½	11½	28	2	½	N. foible.	Beauc. nua.
					3	0		ſérein le ſoir
								& la nuit.
12	9½	15	12		4		*Idem.*	*Idem.*
					5			
13	9	17	14		4	¾	N. au N-	Sérein.
					5	0	E. *idem.*	
14	10	18	14½		5		N-E. foi-	Brum. méd.
					4	½	ble.	
15	10½	19	15½			⅓	N. au N-	Sérein.
						0	E. méd.	
16	11	20	16½		3	¼	N. à l'E.	*Idem.*
					2	0	*idem.*	
17	13	20½	15½		1	⅓	N. au N-	Peu nua. ſé-
					0	½	E. *idem.*	rein le mat.
								ſoir & nuit.
18	11	18	14			¾	E. fort.	*Idem.*
					1	½		
19	10½	18	14		2	0	N. au N-	*Idem.*
					4		E. foible.	
20	12½	6½	13		4		N-N-O.	Beauc. nua.
					3		*idem.*	pet. plu. ſoir.
21	12	15	12		1	½	N. au N-	*Id.* pet. plui.
					0		E. fort.	par interval.
								tout le jour.
22	13	14	13		0	0	N. foible.	Couv. plui.
					1	¼		*idem.*
23	11½	14	9		1	¾	N-E. au	Beauc. nua.
					2		N. méd.	ſérein au ſol.
								couchant &
								la nuit.
24	6½	12	10½		3	0	O. au N.	*Id.* pet. plui.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
							médiocre.	à 8 h. ſ. & la nuit.
25	8	10½	9	28	1 2	½ 0	N-O. à l'O. foibl.	Couv. plui. méd. par int. le ſoir.
26	9	12	9½		1	⅔	N. à l'O. preſq. cal.	Plui. fin. dès le mat. à 9 h. mat. beauc. nuages.
27	6	12	8		3 5	0	N. au N-E. méd.	Beauc. nua. ſérein ſoir & la nuit.
28	5	12	8½		6	¾ 0	*Idem.*	Sérein jour & nuit.
29	5½	13	9½		5 4	½	N. foible.	Peu nuag. couv. le ſoir & la nuit.
30	8	12	9½		4 3	½	O. *id.*	*Idem.*

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 20 ½ dégrés, & la moindre chaleur de 5 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 15 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 28 pouces : la différence entre ces deux termes eſt de 6 lignes.

Le vent a ſoufflé 22 fois du N.
10 fois vers l'E.
2 fois de l'E.
5 fois de l'O.
5 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 4 jours de tems ſérein.
3 jours de couvert.
20 jours de nuageux.
11 jours de pluie.
1 jour de brume.

Les hygrometres ont marqué peu d'humidité vers le milieu de ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1757.

Il y a eu pendant ce mois des fiévres putrides & des dyſſenteries, occaſionnées par la grande abondance des fruits ; mais comme ils étoient en général dans un dégré ſuffiſant de maturité, ces ſortes de maladies n'ont point eu de ſuites fâcheuſes, & n'ont exigé que le traitement ordinaire. On a auſſi obſervé quelques *cholera morbus* ; on les a attaqués & diſſipés avec les mêmes remedes que l'on a employés dans le mois précédent. Les petites véroles ont été aſſez communes, & n'ont pas été fâcheuſes.

On a remarqué auſſi une eſpece de fiévre, qui s'annonçoit par des déjections bilieuſes, des dégouts, des envies de vomir & des hoquets, & ſur-tout par des accès périodiques de gaieté, dans laquelle les malades ne déraiſonnoient pas entiérement, mais déliroient en riant ; il ſemble que cette maladie a été épidémique, car nous avons vu quelques-uns

de nos Confreres qui l'ont obſervée. Pluſieurs raiſons font croire que ce ſymptome dépendoit des nerfs ; 1° parce que les purgatifs, les remedes, & les alimens mêmes, échauffans ou irritans, le faiſoient reparoître avec une rapidité incroyable ; ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi promptement, s'il eût été la ſuite d'un tranſport de matiere au cerveau. 2° Cet accident ſurvenoit avec très-peu, ou point de fiévre, & avec tous les caracteres qui prouvent l'irritation des nerfs. 3° On le calmoit avec les antiſpaſmodiques. Quoi qu'il en ſoit on y remédioit avec les lavemens multipliés, les antiſpaſmodiques, les purgatifs fondans très-doux, & une diete analeptique; & nous croyons que les ſaignées aux bras ni aux pieds, n'y étoient pas indiquées. Nous avons remarqué que ce ſymptome cédoit aux abſorbans, & à la poudre tempérante de Sthall. L'infuſion de fleurs de camomille romaine, dans laquelle on verſoit quelques gouttes d'élixir de propriété, diſſipoit le hoquet, & éloignoit les accès de cette gaieté extraordinaire.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août, par M. BOUCHER, Médecin.

Le commencement de ce mois a été bien différent de la fin pour la température de l'air. Le thermometre, depuis le premier juſqu'au 15, n'a pas été au-deſſous de 17 dégrés dans le tems de la plus grande chaleur du jour, & il s'eſt élevé pluſieurs fois au-deſſus de 20 dégrés: le 7 & le 8, il a été juſqu'à 25 dégrés. Depuis le 15 au contraire, le thermometre n'a pas monté au-deſſus de 17 dégrés; & il n'a pas été, certains jours, au-deſſus de 13 dégrés. Le tems a été variable, quant au ſec & à l'humide, quoique le barometre n'ait gueres varié que de 27 pouces 6 lignes à 28 pouces. On craignoit avec raiſon que la continuation de la pluie, qui avoit été déſirée par le Laboureur dans le mois précédent, ne nuisît à la moiſſon: elle a ceſſé à propos le 5, & n'a repris que le 16: depuis ce jour juſqu'au 29, on a eu peu de jours ſans pluie; elle a été même aſſez abondante certains jours.

Le vent a ſoufflé du Sud-Oueſt ou des environs, les trois quarts du mois.

Le thermometre a marqué pendant ce

mois, pour la plus grande chaleur, 25 dégrés ; & pour la moindre chaleur, 7 dégrés au-deſſus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes eſt de 18 dég.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces ; & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouc. 5 $\frac{1}{3}$ lign. La différence entre ces deux termes eſt de 6 $\frac{2}{3}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud.
15 fois du Sud-Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou orageux.
16 jours de pluie.
2 jours d'orage.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe la plus grande partie du mois.

Maladies épidémiques du mois d'Août.

Les principales maladies de ce mois ont été des fiévres, les unes putrides malignes, & les autres inflammatoires.

Les premieres ont eu ſur-tout lieu parmi le petit peuple, quoiqu'elles n'ayent pas été fort répandues ; tantôt elles étoient vermineuſes,

* *Dans le Journal de Septembre, page 238, ligne 10, au lieu du chiffre 2, liſez, 11.*

& tantôt ſans vers. Ces fiévres étoient de la plus grande malignité : elles prenoient le plus ſouvent en forme de fiévre rémittente, ou même d'intermittente ; dans les uns les accès ou redoublemens commençoient par un friſſon, ſoit tous les jours, ſoit de deux jours l'un ; & dans les autres il n'y avoit que le premier accès, qui commençât par le friſſon ; le cours de la maladie continuoit ainſi juſqu'au neuvieme jour ou environ, que pour lors elle développoit toute ſa malignité : les malades qui juſques-là s'étoient trouvés en état d'être debout dans l'intervalle des accès, étoient retenus au lit, couchés ſur le dos, dans un très-grand abbatement ; le pouls petit, vite & inégal, le viſage livide, les yeux brillans, avec le ventre tendu, ſenſible, & plus ou moins élevé ; le cours de ventre, qui très-ſouvent avoit lieu dès le commencement de la maladie, étoit alors ſéreux, jaunâtre & fétide ; les ſoubreſauts ou le tétanos s'enſuivoient ; le pouls ſe perdoit ; les ſujets périſſoient vers le treizieme & le dix-ſeptieme de la maladie, ſans que les alexipharmaques & antiſeptiques, toniques, acides de toute eſpece, paruſſent être d'aucune utilité (*a*). Les ouvertures des

(*a*) Willis donne dans ſon Traité des fiévres, page 138, l'hiſtoire d'une fiévre épidémique qui a beaucoup de rapport à celle-ci, & qui régnoit en Angleterre il y a préciſément cent ans. M. Raulin en fait mention dans le premier Tome de ſon Traité des maladies occaſionnées par les excès de chaleur, &c.

cadavres nous ont préſenté dans le bas-ventre de la flétriſſure gangréneuſe, & des dépôts lymphatico-purulens & gangréneux, la gangrene même dans le foie, dans l'eſtomac & dans une partie du canal inteſtinal, & les vaiſſeaux ſanguins preſque vuides, quoique les ſujets euſſent été très-peu ſaignés. L'heureux ſuccès des émétiques, le tartre ſtibié ou l'hypécacuana, donnés à pluſieurs tout au commencement dans des circonſtances qui ſembloient annoncer cette fâcheuſe maladie, perſuade que c'étoit le meilleur moyen, & peut-être le ſeul pour en arrêter le cours. Nous avons eu auſſi un petit nombre de fiévres malignes, qui ſe ſont déclarées d'abord par les ſymptomes qui les caractériſent.

Les fiévres inflammatoires ont eu lieu, ſur-tout à la fin du mois : les unes portoient à la tête, & les autres au bas-ventre ; peu à la poitrine : elles traînoient en longueur, quoiqu'on les traitât méthodiquement, & tenoient un peu de la fiévre putride : j'en ai vu une avec un flux diſſentérique muqueux, dont le ſujet a guéri par le moyen des ſaignées répetées, des délayans nitrés, & des anodins.

Il y a eu encore des coliques bilieuſes, & beaucoup de cours de ventre de même nature, ſans fiévre apparente.

La petite vérole a régné avec aſſez de

vigueur pendant tout le mois. Quoique confluente dans pluſieurs ſujets, elle n'a rien eu de bien fâcheux, étant traitée méthodiquement. La ſaignée au pied, même dans l'éruption commencée, a produit l'effet le plus favorable.

La rougeole & la fiévre rouge continuoient parmi les enfans, mais dans l'eſpece bénigne.

AVIS IMPORTANT.

Comme on nous mande de toutes parts que pour rendre ce Journal complet, il faudroit que nous donnaſſions chaque mois l'annonce & les extraits des Livres de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie ; nous avertiſſons le Public que nous commencerons l'année prochaine à faire ce qu'il exige de nous. Nous publierons inceſſamment un Avertiſſement à ce ſujet.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Novembre ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 15 Octobre 1757.

BARON.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1757.

DESCRIPTION

Des maladies les plus communes, auxquelles ſont ſujets les habitans de l'Iſle de Bourbon; par M. Couzier, cy-devant Conſeiller-Médecin du Roi à l'Iſle de Bourbon.

L'Isle de Bourbon ou Maſcarin, eſt à 21 dégrés quelques minutes de latitude, & 80 dégrés de longitude. Elle a environ 55 lieues de circuit; ſa figure eſt oblongue; les plus grandes chaleurs qui y regnent, ſont depuis le mois de Décembre juſqu'au mois d'Avril. L'air y eſt aſſez tempéré le reſte de

l'année, ſur-tout du côté du Nord, dans les quartiers de Saint-Denis & de Sainte-Suſanne ; le quartier de Saint-Paul, qui eſt à l'Oueſt ou environ, eſt celui où il tombe le moins de pluie, & où on reſſent la chaleur la plus vive, tant parce qu'il n'eſt pas expoſé au même vent que le ſont les autres quartiers, que par la qualité de ſon terrein qui eſt ſablonneux ; cette Iſle eſt ſituée entre la mer & un grand étang, & bornée du côté de l'Eſt par de très-hautes montagnes, qui réfléchiſſent avec force les rayons du Soleil ; la ſaiſon des pluies eſt communément à Maſcarin celle des grandes chaleurs. Cette Iſle eſt environnée de tous les côtés de volcans, qui vomiſſent des flammes, & qui chargent l'air de parties ſulphureuſes, métalliques & bitumineuſes ; ce qui néceſſairement occaſionne des maladies aiguës & trés-vives, telles que les dyſſenteries & les pleuréſies, dont les habitans ne ſont que trop ſouvent attaqués.

Parmi les maladies les plus communes que l'on y obſerve, celles qui font le plus de ravage ſont les maladies convulſives ; on eſt, par exemple, dans ce pays fort ſujet à la crampe, qui ſe déclare ordinairement dans les perſonnes qui ont été bleſſées ; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ne reſſent aucune atteinte de cette maladie ſpaſmodique, tant que la plaie eſt ouverte, mais dans le tems ſeulement qu'elle ſe cicatriſe. Ces crampes

ſont ſi familieres dans cette Iſle, qu'elles ſuivent non ſeulement les bleſſures, mais même la moindre écorchure ou piqûre que l'on ſe fait aux différentes parties du corps. Si le bleſſé ſe lave avec de l'eau froide, ou qu'il s'expoſe à l'air froid des montagnes, dans le tems que la cicatrice commence à ſe faire; pour lors les convulſions ſont infaillibles, & même mortelles. Les piqures ſont beaucoup plus dangereuſes que les bleſſures, ſur-tout aux pieds; il n'y a que celles qui ſont faites par les épines des dattiers, qui n'ont pas de ſuites fâcheuſes. Lorſque quelqu'un, après une bleſſure ou une piqure faites à quelques parties du corps, ſur-tout aux endroits membraneux & tendineux, s'expoſe à l'air froid, ou ſe lave dans l'eau froide; alors il reſſent une très-vive douleur à l'endroit de la piqure, qui ſe communique de-là à l'épine, au dos & à la tête; immédiatement après la machoire inférieure s'engourdit & entre en convulſion, & tout le reſte du corps devient également convulſif; ſi l'on ne ſecourt pas le malade promptement, il périt dans des convulſions horribles; on a coutume alors d'employer les cordiaux, les ſudorifiques, les frictions avec du linge chaud, les ligatures; ſi tout cela ne réuſſit point, on rouvre la plaie avec un fer chaud: ce remede a ſauvé beaucoup de perſonnes.

Les convulſions & les mouvemens ſpaſ-

modiques ne ſont pas toujours les ſuites des bleſſures & des piqures, ils ſurviennent quelquefois après les purgations, qui ſont cependant fort douces; ce qui me fait croire que dans le traitement des maladies de ce pays, on ne doit pas perdre de vue les remedes parégoriques, narcotiques, hypnotiques, les anti-hiſtériques, & tous ceux qui peuvent calmer les nerfs. Cette maladie paroiſſoit autrefois plus dangereuſe, qu'elle n'eſt à préſent; on voyoit aſſez communément des nouveaux-nés périr deux ou trois jours après leur naiſſance, par des convulſions violentes; les adultes étoient enlevés rapidement par des eſpeces de coliques convulſives; & quand ils en réchappoient, ils reſtoient contrefaits dans quelques parties de leur corps; il y a à préſent dans l'Iſle de Bourbon un grand nombre d'habitans, qui ſont eſtropiés de leurs membres, après avoir eſſuyé quelques attaques de nerfs. L'épilepſie, les vapeurs hypocondriaques & hyſtériques y ſont très-fréquentes, & le plus ſouvent incurables.

On ignore ce qui peut donner lieu à ces maladies de nerfs; on croit que c'eſt le grand uſage de la tortue qui doit y contribuer; je crois qu'il n'en faut pas chercher d'autres cauſes, que les grands excès que faiſoient les habitans, du vin de miel, de l'Arac ou du tafiat; ſi avec cela on fait attention à la tem-

pérature du pays, qui eſt extrêmement chaude, & & à l'air toujours chargé de parties ſulphureuſes & bitumineuſes, on trouvera la ſource de cette irritation générale du genre nerveux.

Les femmes de Maſcarin ſont très-ſujettes aux fleurs blanches, je crois que la maniere dont elles ſont accouchées, y peut donner lieu; ce qui pourroit le perſuader, c'eſt que toutes les femmes qui ſe mêlent d'accoucher, laiſſent preſque toujours quelque déchirement dans ces parties; les femmes qui n'ont point eu d'enfans, & les filles, ne ſont point ſujettes à cette évacuation contre nature; ajoutez à cela que dans cette Iſle les femmes ſe baignent dans toutes ſortes de tems, même avec leurs regles; & quand après avoir eſſuyé les chaleurs brûlantes de nos ſables, elles rentrent dans leur maiſon, que l'on a ſoin d'arroſer à chaque inſtant, auſſi-tôt elles ſe trouvent ſaiſies d'un froid d'autant plus ſenſible, qu'elles viennent d'éprouver une chaleur plus vive. Toutes ces cauſes réunies, ſuffiſent pour produire cette maladie habituelle chez les femmes.

L'aſthme eſt très-commune dans cette Iſle; les enfans, les adultes & les vieillards n'en ſont pas exempts; le grand uſage du caffé contribue beaucoup à cette maladie; on en prend à toutes ſortes d'heure dans la jour-

née, & on ſçait que cette boiſſon n'accommode ni les nerfs ni la poitrine.

La phtiſie, que l'on voit aſſez fréquemment dans ce pays, n'eſt point une maladie chronique comme par-tout ailleurs; elle parcourt ſes différens périodes avec toute la vivacité d'une maladie aiguë, & l'on n'en réchappe jamais qu'en quittant cette Iſle.

Les habitans de Maſcarin ſont très-bien conſtitués, de belle taille, bien proportionnés; mais ils ont le teint jaune, & une jauniſſe habituelle; auſſi les obſtructions au foie y ſont-elles aſſez communes, & preſque tous ceux qui périſſent, de quelque maladie que ce ſoit, ont toujours eu le foie en mauvais état.

La maladie la plus terrible, à laquelle ſont expoſés les habitans de cette Iſle, eſt une eſpece de lepre d'autant plus à craindre, qu'elle eſt incurable, & qu'elle couvre le malade d'ulceres, & de maux plus terribles que la mort.

Cette maladie commence par des taches qui ſurviennent à différentes parties du corps; elles ſont de différentes couleurs, tantôt jaunâtres, tantôt rougeâtres, & quelquefois livides, accompagnées d'une eſpece d'élévation à la peau; on s'apperçoit dans le même tems, ou bientôt après, de quelques glandes qui ſe tumefient à l'habitude du corps; cet état n'empêche cependant pas le malade de

remplir toutes ſes fonctions, de continuer ſes travaux ordinaires ; inſenſiblement les phalanges, tant des doigts des pieds que des mains, prennent une groſſeur conſidérable ; les pieds & les mains s'enflent, de façon que le malade ne peut plus s'en ſervir ; il ſurvient ſur tout le corps des tumeurs dures, qui ne ſont ni adhérentes ni douloureuſes ; elles groſſiſſent & s'ulcerent ſur-tout aux extrémités ; enfin elles dégénerent en véritables ulceres chancreux, qui n'occaſionnent cependant aucune douleur. Ces ſymptomes s'obſervent ſur-tout aux doigts des pieds & des mains, qui en ſont inſenſiblement ou rongés, ou détruits ; le malade devient enchifrené, la racine du nez groſſit, les os s'y carient, & il en découle une ſanie d'une fétidité inſupportable ; les lévres groſſiſſent prodigieuſement ; le front, les cils, les paupieres s'élevent, & le viſage ſe change en un maſque hideux, capable d'inſpirer l'horreur & l'effroi ; tout le corps devient d'une maigreur ſi grande, que l'on voit les os percer à travers la peau, qui eſt ſeche, aride, rude au toucher, parſemée de durillons de différentes groſſeurs, & de taches noires ou livides. Il y a de ces malades qui ont tant d'ulceres ſur le corps, que l'on croiroit que cette maladie n'eſt qu'un cancer univerſel ; dans ces derniers états, le malade ne fait aucune de ſes fonctions ; il n'a point d'appétit, point de

ſommeil; il reſſent des foibleſſes & des envies de vomir continuelles, accompagnées de tranchées; le pouls du malade ne paroît cependant que peu, ou point hors de l'état naturel; & ce qu'il y a de fort ſingulier, eſt qu'il périt ſans avoir de fiévre: ſi on le fait ſaigner au commencement, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'a encore que les taches ſur la peau, le ſang que l'on lui tire paroît fort beau; mais lorſque la maladie eſt avancée, il acquiert pour lors une couleur noirâtre, d'une conſiſtance de gelée corrompue; les filles qui ſont attaquées de cette maladie avant l'âge de puberté, ſont privées de leurs regles pour toujours.

Cette maladie, que j'ai décrite après l'avoir obſervée avec tout le ſoin poſſible, n'eſt pas contagieuſe comme le diſent la plûpart des Auteurs, au ſujet de l'Eléphantiaſis; le mari ne la communique point à ſa femme; & j'ai vu deux ou trois de ces lépreux habiter avec des familles entieres de perſonnes ſaines, & ne leur donner aucun germe de cette maladie. La contagion ne ſe répand que des peres & meres aux enfans, & des nourrices aux petits enfans qu'elles allaitent; ainſi cette maladie eſt héréditaire, & non pas contagieuſe.

Si l'on pouvoit eſpérer quelque guériſon dans une maladie auſſi cruelle, il faudroit néceſſairement s'y prendre dès le commen-

cement; mais malheureuſement les progrès en ſont ſi imperceptibles, que le malade lui-même ne s'en apperçoit pas; il ne ſent aucune douleur, & fait très-bien ſes fonctions long-tems après qu'il a paru ſur ſon corps ces taches jaunâtres ou livides que j'ai décrites; ainſi tous les efforts qu'ont fait juſqu'ici les Médecins, ne tendent qu'à calmer les ſymptomes, & à pallier le mal.

On a coutume d'employer dans cette maladie les purgatifs répetés, les émétiques les plus violens, le mercure intérieurement & en frictions, & les ſudorifiques de toute nature; par l'uſage de ces remedes on parvient à nettoyer la peau, à faire diſparoître quelques taches & quelques petites tumeurs; mais la maladie n'en devient que plus rebelle, & les progrès qu'elle fait après, ſont beaucoup plus rapides.

Ayant obſervé que tous les moyens que l'on avoit mis en uſage étoient infructueux, & après avoir réfléchi ſur les ſymptomes qui accompagnent cette maladie, j'ai cru devoir recourir à toute autre méthode; la corroſion manifeſte des humeurs m'a fait opiner à preſcrire les délayans, les humectans, les abſorbans & les apéritifs; j'ai obſervé en même tems de placer à propos des purgatifs: je n'ai point réuſſi à guérir ces ſortes de malades; mais au moins je ſuis parvenu à leur donner du ſoulagement, en arrêtant le pro-

grès de leur mal, & en appaiſant la violence des ſymptomes.

Les naturels du pays ſe ſervent ordinairement pour les taches qui viennent à la peau, du précipité blanc, du ſublimé corroſif, des cauſtiques & du cautere potentiel: on eſt parvenu quelquefois à détruire par ce moyen ces taches; mais la maladie n'en augmentoit pas moins. Quelques-uns ont employé les fondans à l'intérieur, pour diſſiper les tubercules de la peau; bien loin de produire l'effet qu'on en auroit ſouhaité, ils ont occaſionné un ulcere ſordide, qui diſtilloit une matiere rouſſâtre, & qui étoit accompagnée d'une dureté ſur les bords de la plaie, & d'une inſenſibilité totale de la partie.

Le parti le plus ſage & le plus prudent dans ces climats, pour éviter d'être attaqué de cette maladie, c'eſt de s'abſtenir de tous les alimens chauds, & de toutes les liqueurs ſpiritueuſes, de faire uſage des boiſſons délayantes & légérement acides en grande abondance, d'avoir recours dans les commencemens aux bouillons apéritifs & aux purgatifs les plus doux, réitérés ſelon les beſoins.

Il regne encore dans l'Iſle de Bourbon des diarrhées, des dyſſenteries, des fiévres intermittentes, qui n'ont aucun caractere différent de celles que l'on obſerve en Europe.

OBSERVATION

Sur les effets pernicieux des pommes de Mancenilier, & ſur la vertu ſalutaire des feuilles du Medicinier ; adreſſée à M. SENAC, Conſeiller d'Etat ordinaire, premier Médecin du Roi, & Surintendant des Eaux minérales de France, par M. PEYSSONEL, Médecin du Roi à la Guadaloupe.

Il croît dans l'Amérique un arbre fort beau, mais fort dangereux, que l'on appelle le mancenilier. Il jette un lait très-blanc, quand on y fait des inciſions ; mais ce lait cache ſous ſa blancheur le poiſon le plus funeſte. Les Caraibes trempent dedans le bout de leurs fleches qu'ils veulent empoiſonner, pour s'en ſervir aux combats. Cet arbre, ſi beau en apparence, & ſi terrible par ce qu'il produit, porte un fruit qui reſſemble beaucoup extérieurement en groſſeur, en figure & en couleur à nos pommes d'api, c'eſt également un grand poiſon.

Le nommé Vincent Tanqui, qui étoit mon économe dans mon habitation, n'étant pas inſtruit des effets dangereux de ces pommes, fut ſi tenté par leur odeur & leur couleur, qu'il eut l'imprudence d'en manger deux douzaines. Les Negres à qui il fit

part de ce qu'il venoit de faire, en furent ſi effrayés, qu'ils lui dirent qu'il n'en pouvoit pas réchapper. Une heure après, ſon ventre ſe tumefia conſidérablement; il ſentit dans ſes entrailles un feu dévorant, avec des tremblemens par tout le corps, des ſueurs froides, des foibleſſes & des évanouiſſemens continuels; ſes lévres étoient toutes ulcérées, & lui cauſoient des démangeaiſons inſupportables; dans cet état déſeſpéré, on ne ſçavoit que lui faire; & ce pauvre malheureux attendoit la mort pour mettre fin à ces tourmens cruels, lorſqu'un de mes Negres alla cueillir des feuilles du medicinier (*a*). Il les fit infuſer dans de l'eau tiéde, & lui en fit prendre pluſieurs verres; au bout de quelque tems il lui ſurvint un vomiſſement, qui fut ſuivi immédiatement après d'une diarrhée des plus vives; le malade fut pendant quatre heures, en rendant preſque toujours par haut & par bas une partie du poiſon qu'il avoit avalé; enfin cette eſpece de *cholera morbus* ſe calma, & les accidens diminuerent; le malade ne ſentoit preſque plus de feu dans le bas-ventre, & le lendemain matin on lui donna du ris, pour remettre ſon eſtomac des fatigues cruelles qu'il avoit éprouvées; inſenſiblement il ſe rétablit, & heureuſement n'éprouva aucunes ſuites fâcheuſes de ce poiſon redoutable.

(a) *Ricinoides, Americana arbor, folio multif.* Tournef.

OBSERVATION

Sur une hydrophobie communiquée par la reſpiration, adreſſée à l'Auteur du Journal; par M. Razoux, *Docteur en Médecine, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, & de l'Académie Royale de la même Ville.*

Monsieur,

J'ai lu dans votre Journal (*a*), qui devient tous les jours de plus en plus utile, & dont on ne ſçauroit trop recommander la lecture, j'ai lu, dis-je, une Obſervation ſur une hydrophobie ſpontanée que M. Lavirotte, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a rendu publique; cette Obſervation m'a paru très-bien écrite, ſcrupuleuſement détaillée & fort inſtructive: elle m'a fait en mon particulier d'autant plus de plaiſir, qu'en la liſant, je pouvois comparer l'hydrophobe qui en eſt le ſujet, avec celui dont je vais vous rendre compte.

Le 16 du mois de Juillet dernier, j'entrois dans la grande ſalle de l'Hôtel-Dieu de cette Ville pour faire la viſite des malades, lorſqu'un homme aſſez grand, fort, robuſte, & d'environ trente ans, s'approcha de moi, &

(*a*) Journal de Médecine du mois d'Août 1757.

ſe plaignit d'un mal de gorge qui l'empêchoit, diſoit-il, d'avaler les liquides. Les gens de la maiſon ne faiſoient pas cas de cette maladie; ils ne la regardoient pas à beaucoup près comme fâcheuſe : ce malade s'étoit préſenté la veille à ſix ou ſept heures du ſoir; on ne lui avoit pas trouvé de fiévre, & on avoit cru que la difficulté d'avaler qu'il avoit, étoit produite par une légere inflammation à la gorge, ou par une eſquinancie. En ſuivant cette idée, on l'avoit ſaigné deux fois dans quatre heures, & on lui avoit donné un gargariſme, dont on lui avoit recommandé de faire uſage. Comme pendant toute la nuit ce malade s'étoit beaucoup plaint de la gorge, il avoit extrêmement incommodé celui qui avoit couché avec lui, & ſes autres voiſins : ils attendoient tous avec impatience ma viſite, les uns pour faire ceſſer ces plaintes qui les fatiguoient, l'autre pour tâcher de calmer par des remedes plus actifs & plus efficaces, les douleurs qu'il reſſentoit. Après bien des queſtions, je l'engageai à boire; il verſa de l'eau dans ſon gobelet, & s'efforça d'en boire; dès-lors ſon front ſe rida, il détourna la vue, pouſſa des ſoupirs, ſes yeux qui d'abord m'avoient paru un peu égarés, devinrent preſque furieux, quoique larmoyans, leur regard étoit ſombre & menaçant, ſa bouche, ſes joues & ſon menton étoient agités de divers mouvemens convulſifs, ſa gorge ſe gonfla,

& l'on voyoit diſtinctement (comme l'a très-bien obſervé M. Lavirotte) le cartilage thyroïde du larinx s'élever & s'abbaiſſer avec beaucoup de vîteſſe. Il faiſoit de vains efforts pour approcher ſon gobelet de ſa bouche, ſon bras entroit en convulſion; il crioit, il ſe plaignoit, & proteſtoit qu'il avoit une répugnance extraordinaire pour les liquides.

Vous comprenez, Monſieur, que ſur de pareils ſymptomes, je n'héſitai point à déclarer ce malade hydrophobe. Je lui demandai s'il n'avoit point été mordu ou piqué par un animal enragé. Il me dit que non. Il m'ajouta ſeulement qu'il y avoit quelque tems qu'un chien qu'il croyoit enragé, s'étoit jetté ſur lui; qu'ayant poſé ſes pattes de devant ſur ſa poitrine, il avoit reſpiré l'haleine empoiſonnée de cet animal; mais qu'il n'en avoit point été mordu (*a*). Je lui tâtai le pouls, je le trouvai petit, convulſif & ſerré. Je voulus examiner l'intérieur de ſa bouche; je vis la langue & le palais couverts d'écume blanchâtre; il en paroiſſoit même aux deux coins des lévres extérieurement. Il ne me fut pas poſſible de voir le fonds de ſa gorge, parce qu'à meſure que je voulois abbaiſſer la langue, qui étoit fort épaiſſe, l'envie de vomir prenoit au malade; & après bien des efforts

(*a*) Cet homme étoit fort vigoureux; il avoit ſaiſi le chien à la gorge dans le tems qu'il s'élançoit ſur lui; & d'autres perſonnes étant venues à ſon ſecours, l'avoient aidé à le tuer.

inutiles, il crachoit quelque peu de cette écume blanchâtre, qu'il détachoit avec toutes les peines du monde.

J'aurois été charmé de ſuivre l'indication naturelle du vomiſſement, & de pouvoir enſuite employer les remedes qu'on vante comme ſpécifiques en pareil cas, dont j'aurois voulu avoir la liberté de conſtater le ſuccès; mais des juſtes raiſons dans leſquelles je n'entrerai point, engagerent les Dames Religieuſes qui gouvernent cette Maiſon, à mettre dehors ſur le champ ce malheureux. Je m'informai, avant de le quitter, de ſon nom, de ſon pays, de ſa profeſſion & de ſon logis. Il ſatisfit à toutes mes queſtions avec la derniere exactitude. Il me dit qu'il s'appelloit Pierre Bouard; qu'il étoit de Mornas, Dioceſe d'Avignon, & qu'il ſervoit en qualité de valet chez le ſieur Paſcal, charretier au chemin de Beaucaire.

Après avoir fini ma viſite à l'Hôtel-Dieu, je ne perdis point de vue ce malade. Je fus le chercher dans la maiſon qu'il m'avoit indiquée. Je l'y trouvai effectivement. Je ſçus du maître du logis qu'étant arrivé le 14 tout en ſueur, après avoir eſſuyé des chaleurs extraordinaires pendant un voyage de quelques jours, il avoit lavé ſa tête & ſon viſage dans un baquet d'eau fraîche; que le même ſoir il s'étoit plaint d'un violent mal de gorge; qu'on avoit appellé un Chirurgien qui l'avoit ſaigné

ſaigné ſur le champ ; que le lendemain 15, on lui avoit donné une médecine ordinaire, & que le même jour on l'avoit envoyé à l'Hôpital. Je perſuadai au ſieur Paſcal de garder chez lui par charité ſon domeſtique, & ſans lui découvrir la nature de ſon mal, de peur qu'il ne l'abandonnât, je lui dis que j'employerois tout ce qui dépendroit de moi pour le ſoulager.

Je fus ſur le champ avertir le Chirurgien, pour qu'il vînt ſans aucun délai ſaigner ce malade ; & je me diſpoſai à lui faire prendre le turbith minéral, afin d'employer enſuite les frictions mercurielles ; mais par une fatalité que je ne pouvois prévoir, aucun de ces remedes ne fut mis en œuvre. Le Chirurgien apprit au ſieur Paſcal que ſon valet étoit hydrophobe ; celui-ci s'oppoſa à ce qu'on lui fît des remedes dans ſa maiſon ; il ne voulut pas ſeulement conſentir à la ſaignée. La peur le ſaiſit ; il mit dehors ſon domeſtique, ferma ſa maiſon, & en ſortit lui & tout ſon monde. Je fus fort ſurpris lorſque je revins l'après-midi, de trouver la maiſon du ſieur Paſcal fermée, & le pauvre Bouard au milieu d'un grand chemin, expoſé à toute la chaleur du Soleil, qui ce jour-là étoit exceſſive. Auſſi le mal avoit-il conſidérablement augmenté depuis que je ne l'avois vu. Trois de mes Confreres que j'amenai avec moi, furent témoins de tous les ſymptomes de l'hydrophobie con-

firmée ; le malade refuſa conſtamment de tremper le bout de ſon doigt dans un verre d'eau claire qu'on lui préſenta. On voulut lui en jetter quelques gouttes ſur le viſage ; il entra en fureur, pouſſa des cris affreux, hurla même épouventablement, & peu s'en fallut qu'il ne mordît la perſonne qui avoit commis cette imprudence. La maladie étoit parvenue à ſon dernier période en très-peu de tems ; il n'étoit gueres plus permis d'approcher ce malheureux ; il menaçoit de mordre tout le monde, & avertiſſoit ceux qui s'avançoient de trop près, de ſe retirer promptement, ſans quoi il ne ſeroit pas le maître de ſes tranſports. Son viſage avoit changé de couleur, il étoit blême, ſes yeux étoient égarés, ſes lévres livides, ſa voix extrêmement rauque & entrecoupée ; l'écume qui ſortoit de ſa bouche n'étoit plus blanche, elle étoit d'un verd foncé. On l'attacha ſur un brancard ; il fit des efforts violens pour mordre ceux qui l'attachoient ; il n'en vint pas heureuſement à bout. Il fut rapporté à l'Hôtel-Dieu à huit heures du ſoir, le même jour qu'il en étoit ſorti ; il y mourut une heure & demie après, dans des convulſions & des lypothimies continuelles, vomiſſant d'un moment à l'autre des glaires vertes & noirâtres, & rejettant beaucoup d'écume de la même couleur.

Je n'aurois pas moins déſiré que M. Lavirotte, l'ouverture du cadavre ; mais elle me

fut refuſée tout comme à lui, & pour les mêmes raiſons.

Si l'on réfléchit ſur ce que je viens de rapporter, on pourroit croire d'abord que Pierre Bouard n'ayant été ni mordu ni piqué par aucun animal enragé, étoit dans le cas d'une hydrophobie ſpontanée; mais par l'aveu qu'il m'avoit fait, d'avoir reſpiré l'haleine empoiſonnée d'un chien qu'il croyoit enragé; n'eſt-on pas fondé à penſer qu'il étoit hydrophobe par communication? Ce ſeroit-là, je vous l'avoue, Monſieur, le ſentiment qui me paroîtroit le plus probable, & celui pour lequel j'inclinerois. Je crois donc que cet hydrophobe doit être mis dans la claſſe de ceux dont parle Boerhaave Aph. 1136. *Vix autem ullius veneni tam multiplex contagium, nam morſu vel leviſſimo .... ſpiritu ex ore hominis pulmone adducto .... oſculo tantùm rabido cani dato*, &c.

Dans l'eſpece de combat qu'il y avoit eu entre mon hydrophobe & ce chien, que je ſuppoſe enragé, & qui devoit l'être néceſſairement; cet animal s'étoit élevé ſur ſes pattes de derriere, & ayant appliqué celles de devant ſur la poitrine de l'homme, celui-ci s'étoit trouvé à portée d'inſpirer quelques petites parties de la ſalive du chien; les particules de cette bave empoiſonnée, s'étoient introduites à la faveur de l'air juſques dans les poumons de l'homme; de-là elles s'étoient aiſé-

ment communiquées à ſon ſang, elles en avoient infecté la maſſe, & avoient produit cette funeſte maladie. Peut-être que ce venin auroit reſté plus long-tems ſans action; peut-être même auroit-il pu ſe diſſiper : mais la la chaleur exceſſive de la ſaiſon (*a*), la fatigue qu'avoit eſſuyé cet homme, la tranſpiration rentrée après un exercice violent, tout avoit concouru à fortifier & à développer ce germe de l'hydrophobie.

Mais, me dira-t-on, & c'eſt la ſeule difficulté qu'on puiſſe m'oppoſer, comment la ſalive de l'animal enragé peut-elle être portée dans la bouche d'un homme à la faveur de l'air, puiſqu'elle eſt ſi épaiſſe, qu'à peine les hydrophobes peuvent-ils la détacher en crachant avec effort ? Le célébre Van-Swieten a prévu la difficulté, & c'eſt lui qui me fournit la réponſe; voici ſes propres paroles. Après avoir dit qu'Aretée aſſuroit qu'un homme pouvoit devenir hydrophobe, en recevant la ſeule inſpiration d'un chien enragé, il ajoute: *Si autem conſideretur illud contingere non poſſe, niſi admodum propinquus fuerit homo rabioſo animali; & ſimul notetur ſpumeſcentem ſalivam in ore & faucibus rabioſorum animalium hærere, cum illam deglutire nequeant, atque reſpirationem admodum difficilem & anheloſam eſſe ultimo morbi tempore*

(a) *Æſtivus fervor videtur reddere hoc venenum magis actuoſum*, Van-Swieten in Aph. tom. 3. pag. 540.

patebit ſatis quo minimæ ſalivæ guttulæ per validam illam expirationem abradantur ſicque propinquum hominem inficere poſſint; imprimis cum eo pejor ſit infectio quo animal morti propinquius eſt. Comment. in Aph. Boerhaave Tom. III. pag. 543.

Ce ſçavant Auteur, dans la même page, dit encore ce qui ſuit, ſur le témoignage d'Aurelianus: *Hominum hydrophoborum quidam in hydrophobicam paſſionem devenerunt, ſolius aſpirationis odore ex rabido cane adducto, cum deflectione quâdam naturalis ſpiratio vexata venenoſum aërem adducit, & talibus inſerit partibus.* Cælius Aurelianus Auctor. morb. lib. 3. cap. 9. pag. 218.

Faut-il encore, pour ne laiſſer aucun doute de la communication de l'hydrophobie par cette voie, joindre au témoignage des Auteurs, des exemples? Palmarius nous en fournit un bien frappant. Un payſan hydrophobe étant à toute extrémité, demande à ceux qui le tenoient enchaîné, comme la derniere faveur & la ſeule conſolation qui lui reſtoit, de pouvoir, avant de mourir, embraſſer ſes enfans; on le lui accorde; il meurt preſque auſſi-tôt; ſept jours après ſa mort ſes enfans ſont attaqués de la même maladie, & ils périſſent tous.... Schenkius rapporte un autre exemple d'un Maître qui mourut hydrophobe, pour avoir voulu embraſſer ſon

chien qui étoit enragé l'inſtant avant que de le faire tuer.

Je pourrois ici facilement inſérer d'autres faits, qui ſerviroient de preuve à ce que j'ai avancé; mais outre qu'ils ſeroient ſuperflus, ce ſeroit encore abuſer, Monſieur, de votre complaiſance, & tenir mal-à-propos dans votre Journal une place qu'on doit ménager. Si quelqu'un vouloit s'inſtruire plus au long ſur l'hydrophobie, il n'auroit qu'à conſulter les différens Auteurs qui en ont parlé. *Palmarius de morb. cont. Aurelianus acut. morb. Aræteus Auctor. morb. lib. 3. c. 7. Schenkius Obſerv. Medicin. lib. 7. Van-ſwieten Comment. in Boerhaave Aph. Tom. III. &c.* On ne doit pas omettre la ſçavante Diſſertation de M. de Sauvages, qui ne laiſſe rien à déſirer ſur cette matiere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN

Des Eaux minérales de Verberie; par M. DE MACHY, *Apothicaire.*

On ignore en quel tems préciſément les Eaux de Verberie ont commencé à s'accréditer. Les anciens propriétaires n'ont rien laiſſé par écrit ſur ce ſujet. Peut-être le ſéjour

de la Cour à Compiegne, en a-t-il procuré le premier débit. Verberie n'eſt qu'à trois petites lieues de Compiegne, ſur la grande route qui conduit à Paris.

Deux choſes font ſoupçonner que ces Eaux jouiſſent d'un certain crédit depuis long-tems; la conſtruction de leur premier aqueduc, l'ancienneté du lieu où ſe voit la ſource en queſtion.

Le mauvais état du premier aqueduc a obligé derniérement de le refaire à neuf. A la façon dont le conduit & le baſſin étoient bâtis, on jugeoit aiſément qu'ils étoient deſtinés depuis bien des années à recevoir une eau ſalutaire.

Sur les lieux, on appelle la ſource dont il s'agit, *les Eaux de S. Corneille.* Par tout ailleurs on les nomme *les Eaux minérales de Verberie.*

Elles coulent du ſud au nord. On peut conſidérer leur ſituation comme tenant environ le bas d'une côte aſſez haute, compoſée de différentes collines qui entourent Verberie vers le midi. La ſource n'eſt pas renfermée dans l'enceinte du Bourg. Saint Corneille ou la Tour, en eſt à peu près à deux cens pas de diſtance, ſur la rive méridionale de l'Oiſe.

Avant que les eaux de Paſſy euſſent acquis la dégré de célébrité dont elles jouiſſent depuis trente à quarante ans, les eaux de Verberie avoient beaucoup de réputation à Paris. La découverte de celles-là a fait négliger les

autres, tant à cauſe de la proximité de la Capitale, qu'à cauſe de l'agrément du ſéjour.

M. Duclos, dans ſon Analyſe des Eaux minérales de France, n'a pas oublié celles de Verberie. Il les range ſous la cinquieme claſſe, qui eſt celle des eaux froides & inſipides qui participent de quelque ſel ſemblable au ſel commun, ou dans la réſidence deſquelles il ne ſe trouve point de ſel. « L'Eau de Verbe- » rie, dit-il (*a*), priſe à la fin de Juin, étoit » limpide & ſans ſaveur ; il s'eſt trouvé peu » de réſidence rouſſe au fond des bouteilles, » & celle qui s'eſt faite par l'évaporation de » l'eau, étoit auſſi en très-petite quantité ; » c'étoit de la terre rouſſe feuillée & ſans ſa- » lûre ».

Les voyages de la Cour à Compiegne dès le regne du feu Roi, ont attiré à Verberie pluſieurs Praticiens du premier ordre, qui ont examiné & ſouvent conſeillé l'uſage de ces Eaux. Feu M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi, les a pluſieurs fois ſoumiſes à un ſérieux examen : il les connoiſſoit à fond, & les ordonnoit avec ſuccès.

Le lieu où les Eaux de Verberie commencent à ſourciller, eſt ſitué aſſez près d'une côte dont l'aſpect eſt du midi vers le nord. Elle eſt formée par une chaîne de collines, & par une belle vallée que la riviere d'Oiſe coupe en ſerpentant, de l'orient à l'oc-

(*a*) Mémoire de l'Académie des Sciences, ann. 1699. p. 89.

cident. Les différentes tranchées qu'on a faites dans les rochers pour pratiquer divers chemins, & ſur-tout la grande route qui conduit de Paris à Compiegne, montrent que depuis les deux tiers de leur hauteur, à prendre depuis leur ſommet, ces collines n'ont que des bancs de ſable de différente fineſſe, de la roche, & du ſable mouvant; le reſte du terrein paroît, autant qu'il eſt poſſible d'en juger par les inductions, composé d'une terre noire, d'une pierre de la nature du grais, & d'un dernier lit qui eſt glaiſeux.

Il eſt encore à remarquer que cette même côte fournit de tems en tems des *gloſſopetres* (a), du bois pétrifié, & beaucoup de coquillages dans les pierres mêmes les plus dures qu'on en tire. La préſence du bois pétrifié ſuffiroit ſeule pour démontrer qu'il doit y avoir dans ces collines des concrétions vitrioliques.

Les Eaux de Verberie, dans leur ſource, ſont claires & tranſparentes, ſans que le plus mauvais tems puiſſe en altérer la limpidité. Elles deviennent ſeulement plus abondantes à l'approche des vents & des mauvais tems. Elles dépoſent dans leur cours un ſédiment qui jaunit tout le gravier qui en forme le lit. On peut troubler leur limpidité en introduiſant une baguette dans le canal qui en dirige

(*a*) Les gloſſopetres de Verberie, ainſi que toutes les pétrifications de ce nom, ſont des dents pétrifiées de requin.

la chûte, & en remuant le gravier qui eſt jaunâtre, mais elle ne tarde pas à reprendre ſa premiere limpidité. Le dégré de fraîcheur de cette eau n'a rien de particulier, il reſſemble à celui de toutes les ſources à l'inſtant qu'elles ſortent de terre.

La ſaveur en eſt légérement vitriolique. Elle verdit avec le ſirop de violettes comme font toutes les diſſolutions de vitriol.

A trois toiſes environ de l'eau minérale, eſt une ſource parallele qui n'a point la même qualité. Une pareille quantité d'eau priſe à cette ſeconde ſource, a conſervé la couleur du ſirop de violettes; ce qui prouve qu'elle eſt abſolument différente de l'eau minérale dont il eſt queſtion.

Quoique la plûpart des eaux vitrioliques ſoient ſoupçonnées d'être en même tems un peu aigrelettes, celles-ci n'en donnent point de ſigne. J'ai cependant voulu éprouver ſi elles ne contiendroient point malgré cela, la ſurabondance d'air à laquelle on attribue cette ſaveur.

J'ai donc pris une courtine, que j'ai emplie juſqu'à la hauteur du goulot. Je l'ai exactement bouchée, & l'ai remuée en tout ſens. Cette agitation ne m'a fourni aucune preuve de la préſence de cet air: la liqueur n'a point hauſſé ni baiſſé dans le vaſe, & n'a produit aucun ſifflement en la débouchant.

L'alkali fixe verſé ſur l'eau minérale, l'a

rendu laiteuſe ; & la liqueur s'eſt éclaircie inſenſiblement, en dépoſant une infinité de flocons aſſez légers pour nager long-tems dans la liqueur.

L'alkali volatil l'a de même rendu laiteuſe plus conſtamment, & ſans qu'il parût aucun ſédiment, vraiſemblablement à cauſe de la ténuité des flocons.

L'alkali fixe verſé ſur l'eau de la ſeconde ſource qui nous ſert d'eau de comparaiſon, l'a de même rendu laiteuſe, ſans doute à cauſe de la ſélénite dont il y a peu de ſources qui ne contiennent une portion.

La diſſolution du ſublimé corroſif a fait naître de légers iris ſur la ſurface de la liqueur. Elle s'eſt ſéparée comme en deux bandes: la premiere & la ſupérieure étoit laiteuſe, & d'une couleur aſſez ſemblable à la calcédoine ; la ſeconde étoit ſeulement un peu louche, mais conſervoit ſa tranſparence.

Les acides tant végétaux que minéraux, n'ont produit aucun effet. J'ai pris de la liqueur qui étoit encore louche, à cauſe du dépôt qui s'étoit mêlé avec elle après l'avoir remuée ; j'y ai verſé quelques gouttes d'acide vitriolique concentré, & elle a repris très-promptement ſa tranſparence, ſans qu'il ſe formât aucune efferveſcence ni de dépôt, parce que l'acide vitriolique avoit rongé la petite quantité de celui qui s'y rencontroit.

Comme cette liqueur eſt toujours claire

quand elle coule, & qu'elle n'eſt ſujette à aucun dépôt naturel, on ne peut point évaluer au juſte quelle eſt la portion du dépôt que rend une quantité donnée de cette eau.

J'ai mis douze onces d'eau de la fontaine minérale dans une terrine neuve, pour la faire évaporer à un feu très-doux & ſans qu'elle bouille; la liqueur après être diminuée d'environ moitié, n'a perdu ni de ſa tranſparence, ni de ſes autres propriétés; à l'exception de ſa ſaveur, qui s'y eſt trouvée preſque entiérement altérée pour en prendre une fade, telle que celle des eaux crues & calcaires. La ſurface s'eſt couverte d'une légere pellicule d'un gris blanc, qu'on ne peut prendre pour la ſélénite. Elle n'eſt point cryſtalline, & ne ſe précipite pas à meſure qu'elle ſe forme, ce qui eſt ordinaire à la ſélénite.

J'ai donc perdu de vue l'idée de mettre la matiere à cryſtalliſer, tant à cauſe de la petite quantité de vitriol martial que j'ai reconnu par les expériences précédentes, & par la nature du dépôt dont je vais bientôt parler, que parce que rien n'indiquoit que la matiere fût diſpoſée à former aucuns cryſtaux; & que d'ailleurs je méditois d'autres expériences, qui devoient m'aſſurer de la préſence d'un ſel que je ſoupçonnois y devoir être.

J'ai voulu voir ſi le ſavon ſe tiendroit bien en diſſolution dans cette même eau; non ſeulement il s'y tient bien, mais encore les acides

n'en ſont point la décompoſition, vraiſemblablement à cauſe de la légere quantité de vitriol martial qui s'y trouve naturellement; ceci prouve de plus que nos eaux ne contiennent point de ſélénite.

Les douze onces d'eau évaporée ont fourni une légere quantité de ſédiment, qui, délayé de nouveau dans l'eau, n'a pris aucune ſaveur; mais qui, avec l'acide vitriolique, a fait une violente efferveſcence. Les vapeurs qui s'exhaloient pendant cette efferveſcence, étoient blanches, & prenoient au nez comme font les vapeurs que l'acide vitriolique chaſſe du ſel marin en le décompoſant.

Pour aſſurer davantage la comparaiſon, j'ai répété l'expérience ſur du ſel marin, & je penſe qu'il n'y a pas d'autre moyen plus certain de découvrir dans les eaux minérales l'exiſtence du ſel marin, qui ne doit être dans celles-ci qu'en très-petite quantité, & qu'il ne ſeroit pas poſſible d'avoir par la voie de la cryſtalliſation.

Le dépôt que les eaux charient en paſſant une baguette dans leur canal, eſt de différente nature. Il s'y rencontre une infinité de petits cailloux très-péſans, & preſque arrondis. On y trouve auſſi des débris de coquilles tellement minces, qu'on les écraſe ſous les doigts. J'en ai trouvé un ſeul morceau de la largeur & de l'épaiſſeur de l'ongle d'un enfant, le tout ſemble nager dans une beaucoup

plus grande quantité d'un dépôt léger, & comme muqueux, d'un fort beau jaune, dont le grain eſt très-fin, & qui en l'échauffant, s'affaiſſe conſidérablement.

Ce dépôt deſſéché, perd beaucoup de ſon volume. En le délayant dans l'eau, il ne s'y tient plus ſuſpendu comme auparavant; mais il ſe précipite très-promptement; & au lieu d'y paroître muqueux, chacun de ſes grains très-fins ſe précipite iſolé; la matiere prend une couleur un peu plus foncée, & répand une odeur plâtreuſe aſſez ſenſible, qu'on pourroit peut-être attribuer au canal par où cette eau découle, parce que d'elle-même elle ne peut contracter d'odeur.

Le dépôt deſſéché & mis à un feu plus violent, a changé de couleur : il eſt devenu brun, ſa ſaveur ſalée étoit alors reconnoiſſable : il a fait de même une très-violente effervescence avec l'acide vitriolique, & a répandu les vapeurs blanches & pénétrantes de l'eſprit de ſel. Les parties ferrugineuſes qu'il contient ſont imperceptibles.

Pour donc ſe former une idée juſte & préciſe des Eaux de Verberie, il faut néceſſairement recourir à ce que nous avons dit cy-devant ſur la nature du terrein que cette eau parcourt avant de ſortir de terre, ſe rappeller les bois pétrifiés, les gloſſopetres & autres concrétions marines qui ſe rencontrent ſur la côte méridionale de Verberie, les débris de

coquilles qu'on trouve dans le dépôt de ces eaux ; tout cela joint au produit de nos Analyſes, fait connoître que les eaux qui ſe filtrent à travers les différens bancs de la montagne, s'y chargent inſenſiblement de la terre calcaire & marine que donnent tous les coquillages en ſe pétrifiant.

Ces eaux ainſi chargées arrivant à la terre noire, qui doit être naturellement le ſéjour des concrétions vitrioliques martiales, dont on rencontre des veſtiges dans ces mêmes eaux, le long chemin qu'elles ont à parcourir ſe faiſant à travers de terres inſipides par elles-mêmes, elles dépoſent dans la route une partie de leur baſe martiale. Le ſable mouvant charrié par ces eaux, eſt la ſeule baſe du dépôt qui eſt muqueux, parce qu'il eſt chargé de diſſolutions de coquilles.

En deux mots, l'Eau minérale de Verberie eſt une eau très-légere, très-peu chargée de fer, conjointement avec une petite quantité de terre calcaire de la nature des chaux de coquilles.

Ces eaux par conſéquent ne ſont point du tout comparables à celles de Paſſy, qui, comme je l'ai démontré ailleurs (*a*), ſont beaucoup plus vitrioliques & plus ſéléniteuſes.

Indépendamment des cures opérées par ces eaux en divers tems, & ſur leſquelles il ne

(*a*) On peut conſulter l'Analyſe & la comparaiſon que j'ai faites de deux eſpeces d'Eaux minérales de Paſſy, en 1755.

m'appartient pas de prononcer, je crois pouvoir conjecturer que la vertu diurétique qu'on leur attribue, eſt principalement fondée ſur leur légéreté ſinguliere, & ſur la petite quantité de chaux animale qu'elles contiennent.

Perſonne n'ignore que le fameux Lithontriptique, inventé par Mademoiſelle Stephens, pour le ſoulagement des perſonnes affligées de la pierre, avoit pour baſe une ſemblable chaux faite avec des coquilles d'œufs broyées.

La qualité propre de ces eaux eſt une vertu diurétique dans les maladies néfrétiques, & dans les fiévres invétérées. Feu M. Chicoyneau les ordonnoit toujours dans ces rencontres; les Praticiens du Canton les employent dans les mêmes vues.

DIVERSITÉS ANATOMIQUES,

Obſervées par M. MOREL, Démonſtrateur en Anatomie & Chirurgie à Colmar.

Sur un ſquelette artificiel d'un jeune homme de vingt-quatre ans, j'obſervai, 1° que les apophyſes tranſverſes de trois vertebres inférieures du col, étoient percées de deux trous, que les plus antérieurs donnoient paſſage à l'artere & la veine vertébrale, & que les poſtérieurs & ſurnuméraires laiſſoient paſſer l'artere cervicale poſtérieure.

2°

2° Je vis dans le même ſujet un canal oſſeux, pratiqué dans l'arriere-train de l'atlas de chaque côté, & derriere les apophyſes articulaires inférieures. Je jugeai par la direction de ce canal, que l'artere vertébrale, à ſa ſortie du trou de l'apophyſe tranſverſe de la ſeconde vertebre cervicale, devoit y paſſer avant que de pouvoir gagner le trou de l'apophyſe tranſverſe de l'atlas, & que dans ce trajet elle devoit faire trois courbures.

3° Je remarquai ſur le même ſquelette huit os au tarſe gauche, ſçavoir, quatre os cunéiformes: le grand & le petit cunéiforme ſe touchoient inférieurement; ils laiſſoient ſupérieurement un eſpace triangulaire, occupé par ce cunéiforme ſurnuméraire. Je vis que la baſe du grand os du métatarſe, étoit traverſée par une ligne oſſeuſe qui la partageoit en deux cavités, dont l'une grande (l'intérieure), pour le grand os cunéiforme; l'autre moyenne (l'extérieure), pour le cunéiforme ſurnuméraire. Je n'apperçus ſur le grand cunéiforme du tarſe droit, que des veſtiges de ſéparation, encore aſſez marqués pour me faire croire qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit exiſté.

J'ai une tête d'un jeune homme d'environ vingt-deux ans, où les deux os temporaux, l'occipital & le ſphénoïde, ſont tellement confondus enſemble, qu'ils ne paroiſſent former qu'un ſeul & même os.

Sur l'os ſphénoïde d'une jeune fille de dix-huit ans, je n'apperçus point de ſinus ſphénoïdaux, pas même de traces qu'ils euſſent jamais exiſtés. Sur le même ſphénoïde, je vis encore partir de la pointe des apophyſes clinoïdes antérieures, un prolongement oſſeux qui formoit de concert avec l'échancrure carotidienne antérieure, un trou par où paſſoient les arteres carotides internes; j'ai déja maintes fois fait cette obſervation.

Deſcription du ſquelette naturel d'un enfant rachitique né, mort à terme, & que je conſerve dans mon Cabinet; je commence par ſes proportions.

Longueur du ſquelette, priſe depuis le vertex juſqu'au niveau des deux calcaneum, douze pouces.

Circonférence de ſa tête, douze pouces deux lignes.

Petit diametre de la poitrine, pris entre les premieres vraies côtes, onze lignes.

Moyen diametre de la poitrine, pris entre les ſeptiemes vraies côtes, un pouce huit lignes.

Grand diametre de la poitrine, pris entre les troiſiemes fauſſes côtes, deux pouces deux lignes. *N. B.* Ces meſures ont été faites de droite à gauche.

Grand diametre du baſſin, pris de la crete d'un os iléon à l'autre, un pouce ſept lignes.

Petit diametre du baſſin, pris intérieurement d'un os iſchium à l'autre, ſept lignes.

Longueur de l'extrémité ſupérieure gauche, depuis l'acromium juſqu'au bout du doigt du milieu, qui ne s'étend que vis-à-vis la derniere fauſſe-côte, deux pouces neuf lignes.

L'extrémité ſupérieure droite a trois pouces de longueur.

Longueur des extrémités inférieures, depuis le bord externe de la cavité cotyloïde juſqu'au bas du calcaneum, deux pouces cinq lignes.

La conformation extérieure des os de ce petit ſquelette, eſt un diagnoſtic vivant du rachitis : tête énorme relativement au corps ; les omoplates étroites & épaiſſes, de même que les os des iſles. L'humerus, les deux os de l'avant-bras courbés d'une façon ſinguliere ; dans le milieu leur groſſeur eſt conſidérable, & plus encore aux extrémités ; elle compenſe ſans doute leur peu de longueur. Le carpe, métacarpe & les doigts, n'offrent rien de particulier.

Les extrémités antérieures des côtes ſont nodulées, leurs cartilages ſont fort larges proportionnellement aux côtes. Les cartilages des dernieres vraies côtes, & ceux des deux dernieres fauſſes, ſont déjettés & repliés en dehors, de maniere que la poitrine reſſemble aſſez bien à une campanule, ou à une de ces cloches de verre dont on ſe ſert ſur les couches.

L'épine vertébrale eſt bien conformée.

La cambrure des fémurs eſt énorme, de même que leur groſſeur. La moëlle pourrie & diſſoute, a rongé toute la partie poſtérieure & inférieure du fémur gauche; de ſorte que les débris des condyles ne tiennent au reſte de l'os que par une petite lame oſſeuſe mince, & le perioſte. Le tibia & le péroné n'ont aucun rapport avec leur figure naturelle, tant leur forme & leurs proportions ſont altérées. Le tarſe, le métatarſe & les orteils, ſont dans leur état naturel.

Le 17 Décembre 1756, j'ai obſervé ſur le cadavre d'un ſoldat Suiſſe, un triceps brachial antérieur; je m'explique: le biceps avoit trois têtes, la ſurnuméraire partoit de la partie moyenne-ſupérieure de l'humerus, au côté externe du brachial interne, & les deux autres avoient leurs attaches naturelles. On m'a aſſuré que ce ſoldat avoit une grande agilité dans ſes bras, & qu'il excelloit ſur-tout dans le maniement des armes ou l'exercice.

En préparant un cadavre féminin, j'ai auſſi eu occaſion de remarquer un triceps brachial antérieur. J'avois injecté le même ſujet, & voici les variations que j'ai obſervé. Je vis, 1° les deux arteres ſpermatiques naître des arteres émulgentes, & les deux veines ſpermatiques s'inſérer dans les veines émulgentes. 2° Je remarquai que l'artere brachiale ſe biſurquoit dès ſa naiſſance, que ſes deux troncs

ſe croiſoient au pli du bras, l'artere radiale qui étoit intérieure, devenoit extérieure, & ſe portoit au-deſſus de l'artere cubitale : cas heureux, qui dans la léſion de l'artere, diſpenſe preſque toujours de l'opération de l'anévriſme. J'ai fait cette obſervation deux fois cet hyver.

Dans le courant de Janvier dernier, j'ai remarqué ſur un ſujet maſculin que j'avois injecté, 1° quatre troncs partir de la croſſe de l'aorte ; le tronc ſurnuméraire étoit l'artere vertébrale gauche, ſituée entre la carotide gauche & l'artere ſouclaviere gauche. 2° L'artere ſpermatique droite ſortir de l'artere émulgente droite, & la gauche du tronc de l'aorte inférieure. 3° Un rameau qui ſortoit de l'artere cubitale, un peu au deſſous du lieu où elle fournit l'artere interoſſeuſe interne ; ce rameau qui égaloit preſque en groſſeur l'artere cubitale, ſe portoit le long de la face interne de l'avant-bras, placé entre le fléchiſſeur propre du pouce & le muſcle radial interne, & alloit paſſer ſous le ligament annulaire interne & commun, pour ſe diſtribuer aux parties latérales du doigt du milieu, & communiquer avec l'artere radiale, pour ſe ramifier enſemble le long du doigt indice & du pouce. L'artere cubitale, ſans faire de croſſe, alloit ſe diſtribuer aux parties latérales du doigt annulaire & du petit doigt. 4° La veine azigos étoit ſituée au côté gauche du

corps des vertebres; parvenue vers la cinquieme vertebre dorſale, elle s'inclinoit à droite, pour ſe rendre dans la veine-cave ſupérieure.

J'ai déja obſervé trois fois, qu'en injectant le ſyſtême artériel par les parties crurales, l'injection paſſoit des arteres dans les veines en aſſez grande quantité pour les remplir au moins à demi, & donner avec l'injection verte, que je pouſſai enſuite dans les veines, un mêlange ſymmétrique de rouge & de verd. Ce phénomene me frappa la premiere fois, mais je n'eus pas le loiſir de le ſuivre. La ſeconde fois que j'eus lieu d'obſerver ce fait rare, je vis que la communication immédiate des arteres avec les veines, étoit plus ſenſible dans les diſtributions de l'artere pulmonaire, moins dans le ventricule droit, l'oreillette droite, la veine-cave ſupérieure & inférieure.

Le troiſieme ſujet qui m'a donné lieu de faire cette ſurprenante obſervation, eſt le même dont je viens de faire remarquer quelques variations dans les diſtributions; & afin que perſonne ne puiſſe douter de la poſſibilité d'un pareil fait, je vais rapporter le procédé que j'ai ſuivi en injectant ce cadavre. Je débutai par lier les deux arteres axillaires & l'artere crurale gauche, afin que l'injection portât mieux. Je mis le cadavre tremper dans de l'eau chaude pendant trois heures,

après quoi j'inſinuai environ ſix onces d'injection fine dans l'artere crurale droite de bas en haut, & tout de ſuite prés de trois livres d'injection groſſiere rouge ; je ne m'apperçus d'aucune réſiſtance dans l'introduction qui m'indiqua la réplétion ſuffiſante des arteres ; j'augurai de-là un épanchement de l'injection, ſoit dans l'abdomen ou dans la poitrine ; l'extrême facilité d'ailleurs avec laquelle elle ſe portoit dans les arteres, ſembloit mettre ce ſoupçon dans une entiere évidence ; mais la préparation de la poitrine & de l'abdomen, me détrompa. J'injectai enfin la veine-cave & ſes principaux rameaux, par la veine crurale droite ; mais ce ne fut qu'avec peine ; une réſiſtance extraordinaire dès le commencement de l'introduction, une facilité prodigieuſe enſuite, ſemblerent m'annoncer quelque choſe de ſurprenant. Je préparai mon ſujet, & j'apperçus que le baſſin & une partie du bas-ventre, étoient inondés d'injection verte, (j'en indiquerai la raiſon plus bas) que toutes les diſtributions de l'aorte étoient colorées en rouge, que l'oreillette droite, la veine-cave inférieure & ſes diſtributions, la veine-cave ſupérieure, les ſouclavieres & jugulaires internes, &c. étoient remplies d'une liqueur à demi rouge & à demi verte ; de plus, avant l'injection des veines, j'avois déja apperçu dans la veine crurale gauche une traînée d'injection rouge ; mais je ne profitai point d'a-

bord de cette induction; le témoignage des ſens, quelque perſuaſif qu'il ſoit d'ordinaire, n'avoit pu encore fixer mes doutes, je déſirois des convictions plus fortes, & voici d'où je les tirai. J'enlevai les deux tiers des poumons droits & gauches, & je vis que les ramifications de l'artere pulmonaire étoient remplies en partie par la matiere rouge de l'injection, & en partie par la verte; de maniere que l'injection rouge moulée en cylindre, & pouſſée en premier, occupoit l'axe ou le centre des rameaux artériels pulmonaires; la verte, au contraire, introduite quelque tems après, ſe fraya un paſſage dans des vaiſſeaux ſeulement à demi remplis, & entourra exactement le cylindre de matiere céreuſe rouge, au moyen de quoi la réplétion des veines devoit être totale avec une quantité d'injection inſuffiſante dans d'autres circonſtances, & occaſionner cette réſiſtance que j'éprouvai en inſinuant la liqueur verte; mais comme elle me paroiſſoit prématurée, je voulus la vaincre, en pouſſant le piſton de ma ſeringue avec plus d'énergie; ce fut alors que je ſentis ma liqueur s'échapper avec une aiſance ſurprenante, & que je ſoupçonnai l'épanchement dont j'ai fait mention cy-deſſus.

Après avoir expoſé le procédé qui m'a conduit à ce phénomene, il eſt naturel d'indiquer dans quel lieu s'eſt fait cette anaſtomoſe des

arteres avec les veines ; le réſultat de mes recherches à cet égard, s'eſt borné à m'apprendre que cette communication immédiate ne s'étoit faite que dans les poumons ; j'en jugeai par la dégradation du mêlange des deux injections ; car la rouge rempliſſoit les deux tiers du calibre des rameaux de l'artere pulmonaire, tandis que les veines-caves n'en contenoient qu'un grand tiers, en exceptant leurs principales diviſions ; je compris par-là que l'injection rouge, aprés avoir rempli l'aorte, le ventricule, l'oreillette gauche & la veine pulmonaire, avoit paſſé librement dans les racines & le tronc de l'artere pulmonaire, de-là dans le ventricule & l'oreillette droite, & enfin dans les deux veines caves & leurs diviſions ; ainſi il eſt aiſé de juger qu'il m'eût été facile d'injecter tout d'un coup, & par l'artere crurale droite, tout le ſyſtême artériel & la plûpart des veines ; je n'aurois éprouvé que le ſeul obſtacle des valvules des jugulaires, axillaires & crurales ; mais il eût fallu pouvoir prévoir une auſſi ſinguliere diſpoſition.

LETTRE

Sur la guériſon d'un cancer à la mammelle, adreſſée à M. FREKE, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Barthelemi ; par M. NORFORD, Chirurgien à Londres.

Je ne vous entretiendrai point, Monſieur, de tous les différens eſſais que j'ai fait de plusieurs plantes, dont j'eſpérois beaucoup de ſuccès pour la guériſon du cancer. Je me bornerai à vous parler de l'uſage que j'ai fait de l'épurge, ou tithymale *cataputia dictus*. Je vous dirai ce que j'y ai mêlé, de quels ſecours intérieurs la malade a fait uſage pendant l'application du remede, & comment il lui a réuſſi.

J'ai raſſemblé une certaine quantité de jus de *cataputia*, ſoit en ouvrant pluſieurs plantes de cette eſpece en plus d'un endroit, ſoit en les exprimant. Je l'ai mis au ſoleil dans un vaiſſeau de plomb, je l'y ai laiſſé juſqu'à ce qu'il ait pris la conſiſtance d'un onguent. A chaque once de ce jus épaiſſi, j'ai mêlé du mercure doux précipité. Voici comme je prépare mon mercure. Je prens une livre d'eau de chaux, une demi-once de mercure doux, je mêle le tout, & le laiſſe repoſer un ou deux jours, juſqu'à ce que le mercure ſoit bien précipité & raſſemblé en poudre

noire au fond du vaiſſeau. Enſuite je le ſépare de l'eau en la filtrant à travers le papier gris. Je garde la poudre qui reſte bien ſeche, & je la conſerve dans une fiole exactement bouchée. Aprés avoir ajouté à mon onguent un ſcrupule de ce mercure ainſi préparé, & un ſcrupule de plomb noir, je mets mon onguent dans un pot de fayance bouché avec une veſſie, pour mon uſage.

Venons à la perſonne vis-à-vis de laquelle je m'en ſuis ſervi. C'étoit une femme d'environ trente ans, ſujette de tems en tems à des ulceres cutanés aux jambes, qui ſe guériſſoient par l'application des remedes ordinaires, & par des purgatifs. Cette femme fit un enfant, qu'elle commença à nourrir. Peu de ſemaines aprés ſes couches, ſa mammelle droite s'enfla & s'enflamma au point que l'enfant ne pouvoit plus la ſucer. Pour empêcher la ſuppuration elle s'étoit baſſinée avec de l'eſprit de vin chaud, qui avoit un peu appaiſé l'inflammation : la mammelle cependant devint toute ſchirreuſe; ce mal joint à ſes peines, & à d'autres circonſtances fâcheuſes, lui cauſa une fiévre qui lui fit garder le lit trois ſemaines, pendant lequel tems ſon lait diminua de façon qu'elle fut obligée de ſévrer ſon enfant. Pendant quatre mois elle eſſaya d'amollir cette dureté par des cataplaſmes ; mais la ſuppuration augmentoit, la matiere en étoit épaiſſe & ſanieuſe. Il parut bientôt à l'orifice de la plaie

un *fungus* que quelques perſonnes tenterent de détruire, en le coupant avec des ciſeaux, en le frottant avec de la pierre de vitriol, & en y mettant des onguens de leur compoſition. En deux jours le *fungus* reprenoit le même accroiſſement. Il ſaignoit toutes les fois qu'on le coupoit. Enfin la malade en vint à un tel dégré de ſouffrance, qu'elle fut obligée de m'appeller.

Je trouvai tout le ſein endurci, la peau enflammée, les veines cutanées enflées, le *fungus* beaucoup plus élevé que la peau, & de la largeur d'un pouce. Ses racines ſembloient ſortir du milieu de la tumeur. La matiere qui en couloit étoit très-fétide. Son mal lui cauſoit des élancemens ſi douloureux, qu'elle avoit été pluſieurs ſemaines ſans dormir. Il y avoit trois mois que ſes regles avoient diſparu. D'ailleurs elle étoit en aſſez bonne ſanté, à une petite fiévre près, qui étoit cauſée par ſes douleurs.

Je paſſai ma ſonde dans la maſſe de ce *fungus*, ſans cauſer beaucoup de douleur à la malade; mais il en ſortit une once ou deux de ſang. Je craignis dès-lors que tout ſon ſein ne fût cancéreux; & je commençai à croire qu'il faudroit en venir à l'amputation. Cependant je voulus tenter auparavant l'extirpation. Je ſaignai & purgeai deux fois la malade dans une ſemaine; je lui fis faire des lotions rafraîchiſſantes; j'appliquai ſur le *fungus* de

l'onguent *nutritum*, & je couvris tout ſon ſein d'un emplâtre de ſaturne; enfin je lui preſcrivis une diette convenable.

J'employai cinq ſemaines à ces ſortes de remedes. La dureté diminua, & devint plus maniable vers les côtes. La matiere étoit un peu moins fétide; mais le *fungus* ſubſiſtoit toujours. Ce fut alors que je me déterminai à en faire l'amputation. L'opération fut heureuſe; au bout de cinq jours la plaie vint à ſe cicatriſer, & ſembloit aller tout au mieux; mais peu de jours après j'apperçus au fond un nouveau *fungus* qui ſe formoit, & qui cauſoit à la malade quelque douleur. Je tentai de le détruire avec du précipité rouge. La partie ſupérieure du *fungus* ſembloit céder au remede; mais la baſe ne faiſoit que s'accroître, & le reſte de la plaie rendoit une matiere épaiſſe & puante. J'eſſayai en vain de procurer à la malade une ſalivation ſalutaire; tous ces remedes n'opérant rien, je changeai de méthode.

Je fis boire à la malade chaque jour cinq pintes de décoction de bois de gayac, & je lui appliquai un cataplaſme réſolutif & deſſicatif. Au bout d'une ſemaine d'uſage de ces remedes, je me convainquis qu'il ne répondoit pas à mon attente. Quoique la malade ſuât beaucoup, & que ſon ſein ne fût pas en mauvais état, cependant le *fungus* augmentoit, & devenoit d'une mauvaiſe qualité. Je

couvris donc toute la plaie avec dix compreſſes de charpie, imbibées de l'onguent de *cataputia*, dont j'ai donné plus haut la recette. J'appliquai par là-deſſus le même cataplaſme, & je continuai comme auparavant les décoctions ſudorifiques. Le ſecond jour de l'application de ce remede, les lévres de la plaie s'enflammerent, & le ſein s'enfla avec quelque douleur; mais au bout de dix jours s'étant fait de petites ſuppurations, la ſubſtance fongeuſe diſparut. Après quinze jours d'uſage de *cataputia*, l'ulcere ſe cicatriſa, & fut en train de parfaite guériſon. Je diminuai alors les décoctions, je ceſſai de mettre des charpies avec du *cataputia*; mais je continuai le cataplaſme juſqu'à entiere guériſon, qui eut lieu deux mois après la premiere application du *cataputia*. Au bout de deux autres mois ſes regles lui revinrent, & elle jouit depuis d'une très-bonne ſanté.

OBSERVATION

Sur une épingle ſortie par le nombril; par M. SALGUES, Chirurgien à Sens.

Il y a quelques années que la femme du nommé Houſet, ſavetier à Sens, m'envoya prier de l'aller voir; elle ſe plaignoit d'une douleur très-vive à la région hypogaſtrique

ſupérieure ; il y avoit environ ſix ſemaines qu'elle étoit accouchée ; j'examinai l'endroit de la douleur ; je trouvai une tumeur large de quatre pouces ſur ſix de long, fort dure & enfoncée, placée directement au-deſſous de la région ombilicale, entre les muſcles droits. Les queſtions que je fis à la malade, m'apprirent qu'il y avoit deux ans qu'elle avoit ſenti pour la premiere fois des douleurs dans cette partie ; elle me dit que dans le tems de ſa groſſeſſe, les douleurs avoient augmenté, & qu'elle ne pouvoit ſe courber ſans ſouffrir beaucoup ; ce qui me fit penſer qu'il y avoit long-tems que la tumeur avoit commencé à ſe former, & que c'étoit un ſchirre qui ſembloit vouloir dégénérer en cancer ; dans cette idée, je preſcrivis à la malade les remedes convenables. Il ſurvint de l'inflammation ; ce qui m'obligea à prendre une autre méthode. Je vins à bout de calmer l'inflammation & les douleurs, mais ce ne fut que pour un tems ; il fallut avoir recours de nouveau à la ſaignée & aux autres remedes, pour les prévenir de nouveau ; peu à peu cependant la tumeur ſe porta en dehors, & peu de tems après elle s'ouvrit ; la matiere qui en ſortit étoit ſanguinolente, & en petite quantité ; les bords de l'ulcere ſe renverſerent conſidérablement ; dans le milieu il s'éleva un corps livide, de la groſſeur d'un œuf de poule ; la matiere qui en découloit, avoit une odeur fétide, & la

malade ſouffroit les douleurs les plus violentes ; le corps étranger qui étoit au milieu de l'ulcere, s'avançoit en dehors de jour en jour ; enfin il s'en détacha entiérement au bout de ſix mois de l'ouverture de la tumeur ; ce corps étoit formé d'une matiere qui reſſembloit au tartre des tonneaux ; dans le milieu j'y trouvai une groſſe épingle, beaucoup plus groſſe que les épingles ordinaires, & une tête à proportion de l'épingle. J'eus beaucoup de peine à la ſéparer de la matiere dont elle étoit enveloppée. Après la ſortie de ce corps étranger, toutes les douleurs ceſſerent entiérement, & en quinze jours de tems l'ulcere fut totalement cicatriſé.

OBSERVATION

Sur un ulcere ſinueux du dos, qui pénétroit dans la poitrine ; par M. VERMONT, Chirurgien à Verny par Rouanne.

Il y a quelques années que je fus appellé pour viſiter une jeune fille âgée de vingt-ſix ans, qui étoit dans le dernier état de maigreur & de maraſme. Je lui trouvai à l'angle inférieure de l'omoplatte, un ulcere fiſtuleux qui avoit fait un progrès conſidérable ſous l'épaule en largeur & en profondeur. Je découvris avec ma ſonde que la premiere & la

ſeconde

ſeconde des vraies côtes étoient cariées. Les dehors de cette plaie étoient calleux & bordés d'une chair fongeuſe, d'où couloit un pus fétide, & une matiere jaunâtre & ichoreuſe. La malade avoit une toux incommode & continuelle; elle ne rendoit cependant que peu, ou point de crachats; il y avoit une petite fiévre lente. Cette fille avoit été attaquée d'une péripneumonie très-vive, après laquelle elle eut un abcès qui, inſenſiblement ſe fit jour par cette voie. On avoit employé juſques-là des injections avec la teinture d'aloës & de myrrhe, avec le miel roſat; tous ces remedes n'avoient été d'aucune efficacité.

Je commençai par dilater la plaie avec mon biſtouri, & j'en fis ſortir tout le pus qu'elle contenoit. J'inſinuai enſuite dans les fiſtules de la plaie, des trochiſques de térébentine, que j'avois ſoin de renouveller tous les jours; mais comme je ne pouvois pénétrer juſqu'au fond de l'ulcere par ce moyen, je me ſervis d'une ſeringue, & j'injectai par tout de l'huile de térébentine, juſqu'à ce que j'euſſe comblé toutes les petites cavités de l'ulcere. Je fus bientôt obligé de ceſſer ce remede; car la malade ne pouvoit pas en ſupporter l'odeur, & ſa toux en devenoit plus violente; ce qui me fit voir clairement que l'ulcere non ſeulement pénétroit dans la poitrine, mais même qu'il traverſoit la ſub-

ſtance des poumons. Cela ne m'empêcha pas cependant de continuer l'uſage des trochiſques de térébentine, perſuadé comme je l'étois, de leur efficacité dans ces ſortes de maux. Ce que j'obſervai de ſingulier, c'eſt que la malade en touſſant, crachoit des petits floccons de térébentine qui n'étoient pas encore altérés par la chaleur du corps; & c'étoit même ce qui occaſionnoit les accès de toux convulſifs, qui ne ceſſoient que quand elle avoit craché ces corps étrangers qui s'inſinuoient dans la capacité du poumon. A l'intérieur je lui fis prendre les pectoraux, les déterſifs unis aux corroborans, & une légere décoction de térébentine, ce qui, je crois, eſt à peu près la même choſe que l'eau de goudron dont ſe ſont ſervis avec tant de ſuccès MM. Lebeau freres, Médecins au Pont de Beauvoiſin (*a*). J'eus l'attention d'exiger de la malade qu'elle ſe tînt couchée ſur le dos le plus qu'il lui ſeroit poſſible, afin de donner plus d'aiſance à la ſortie du pus.

Au bout de quelque tems de l'uſage de ces remedes, la matiere purulente devint plus épaiſſe, & d'une meilleure qualité. Les ſinus fiſtuleux du fond de l'ulcere commençoient à ſe conſolider, & je m'apperçus qu'ils l'étoient entiérement quand la malade ne rendoit plus par la bouche de ces petits globules de térébentine, comme elle l'avoit fait auparavant.

(*a*) Voyez le Journal de Méd. Tom. VII, pag. 307.

Cependant il ſurvint dans le voiſinage de cet ulcere un nouvel abcès que j'ouvris, & duquel je fis ſortir une très-grande abondance de matiere aſſez bonne. Après quoi la malade commença à ſe mieux porter, ſon appétit revint, ſa toux & ſa fiévre ſe diſſiperent, & elle recouvra ſes forces & une ſanté parfaite; ſans que les côtes ſe ſoient exfoliées, & que la malade ait jamais reſſenti aucune ſuites fâcheuſes de cette funeſte maladie.

Le progrès étonnant qu'avoit fait cet ulcere, & la délicateſſe des parties qui étoient affectées me faiſoient déſeſpérer de la guériſon; cependant les effets prodigieux que j'ai déja remarqués de la térébentine en boiſſon, en injections & en trochiſques m'encourageoient. Mais en même tems j'ai obſervé que l'euphorbe, la myrrhe & les médicamens réſineux & gommeux, ainſi que l'infuſion de ſcordium, d'aigremoine, que l'on vante pour la guériſon des ulceres, ne produiſoient aucun bien, & que ſouvent même ils aigriſſoient le mal, parce qu'ils n'avoient pas aſſez de vertu pour détruire la putridité des humeurs, qu'ils rendoient la maladie longue, la cure faſtidieuſe, & que les malades quelquefois périſſoient par l'affoibliſſement & l'épuiſement dans lequel ils tomboient. C'eſt ce qui m'a engagé à rendre cette obſervation publique, pour accréditer, s'il eſt poſſible,

d'auſſi bons remedes, & pour mettre tous les Chirurgiens à portée de les employer à propos, dans des circonſtances ſemblables à à celle qui fait le ſujet de cette Obſervation.

DESCRIPTION

D'une Epidémie qui a régné il y a quelques années à Breſlaw; par M. de HAHN, *Conſeiller-Médecin du Roi, & Doyen du Collége de Médecine de Breſlaw.*

L'année qui a précédé cette épidémie, avoit été extrêmement funeſte aux habitans de cette Ville, dont il a péri un grand nombre; il ſembloit qu'elle annonçoit les malheurs auxquels ils alloient être expoſés. Au commencement du Printems, tout promettoit une moiſſon fertile, lorſqu'au mois de Mai il ſurvint des pluies abondantes & continuelles, de façon que la terre étoit pleine d'eau de tous les côtés, & que les rivieres étoient débordées, ce qui a cauſé des dommages irréparables. Ajoutez à cela, que l'eau des piſcines s'étoient répandue dans les Campagnes, & avoient ravagé l'eſpérance du laboureur; de façon que les habitans des lieux circonvoiſins, ne communiquoient enſemble que par des bateaux. Ce tems pluvieux a duré juſqu'au milieu du mois d'Août, & étoit ac-

compagné d'un vent de Nord-Oueſt très-pernicieux à la ſanté.

Cette rigueur de la ſaiſon n'a pas manqué d'attirer la famine dans ces contrées, de façon qu'on trouvoit des hommes morts de faim, d'autres menoient une vie triſte & languiſſante, en ſe nourriſſant dans les bois des glands, des herbes crues, & des écorces d'arbres qu'ils pouvoient trouver; pluſieurs même mangeoient la chair des animaux morts, & des cadavres qu'ils pouvoient trouver. Les riches n'étoient pas expoſés à cette cruelle néceſſité; mais le pain & les nourritures qu'ils prenoient, étoient à moitié corrompus.

L'atmoſphere tranquille n'avoit point été changée par les vents, & l'humidité qu'elle pompoit des marais & des étangs qui nous environnent, lui donnoit une qualité pourriſſante. La quantité prodigieuſe de cadavres humains, & d'animaux de toutes eſpeces, qui étoient répandus ſur la terre, avoient infecté l'air de miaſmes putrides; les eaux corrompues, & les immondices qui s'amaſſoient de tous les côtés, n'avoient pas peu contribué à altérer la nature de cet élément.

Ce ſont toutes ces cauſes réunies, qui ont produit parmi nous la maladie épidémique dont je vais donner la deſcription.

Au mois de Février de l'année ſuivante, je fus appellé pour voir un laboureur âgé de

50 ans, qui avoit une fiévre continue, un abattement général, une douleur à la tête & aux environs du cœur, un flux de ventre ſereux & bilieux, une inſomnie & le délire. J'eus beau faire pour calmer ces ſimptômes, il mourut en très-peu de tems : je trouvai dans le même bourg où étoit ce malade, beaucoup d'autres payſans attaqués du même mal, & qui avoient un délire qui alloit juſqu'à la rage, puiſqu'ils vouloient battre & mordre ceux qui étoient autour d'eux. Ils eurent tous le même ſort. La premiere perſonne que j'eus à traiter dans la Ville étoit une fille de 30 ans, qui avoit également une fiévre continue & un accablement univerſel, un mal de tête violent ; le ſecond jour ſes régles ſurvinrent, avec une ſoif importune, un vomiſſement bilieux & des déjections de la même nature; des crachats viſqueux, des ſyncopes, un feu intérieur qui la conſumoit, la langue ſéche & enflammée comme ſi on lui avoit brûlée avec un fer rouge ; ſa voix éteinte, des inquiétudes, un engourdiſſement général; elle périt dans les convulſions. Deux femmes qui avoient éprouvé tous ces accidens, ſe promettoient une heureuſe guériſon, l'une à cauſe d'une éréſipele qui lui étoit ſurvenue à la face le troiſiéme jour, l'autre pour un charbon qui s'étoit déclaré à ſon doigt, & qui s'étoit ulcéré le ſecond jour ; la premiere en périt; celle-ci en réchappa par le moyen de

ce nouveau mal, après avoir langui pendant deux mois. J'ai vû périr avec la même rapidité, une femme âgée de 27 ans, qui paroiſſoit être pleine de ſanté, qui cependant étoit ſujette à des douleurs dans les articulations; elle fut ſaiſie tout d'un coup d'une langueur inexprimable, de façon que dans le premier jour, il ſembloit qu'elle alloit expirer à chaque moment; elle avoit le froid de la mort répandu ſur ſon corps, ce qui étoit bientôt après ſuivi d'un feu dévorant qui faiſoit dire à chaque inſtant à la malade, *je brûle, je me meurs;* elle avoit des ſueurs médiocres qui ne lui produiſoient aucun ſoulagement; la nuit elle reſſentit ſes douleurs aux articulations, & ſon mal intérieur n'en étoit pas moins grand; il lui ſurvint à la peau une éruption miliaire, qui lui cauſoit des démangeaiſons inſuportables; le devoiement, cependant, étoit toujours auſſi violent; le quatriéme jour, elle éprouva des ſueurs & des évacuations énormes; le lendemain après la nuit, je la trouvai roide, avec un ſpaſme à la mâchoire ſupérieure, des envies de vomir inutiles; une foible aliénation d'eſprit, rendant ſon urine involontairement, laiſſant couler par les narines une matiere ichoreuſe, avec des crachats extrêmement viſqueux; elle mourut épileptique. J'ai été témoin de la mort d'un homme âgé de 40 ans, d'un tempérament ſec & inflammable; il fut atta-

qué de la fiévre, avec un vomiſſement bilieux & tous les autres ſymptômes que je viens de décrire, il avoit de plus des douleurs énormes à la tête & au ventre; il paſſa une nuit fort inquiéte, après laquelle il rendit de l'urine noirâtre; il eut encore de nouveaux vomiſſemens & des ſueurs conſidérables; le troiſiéme jour il étoit dans un délire furieux, & tout le corps livide comme un cadavre de huit jours: il mourut dans des tourmens cruels du ventre & de la tête. Une femme âgée de 46 ans, d'un tempérament gras, vit périr une de ſes amies de cette maladie, elle en avoit reſpiré les miaſmes, elle venoit d'avoir ſes régles; elle tomba dans l'épuiſement avec une douleur très-vive au cœur; la nuit fut inquiéte; la bouche étoit amere, les ſueurs inutiles, l'urine bilieuſe, la ſoif, l'ardeur très-grandes, & le dévoiment colliquatif: il vint une éruption miliaire ſi confluente, qu'elle formoit preſque de gros boutons réunis enſemble; le ventre étoit fort douloureux; il y avoit dyſurie; les régles reparurent: elle mourut le cinquiéme jour en pouſſant des ſoupirs, ſans voix & ſans parole, & ayant tous les vaiſſeaux cutanés comme ſi on les avoit brûlés avec de la poudre à canon. Ces eſpeces d'exanthêmes paroiſſoient beaucoup plus approcher de la nature du charbon, dans une femme d'une complexion forte & robuſte que j'ai eu à

traiter; elle étoit âgée de 30 ans, elle fut ſaiſie d'un froid ſubit avec des nauſées, & tous les autres ſymptômes ci-deſſus. Le troiſiéme jour, ſon viſage & tout ſon corps étoient comme s'ils avoient été battus de verges; peu de tems après toutes ſes rougeurs ſe changerent en véſicules, qui lui excitoient une ardeur inſupportable; il ſurvenoit un vomiſſement, les véſicules ſe diſſipoient, après quoi la peau devenoit pâle, & le malade tomboit dans une foibleſſe conſidérable; la ſueur rappelloit de nouveau les véſicules; mais bien-tôt après le cours de ventre les faiſoit diſparoître; en peu de tems la malade mourut toute ſphacelée.

Comme cette épidémie faiſoit des ravages conſidérables, & qu'il étoit déja mort plus de trois mille perſonnes dans la Ville, les Médecins s'aſſemblerent pour conférer ſur la nature de cette maladie, & ſur les remedes qu'ils croyoient pouvoir être les plus efficaces. Les uns avoient employés les ſaignées multipliées & précipitées; les autres s'en étoient abſtenus; tous étoient également malheureux: le mal étoit ſi violent, & la foibleſſe ſi grande, que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de ſoutenir les malades avec des cordiaux. Ne ſçachant quel parti prendre, & voyant que tous les malades périſſoient dans un feu dévorant, je réſolus de leur faire faire uſage de l'eau fraiche en grande abon-

dance intérieurement & extérieurement. Voici le réſultat de mes obſervations.

Un marchand, âgé de 30 ans, fut pris de la maladie, avec douleur à la tête & nauſées, le ſecond jour on le ſaigna parce que ſes forces le permettoient; ſon ſang étoient inflammatoire; le ſoir il vomit; le troiſiéme jour il étoit couvert de taches comme celles de la rougeole; il éprouvoit des ſueurs conſidérables, une douleur au cœur & le délire; il avoit un œil ouvert & l'autre fermé, la langue ſéche & brûlante, les crachats réſineux, & l'urine bilieuſe; comme les potions nitreuſes, celles qui étoient faites avec le citron, avec le vinaigre & les anti-ſeptiques ne réuſſiſſoient pas, pour lors j'eus recours à des bains univerſels, & je faiſois humecter continuellement la ſurface de ſon corps avec des éponges pleines d'eau; je réuſſis à rendre les crachats plus humides, le viſage plus bouffi, la ſueur plus douce, & à calmer le délire, mais rien de plus. Il mourut.

Une femme de mes parentes fut attaquée de cette maladie; elle eut d'abord *le viſage hippocratique*, avec un froid glacial ſur les membres, un teneſme à la matrice, à la veſſie & au ventre, des dédections bilieuſes conſidérables; elle étoit de plus aerophobe, s'agitant & ſe remuant avec fureur, quand on ouvroit la fenêtre ou la porte; elle vo-

miſſoit tout ce qu'elle prenoit ; le ventre étoit gonflé, tumefié. Il ſembloit que cette malade avoit été frappée de la foudre, tant ſa mort paroiſſoit précipitée ; je ne pouvois lui rien faire prendre par la bouche, puiſqu'elle vomiſſoit tout, ni la faire ſaigner, à cauſe de ſa foibleſſe ; je lui fis faire des fréquentes lotions comme ci-deſſus ; elle s'efforca à prendre quelques boiſſons, & je lui fis donner des lavemens en abondance : ce qui ſurprendra, c'eſt que le froid des extrémités commença à ſe diſſiper. Le quatrieme jour la malade ſe plaignit d'un auſſi grand mal à la tête que ſi elle y eut reçu un coup violent ; le ventre étoit extraordinairement enflé, les excrémens étoient blancs ; il ſortoit par la matrice un ichor, avec des efforts auſſi violens que dans l'avortement ; il y avoit deux mois qu'elle n'avoit eu ſes régles. En continuant cette méthode, la langue devint plus humide, le ventre plus mollet, la ſéchereſſe à la peau moins forte, le viſage ſe gonfla, il ſurvint une éréſipelle ; la maladie donna des preuves d'amandement proportionnellement à la quantité d'eau qu'on jettoit ſur le feu ; la malade ſe plaignit d'une ſtupeur à la cuiſſe, comme ſi elle eut été paralytique : cela ſe diſſipa inſenſiblement, elle guérit après avoir langui pendant deux mois.

Je payai bientôt cherement l'activité avec

laquelle je me livrai au ſecours des malades, car je fus moi-même attaqué de cette cruelle épidémie. J'étois dans ma quarante-quatrieme année, jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté. Je ſentis dabord une douleur aſſez vive à la nuque, elle fut ſuivie d'un accès de fiévre violent ſans friſſon. La douleur ſe répandit inſenſiblement autour de la tête, qui étoit toute en feu, mes pieds geloient, & toutes les extrémités inférieures étoient ſpaſmodiques. La douleur augmentoit de jour en jour, au point que l'attouchement de l'air extérieur me devenoit inſupportable. J'étois dans une langueur incroyable ; les nuits étoient inquiétes, & m'occaſionnoient des ſueurs continuelles ; mes yeux étoient douloureux & peſan, & mon corps me ſembloit attaqué d'un rhumatiſme univerſel. Le troiſieme jour les douleurs donnerent un peu de calme, la nuit fut des plus mauvaiſes ; le jour ſuivant tout alloit de mal en pis, mes pieds étoient toujours glacés, mes mains étoient toutes rouges, & elles éprouvoient des mouvemens convulſifs. A tous ces ſymptômes il s'en joignit un encore plus effrayant, c'eſt le trouble de mon eſprit qui voyoit la mort approcher à chaque inſtant. Je vomiſſois de tems en tems ; dès ce jour on me fit faire des fomentations & des bains par tout le corps. Le huitieme jour, le pouls étoit convulſif, les douleurs

me faiſoient pouſſer des cris continuels. Le neuvieme, mon eſprit étant en delire, je vomis un caillot de ſang. Le dixieme, comme ci-devant. Le onzieme, il ſurvint une ſueur & un calme dans le pouls, cela donna lieu de placer une décoction de quinquina; ma voix étoit entrecoupée, & ma parole embarraſſée, je grinçois les dents. Le douzieme jour, il ſurvint des convulſions à la machoire, des ris ſardoniques, la ſurdité. Tout ce que produiſoit le quinquina, c'eſt que les accès étoient plus éloignés, de façon que le quatorzieme jour ils ne recommençoient que dans la nuit. Pour lors, j'avois un froid glacial ſur tout le corps, des ſueurs froides; on me fit des lotions fréquentes, tout parut ſe calmer. Le dix-huitieme, je ſortis de mon lit en delire, & une foibleſſe me força à y rentrer. Dès ce moment je commençai à ſentir de la faim; on me donna imprudemment à manger; j'eus des ſueurs copieuſes qui furent ſuivies d'un ſommeil profond. Le moindre bruit m'étoit importun, & tout me paroiſſoit nouveau & extraordinaire: cela ſe paſſa ainſi pendant quelques jours. La nuit du trente-ſixieme, j'éprouvai un *cholera-morbus* aſſez violent, on le calma les jours ſuivans; je ſentis des douleurs ſpaſmodiques au gras des jambes. Le quarante-huitieme jour, ma ſurpeau ſe leva par portions, mes ongles

tomberent, & il en revint de nouveaux; & en peu de tems je fus parfaitement retabli; on me purgea pluſieurs fois pendant les différens tems de ma maladie, je pris beaucoup de lavemens : ce fut par ces ſeuls remédes qu'on vint à bout de triompher de ce mal dangereux.

Cette méthode ſimple & facile à pratiquer, a été la ſeule qui a réuſſi; mon exemple a encouragé tous les malades, qui guériſſoient preſque tous de cette maniere. On m'avoit cependant condamné à la mort, parce que je m'étois conduit preſque contre les régles de la Médecine, ou du moins contre celles de quelques Médecins. Dans le commencement de cette épidémie, j'avois preſcrit des potions nitreuſes en abondance, des boiſſons acidules, antiſeptiques, analeptiques, légérement ſavoneuſes, avec les plantes de cette nature; la nuit j'avois employé les pilules de cynogloſſe & l'opium pour appaiſer les douleurs, & procurer du ſommeil. Tous ces remédes n'avoient operé aucun ſoulagement, à l'exception des narcotiques. A l'égard des alexipharmaques, je puis proteſter qu'ils acceleroient la perte du malade. J'aſſure au contraire que toutes les fois qu'on paſſoit ces éponges humides ſur la peau, il ſuccédoit une tranſpiration douce qui donnoit au malade un bien être inexprimable. Je faiſois même ouvrir les fenêtres,

& changer le malade de lit deux fois par jour, cela contribuoit beaucoup à lui donner du calme.

Quoiqu'il en ſoit, je crois que l'on ne doit jamais mépriſer les remédes que l'on a employés, ni proſcrire la méthode dont on s'eſt ſervi, quelque ſimple qu'elle ſoit, quand elle eſt ſuivie d'un heureux ſuccès, & quand tous les autres remédes ont été inutiles.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres.

Sur les effets du Quinquina dans la gangrene.

Quelques progrès que l'on faſſe tous les jours dans la perfection des opérations de Chirurgie, quelqu'utile qu'elles ſoient dans bien des cas déſeſpérés, il eſt conſtant que l'on ne doit y avoir recours que quand toutes les autres reſſources ſont épuiſées. Cette conſidération devient ſur-tout eſſentielle à faire dans un ſiécle où l'on pourroit quelquefois agir en cette partie avec trop de précipitation, & enlever des membres que la nature & l'art pourroient peut-être conſerver encore. Quand la gangrene attaque fortement une

partie, il ſemble qu'on ne peut la détruire qu'avec le fer ; cependant il eſt ſuffiſamment prouvé que le quinquina ſuffit quelquefois pour en venir à bout ; les deux Obſervations excellentes que M. Marchant a publiées dans ce Journal (*a*), ſur les effets du quinquina dans la gangrene, ſont déciſives ſur ce point ; nous allons cependant en citer deux autres qui leur donneront encore plus de force, & qui doivent, à ce qui nous ſemble, rendre circonſpects ſur l'amputation.

M. Pomme fils, Médecin à Arles, nous mande qu'un homme âgé de 30 ans, à la ſuite d'une éréſipelle phlegmoneuſe, imprudemment repercutée, fut attaqué de la gangrene ; ſon bras & ſon avant bras étoient froids, livides, la main enflée, les doigts ſans mouvement, le pouls concentré ; il y avoit des défaillances continuelles. Le malade ne ſentoit pas les ſcarifications les plus profondes ; on lui fit prendre deux gros de quinquina en décoction, de trois heures en trois heures ; on appliqua ſur les parties ſphacelées une décoction de cette écorce, avec les ſpiritueux ordinaires. Le lendemain le pouls commença à s'élever, la chaleur revint au bras, la ſuppuration ſe retablit, la plaie devint belle, & l'on continua l'uſage

(*a*) Journ. de Médec. Tome VI, page 193.

du

du remede juſqu'à parfaite guériſon qui s'acheva dans un mois.

M. Diannyere, Médecin à Moulins, a employé le même remede dans un cas des plus déſeſpérés. Un Officier âgé de plus de 60 ans, qui languiſſoit depuis deux ans à la ſuite d'une paralyſie, fut attaqué de la gangrene à une de ſes jambes. On y avoit appliqué les véſicatoires, qui y avoient tellement mordu, qu'elles y avoient laiſſé une plaie large & profonde. Ce fut cette plaie qui ſe rouvrit au bout de deux ans, après avoir été cicatriſée. La gangrene s'y déclara avec des ſymptomes les plus effrayans. M. Diannyere propoſa le quinquina à la doſe de quatre gros en décoction dans les vingt-quatre heures, à pluſieurs repriſes; dès ce moment la gangrene s'arrêta, la plaie commença à s'humecter, à prendre une meilleure couleur, & l'on vit de jour en jour des ſuccès ſi marqués de l'uſage de ce remede, qu'au bout de peu de tems le malade fut parfaitement guéri.

LIVRES NOUVEAUX.

Principes de Chirurgie; par M. George de Lafaye, ancien Directeur de l'Académie de Chirurgie, &c. &c. nouvelle édition corrigée & augmentée. A Paris, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'Or; prix relié, 3 livres.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	8	12	8	28	3	$\frac{1}{2}$	N-O. au	Peu de nua.
					4	0	N. foible.	ſerein la nui.
2	5	11	8		3	$\frac{1}{2}$	N. à l'O.	Nuag. *id.*
					3	0	*id.*	
3	6	11	7		2	$\frac{1}{2}$	O. au N-O	*Id.* à 5 h. ſ.
					3	$\frac{1}{2}$	*id.*	quelq. gout.
								de pluie.
4	4	10	$6\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{3}$	N. au O.	Beauc. de
					5	0	& au N-E.	nuages.
							fort.	Brouil. ép.
								le matin.
5	3	10	8		3	0	N-E. à	Peu de nua.
				27	11		l'E. & au	
							S-E. méd.	
6	7	$10\frac{1}{2}$	9		9	0	E. à l'O.	Pluie fine
					11	$\frac{1}{2}$	fort.	toute la ma.
								nuag. le ſ.
7	8	$10\frac{1}{2}$	9	28	0	0	O. au S.	Beauc. nua.
				27	11		S-O. *id.*	pluie petite
								par int. le ſ.
8	$8\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{2}$	8		10	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	Beauc. de
					11			nuages.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
9	7	11	7				O. N-O.	*Id.* petite
							méd.	pl. à 4 h. ſ.
10	$5\frac{1}{2}$	7	7	27	9	0	S. foible.	Couvert.
					7	$\frac{1}{3}$		Petite pluie
								tout le jour.
11	$6\frac{1}{2}$	9	8		10	0	N-O. mé-	Peu de nua.
				28	2	0	diocre.	ſerein la nui.
12	4	$9\frac{1}{2}$	6		3		N-O. très-	*Id.* Couv.
					4		foible.	la nuit.
13	6	12	9		0	$\frac{2}{3}$	E. au S-	Pluie méd.
					2	0	O. méd.	tout le matin
								& à 10 h. ſ.
								ſoleil à mid.
14	5	9	6		4		N. méd.	Beauc. nua.
					6			ſerein la nui.
15	$3\frac{1}{2}$	8	5		6		N-O. au	Brouil. ép.
					5		N. très-fo.	le matin.
16	3	7	6		4		E. au S.	Couvert.
					3	$\frac{1}{3}$	foible.	Petite pluie
								tout le jour.
17	5	$10\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	N. méd.	Très-peu
					4	0		de nuage.
18	2	8	$4\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	N-E. fort.	Serein.
19	$2\frac{1}{2}$	9	6		6	0	N-E. méd.	*Idem.*
20	3	9	6		5	$\frac{1}{2}$	N. foible.	*Idem.*
					4			
21	$5\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		3		N. N-E. *id.*	Brum. méd.
22	$2\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		2		E. fort.	Peu nuag.
23	$1\frac{1}{2}$	7	4		3	0	N-E. mé-	*Idem.*
					2		diocre.	
24	1	7	$4\frac{1}{2}$		1		N-O. *id.*	*Idem*
					0	$\frac{1}{2}$		
25	4	8	5		0	0	O. méd.	*Id.* pet; pl.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
				28	2	$\frac{1}{2}$		le mat. & le ſ.
26	4	$6\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		4	0	N-O. au	Beauc. nua.
					6	$\frac{1}{3}$	N. *Idem.*	
27	$4\frac{1}{2}$	8	7			$\frac{1}{2}$	N. N-E. au O. N-O. foible.	Couvert.
28	7	9	7		5		O-N-O. *id.*	*Id.* pet. pl. la nuit.
29	4	6	3		7	0	N. au N-E. méd.	Peu de nuages.
30	0	6	6		6		N. N-E.	Beauc. nua.
					5	$\frac{1}{2}$	au S-O. *id.*	le mat. Couvert le ſoir & la nuit.
31	6	9	5		6	$\frac{3}{4}$	O. foible.	Beauc. nua.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de $12\frac{1}{2}$ dégrés, & la moindre chaleur de 0 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de $12\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{3}$: la différence entre ces deux termes eſt de 11 lignes $\frac{2}{3}$.

Le vent a ſoufflé 10 fois du N.
9 fois du N. vers l'E.
4 fois de l'E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
3 fois du S-O.
7 fois de l'O.
10 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems ſerein.

23 jours de nuageux.
3 jours de brume.
4 jours de couvert.
10 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1757.

Les dyſſenteries & les cholera-morbus qui s'étoient déclarés pendant les mois précédens, ont commencé à ſe rallentir. Il étoit aiſé de s'en appercevoir par le caractere des déjections, & parce que ces maladies devenoient plus rares & moins rebelles. On a obſervé que les narcotiques réuſſiſſoient médiocrement bien dans ces ſortes de cas où ils paroiſſent communément indiqués ; ils avoient des effets plus marqués après la premiere ou la ſeconde évacuation. Les fiévres putrides ont été plus fâcheuſes qu'auparavant, elles ont exigé quelques ſaignées dès le commencement ; car le feu étoit ſi vif & la ſécheresse ſi forte, qu'on ne pouvoit placer des purgatifs, ni des émétiques, auſſi-tôt qu'on l'auroit déſiré. Cette eſpece de contre-indication n'a pas peu contribué à rendre ces ſortes de maladies auſſi opiniâtres qu'elles l'ont été. Le quinquina en décoction unis aux purgatifs, faiſoit des merveilles ſur la fin de la ma-

ladie. Les petites véroles ont paru plus fréquentes qu'elles ne l'avoient été pendant toute cette année. Il y en a eu peu qui ayent eu des ſuites fâcheuſes. Quelques-unes cependant, de la nature des confluentes, ont enlevé pluſieurs perſonnes, & ſur-tout dans le tems de l'éruption. La plûpart de ceux qui ont été attaqués des petites véroles bénignes étoient des enfans ; elles ont été d'un caractere ſi doux, qu'ils ne ceſſoient pas de prendre de la nourriture pendant preſque tout le traitement, & leur marche étoit ſi lente, qu'on étoit quelquefois obligé, pour exciter la ſuppuration, de leur donner une décoction légere de quinquina.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre, par M. BOUCHER, Médecin.

L'air a été dans un état de température agréable juſqu'au 20 du mois, le thermometre n'ayant pas monté au-deſſus de 18 degrés, ſi l'on en excepte deux ou trois jours. Le tems a été aſſez froid depuis le 20, le thermometre ne s'étant guéres trouvé, dans les jours de la plus grande chaleur, au-deſſus de 13 à 14 dégrés.

Le mercure, dans le barometre, s'eſt ſoutenu pendant plus des deux tiers du mois,

au-deſſus de 28 pouces, le vent ſoufflant alors du Nord-Eſt & de l'Eſt; auſſi nous n'avons guéres eu de pluie, & l'air a été très-calme pendant tout le mois.

Les brouillards du matin ont commencé vers le milieu du mois. Il y a eu de la gelée blanche les nuits du 24 au 25, & du 28 au 29.

La plus grande chaleur au thermometre, pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur a été de 3 dégrés; la différence entre ces deux termes eſt de 17 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 10 lignes; la différence entre ces deux termes eſt de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du Nord.
16 fois du Nord-Eſt.
4 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud-Eſt.
1 fois du Sud-Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.
10 jours de pluie, mais peu chaq. jour.
10 jours de brouillards.
2 jours de gelée blanche.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que 5 à 6 jours vers le milieu du mois, & 2 à 3 jours vers la fin.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre.

La fiévre rémittente qui s'étoit manifeſtée dans le mois dernier, a relâché beaucoup de ſa violence dans le petit nombre de ſujets qui en ont été pris dans le cours de ce mois.

Il y a eu un plus grand nombre de fiévres inflammatoires portant à la poitrine, caractériſées par un ſang très-coëneux, & s'annonçant avec tous les ſymptomes de la pleuropneumonie, qui cependant paroiſſoient évidemment participer dans la ſuite de la fiévre putride. On ne réuſſiſſoit guéres à obvier aux fâcheuſes ſuites, & à guérir ſûrement; que par l'emploi prudent de quelques émétiques au commencement de la maladie, & après avoir vuidé ſuffiſamment les vaiſſeaux ſanguins par des ſaignées répétées; enſuite de quoi les narcotiques, unis avec ménagement aux diaphorétiques, & entremêles de béchiques inciſifs, achevoient heureuſement la cure.

Il y a eu auſſi des fiévres rémittentes bénignes, & des intermittentes, la plûpart fiévres tierces; elles étoient opiniâtres, ou ſujetes à récidive lorſque les malades n'avoient pas été évacués à propos, & laiſſoient aſſez ſouvent après elles de l'enflûre, ſurtout aux jambes & au viſage.

Le rafraîchiſſement du tems à fait diminuer conſidérablement les maladies à éruptions. La petite vérole qui paroiſſoit preſque reléguée parmi le petit peuple, n'avoit en général rien de malin. J'ai vû néanmoins une petite fille d'environ 7 ans, périr au quatriéme jour de la maladie, du pourpre noir; ce n'étoit que de ce jour qu'un commencement d'éruption varioliqne ſe faiſoit appercevoir. J'ai vû auſſi quelques éréſipelles à phlyctênes, qui ont cédé aux ſaignées & aux apozemes laxatifs, entremêlés de boiſſons anodines, antiſeptiques & diaphorétiques.

Fin du Tome VII.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre. A Paris, ce 12 Novembre 1757.

BARON.

TABLE GENERALE DES MATIERES

Contenues dans les ſix derniers mois de 1757.

OBSERVATION *ſur un payſan devenu tout-à-coup hydrophobe, après avoir éprouvé une chaleur exceſſive, & ſans avoir été mordu par aucun animal enragé.* Par M. Laurens, Docteur des Facultés de Montpellier & de Douai. Page 3

Obſervation ſur un effet ſingulier de la diſſolution du ſang dans une jeune fille de 16 ans. Par M. Mahon, docteur en Médecine à Chartres. 10

Obſervations ſur les effets funeſtes des noyaux de prunes & de meriſes avallés par imprudence. Par M. Marteau de Grandvilliers, Médecin à Aumale. 15

Expériences qui concernent la régénération de l'alun de ſa propre terre, après l'avoir ſéparé par l'acide vitriolique ; avec quelques compoſitions artificielles de l'alun par le moyen d'autres terres, & dudit acide. Par M. Margraff, Docteur en Médecine à Berlin. 23

Obſervation ſur un déplacement ſingulier du diaphragme, du foie, du cœur, &c. Par M. de Glatigny, Docteur en Médecine à Falaiſe. 38

Obſervation d'un coup de balle au bras, avec fracas de l'humerus. Par M. Ravaton, Chirurgien à Landau. 42

Opération ſur une hidrocelle qui a exigé la caſtration. Par M. Durand, ancien Chirurgien de la Morliere, à Arras. 49

Obſervation ſur les hernies avec adhérence de l'inteſtin autour de l'anneau. Par M. Tardieu, à Vaureas. 53

Détail des maladies épidémiques qui ont régné en 1750 & 1751 à Caillan & aux environs. Par M. Darluc, Médecin à Caillan. 55

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 65

Lettre à l'Auteur du Journal. Par M. Bouſquier, Médecin à Montdidier, *ſur des vers ſanguins.* ibid.

Obſervation ſur la vertu émétique du tabac. Par M. Marrigues, Chirurgien à Verſailles. 67

Obſervation ſur la vertu des feuilles d'aſarum priſes en poudre par le nez. Par M. Deſmars, Docteur en Médecine, à Boulogne-ſur-mer. 70

Remede très-ſimple dont pluſieurs expériences conſtatent l'efficacité, contre la goutte & les douleurs de rhumatiſmes. 72

Obſervations Météorologiques, Mai 1757. 74

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1757. 78

Détail de quelques maladies épidémiques des environs de Paris. 79

Obſervation à l'Auteur du Journal ſur une hydrophobie ſpontanée ſuivie de la rage. Par M. de Lavirotte, Médecin de Paris. 81

Lettre à M. Vandermonde, *ſur une fiévre ſinguliere avec un redoublement & un délire périodiques, guérie par le quinquina.* Par M. Sumeire, Docteur en Médecine à Marignane. 98

Obſervation ſur une hydropiſie aſcite & de poitrine,

accompagnée d'une eſpece de phthiſie rénale vénérienne, guérie l'une & l'autre par l'uſage du lait pour toute nourriture. Par M. Landeutte, Médecin de l'Hôpital-Militaire de Bitche, &c. 102

Obſervation ſur une eſpece de ponction naturelle. Par M. de Berge, Médecin à Ham. 106

Expériences faites ſur la terre de l'alun. Par M. Marggraff, Docteur en Médecine, &c. 110

Lettre à l'Auteur du Journal, ſur une obſervation d'une hernie inguinale de l'inteſtin, guérie par la gangrene, & réunie par la nature. Par M. Rouſſelet, Chirurgien à Troyes. 124

Deſcription d'une opération faite ſur une tumeur ombilicale. Par M. Henrion, Chir. au Queſnoy. 131

Mémoire ſur les pleuro-péripneumonies qui ont régné à Saint Jean d'Angeli. Par M. Marchant, Docteur en Médecine. 134

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres. 150

Lettre à l'Auteur du Journal, ſur les effets de la morelle dans la guériſon du cancer à la mammelle. Par M. Pinard, Docteur en Médecine, &c. *ibid.*

Obſervations Météorologiques, Juin 1757. 156

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1757. 159

Lettre ſur la formation des os dans les animaux, & du bois dans les arbres. Par M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, &c. à M. Bonnet, de la Société Royale de Londres, &c. 161

Méthode très-avantageuſe dans le traitement des pleuro-péripneumonies bilieuſes & putrides. Par M. Deplaigne, Docteur en Médecine, &c. 168

*Lettre de M. Razoux, Docteur en Médecine, &c. à M **** Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, *contenant le Journal d'une inoculation.* 175

Réflexions ſur les effets des combinaiſons de l'acide nitreux avec l'eſprit de vin, dans quelques maladies. Par M. Majault, Médecin de Paris. 189

Deſcription d'un abſcès fiſtuleux à l'oreille externe avec carie, depuis le timpan juſqu'à l'apophyſe maſtoïde, adreſſée à l'Auteur du Journal. Par M. Baratte, Chirurgien à Belle-iſle-en-mer. 198

Deſcription de pluſieurs tumeurs carcinomateuſes, formées ſur le nez & aux environs. Par M. Civadier, Chirurgien de Paris. 202

Détail d'une maladie épidémique qui a régné à Seclin en 1756. Par MM. Dehenne, de Cyſſau, Médecins à Lille, Martin, Duez, Médecins à Seclin. 207

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres. 221

Deſcription d'un enfant de près de trois ans, d'une force extraordinaire; & qui a les marques extérieures de la virilité. Par M. Nicolas du Saulſay, Docteur en Médecine à Fougeres. 221

Sur l'uſage du mercure camphré. Par M. Tilloloy, Chirurgien, &c. 224

Livres nouveaux. 225

Obſervations Météorologiques, Juillet 1757. 229

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1757. 233

Deſcription abbrégée du climat de la ville de Lille en Flandres. Par M. Boucher, Médecin à Lille. 234

Précis des Obſervations Météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juin 1757. 236

Deſcription des maux de gorge malins & gangréneux qui ont régné en Angleterre. Par M. Huxham, Docteur en Médecine à Edinbourg. 241

Obſervation ſur une eſpece d'antrax. Par M. le Maître, Docteur en Médecine. 254

Obſervation à l'Auteur du Journal, ſur un ver tiré de la dent d'un enfant. Par M. Dufour, Docteur en Médecine à Riom. 256

Réflexions ſur l'uſage des diaphorétiques dans les maladies inflammatoires de poitrine. Par M. Varnier, Médecin à Vitry-le-François. 261

Obſervations ſur les conſerves liquides. Par M. Baumé, Maître Apothicaire à Paris. 268

Oſervation ſur un monſtre cyclope. Par M. de la Rue, Chirurgien à Rennes. 278

Obſervation ſur une plaie pénétrante du bas-ventre, accompagnée d'accidens extraordinaires. Par M. Moublet, Chirurgien, à Taraſcon. 282

Obſervations ſur une maladie épidémique qui a régné cette année à Toulon. Par M. la Berthonie, Médecin, à Toulon. 295

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres. 307

Obſervation ſur les bons effets de l'eau de goudron, dans les ulceres & les fiſtules. Par MM. Lebeau, freres, Médecins au Pont de Beauvoiſin. *ibid.*

Livres nouveaux. 312

Obſervations Météorologiques, Août 1757. 313

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1757. 316

Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois de Juillet. Par M. Boucher, Médecin. 317

Maladies épidémiques du mois de Juillet. 319

Suite de la Deſcription des maux de gorge gangréneux. Par M. Huxham, Docteur en Médecine. 321

Obſervation ſur les mauvais effets des pommes épineuſes, priſes intérieurement. Par M. Duguid, Docteur en Médecine à Edinbourg. 330

Extrait d'un Mémoire concernant l'effet ſingulier de la teinture de fleurs de pavot rouge. Par M. Navier, Médecin à Châlons-ſur-Marne. 333

Réfutation d'une Lettre de MM. Eller & Formey, qui tend à prouver que l'on peut ſe ſervir avec ſécurité des vaiſſeaux de cuivre dans les cuiſines & les Pharmacies. Par M. Ami, Avocat en Parlement. 340

Analyſe de l'eau du puits de l'Ecole Royale Militaire. Par M. Martin, ci-devant Apothicaire dudit Hôtel. 354
Obſervation ſinguliere ſur un poumon. Par M. Deydier, Ecuyer, &c. 359
Obſervation ſur un enfant venu au monde avec l'inteſtin rectum entiérement fermé par une membrane. Par M. Bonaſos fils, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Perpignan. 360
Obſervation ſur un gonflement conſidérable du bras, avec inflammation & gangréne. Par M. Krauſe, Docteur en Médecine à Helmſtat. 364
Obſervation ſur une fracture du crane. Par M. Salerne, Chirugien à Bonneboſq en Auge. 370
Deſcription d'une fiévre putride vermineuſe épidémique, obſervée à Ham en Picardie. Par M. de Berge, Docteur en Médecine à ham. 372
Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres. 379
Deſcription d'une maladie particuliere des glandes, endémique à Belle-iſle-en-mer. Par M. Rochard, Chirurgien à Belle-iſle-en-mer. *ibid.*
Obſervation au ſujet d'une femme qui étoit réglée par la bouche, à l'ouverture du cadavre de laquelle on trouva 207 pierres logées dans la véſicule du fiel. Par M. Henri, Chir. à Auxerre. 384
Remede contre la goutte & les rhumatiſmes. 388
Recette contre l'aſthme. ibid.
Recette contre la fiévre intermittente. ibid.
Livres nouveaux. 390
Obſervations Météorologiques, Septembre 1757. 391
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1757. 394
Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août. Par M. Boucher, Méd. 396
Maladies épidémiques du mois d'Août. 397
Deſcription des maladies les plus communes, auxquelles ſont ſujets les habitans de l'iſle de Bour-

bon. Par M. Couzier, ci-devant Conſeiller-Médecin du Roi à l'iſle de Bourbon. 401

Obſervation ſur les effets pernicieux des pommes de Mancenilier, & ſur la vertu ſalutaire des feuilles du Medicinier. Par M. Peyſſonel, Médecin du Roi à la Guadaloupe. 411

Obſervation ſur une hydrophobie communiquée par la reſpiration, adreſſée à l'Auteur du Journal. Par M. Razoux, Docteur en Méd. à Nîmes. 413

Examen des Eaux minérales de Verberie. Par M. de Machy, Apothicaire à Paris. 422

Diverſités Anatomiques, obſervées par M. Morel, Démonſtrateur d'Anatomie à Colmar. 432

Lettre ſur la guériſon d'un cancer à la mammelle. Par M. Norford, Chirurgien à Londres. 442

Obſervation ſur une épingle ſortie par le nombril. Par M. Salgues, Chirurgien à Sens. 446

Obſervation ſur une ulcere ſinueux du dos, qui pénétroit dans la poitrine. Par M. Vermont, Chirurgien à Verny par Rouanne. 448

Deſcription d'une épidémie qui a régné à Breſlau. Par M. de Hahn, Médecin à Breſlau. 452

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres. 463

Sur les effets du Quinquina dans la gangrene. ibid.

Livres nouveaux. 465

Obſervations Météorologiques, Octobre 1747. 466

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1757. 469

Obſervations Météorologiques faites à Lille dans le mois de Septembre. Par M. Boucher. Méd. 470

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre. 472

Fin de la Table des Matieres.